

Passe ton chemin

Rick Mofina

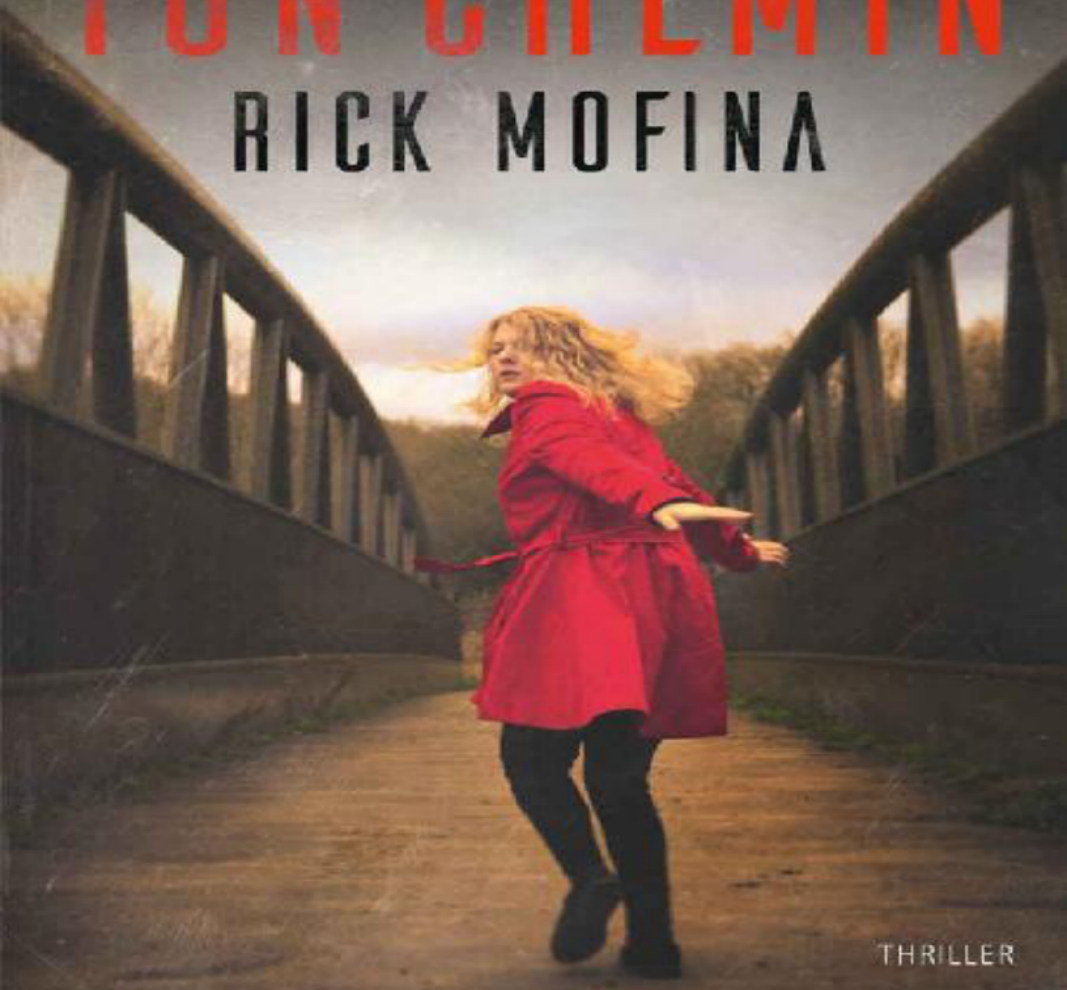
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Best Sellers

PASSE TON CHEMIN

RICK MOFINA



THRILLER

RICK MOFINA

Passe ton chemin

BestSellers

Ce livre est dédié à Barbara.

*Moi, je suis l'homme qui a vu la souffrance sous les coups du bâton de sa colère.
Il m'a mené et il m'a fait marcher dans des ténèbres sans aucune lumière.
C'est contre moi qu'à longueur de journée il tourne et retourne sa main.*

Lamentations 3 : 1-3
Bible du semeur.

*Le mal que font les hommes vit après eux ;
Le bien est souvent enseveli avec leurs cendres.*

William SHAKESPEARE,
Jules César, III, 2, Antoine.

Le taxi avançait lentement sur une route qui tranchait dans la nuit, en direction de la périphérie est de Buffalo.

Ses freins crissèrent quand il s'immobilisa à la lisière du parc.

Jolene Peller contempla la masse sombre des arbres, puis régla la course.

— Vous êtes sûre que vous voulez que je vous dépose là ? demanda le chauffeur.

— Oui. Vous pourriez arrêter le compteur et m'attendre ?

— Impossible, vous êtes ma dernière cliente. Je dois rentrer.

— Soyez gentil. Juste le temps que je trouve mon amie.

Le chauffeur lui rendit un billet de cinq dollars, tout en désignant du menton le chemin tortueux qui s'enfonçait dans les ténèbres, là où ses phares n'éclairaient plus.

— Votre amie, elle est là-bas ?

— Oui, je voudrais la ramener chez elle. Elle traverse une mauvaise passe.

— C'est un très beau parc, mais... Vous êtes au courant de ce qui s'y passe la nuit ?

Bien sûr qu'elle était au courant... Et sans doute mieux que lui.

— Vous ne pouvez vraiment pas attendre un peu ? insista-t-elle.

— Non. Je dépose la voiture et, ensuite, j'ai fini.

— S'il vous plaît...

— Ecoutez... Vous m'avez l'air d'une gentille fille. Je vous propose de repartir avec moi, et je vous fais même une ristourne sur la course, parce que la gare routière est sur mon chemin. Mais je n'attendrai pas ici pendant que vous vadrouillez dans ce parc à la recherche de votre amie. Alors ? Décidez-vous. Vous restez ou vous descendez ?

Jolene ne pouvait pas rester.

— Je dois y aller, répondit-elle simplement.

Le chauffeur haussa les épaules, comme pour signifier que la chose ne le concernait plus. Jolene sortit sans un mot. La voiture s'éloigna, ses feux arrière disparurent, la laissant seule.

Elle s'engagea sur le chemin, tout en regardant le scintillement familier des grandes demeures de banlieue, sur la crête qui entourait

le parc, à deux kilomètres de là. Dès qu'elle aurait retrouvé Bernice, elles marcheraient ensemble jusqu'à un endroit fréquenté, pour guetter un autre taxi. Elle la déposerait chez elle, puis elle filerait à la gare routière. Ensuite, il ne lui resterait plus qu'à récupérer ses sacs à la consigne et à prendre un car de nuit.

Mais pas avant d'avoir trouvé Bernice.

Pas avant de l'avoir sauvée.

Tout à l'heure — une heure plus tôt, à peine —, elle avait cru que c'était gagné. Bernice et elle avaient dîné ensemble. Elle l'avait suppliée d'arrêter.

— Tu dois cesser de te punir pour des fautes que tu n'as pas commises.

Les larmes s'étaient mises à couler sur le visage de Bernice.

— Arrête la came et reprends tes études.

— C'est dur, Jo. C'est si dur...

— Je sais. Mais il faut que tu quittes cet enfer. Si j'ai pu le faire, tu le peux aussi. Jure-moi, ici, tout de suite, que tu ne sortiras pas ce soir.

— C'est dur. Ça fait mal. Il me faut un truc pour me soulager. Une dernière fois. J'ai besoin de fric, ce soir. Je m'arrêterai après-demain, je te le promets.

— Non !

On leur avait jeté des regards mornes depuis les tables voisines. Jolene avait baissé la voix.

— Tu te mens à toi-même. Promets-moi de ne pas chercher un client, de rentrer directement chez toi.

— Mais je souffre, avait gémi Bernice.

Jolene lui avait pris les mains, enlacé ses doigts aux siens. En serrant très fort.

— Tu dois le faire. Tu ne peux pas te résigner à cette vie. Promets-moi de rentrer chez toi. Je veux entendre ta promesse avant de quitter cette ville.

— D'accord, Jo, je te le promets.

— Jure-le.

— Je le jure, Jo.

Jolene l'avait prise dans ses bras.

Mais, après avoir fait quelques centaines de mètres dans un premier taxi, elle avait été prise d'un doute. Elle avait demandé au chauffeur de faire demi-tour pour chercher Bernice.

Bien sûr que Bernice n'était pas rentrée ! Elle était là, devant une impasse donnant sur Niagara Street, son coin habituel, en train de racoler un client. Le taxi s'était arrêté au feu, Jolene avait posé la main sur la poignée, prête à bondir et à embarquer Bernice, de force s'il le fallait.

Puis elle s'était ravisée.

Qu'elle aille au diable, après tout.

Elle avait demandé au chauffeur de continuer jusqu'à la gare routière. Elle n'avait pas besoin de ce genre d'embêtement. Pas maintenant. Elle partait ce soir pour la Floride, où une nouvelle vie commencerait pour elle et pour son petit garçon. Bernice était une adulte, une grande fille capable de se débrouiller.

Elle avait vraiment essayé de l'aider.

Tant pis pour elle.

Mais, à chaque carrefour, Jolene s'était sentie un peu plus coupable. Bientôt, les néons lui étaient apparus à travers un brouillard. Elle avait essuyé ses larmes en jurant tout bas. Elle ne pouvait pas quitter Buffalo avec l'image de Bernice plantée sur ce trottoir, qui la hanterait à jamais.

Bernice était une camée. Elle était malade. Elle avait besoin d'aide. Besoin d'une planche de salut. Besoin d'elle.

Jolene avait eu brusquement un mauvais pressentiment.

Bernice avait besoin d'elle, *ce soir*.

Elle avait demandé au chauffeur de retourner en direction de l'impasse et il avait obéi en maugréant. Mais, quand ils étaient arrivés, Bernice et son client avaient disparu.

Jolene savait exactement où Bernice avait emmené le type.

Ici, près de la rivière.

Elle songea que c'était presque drôle, en un sens... Dans la journée, la rive était le coin préféré des gens sans histoire. On venait marcher, courir. Des couples choisissaient même ce cadre bucolique pour de jolies photos de mariage.

Certains venaient simplement y rêvasser.

Sans se douter que des putains y embarquaient leurs clients la nuit.

C'est là que tu as quitté le monde réel. Que tu as enterré ta dignité. C'est là qu'un peu de toi mourait chaque fois que tu vendais ton corps pour survivre.

La vie que menait Bernice, Jolene l'avait connue aussi, autrefois, avant Cody. C'était pour Cody qu'elle avait quitté cette existence. Elle ne voulait pas que son fils ait une mère camée et prostituée.

Il méritait bien mieux.

Bernice aussi.

Bernice avait été abandonnée, puis elle était passée de famille d'accueil en famille d'accueil, et, finalement, elle avait été abusée par l'un de ses pères d'adoption. Elle avait tout de même tenu le coup, et travaillé pour se payer des études supérieures. Mais un nouveau drame l'avait arrêtée dans son élan, l'entraînant sur le chemin de la drogue, celui qui l'avait conduite ici même. Et le pire, c'est que la chose s'était produite quelques mois à peine avant qu'elle ne passe son

diplôme d'infirmière.

Client ou pas client, Jolene était décidée à retrouver Bernice et à la traîner jusque chez elle, par la peau du cou s'il le fallait, même si c'était la dernière chose qu'elle devait accomplir sur cette Terre.

Elle n'avait pas peur. Ce parc, elle le connaissait comme sa poche. Et elle avait dans son sac une bombe lacrymogène au poivre.

Elle était arrivée devant le vieux parking de terre battue, reste d'une ancienne route de service qui longeait le chemin de rive. Mais le parking était vide.

Aucun signe de vie.

Jolene scruta les alentours. Les criquets chantaient, la silhouette des arbres se détachait sur un ciel éclairé par une lune au troisième quartier. Elle connaissait par cœur les chemins cachés et les carrés d'herbes isolés, là où se concluaient les échanges de drogue, les rencontres, les affaires.

A travers un bosquet, elle vit briller quelque chose, comme du chrome, probablement la calandre d'un véhicule garé sur un autre parking. Un camion, sans doute. Elle prit la direction du parking. Elle y était presque quand un cri l'arrêta net.

— Noooooon ! Oh, Seigneur, non ! Au secours !

Elle en eut la chair de poule.

Bernice !

L'appel provenait d'un des coins les plus sombres du bois, tout près de la rivière. Jolene se mit à courir. Les branches lui fouettaient le visage, accrochaient ses vêtements au passage.

Ce bosquet était plus dense que dans son souvenir. Ses yeux ne s'étant pas encore accoutumés à la pénombre, elle avançait à l'aveugle sur un terrain irrégulier.

Elle trébucha et le sol monta à sa rencontre.

Elle se releva et reprit sa course.

Quelque chose bougea droit devant elle, des ombres s'agitèrent sous la lune.

Des bruits.

Jolene plongeait silencieusement la main dans son sac et ses doigts se refermèrent sur sa bombe au poivre.

Une petite pulvérisation en plein visage. Un coup de pied bien placé. Elle avait déjà fait ça, autrefois, avec des cinglés qui avaient tenté de l'étrangler.

Elle déglutit, prête à se battre. Le cœur battant, elle scruta la masse sombre du bois. Quelqu'un se déplaçait, elle entrevit une silhouette.

Bernice ? Est-ce que c'était Bernice, face contre terre ?

Un bruit de métal.

Des outils ? Pour quoi faire ?

Un oiseau terrifié s'envola vers le ciel en poussant des cris aigus, et

ses battements d'ailes déchirèrent l'air tout près de Jolene. Elle sursauta, recula, tomba dans un fourré aux branches sèches.

Elle ne s'était pas fait mal.

Tout était devenu étrangement immobile.

La silhouette s'était figée, à l'écoute.

Jolene n'osait plus respirer.

La silhouette réfléchissait.

Le sang de Jolene pulsait dans ses tympans.

Une branche craqua. La silhouette vint dans sa direction.

Jolene retint son souffle.

La silhouette approcha.

Les sens en alerte, Jolene chercha son sac à tâtons sur le sol. Et sa bombe au poivre ? Elle griffa frénétiquement la terre, en quête d'une pierre, d'un branchage.

N'importe quoi.

Son pouls galopait.

Puis la silhouette disparut. Jolene ne la voyait plus et se demanda si elle n'avait pas pris la fuite, tout simplement.

Une rafale de vent secoua la cime des arbres, comme pour balayer toute menace. Jolene se sentit soudain libérée.

Elle rassemblait ses esprits pour se remettre en quête de Bernice, quand on braqua une lampe torche sur son visage.

Aveuglée, elle battit des paupières et éleva ses mains pour se protéger les yeux. Quelqu'un poussa un grognement mécontent. Une ombre apparaissait et disparaissait devant elle par intermittence, comme éclairée par une lumière stroboscopique.

Elle se mit à courir, mais un feu d'artifice éclata dans son crâne, puis elle sombra dans le néant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Jack Gannon, journaliste du *Buffalo Sentinel*, venait de déceler une agitation anormale du côté des scanners d'urgence du journal.

Il y en avait plusieurs, regroupés à l'autre bout de la salle de rédaction, sur un bureau dédié à l'écoute des transmissions des flics, des pompiers et des urgences médicales.

On dirait qu'il se passe quelque chose dans le parc, songea-t-il tandis qu'un brouhaha d'appels codés résonnait de nouveau dans la grande salle déserte et silencieuse.

A cette heure matinale, il n'y avait presque personne.

Gannon n'était pas chargé de surveiller les scanners, mais il connaissait bien le poste des affaires de police. Il y avait passé un certain temps, à couvrir les incendies, les meurtres et les drames quotidiens. Il était parfaitement capable de repérer une information intéressante au milieu des grésillements chaotiques crachés par les appareils.

Une nouvelle transmission dont il ne put saisir que des bribes lui confirma qu'il y avait bien une pointe de stress inhabituelle dans la voix du type chargé de la répartition des véhicules.

Quelqu'un a réclamé un légiste.

Il fait quoi, le fainéant chargé des scanners ?

Depuis deux semaines, Gannon avait obtenu de la rédaction carte blanche pour se consacrer à un tuyau à propos d'une femme disparue en Nouvelle-Angleterre, et dont la piste menait peut-être à Buffalo.

C'était un bon sujet, et il en avait justement besoin.

Il aurait donc dû se consacrer au sujet en question et laisser tomber les scanners.

Mais ce remue-ménage chez les flics l'intrigua.

Les scanners étaient le sang et la vie d'un quotidien. Aucun journaliste digne de ce nom n'aurait pris le risque de rater une info qu'un confrère était peut-être en train d'attraper au vol. Pas question de se faire piquer un scoop par un concurrent — surtout en ce moment, avec la presse écrite, qui souffrait de la concurrence d'internet, autant pour la publicité que pour les articles.

Quelqu'un avait-il pris en compte l'appel pour le légiste ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son écran d'ordinateur, vers le bureau des scanners, mais impossible de voir, d'ici, s'il y avait quelqu'un.

— Jeff ! appela-t-il.

Mais le nouvel assistant ne répondit pas.

Gannon se leva pour traverser la salle de rédaction, qui occupait l'aile nord du quatorzième étage, et donnait sur le lac Erié.

Elle était totalement déserte, à l'image de cette industrie mourante qu'était devenue la presse écrite.

Une poignée de rédacteurs du Web travaillaient devant des bureaux encombrés de carnets, de gobelets de café et d'autres accessoires plus ou moins utiles. Des écrans plats, bien alignés, clignotaient au plafond, branchés sur les chaînes d'information, mais sans le son.

Du côté des écrans, rien au sujet d'une affaire mobilisant les flics, en tout cas.

Gannon s'arrêta devant le bureau des scanners et put constater qu'il était vide.

— C'est quoi, ce bordel ?

Est-ce que plus personne ne s'occupait de récolter les infos ? *C'est comme ça qu'on se fait piquer les scoops.*

Ce n'était pas son boulot d'écouter les scanners aujourd'hui, merde !

— Jeff ! hurla-t-il à l'assistant qui relisait quelque chose sur son écran. Qui s'occupe des scanners, ce matin ?

— C'est Carson. Il est parti pour Niagara Falls. On croyait qu'un gosse était tombé, mais il avait seulement lâché sa veste dans le fleuve. Carson s'est déplacé pour rien et, en plus, il a crevé au retour.

— Et qui devait le relayer, en cas d'absence ? demanda Gannon, exaspéré.

— Sharon Langford, mais je crois qu'elle est sortie boire un café avec une de ses sources.

— Langford ? Mais elle déteste les affaires criminelles !

Il se tut pour écouter une transmission en reconnaissant la voix stressée qui l'avait alerté tout à l'heure.

« ... Confirmé... Un légiste vers Ellicott Creek... Le parc... Message reçu. »

Quand on appelait un légiste, ça signifiait qu'il y avait un mort. Bien sûr, il pouvait s'agir d'une crise cardiaque ou d'une noyade.

Mais aussi d'un homicide.

Gannon se pencha pour tenter de régler la fréquence, mais trop tard. Il retourna à son bureau en jurant et, retrouvant ses vieux réflexes de spécialiste des affaires criminelles, il appela la police de

Buffalo pour glaner des informations au sujet du décès d'Ellicott Creek.

— Non, rien à vous signaler, répondit l'agent qui décrocha.

D'accord. Dans ce cas, Cheektowaga.

— On a des gens sur place, mais ce n'est pas notre district, lui répondit-on cette fois, sans donner plus de détails.

Bon... Pourquoi ne pas essayer du côté d'Amherst ?

— On n'a rien du tout. Que dalle.

Tout en songeant que l'affaire ne dépendait tout de même pas d'une juridiction fantôme, Gannon appela Ascension Park.

— On est en renfort là-bas, oui.

En renfort ? Cette fois, Gannon ne douta plus. Il tenait quelque chose.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Je n'en sais pas plus. Vous avez tenté le bureau du comté d'Erie ? suggéra la femme qui lui répondait à Ascension Park.

Au comté d'Erie, ce fut un adjoint qui décrocha.

— Oui, on a des gens là-bas, assura-t-il. Mais, pour avoir des infos, vous devriez plutôt vous adresser directement à la police d'Etat.

Il s'adressa donc à la police d'Etat, à la caserne de Clarence, où un certain Felton le mit en attente, le laissant seul au bout du fil avec *The River*, de Bruce Springsteen.

Tout en écoutant la chanson, Gannon passa en revue les articles épinglés autour de son bureau : ses meilleurs papiers, les rêves qu'il avait presque enterrés.

Il n'avait pas réussi à atteindre New York.

Il était toujours là, coincé à Buffalo.

Il y eut un déclic au bout de la ligne. Bruce Springsteen se tut.

— Désolé de vous avoir fait attendre, lâcha Felton. Vous êtes journaliste au *Sentinel* et vous appelez au sujet d'Ellicott ?

— Oui. Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?

— On enquête sur la découverte d'un corps.

— Un meurtre ?

— Trop tôt pour le dire.

— Un homme ou une femme ? Vous pouvez me communiquer une identité ? L'âge de la victime ?

— Du calme. Vous êtes le premier à nous contacter. Les gars de la section des homicides sont sur place, mais c'est la procédure de routine. Je n'ai rien de plus à vous apprendre pour le moment.

— Qui a découvert le corps ?

— Je n'ai vraiment rien à vous dire de plus, mon pote.

Un corps à Ellicott Creek. Un coin plutôt chic.

Il devait impérativement se rendre sur place, voir ça de plus près.

Il fourra un calepin dans la poche arrière de son jean, attrapa sa

veste, jeta un coup d'œil aux secrétaires de rédaction, qui tenaient leur réunion du matin dans une salle vitrée, à l'extrême ouest de la pièce.

Je parie qu'ils parlent de leurs retraites. Les infos, ils s'en foutent.

— Jeff, dis à la rédaction que je suis parti à Ellicott Creek.

Il arracha une page de son calepin et traça rapidement un croquis et un itinéraire.

— J'ai besoin d'un photographe sur place. Nous tenons peut-être un homicide.

Et moi, je tiens peut-être un bon sujet.

Gannon se dépêcha de rejoindre le parking du *Sentinel*, où il avait garé sa voiture, une vieille Pontiac Vibe, dont le pare-brise était ébréché et l'aile arrière cabossée.

Le siège du journal se trouvait en plein centre-ville, près de Scott et Washington, pas loin du stade où jouaient les Sabres. Le moyen le plus rapide de rejoindre Ellicott Creek était de passer par Niagara Falls en prenant l'Interstate 90, en direction du nord.

Tout en manœuvrant pour sortir du parking, avec Bruce Springsteen, qui fredonnait dans son crâne, Gannon fit le triste bilan de sa vie. Il avait trente-quatre ans, il était célibataire, il travaillait depuis dix ans au *Buffalo Sentinel*.

Il contempla la ville. *Sa ville.*

Depuis toujours, il ne rêvait que d'une chose : devenir journaliste à New York. Il ne put réprimer un soupir. Il avait failli y arriver après sa série d'articles sur l'avion de ligne qui avait plongé dans le lac Erié.

Il avait été nommé au Pulitzer et on lui avait fait des offres sur Manhattan.

Mais il n'avait pas décroché le prix, et personne n'avait donné suite aux offres.

A présent, il avait peu de chances de se retrouver un jour à New York. Peut-être n'était-il pas fait pour le journalisme, après tout ? Il était sans doute temps d'envisager une reconversion.

Pas question.

Il était génétiquement programmé pour ce métier.

Encore un an.

Un an... Le délai qu'il s'était fixé pour réussir, le jour de l'enterrement.

Dans un an, tu dois décrocher un poste dans un quotidien de New York.

Et sinon, quoi ?

Sinon, rien du tout. Par quoi aurait-il pu remplacer ce stupide rêve qui était tout ce qui lui restait ? Sa mère était morte. Son père était mort. Sa sœur était... « partie », disons. Ce rêve, et cet ultimatum qu'il s'était fixé le jour où l'on avait descendu en terre les deux cercueils de

ses parents, c'était ce qui lui permettait de tenir le coup. Onze ans déjà. Il avait largement dépassé la limite.

Il approchait d'Ellicott Creek et tenta de se convaincre qu'il tenait peut-être, enfin, le sujet qui lui permettrait de décoller.

Il longea lentement les abords du parc. Un très beau parc, soit dit au passage.

Il y avait déjà sur place un nombre impressionnant de véhicules de police, et les gyrophares éclairaient par intermittence les arbres d'une couleur rouge sang.

Des hommes en uniforme s'étaient agglutinés devant le ruban jaune qui bloquait l'accès à un épais bosquet. Gannon tenta de voir au-delà, mais les arbres étaient trop denses. Un agent au visage de marbre jeta un coup d'œil sur sa carte de presse avant de le toiser.

— Accès interdit. Vous autres, charognards de journalistes, vous ne risquez pas de photographier quoi que ce soit aujourd'hui.

Ses collègues ricanèrent.

Gannon haussa les épaules. Il avait couvert plus d'homicides que cet idiot. De plus, les types comme lui ne le déstabilisaient pas ; au contraire, ils le galvanisaient.

T'inquiète, mon pote. S'il se passe quelque chose d'intéressant ici, je le saurai.

Après trente minutes à observer les allées et venues des inspecteurs en civil et des experts en combinaison blanche, Gannon parvint à alpaguer un enquêteur de la police d'Etat qui se dirigeait vers une voiture banalisée, un porte-bloc à pince à la main.

— Bonjour. Jack Gannon, du *Buffalo Sentinel*. C'est vous qui êtes chargé de l'enquête ?

— Non. Je donne un coup de main.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Gannon lorgna du côté des notes de l'inspecteur. Des dépositions, apparemment.

— On fera une déclaration officielle plus tard dans la journée, répondit l'inspecteur d'un ton sibyllin.

— Vous pourriez me donner une petite information en avant-première ?

— Nous n'avons pas grand-chose.

— Je prends tout.

— Un corps de femme a été découvert ce matin par des coureuses.

— C'est un homicide ?

— Ça y ressemble.

— Age et race de la victime ? demanda Gannon.

— Je dirai qu'elle avait dans les vingt ans. Blanche ou indienne, difficile à déterminer.

— Je peux interroger les coureuses en question ?

— Non. Elles sont rentrées chez elles. Ce n'était pas beau à voir. Elles sont secouées.

— Pas beau à voir ? Vous pouvez préciser ?

— Non. Je ne peux pas. Ce n'est pas moi qui suis chargé de l'enquête.

— Je peux avoir votre nom ?

— Pas question. Je ne veux pas être cité.

Voyant qu'il n'en tirerait rien de plus, Gannon appela la rédaction du Web pour dicter une brève, en glissant dans l'accroche le « pas beau à voir ». Ensuite, il continua à attendre. D'autres équipes de police arrivèrent. Lee Watson, un photographe du *Sentinel*, l'appela sur son portable. Sa voix paraissait lointaine, couverte par un vacarme assourdissant.

— Qu'est-ce qui se passe, Lee, tu es dans un mixeur ?

— Non, dans un Cessna de location. Le journal veut une photo aérienne de la scène du crime.

Gannon leva les yeux vers le petit avion.

— Guette l'arrivée d'une Brandy Quelque-Chose, reprit Watson. C'est une photographe indépendante qu'ils t'envoient pour les photos au sol. A toi de la guider.

Quand Brandy McCoy arriva en mâchonnant un chewing-gum, Gannon l'entraîna à l'écart des journalistes qui se pressaient autour du cordon et des flics qui les empêchaient d'entrer.

Il s'intéressait à la voiture banalisée appartenant à l'inspecteur qu'il avait interrogé un peu plus tôt.

L'inspecteur était retourné dans les bois, mais il avait laissé son bloc sur le siège du passager. Gannon jeta un regard circulaire pour s'assurer que personne n'avait remarqué leur manège.

— Zoome sur cette page. Il me faut ces dépositions.

— Pas de problème.

Brandy fit quelques clichés, tout en mâchonnant vigoureusement son chewing-gum, puis elle montra le résultat à Gannon.

— Parfait, dit-il en prenant des notes. On y va. Suis-moi, ma voiture est par là.

* * *

Vingt minutes plus tard, Gannon et Brandy remontaient l'allée de la maison coloniale appartenant à Helen Dodd. D'après la déposition enregistrée par l'inspecteur, Helen était agent immobilier, et son amie, Kim Landon, tenait une galerie d'art dans Williamsville. Ils allaient frapper, quand la porte d'entrée s'ouvrit sur deux femmes qui s'étreignaient avec émotion.

— Excusez-nous, dit Gannon. Je suis Jack Gannon et voici Brandy

McCoy. Nous travaillons pour le *Buffalo Sentinel*. Nous cherchons Helen Dodd et Kim Landon.

Surprises, les deux femmes échangèrent un regard.

— C'est peut-être vous ? se hasarda à demander Gannon.

Kim acquiesça. Helen parut troublée. Elles avaient visiblement pleuré. Gannon décida d'y aller avec des pincettes. Il ne voulait pas les brusquer.

— Est-ce que vous seriez d'accord pour qu'on parle un peu de ce qui s'est passé ce matin ? demanda-t-il.

— Comment avez-vous eu cette adresse ? s'enquit Helen Dodd.

— Par la police. Nous venons du parc. D'après ce qu'on m'a dit, c'est vous qui avez découvert le corps ?

Un silence gêné s'ensuivit, que Brandy s'empressa de rompre.

— Ç'a dû être terrible, murmura-t-elle.

Kim acquiesça lentement.

— Oui, répondit-elle. C'était affreux.

— Puis-je prendre des notes ? demanda Gannon.

— Je ne sais pas..., bredouilla Helen en regardant leurs badges de presse. Vous allez écrire ça dans le *Sentinel* ?

— Oui, dans l'article que nous publierons, répondit Gannon.

— Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu ce matin, déclara Kim. Au début, nous avons cru qu'il s'agissait d'une blague. Une chose pareille, ça vous fait brutalement prendre conscience des priorités de la vie. C'était tellement atroce... Quand je pense que les enfants du quartier jouent dans ce parc...

— J'espère qu'ils arrêteront le monstre qui a fait ça, renchérit Helen. Je vais appeler ma compagnie d'assurances pour renforcer la sécurité de ma maison.

— Vous pouvez nous dire où vous l'avez trouvée exactement ? demanda Gannon.

— Nous courons dans ce parc, tous les matins. On a notre circuit... Cette chose... Cette femme était sur notre chemin habituel.

Kim soupira.

— Au début, nous avons cru voir un mannequin. Elle était dans un buisson de petits arbustes. Dès qu'on a compris de quoi il s'agissait, on s'est tenues à distance.

— Pourriez-vous me décrire ce que vous avez vu ? insista Gannon.

— Nous avons entendu parler de ce qui se passe là-bas la nuit, mais jusque-là, moi, je n'y croyais pas trop, murmura Kim.

— Elle était à moitié enterrée, reprit Helen. On voyait des cheveux noirs, un bras au-dessus d'une tête. On aurait dit une nageuse, ou quelqu'un qui émerge lentement de la terre.

Quand elles eurent terminé de raconter leur histoire, Gannon déposa Brandy au parc pour qu'elle monte la garde et qu'elle prenne

des photos du corps au moment où ils l'emporteraient.

Lui, il devait retourner au journal pour rédiger son article.

Tout en s'installant à son bureau, il songea que cette histoire prenait la forme d'un crime particulièrement répugnant. Il mangea le club sandwich qu'il avait pris en passant à la cafétéria, vérifia sur le Web la liste des personnes disparues : il cherchait une femme de race blanche ou une Indienne, d'environ vingt ans.

Malheureusement, elles étaient nombreuses à correspondre à cette description sommaire. Il contempla rêveusement le visage de deux femmes, l'une que l'on avait vue pour la dernière fois dans le Connecticut et l'autre dans le Vermont, tout en se demandant s'il avait devant les yeux la victime non identifiée d'Ellicott Creek.

Qui était la femme qui gisait dans le parc ? Comment et pourquoi sa vie avait-elle pris fin à cet endroit précis ? Elle avait probablement une mère. Ou un mari. Ou encore un frère ou une sœur.

Il fut soudain assailli par le souvenir de sa sœur Cora.

Qu'est-ce que Cora a fait de sa vie ?

Il n'avait pas le temps de se lamenter sur le sort de Cora et s'obligea à se concentrer sur son article.

— Est-ce qu'on a une idée de l'identité de la victime ?

Tim Derrick, rédacteur chargé de la répartition des sujets, avait la sale habitude d'arriver sans prévenir et de lire par-dessus l'épaule des journalistes.

— Pas encore.

Gannon cliqua sur un lien permettant d'accéder aux dernières déclarations des enquêteurs et posa son crayon sur les mots :

« femme non identifiée, âgée d'environ vingt ans ».

— Elle était à moitié enterrée, expliqua-t-il.

— Crénom..., marmonna Derrick. Entre ce qui passe à l'antenne et ton interview des deux promeneuses, on a du solide. Je te mets à la une, avec un encadré, pas plus de dix lignes. N'oublie pas de transmettre ça à l'équipe du Web.

— Bien sûr.

— Bon travail, ajouta Derrick en lui tapotant l'épaule.

— Dis donc, Tim, où en sont les rumeurs au sujet des restrictions de personnel ?

Derrick fit saillir sa lèvre inférieure et secoua la tête.

— Des rumeurs, il en circule toujours, en période de crise.

Quelques heures plus tard, Gannon relisait son article pour le peaufiner, quand son téléphone sonna.

— Salut, Jack, c'est Brandy.

— Comment ça va ? Tu t'en sors, là-bas ?

— Le légiste vient d'embarquer le corps. J'ai fait quelques bons clichés, je les envoie tout de suite au service photo.

— Merci, je vais y jeter un coup d'œil.

Une fois son article bouclé, Gannon alla retrouver Benning, le chef du service photo, qui avait déjà réceptionné l'envoi de Brandy et passait ses clichés en revue avec un secrétaire de rédaction.

— Elles sont pas mal, déclara Benning.

Tout en terminant son milk-shake, il fit défiler les photos pour Gannon.

Vue aérienne d'ensemble, bien cadrée, avec une bâche jaune fluo qui se détachait comme un drapeau d'alerte sur une forêt à la présence forte et inquiétante.

L'équipe du légiste, qui chargeait dans une ambulance un sac à cadavre attaché à une civière.

Gros plan sur les visages d'Helen Dodd et de Kim Landon, sur leur expression horrifiée. Kim regardant un point dans le vide, avec des yeux pleins d'angoisse.

— Tu peux revenir sur la photo aérienne ? demanda Gannon.

Benning aspira bruyamment le fond de son milk-shake avec une paille.

— Tu as vu quelque chose ?

— Peut-être. Tu peux zoomer sur la bâche ?

La bâche se mit à grandir sous leurs yeux, clic après clic, révélant une zone blanche sur le bord gauche. Benning centra sur la zone blanche, puis cliqua de nouveau jusqu'à ce qu'elle devienne une main.

Une main de femme qui sortait de dessous la bâche.

Comme pour attirer l'attention.

Comme pour parler.

Comme pour demander qu'on arrête le monstre qui avait fait ça.

Comme pour supplier qu'on l'empêche de recommencer.

Environ trente-six heures après qu'on l'eut tiré de sa tombe de fortune, le corps avait été autopsié au centre médical du comté d'Erié, dans Grider Street, près de la voie rapide Martin-Luther-King.

Le légiste avait conclu à un homicide.

Grâce aux empreintes digitales et au dossier dentaire, le cadavre avait été identifié comme celui de Bernice Tina Hogan, âgée de vingt-trois ans, vivant à Buffalo, Etat de New York. Les circonstances de sa mort avaient été résumées en quelques phrases lapidaires par le porte-parole de la police.

Depuis, Gannon se documentait pour rédiger un long article de suivi consacré au portrait de la victime. Il avait déjà de la matière. D'anciennes camarades de classe de Bernice l'avaient spontanément contacté au journal.

« Bernice a eu la vie dure », lui avait affirmé l'une d'elles.

Bernice n'avait jamais connu ses parents biologiques. Elle avait du sang indien, de la tribu Sénèque, et elle avait même vécu un temps dans une réserve, dans le comté d'Allegany ou de Cattaraugus, elle ne savait plus trop. Bernice ne savait d'ailleurs pas grand-chose de son passé — toujours d'après ses amies.

Quelques-unes avaient envoyé des photos à Gannon.

Il était resté rêveur devant les images de cette fille raide et timide, visiblement mal à l'aise, un peu forte, qui avait échoué dans un foyer d'accueil où l'homme censé lui servir de père était un alcoolique qui battait sa femme et avait abusé d'elle.

Mais Bernice avait surmonté cette épreuve. Elle avait été une bonne élève et s'était inscrite dans une école d'Etat de Buffalo pour devenir infirmière. Elle était sur le point d'obtenir son diplôme quand on l'avait droguée et violée lors d'une fête.

« Après ça, elle était réellement brisée, avait expliqué une de ses anciennes camarades de classe. Elle a tout lâché... »

Bernice s'était mise à consommer du crack. Puis elle s'était prostituée. C'était probablement avec un client qu'elle avait emprunté le chemin qui s'était terminé, pour elle, dans une tombe creusée à la hâte sous un buisson, au pied d'un érable aux branches tortueuses, à

Ellicott Creek.

Gannon voulait interviewer les proches de Bernice. Il avait dû passer pas mal de coups de fil avant que quelqu'un lui donne le nom de sa dernière famille d'accueil.

« Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit, mais Bernice a surtout vécu avec la femme. Elle s'appelle Catherine Field », lui avait appris une source qui travaillait pour les services sociaux.

Catherine Field était une veuve de cinquante-cinq ans, diabétique, qui vivait de l'aide sociale dans un vieux quartier ouest de Main. Gannon s'était présenté plusieurs fois à sa porte, mais il n'avait trouvé personne.

C'était pourquoi il y retournait ce jour-là. Il tenait à rencontrer cette femme.

En arrivant dans le quartier où se trouvait la maison de Catherine Field, il pria pour que ce soit son jour de chance. Elle était située dans un quartier délaissé, entourée de maisons aux ouvertures condamnées, près d'un terrain vague où quelques vieux se penchaient sur une Ford Pinto éventrée, tout en faisant circuler une bouteille enveloppée dans un sac en papier.

Il apercevait à présent la maison, une petite maison de plain-pied, construite au moment des années d'optimisme qui avaient suivi la Seconde Guerre mondiale. A présent, avec sa peinture écaillée, ses bardeaux manquants et son porche bancal, elle était carrément lugubre.

Il eut une bouffée d'espoir en apercevant une silhouette dans le jardin.

Cette fois, il se gara à distance et passa par le jardin pour entrer par-derrière. Puis il fit le tour et se présenta devant le porche d'entrée, où Catherine prenait soin de ses fleurs.

— Catherine Field ?

Quand elle se tourna vers lui, il devina, à son visage marqué de rides d'expression, qu'elle avait déjà payé un lourd tribut à la vie. Elle le fixa avec des yeux rougis et posa sur lui un regard désolé et impuissant.

— Vous êtes bien Catherine Field, la mère d'adoption de Bernice Hogan ?

— Oui, et vous ? Qui êtes-vous ?

— Désolé, répondit Gannon en fouillant dans sa poche pour en tirer sa carte de presse. Jack Gannon, journaliste au *Buffalo Sentinel*.

Le vent se mit à tourner les pages du *News* et du *Sentinel* posés sur la petite table du porche flanquée de deux chaises. Sur la table, il y avait aussi un verre et une bouteille de whisky à moitié vide.

— J'ai essayé plusieurs fois de vous joindre, dit-il.

— J'enterrais ma fille.

— Mes plus sincères condoléances. Je n'ai trouvé nulle part des informations au sujet de l'enterrement.

— Nous tenions à ce que ça reste une cérémonie privée. Elle repose dans un petit cimetière où mon frère avait réservé un emplacement, sur la crête d'une colline, au-dessus d'un verger de pommiers.

— Il se trouve où, ce cimetière ?

— Je préfère ne pas vous le dire.

— Je comprends. Vous accepteriez de me parler de Bernice ?

Catherine haussa les épaules.

— Si vous voulez, mais je ne me sens pas vraiment d'attaque.

Elle l'invita à s'asseoir sous le porche. Il refusa un verre de whisky, elle s'en servit un, tout en contemplant son petit jardin. D'une voix douce, elle lui raconta que la mère de Bernice n'était qu'une enfant — quatorze ans — quand elle l'avait mise au monde. Elle l'avait abandonnée à la naissance pour qu'on puisse l'adopter.

Mais Bernice n'avait jamais été adoptée. Elle avait été trimballée par le système. Catherine et son mari, Raife, un charpentier, étaient devenus sa famille d'accueil quand elle avait onze ans. A cet âge-là, Bernice avait déjà conscience de son statut d'enfant abandonnée.

— Je l'aimais et je l'ai toujours considérée comme ma fille, mais elle m'appelait « Catherine », pas « maman ». Je pense que c'était pour elle une façon de se protéger... Elle avait eu déjà tant de mamans... Elle n'y croyait plus...

Peu de temps après l'arrivée de Bernice, Raife s'était mis à jouer et à boire. Il était devenu violent. Il avait battu sa femme et violé Bernice, ce qui avait poussé Catherine à le quitter.

— Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir suffisamment protégé Bernice.

Elle contempla son verre, puis but posément une gorgée.

— C'était une gamine vraiment intelligente. Toujours un bouquin à la main. J'étais si heureuse, quand elle a quitté cette maison pour s'installer dans son appartement, au début de ses études. Si fière d'elle... Elle était sur le bon chemin. Elle intervenait comme bénévole dans un hospice, près de Niagara Falls. Je savais qu'elle allait y arriver. Puis il y a eu ce grand malheur.

— La soirée... Ses amies m'en ont parlé.

— Elles pensent que quelqu'un a dû mettre un truc dans son verre. Bernice ne s'en est jamais remise. Elle s'est réfugiée dans la drogue. Ensuite, je sais, même si elle ne me l'a jamais dit, qu'elle se prostituait pour s'acheter ses doses quand elle était en manque.

Des larmes roulèrent sur les joues de Catherine.

— C'était quand, la dernière fois que vous avez eu un contact avec elle ?

Catherine essuya ses larmes du revers de la main, et but lentement une autre gorgée de whisky.

— Elle m’a appelée il y a un mois environ pour me dire qu’elle allait tenter d’arrêter la drogue. Des amis essayaient de l’aider.

— Quels amis ?

Catherine secoua la tête.

— Vous ne pouvez pas publier ça, tout de même ?

— Je projette d’écrire un article sur votre fille, je vous l’ai dit.

— Je ne vous autorise pas à utiliser ce que je vous ai confié.

— Catherine, je me suis présenté comme un journaliste. J’ai pris des notes. Cette tragédie est déjà publique. Est-ce que Bernice aurait mentionné quelqu’un qui pourrait lui vouloir du mal ?

— Je ne suis pas supposée vous répondre. On m’a demandé de ne rien dire aux journalistes.

— « On » ? Qui ça, « on » ?

Catherine se leva.

— Je vous en prie, vous ne pouvez pas publier tout ça. Vous devez partir.

— Attendez ! Qui vous a demandé de ne rien dire aux journalistes ?

Catherine ne répondit pas.

— Vous pouvez au moins me révéler qui vous a demandé de ne rien dire aux journalistes !

Elle lui lança un long regard plein de sous-entendus.

— La police, lâcha-t-elle enfin.

Deux jours après l'identification du corps, le timide sourire de Bernice Hogan interpellait Gannon depuis la première page du *Sentinel*.

Sous la photo, ce gros titre :

*MEURTRE D'UNE JEUNE FEMME BRISÉELE DESTIN TRAGIQUE
D'UNE ÉLÈVE INFIRMIÈRE*

L'article brossait un portrait plein de compassion, celui d'une jeune femme tourmentée, mais à l'avenir prometteur. Une jeune femme qui, en dépit de la cruauté de la vie, avait choisi de se dévouer pour les autres. Gannon n'était pas mécontent de son travail. L'article était bien étoffé et contenait des informations inédites.

Pas mal, songeait-il, en relisant l'exemplaire imprimé du matin, puis la version en ligne.

Tim Derrick vint rôder dans son bureau, tout en buvant du café dans un gobelet arborant le logo du journal.

— Nate a beaucoup aimé ce que tu as fait, dit-il en montrant le bureau de Nate Fowler, le directeur du journal, celui qui tenait dans le creux de sa main la vie de soixante-quinze employés.

En ce moment, son nom suffisait à faire trembler le personnel et à donner du poids à n'importe quelle instruction.

Fowler n'était pas un journaliste, mais un bureaucrate opportuniste. Gannon n'avait pas de bons rapports avec lui.

— Il n'a pas fait d'autres commentaires ? demanda-t-il.

— Il veut que tu restes sur ce meurtre et que tu te débrouilles pour que personne ne nous prenne de vitesse. Il dit qu'on a besoin d'un truc percutant pour redonner du peps à notre tirage et rester en vie.

Derrick adressa un clin d'œil à Gannon, tout en pointant deux doigts en forme de canon de revolver vers les articles épinglés qui mentionnaient sa nomination au prix Pulitzer.

— S'il y a quelqu'un capable de mettre dans le mille avec ça, c'est bien toi.

Gannon ne partageait pas son optimisme.

Il lui fallait un matériel solide pour écrire un article de suivi, mais il se heurtait à un problème.

Il ne connaissait pas les deux inspecteurs de la police d'Etat chargés de l'enquête. Il relut les noms mentionnés par le chargé de communication : inspecteurs Michael Brent et Roxanne Esko.

Il les avait appelés, mais ils ne l'avaient pas recontacté. Il pouvait les contourner, évidemment, mais pour cela, il lui fallait une source prête à se mouiller.

Des sources, il en avait un peu partout : à la section des homicides de Buffalo, dans la police du comté d'Erie, dans les cantons d'Amherst, de Cheektowaga, au FBI, au Service des douanes et de la protection des frontières, à la DEA¹, à l'US Marshals Service local², bref, dans presque tous les services de police.

Mais personne n'avait rien à lui dire.

Il se souvint que Catherine Field non plus n'avait rien voulu lui dire, et qu'elle avait précisé que la police lui avait interdit de parler aux journalistes. Au début, cela ne l'avait pas inquiété, parce que les inspecteurs conseillaient généralement aux proches de la victime de se montrer discrets.

Mais aujourd'hui, assis devant son ordinateur en quête d'un nouvel angle pour aborder le sujet, il se demandait si cette consigne, un peu trop bien et trop unanimement respectée, ne cachait pas quelque chose.

« L'affaire Hogan, personne n'en parle, avait précisé une de ses sources à qui il faisait la remarque. Mais j'ai entendu dire que ceux qui mènent l'enquête sont vraiment secoués par ce que le type a fait. Il paraît que ça dépasse l'entendement. »

La suivante lui avait appris que de nombreux services de police étaient sur le coup, peut-être pour des raisons de juridiction, mais peut-être aussi à cause d'une complication inhérente à l'affaire.

« Je peux quand même t'apprendre un truc dont les journalistes n'ont pas été informés : il y a aujourd'hui une conférence top secret qui réunit tout le monde à la caserne de Clarence, dans la matinée. »

Il attrapa sa veste.

Il ne lui restait plus qu'à se rendre à Clarence pour tenter de glaner quelque chose.

* * *

Les services de la police d'Etat se trouvaient dans la partie nord-est du comté d'Erie, à l'est de Buffalo, dans une banlieue dortoir de Clarence, sur Main Street, dans un immeuble de plain-pied.

Quand Gannon arriva, la réceptionniste était en conversation au téléphone.

— Je suis en intérim chez les flics, à Clarence, depuis le début de la semaine, depuis qu'ils sont sur cette enquête, tu sais..., disait-elle en faisant tourner son stylo entre ses doigts. C'est réunion sur réunion, ici, des allées et venues incessantes et... Attends une seconde, Charlene.

Elle posa sa main sur le récepteur.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle à Gannon.

— Je voudrais voir Michael Brent ou Roxanne Esko. Je travaille pour le *Buffalo*...

— Ils sont en réunion, coupa-t-elle. Troisième porte sur la droite.

Elle montra le couloir du bout de son stylo.

— Je suis censée envoyer tout le monde là-bas.

Elle cessa de s'intéresser à Gannon et reprit sa conversation.

— Quoi ? Elle est enceinte ? Pas possible ! De combien de mois ?

— Je travaille pour le *Buffalo Sentinel*, insista Gannon.

La réceptionniste désigna de nouveau le couloir avec son stylo, d'un air agacé, sans prendre la peine, cette fois, d'interrompre sa conversation.

— Allez-y, dit-elle. C'est bon. La réunion a déjà commencé.

Gannon hésita à peine, le temps pour la réceptionniste d'actionner le bouton ouvrant la porte de sécurité. Il avança lentement dans le couloir, avec la sensation que ses semelles crissaient sur une mince couche de glace — celle de l'éthique qu'il était en train de fouler aux pieds. Mais enfin, après tout, il s'était annoncé. On lui avait donné accès au sanctuaire de l'enquête sur le meurtre de Bernice Hogan sans qu'il l'ait demandé. Il avait sa conscience pour lui.

La porte de la salle de réunion était restée entrouverte. Il entendait des voix.

Comment allait-il manœuvrer ?

Il songea à frapper pour se présenter et demander à parler à Brent ou à Esko. Mais on le mettrait sans doute dehors, en le priant d'attendre à la réception.

Justement, la porte s'ouvrit en grand et un homme qu'il ne reconnut pas sortit de la pièce, le téléphone portable à l'oreille. Gannon se détourna et se pencha pour faire mine de boire à une fontaine à eau, tandis que l'homme, cravate desserrée et manches retroussées, passait près de lui et s'éloignait dans le couloir en parlant à voix haute.

— Dis à Walt que cette affaire Hogan promet d'être casse-couilles, disait-il. Ça va faire du bruit. Non, ils n'en parlent pas aux médias. Oui, bon, je dois y retourner.

L'homme rentra dans la salle de réunion et Gannon s'approcha de la porte.

Elle était toujours entrouverte et des voix en sortaient, témoignant

d'une discussion passionnée.

« Je n'y crois pas. »

« Mais regarde ce qu'on a pour l'instant, merde ! »

« Tout ce que tu as, ce sont des rumeurs, Mike ! »

La respiration de Gannon s'accéléra. En s'approchant encore un peu, il entrevit un bout de tableau blanc et ce qu'on y avait écrit à la main : des heures, des dates, des noms de rues, des flèches, puis, un peu à l'écart, ce qui ressemblait à des initiales au marqueur bleu, sous le mot « suspect ». Il ne parvint pas à déchiffrer les initiales qu'une main pointée sur le tableau lui cachait.

« Compte tenu de ce que nous avons pour l'instant, c'est cette piste que nous allons suivre. Ce type est notre suspect, le fil conducteur de notre enquête. »

La main disparut.

Le cœur de Gannon se mit à battre tandis qu'il balayait le couloir du regard pour s'assurer que personne ne venait. Il fit quelques pas de plus vers la porte.

« K.S. »

Les initiales du suspect.

« C'est pas possible, Mike. C'est des conneries. »

En se penchant, Gannon aperçut un visage connu, celui d'une de ses sources.

« C'est vrai, insista une autre voix, je vous trouve bien catégorique, Mike. On n'y croit pas, c'est tout. »

« Je ne suis pas catégorique, je dis que c'est un suspect. On a du pain sur la planche pour le prouver, mais compte tenu de ce que nous avons pour l'instant, tout le désigne. C'est lui, la clé de l'énigme. »

« Otez-moi d'un doute, Mike, lança quelqu'un avec un ricanement. Vous vous fondez sur les témoignages de quelques putes défoncées au crack pour affirmer qu'un flic, un inspecteur bardé de récompenses, est notre suspect ? »

Un flic ?

Gannon se figea et tendit l'oreille.

Une main lui tapota l'épaule.

1. . NdT : Drug Enforcement Administration, service de police fédéral chargé de la mise en application de la loi sur les stupéfiants et de la lutte contre leur trafic.

2. . NdT : Bras armé des tribunaux fédéraux, chargé de la protection des témoins, du transport des prisonniers et de la recherche des fugitifs.

Gannon fit volte-face. La réceptionniste le fixait d'un air surpris et vaguement soupçonneux.

— Vous n'entrez pas ? demanda-t-elle.

Elle tenait à la main un paquet de dossiers qu'elle s'apprêtait vraisemblablement à déposer dans la salle de réunion.

— Non, je partais, dit-il en prenant la direction de la sortie. Je dois y aller.

— J'ai oublié de vous faire signer à l'entrée, expliqua la femme. Mais, puisque vous partez, ça n'a plus d'importance.

Gannon agita la main en guise de salut, puis s'empressa de quitter les lieux et de regagner sa voiture, en courant presque dans le parking. Puis il démarra. Des milliers de questions se pressaient dans sa tête.

Le suspect numéro un dans l'affaire du meurtre de Bernice Hogan était un inspecteur !

C'était énorme !

Il décida de ne pas en informer tout de suite la rédaction, pas tant qu'il n'avait pas de certitudes. Pour l'instant, mieux valait garder ça pour lui.

Ne jamais vendre une histoire avant d'avoir vérifié ses sources.

Chaque chose en son temps.

Il devait d'abord chercher le nom qui correspondait aux initiales K.S., savoir à quel service de police était affecté l'inspecteur soupçonné de meurtre. Il prit la direction du centre-ville, pour se rendre dans les locaux de la bibliothèque de Buffalo et du comté d'Erié — ils occupaient à eux seuls deux pâtés de maisons dans Lafayette Square.

Il se rendit à la salle informatique mise à disposition des usagers et chercha la base de données qui recensait les fonctionnaires de la ville. Les services de police de Buffalo étaient les plus importants de la région.

Il décida donc de commencer par là et chercha un inspecteur dont le nom de famille commençait par la lettre S.

Ils n'étaient pas classés par ordre alphabétique, mais par rangs d'ancienneté. Il y en avait plus de huit cents, ce qui allait lui prendre

un temps fou. Il s'y attela tout de même, page après page. Les noms se brouillaient déjà devant ses yeux quand il trouva son premier K.S.

Ken Smith. Puis un autre. Kim Sailor. Encore un. Kent Sanders. Encore. Kevin Sydowski.

Quand il eut terminé, il avait en main neuf noms rien que pour la police de Buffalo. Il passa ensuite à la base de données du bureau du shérif du comté d'Erié. Là, il dut lire quatre cents noms pour déterrer trois candidats de plus : Karl Seroudie, Kyle Sawchuk, Keen Sanchez.

Mais il restait d'autres services. Ceux de Cheektowaga, d'Amherst, de Hamburg, de North Tonawanda Nord, de West Seneca, d'Ascension Park, pour n'en citer que quelques-uns.

Il poursuivit donc sa tâche.

Mais plus le temps passait, plus il se rendait compte qu'il n'en viendrait jamais à bout. Il avait déjà une quinzaine de noms et ce n'était pas fini. Quoi faire ensuite ? Autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

Il aurait, de toute façon, besoin de quelqu'un pour lui confirmer le nom.

Il décida donc de changer de méthode.

Il abandonna l'ordinateur et chercha un téléphone public pour appeler la source dont il avait par chance entrevu le visage tout à l'heure, quand il espionnait la réunion à Clarence.

Mais elle ne répondit pas.

Il lui laissa un message, puis se rendit au *Sentinel*. Là-bas, l'activité battait son plein, comme toujours en milieu de journée. Tout le monde était occupé : à téléphoner, à taper sur son clavier, à discuter d'un sujet avec un rédacteur en chef. Il était passé à la cafétéria pour s'acheter un sandwich au bacon et aux crudités, et se dirigeait vers son bureau, quand Derrick l'interpella.

— Salut, Jack, alors, tu as du nouveau ? demanda Derrick tout en brandissant le papier sur lequel il listait les sujets du jour. Je vais justement en réunion. Je t'ai déjà mis sur ma liste avec l'affaire Hogan.

— J'attends des informations. Dès qu'elles tombent, je te préviens.

— N'oublie pas que Nate compte sur toi pour un scoop.

Gannon venait de s'asseoir et d'entamer son sandwich quand son téléphone sonna. Il avala sa deuxième bouchée avant de décrocher.

— Jack Gannon, *Buffalo Sentinel*.

— Jack, j'ai eu ton message.

Le numéro ne s'était pas affiché, mais il reconnut la voix.

— Merci de me rappeler, dit-il. Ça fait longtemps ! Comment tu vas ?

— Bah ! Toujours pareil. Et toi ?

— Je suis un peu sur la brèche. J'ai besoin d'une faveur.

— Une faveur qui aurait un rapport avec l'affaire Hogan ?

— Je crois savoir que vous avez un flic dans le collimateur.

Il y eut à l'autre bout du fil un silence éloquent.

— Pourquoi t'adresser à moi ? murmura enfin la voix.

— Je me suis dit que tu savais peut-être quelque chose. Je contacte tout le monde.

Il y eut de nouveau un long silence.

— Ecoute, j'ai juste besoin qu'on me confirme ce que je sais déjà, insista Gannon. J'ai les initiales du suspect, K.S. Je voudrais simplement éclaircir quelques points de détail.

De nouveau, le silence. Il comprit qu'à l'autre bout du fil on hésitait.

— Jack..., reprit enfin la voix. Tu dois me promettre que mon nom ne sera pas mentionné.

— Tu as ma parole.

— Avec personne.

— Avec personne.

— O.K. Dans ce cas, je confirme. Ton info, c'est du solide.

Gannon fixa un point dans le vide. Sa respiration s'accéléra.

— Et c'est quelqu'un qui participe à l'enquête qui me le dit ? demanda-t-il.

— Absolument. J'assistais aujourd'hui à la réunion de synthèse.

— Qui est ce flic ?

— Un inspecteur de la police d'Etat d'Ascension Park.

— Tu aurais un nom ?

— Karl Stybeck.

Gannon cliqua sur le bout de son stylo pour faire sortir la mine, trouva une page vierge sur son calepin et se mit à écrire. Il n'entendait plus le brouhaha autour de lui.

Stybeck.

— J'ai déjà entendu ce nom, lâcha-t-il.

— Consulte tes archives, c'est une sorte de héros.

— Tu es vraiment certaine qu'on peut publier ça ?

— Absolument certaine, oui.

— Merci.

Le stylo entre les dents, Gannon se mit à fouiller fébrilement la base de données du *Sentinel* qui regroupait les archives des journaux de la région, puis il consulta le site Web de la police d'Etat d'Ascension Park et celui de quelques associations.

En piochant des éléments çà et là, il parvint à retracer une biographie succincte de Stybeck.

Karl Stybeck était un vétéran de la police — douze ans d'ancienneté —, il avait reçu des éloges, il entraînait des équipes sportives d'enfants, il récoltait des fonds pour des associations

caritatives, il intervenait dans les écoles pour des actions de prévention auprès des élèves. Le dimanche, il se rendait à la messe avec sa femme, Alice, et leur fils, Taylor. De temps en temps, il chantait dans la chorale.

Ce type est un saint...

Quelques années plus tôt, alors que Styebek revenait d'un match de foot où il avait vu jouer les Bills de Buffalo — il n'était pas en service —, il était passé devant une maison en feu. Il était entré, au péril de sa vie, et il avait sauvé des flammes quatre enfants dont les parents étaient sortis pour aller jouer au casino de Niagara Falls. Cet acte de bravoure lui avait valu les éloges de ses supérieurs.

Et voilà qu'aujourd'hui on le soupçonnait d'avoir assassiné une élève infirmière.

L'information allait provoquer des remous. Mieux valait vérifier auprès de la police d'Etat, avant de jeter ce pavé dans la mare.

Il appela la caserne de Clarence en insistant pour qu'on lui passe Michael Brent, l'un des inspecteurs chargés de l'enquête.

— C'est à propos de quoi ? demanda le policier de service.

— A propos du meurtre Hogan, j'ai un message urgent.

— Entendu, laissez-moi votre numéro.

Cinq minutes plus tard, le téléphone de Gannon sonnait.

— Ici, Mike Brent, de la police d'Etat de New York.

— Merci de me rappeler, monsieur. Je voudrais des commentaires à propos d'un article que nous préparons pour le *Sentinel* de demain, et dans lequel je m'apprête à annoncer que l'inspecteur Karl Styebek, de la police d'Etat d'Ascension Park, est le suspect numéro un dans le meurtre de Bernice Hogan.

Brent laissa passer quelques secondes d'un silence glacial.

— Je ne peux pas vous confirmer cette information, dit-il enfin.

— Vous pouvez au moins me dire si elle est fondée ?

Pas de réponse.

— A votre place, je ne publierais pas un truc pareil. Ça vous évitera des ennuis.

— Des ennuis ? Je suis désolé, je ne comprends pas.

— Je ne confirme pas cette information.

— Mais vous ne l'infirmez pas non plus ?

— Je crois que cette conversation est terminée.

— Monsieur, si vous ne niez pas, c'est que Styebek est bien votre suspect dans l'affaire Hogan.

Brent raccrocha.

Gannon entoura les quelques notes qu'il avait prises durant ce bref échange avec Brent, tout en réfléchissant. Si son tuyau avait été bidon, Brent n'aurait pas pris la peine de le prévenir qu'il valait mieux ne rien publier. Parce qu'il s'en serait fichu comme d'une guigne.

Il n'allait pas laisser passer un truc pareil et risquer de se faire piquer le scoop par le *Buffalo News*.

Mais il était prudent. Il lui restait encore quelqu'un à voir pour être sûr de son coup.

Karl Styebek.

Le téléphone et l'adresse de Karl Stybeck ne figuraient pas dans l'annuaire. Gannon n'en fut pas surpris. La plupart des flics prenaient cette précaution pour protéger leur famille.

Mais il avait une idée pour contourner la difficulté.

Après avoir terminé son sandwich, il attrapa son téléphone et composa un numéro interne.

— Service de diffusion, ici Ashley.

— Ashley, c'est Jack, de la salle des dépêches.

— Jack Gannon ?

Il était sorti deux ou trois fois avec Ashley Rowe après avoir fait sa connaissance à la fête de Noël du journal. Ils s'étaient bien entendus, mais ils avaient compris que leur histoire n'avait pas d'avenir. Ils s'étaient quittés bons amis ; du moins Gannon en avait-il l'impression.

— Hello, Ashley, tu es là ?

— Mais oui, Jack, je suis là. Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu pourrais vérifier un nom pour moi ? Je voudrais savoir si vous avez un abonné du nom de Stybeck. Karl Stybeck. Karl avec un K et le nom de famille, je te l'épelle, S-t-y-e-b-e-c-k.

— Tu sais que nous ne sommes pas censés communiquer la liste des abonnés.

— Je sais. Je comprends. Mais c'est pour un article.

Gannon entendit un soupir résigné, puis un cliquetis de clavier.

— Je n'ai pas le droit de te dire que oui, nous avons bien un abonné à ce nom. Je n'ai pas non plus le droit de te communiquer son adresse et son numéro de téléphone.

Elle les lui dicta sans se faire prier et il prit note.

— Merci beaucoup, dit-il. J'apprécie.

— Je n'en doute pas.

Gannon appela donc chez Stybeck. Ce fut une femme qui décrocha.

— Non, je suis désolée, répondit une voix avenante. Karl n'est pas là. Il accompagne son équipe, qui dispute un match au stade Franklin-Diamond. Puis-je prendre un message ?

— Non, merci, ce ne sera pas nécessaire, répondit Gannon, qui

préféra ne pas décliner son identité.

Il imprima une photo récente de Styebek tirée d'un article paru dans le journal d'une association locale, puis il prit sa voiture pour se rendre à Ascension Park.

C'était un vieux quartier, plutôt bourgeois, avec des rues bordées de grands arbres qui se penchaient au-dessus de maisons bien entretenues. Le complexe sportif Franklin-Diamond comprenait un terrain de base-ball, un terrain de basket et un court de tennis. On disputait effectivement un match de base-ball, et les gradins étaient remplis de parents venus encourager leur progéniture.

Gannon s'approcha suffisamment pour repérer les entraîneurs et reconnut Styebek, adossé à une haute barrière grillagée, qui buvait une canette de soda tout en suivant ses joueurs qui se démenaient sur le terrain.

— Vas-y, Bobby ! hurla-t-il au lanceur. Bien visé !

Gannon se glissa discrètement près de lui, avec l'intention de profiter d'un arrêt de jeu pour lui parler. Styebek sortait une liste de sa poche arrière quand il l'aborda.

— Inspecteur Styebek ?

Des yeux enfoncés dans leurs orbites, au regard pénétrant, se tournèrent vers Gannon. Ils brillaient singulièrement au milieu d'un visage aussi froid et immobile qu'un lac gelé. L'homme avait la quarantaine et mesurait à peu près un mètre quatre-vingt-cinq. Il était de stature moyenne, avec un torse et des bras bien développés. Il portait une casquette et un T-shirt de base-ball, avec un jean.

— Inspecteur Karl Styebek.

Styebek hocha la tête en guise de réponse.

— Jack Gannon, du *Buffalo Sentinel*.

— Du *Sentinel* ? Généralement, les journalistes du *Sentinel* ne se déplacent pas pour nos matchs.

— Je ne suis pas venu pour le match, avoua Gannon.

Il désigna du menton une table pliante, à quelques mètres du premier but, installée sous un arbre.

— Est-ce qu'on pourrait s'installer là-bas un petit moment ? demanda-t-il.

— Je suis occupé, rétorqua sèchement Styebek. C'est à quel sujet ?

— Au sujet de Bernice Hogan.

— Je veux voir votre carte de presse.

Gannon tendit sa carte. Styebek la prit et l'examina attentivement avant de la lui rendre. Puis il l'entraîna vers la table pliante.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il en croisant les bras sur sa poitrine.

— Vous poser quelques questions et enregistrer vos réponses,

annonça Gannon tout en exhibant un petit magnétophone.

Styebeck contempla l'appareil sans un mot.

— Je voudrais votre opinion au sujet d'une information que nous allons divulguer demain dans un article. Vous seriez le suspect numéro un dans l'affaire Hogan et...

— Quoi ? coupa Styebeck. C'est une mauvaise plaisanterie ou quoi ?

— Pas du tout. Les enquêteurs vous ont désigné comme suspect dans l'affaire du meurtre de Bernice Hogan, l'élève infirmière dont le corps...

— Je sais qui est Bernice Hogan, interrompit Styebeck. Je travaille sur cette enquête avec la police d'Etat. J'ignore d'où vous sortez ce prétendu tuyau, mais je peux vous assurer qu'il est pourri.

— Je citerai cette réponse, monsieur.

Styebeck broya sa canette dans son poing, au moment où deux garçons portant des polos de base-ball avec l'inscription « Kowalski's Towing » accouraient vers eux.

— Monsieur ! appela l'un d'eux. On a fait le tour. Qui est le batteur, maintenant ?

Styebeck regarda fixement Gannon.

— C'est T.J., avec Dallas en cercle d'attente.

— Monsieur, vous saignez !

Le métal de la canette avait entaillé la peau de Styebeck. Du sang coulait de ses doigts dans la terre. Gannon regarda le sang, puis Styebeck. Il vit passer dans ses yeux une lueur glaciale.

— Ne vous en faites pas, les gars, ce n'est rien. Reprenons le jeu.

Il les laissa partir en avant et attendit qu'ils se soient éloignés pour s'adresser à Gannon, à voix basse.

— Vous feriez bien de vous méfier, espèce de petit crétin, gronda-t-il tout bas avant de s'éloigner.

Gannon le suivit des yeux en gonflant les joues et souffla lentement.

Puis il vérifia que son appareil enregistreur avait bien fonctionné et regagna sa voiture.

* * *

Quand Gannon arriva au *Sentinel*, Tim Derrick était en train de rassembler ses affaires et de passer le relais à Ward Wallace, le secrétaire de rédaction de nuit.

Gannon alla directement les voir pour les mettre au courant.

— Le suspect numéro un dans le meurtre de Bernice Hogan est un inspecteur qui fait partie de l'équipe chargée de l'enquête, déclara-t-il d'une traite.

Wallace et Derrick échangèrent un regard.

— Putain, ça, c'est quelque chose..., grommela Wallace.

Il désigna le bureau d'Ed Sikes, le rédacteur chargé de la une, qu'ils rejoignirent pour une réunion improvisée.

Wallace ôta ses lunettes et s'en servit pour tapoter son menton d'un air songeur, pendant que Gannon racontait son histoire à Sikes.

— C'est de la dynamite, ton truc, fit remarquer Derrick. Comment tu as déterré ça ?

— J'ai eu l'info en me déplaçant à la caserne de Clarence et, ensuite, j'ai demandé à une source de confirmer.

— Peut-on savoir qui est cette précieuse source ? demanda Sikes.

— Une personne qui fait partie de l'équipe des enquêteurs, mais je ne peux pas te donner son nom.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que j'ai promis. C'était la condition qui m'a permis d'obtenir mon renseignement.

— Tu as promis de ne pas citer le nom dans ton article, ça, d'accord, mais à nous, tu dois le confier, c'est l'usage, rétorqua Sikes.

— Je sais, mais là, crois-moi, c'est particulier. J'ai donné ma parole. N'oublie pas que c'était pareil pour le crash de l'avion. Vous avez publié sans connaître ma source.

— Tu avais un document, argua Sikes. Là, tu as quelque chose de concret ? Un rapport de police ? Des notes ?

— Non. Non, pas vraiment.

— Qu'entends-tu par « pas vraiment » ?

— Je suis sûr de mon info.

— Jack, est-ce que ta source est un flic ? insista Wallace. Tu peux au moins nous dire ça !

— Oui, c'est un flic.

— De la police d'Etat ?

— Un flic qui participe à l'enquête. Je ne peux pas vous en dire plus, j'ai promis.

— Bon sang, ce truc est énorme ! lança Derrick. Tu as parlé à quelqu'un de tout ça ?

Il leur raconta son entrevue avec Stybebeck.

— C'est dingue, lâcha Wallace en se passant la main dans les cheveux. On avait justement besoin d'un article de cette envergure. Interviewer un enquêteur qui est aussi le suspect...

— Le présumé suspect, précisa Sikes.

Ses yeux, deux petites perles noires et brillantes, transpercèrent Gannon.

— Tu as vraiment confiance en ta source, Jack ? Parce que si tu te trompes, on risque de le payer très cher.

Gannon prit conscience que tous les regards convergeaient vers lui.

De l'autre côté du box vitré, quelques journalistes levèrent la tête du côté de leur groupe, se demandant sans doute pourquoi ils arboraient des mines aussi graves.

— Je suis sûr de mon coup, affirma Gannon.

Sikes le dévisagea un long moment, comme pour le jauger.

— On prend un gros risque, dit-il enfin.

— Ma source est fiable, vraiment.

— D'accord, dit Sikes. Ecris ton article. Je le mettrai en première page. Trouvez-moi une photo de Karl Styebek.

Puis il pointa vers Gannon un doigt menaçant.

— J'espère pour toi que tu ne t'es pas planté.

Cette nuit-là, dans sa jolie maison d'Ascension Park, Karl Stybeck était assis devant son poste de télévision.

Seul l'écran éclairait le salon. Les images défilaient, illuminant son visage. Il passait d'une chaîne à l'autre, tout en se mordillant nerveusement le pouce, lorsque sa femme, qui était montée voir si leur fils était bien couché, descendit l'escalier.

— Seigneur Dieu, pourquoi est-ce que tu restes dans le noir ? demanda-t-elle tout en allumant la lumière.

— Eteins, Alice.

— Pourquoi ?

— Eteins, c'est tout.

— Très bien, monsieur le Vampire.

Elle sourit, tout en obéissant.

— Tu ne crois pas que tu prends les choses un peu trop à cœur, Karl ?

— Qu'est-ce que je prends à cœur ?

— Le match. Vous avez perdu le match et tu t'es disputé avec un parent. Taylor m'en a parlé.

— Pas du tout. Les gosses ont bien joué. Ils auraient pu gagner. Tout le monde était content.

Alice lui tapota tendrement l'épaule et ramassa sa broderie sur le canapé.

— Je vais avoir besoin de lumière, au moins pour éclairer mon ouvrage.

Lorsqu'elle alluma une petite lampe d'ambiance, il ne fit pas d'objection.

— Tu pourrais choisir une chaîne ? Ça m'agace, quand tu changes tout le temps. Ah, les hommes et la télécommande !

Stybeck venait de s'arrêter sur une chaîne qui diffusait des nouvelles brèves entre deux publicités.

« La police piétine dans l'enquête sur le meurtre de Bernice Hogan, l'ancienne élève infirmière de Buffalo. »

— Comme c'est triste, cette affaire, déclara sobrement Alice. Taylor m'a pourtant parlé d'un type avec qui tu te serais disputé sur le

terrain. Ce n'était pas un parent mécontent ?

— Mais non, ce n'était rien.

— C'est le boulot qui te tracasse ? Je te trouve songeur, ces derniers temps.

— On peut dire ça, oui. Je vais me chercher à boire, tu veux quelque chose ?

— De l'eau, oui, merci.

Dans la cuisine, Stybeck se servit un verre de jus d'orange et s'attarda quelques minutes devant la fenêtre de l'évier, pour regarder le jardin, tout en continuant à ruminer.

Après la visite de ce journaliste, Gannon, il avait passé plusieurs coups de fil depuis son portable à des collègues inspecteurs. Il leur avait trouvé un comportement bizarre. La plupart avaient déclaré ne pas avoir le temps de lui parler, les autres lui avaient paru méfiants.

« — Oui, il y avait aujourd'hui une réunion à la caserne de Clarence, pour faire le point, avait dit un type du comté d'Erié. Mais c'était top secret, en petit comité, sous la houlette de Mike Brent. Tu n'as pas raté grand-chose, il nous a exposé des théories brumeuses au sujet de ses suspects.

— Il a des noms ?

— Des noms ? Pas encore. Ce Brent est vraiment un crétin, si tu veux mon avis. Il n'a rien de concret, et s'il continue à procéder comme ça, il n'aboutira nulle part. Désolé, Karl, mais je dois te laisser. »

Stybeck vida son verre de jus d'orange, en se demandant pour la centième fois pourquoi on ne l'avait pas informé de cette réunion.

Il ne connaissait pas Brent, mais il avait évoqué avec lui et son partenaire quelques théories à propos du meurtre. Ils voulaient son avis parce qu'il avait pas mal d'indices en ville et qu'il connaissait les prostitués de Niagara Street.

Du moins, c'est ce qu'ils lui avaient dit.

Puis ce journaliste, Gannon, lui était tombé dessus par surprise avec ses folles allégations.

Mais d'où est-ce qu'il avait sorti un truc pareil ? Qu'est-ce qu'il savait exactement ?

— Oh ! Karl, j'ai oublié de te dire...

La voix d'Alice, qui entrait dans la cuisine, le fit sursauter.

— Un type a appelé en demandant à te parler, tout à l'heure.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Il ne s'est pas présenté et son numéro était masqué. Il n'a pas voulu laisser de message. J'ai pensé que ç'avait un rapport avec le match et je lui ai dit où tu étais.

Stybeck ne répondit pas.

C'était probablement Gannon, songea-t-il.

Il tenta de se rassurer.

Le *Sentinel* n'allait pas publier un article le citant comme suspect en se fondant sur l'enregistrement de son interview. Ce serait de la folie. Et personne n'était au courant de ce qu'il savait à propos du meurtre de Bernice Hogan.

— Karl ? Tu as un problème ? On a reçu de drôles de coups de fil, ces dernières semaines, et tu as l'air à cran. Est-ce que tu me caches quelque chose ?

Styebeck tourna le dos à sa femme pour scruter de nouveau la nuit à travers la fenêtre de la cuisine.

— Non, Alice. Je ne te cache rien. Des petits soucis au boulot, rien de plus. Tout va bien.

Jolene Peller émergeait lentement du brouillard.

Elle demeura un long moment à demi consciente. Une sorte de ronronnement métallique, régulier et monotone, résonnait dans son crâne, tandis que des bribes de souvenirs lui revenaient, comme des gouttes de lumière, accompagnées de la conscience aiguë de quelque chose d'affreux.

Où était-elle ? Qu'est-ce qui lui était arrivé ?

Bernice...

Elle avait eu un mauvais pressentiment, et demandé à un taxi de la déposer devant le parc. Elle y était entrée pour chercher Bernice et avait entendu des cris dans la nuit.

Bernice, qui suppliait quelqu'un. Et ensuite, un hurlement.

Un homme.

Elle avait aperçu une silhouette d'homme, et l'homme l'avait vue aussi. Il l'avait aveuglée en braquant une lampe sur son visage. Il l'avait poursuivie.

Elle avait couru, mais elle n'avait pu lui échapper.

C'est un cauchemar, réveille-toi.

Réveille-toi !

Elle était réveillée.

Le cœur de Jolene fit une embardée. Une peur écrasante la submergea.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Qu'est-ce qui est arrivé à Bernice ?

Et qu'est-ce qui va m'arriver ?

Le sang qui battait à ses tympans accompagnait maintenant le bruit métallique.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

Qu'est-ce que je fais là ?

Pourquoi moi ?

L'air sentait le bois vermoulu, le carton humide, et aussi autre chose, de bizarre et écœurant. Elle se mit à trembler et eut la nausée. Elle garda les yeux fermés, lutta pour contrôler la crise de panique qui montait et pour mettre de l'ordre dans ses idées.

Réfléchis.

Tu es vivante.

Tu dois te sortir de là.

Elle était allongée sur une surface rembourrée. Un matelas. Un matelas qui puait atrocement. Sa langue la brûlait, elle avait un goût affreux dans la bouche, la mâchoire douloureuse. Quelque chose entre ses dents l'empêchait de fermer la bouche. Comme une ceinture de cuir, tellement serrée autour de sa tête qu'elle en avait mal aux yeux.

Elle voulut lever la main pour desserrer cette ceinture et soulager la pression exercée sur son crâne, mais ses mains étaient attachées par un lien qui lui entaillait les poignets.

Respire.

La puanteur était saisissante.

Elle parvint à atteindre la boucle de la ceinture, derrière sa tête, mais impossible de la dénouer. Heureusement, son nez était dégagé. En restant calme et immobile, elle respirait correctement.

Est-ce que je vais oser ouvrir les yeux ?

Je dois le faire.

Du calme. Respire.

Elle ouvrit les yeux sur un noir d'encre.

Elle éleva ses mains, mais ne vit rien, ce qui lui donna la sensation étrange d'être totalement désincarnée.

L'épaisseur des ténèbres la terrifiait.

Elle avait la sensation d'être enterrée vivante.

Elle fut prise de vertige, comme si elle tombait dans une spirale qui l'aspirait vers le bas. Le gémissement étouffé qui s'échappa de sa gorge résonna dans le silence.

Elle s'obligea à respirer et à rester calme.

Tu es en vie, tu peux t'en sortir.

Sois forte. Ne pleure pas. Bats-toi.

Le sol remua à ce moment.

Jolene fut projetée hors du matelas. Il y eut un grondement sourd, un grincement, des sifflements. *Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est ?*

Le monde se mit à bouger.

La noire prison de Jolene s'était mise en mouvement et prenait de la vitesse.

Le lendemain matin, Gannon put admirer son triomphe en première page du journal.

Dans les distributeurs du *Buffalo Sentinel*, son article en exclusivité occupait six colonnes à la une, au-dessus de la pliure, avec ce gros titre :

*UN HÉROS DE LA POLICE SOUPÇONNÉ DU MEURTRE
DE L'ÉLÈVE INFIRMIÈRE.*

C'était un coup rude pour le *Buffalo News*, leur concurrent direct. En attendant que le feu passe au vert, Gannon contempla la rangée de distributeurs avec une agréable bouffée de fierté.

Ne te monte pas la tête. La gloire, ça va et ça vient, dans ce boulot. On te juge uniquement sur ton dernier article.

Un article en vedette dans le *Sentinel*, ce n'était tout de même pas rien. Le journal était diffusé sur un large territoire couvrant les comtés de Buffalo, d'Erié, de Niagara et huit autres — partout où le *Sentinel* faisait concurrence au *News*. Il était distribué dans de nombreux kiosques et papeteries. Les articles paraissaient également sur le site Web que des abonnés consultaient quotidiennement pour suivre l'actualité.

Pas de doute, il avait mis dans le mille. Un bon signe : la radio et la télé de Buffalo l'avaient suivi et relayaient l'info.

Cet article était le coup de pouce qu'il attendait depuis longtemps.

Le feu passa au vert et Gannon poursuivit sa route jusqu'au parking du *Sentinel*, en tâchant de ne pas céder à l'excitation : il était venu plus tôt, ce matin, pour préparer son prochain article. Ce n'était pas le moment de lâcher. Quand on faisait un coup pareil aux journaux concurrents, ça vous revenait comme un boomerang.

Il ne voulait à aucun prix perdre l'affaire.

Il attrapa un exemplaire du journal au bureau de la sécurité avant d'entrer dans l'ascenseur. Comme il était seul, il en profita pour étudier tranquillement la première page et la photo de Styebek, le séduisant héros, qui faisait face à celle de Bernice.

Pendant ses années de chroniqueur judiciaire, il avait couvert pas mal de tragédies : des assassinats d'enfants, des fusillades dans des lycées, des règlements de comptes entre gangs, des incendies, des accidents, des catastrophes naturelles, des manifestations du mal sous toutes ses formes. Il abordait en général les choses avec une armure émotionnelle.

Mais l'histoire de Bernice l'émouvait.

Il contempla longuement son visage juvénile en espérant qu'elle avait au moins trouvé, de l'autre côté, la douceur qu'elle n'avait pas connue de son vivant.

L'ascenseur s'arrêta et il commença par aller chercher un café.

Déjà, une idée lui venait pour son nouvel article... Il avait pensé à un portrait de Styebek. Il allait fouiller la vie de ce type, retracer son parcours, expliquer comment un flic était devenu un meurtrier après avoir été un héros. Il lui faudrait peut-être, pour cela, demander un ou deux conseils à des profileurs, des tuyaux sur les meurtriers qui menaient une double vie.

Ça lui prendrait sans doute quelques jours, mais ça pouvait marcher.

— Tu es en avance, fit remarquer Jeff, les yeux rivés à l'écran de son ordinateur.

Il jouait au solitaire.

— Du nouveau, par ici ?

— A part ton article, rien, c'est ville morte. Bravo, dis donc, pour le flic. Tu as secoué tous ces endormis.

Il désigna du menton la salle vitrée des secrétaires de rédaction, à l'autre bout de la pièce.

— Nate a essayé de te joindre.

— A quel sujet ?

— Aucune idée. Mais ça ne peut pas être bon. Je lui donne une minute pour te faire appeler, ajouta-t-il en désignant du menton le box vitré de Wallace.

Gannon n'aimait pas beaucoup la scène qu'il observait de l'autre côté. Nate Fowler agitait un doigt menaçant en direction de Ward Wallace, qui levait les mains comme pour se dédouaner. On entendait leurs éclats de voix, mais impossible de comprendre ce qu'ils se disaient. Wallace était de service de nuit, et n'était jamais là à cette heure-ci, sauf en cas de problème.

De problème sérieux, même.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en posant son café. Qu'est-ce que Wallace fout ici ?

— J'en sais rien. Au fait... Une femme demande à te voir. Elle a tenu à t'attendre. Ça fait une heure qu'elle poireaute à la réception.

— Elle t'a dit ce qu'elle voulait ?

— Non. Je vais la chercher.

Gannon eut le temps de vérifier ses mails et de boire quelques gorgées de café avant que Jeff ne revienne, accompagné d'une femme d'environ cinquante ans, à qui il désigna de loin son bureau.

Elle avait les yeux rouges, elle n'était pas maquillée, était à peine coiffée. Elle portait un pull et un pantalon défraîchis. Elle avança vers lui, un petit dossier à la main. Il remarqua qu'elle se rongait les ongles.

— Vous êtes Jack Gannon ?

— Oui. Et vous ?

— Mary Peller. J'ai besoin de votre aide, monsieur Gannon.

— Appelez-moi Jack, répondit Gannon en débarrassant une chaise d'une pile de rapports de justice pour lui faire de la place. Que puis-je faire pour vous ?

— Ma fille, Jolene, a disparu.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Gannon en prenant un petit carnet qu'il ouvrit sur une page vierge.

— Vingt-six ans.

— Vingt-six ? Je vous écoute.

La suite, il aurait presque pu la raconter lui-même, parce qu'il connaissait l'histoire par cœur. Le père de Jolene avait quitté la maison quand elle avait onze ans. A l'adolescence, elle avait plongé dans la drogue et la prostitution. Un an plus tôt, elle avait failli mourir d'une overdose. Elle s'était mise à fréquenter l'église et avait arrêté la came pour élever dignement son fils, Cody, âgé de trois ans.

Elle avait trouvé un boulot dans un fast-food, pris des cours du soir, puis, grâce à l'intervention des services sociaux, elle avait décroché un emploi de secrétaire dans un motel, à Orlando.

— Elle était folle de joie parce que c'était pour elle une chance d'entamer une nouvelle vie. Elle avait honte de tout ce qu'elle avait fait pour se procurer de la drogue...

La voix de Mary Peller se brisa et elle se tut, le temps de se reprendre.

— Nous ne sommes pas riches, monsieur Gannon. Jo est partie la semaine dernière, elle devait se rendre en Floride en car, s'installer et revenir chercher son fils, Cody. Mais, depuis son départ, je n'ai pas eu de nouvelles.

— Rien du tout ?

— Pas même un coup de fil. Elle n'est jamais arrivée à destination. On dirait qu'elle s'est évanouie dans les airs pendant le trajet.

— Avez-vous prévenu la police ?

— J'ai prévenu la police bien sûr, ici et en Floride, ainsi que les services sociaux. Tout le monde s'en fout.

— Vous ne pourriez pas engager un détective privé ?

— Je n'ai pas les moyens de payer un privé.

Elle lui tendit le dossier qu'elle avait préparé.

— Je me suis dit que si vous écriviez un article, ça pourrait peut-être m'aider. J'ai remarqué que vous étiez bon pour dénicher des informations. Je vous en prie, monsieur Gannon, vous êtes mon seul espoir.

Gannon consulta le dossier. Il contenait des photos de Jolene et de son fils, quelques lettres, des papiers personnels, des numéros de téléphone, des adresses, d'autres photos... L'une d'elles attira son attention.

Seigneur, ce qu'elle ressemble à Cora...

Une ombre tomba sur eux. Quand Gannon leva la tête, Nate Fowler était planté devant lui.

— Je vous prie de m'excuser, madame, marmonna Nate.

Puis il se tourna vers Gannon.

— Je vous veux dans mon bureau, Gannon. Tout de suite.

Il tourna le dos et partit.

Gannon referma le dossier de Mary Peller et se leva en lui tendant une carte de visite.

— Vous me laissez ces documents ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais y jeter un coup d'œil, mais je ne peux pas vous promettre d'écrire un article. Je dois y aller. Je vous tiens au courant.

Mary Peller prit la main qu'il lui tendait et la secoua vigoureusement.

— Merci. Merci de m'avoir écoutée.

— Jeff va vous raccompagner jusqu'à la sortie.

Dans le bureau de Nate Fowler, le visage hagard de Ward Wallace confirma à Gannon que l'ambiance n'était pas au beau fixe et qu'il venait de mettre les pieds dans un ouragan.

— Fermez la porte, ordonna Nate tout en enroulant un élastique autour de ses doigts et en le fixant d'un air mauvais.

Il attendit que Gannon ferme la porte derrière lui.

— Jack, en tant que directeur de ce journal, je siège au conseil d'administration d'organisations caritatives qui œuvrent pour le bien de cette ville. Saviez-vous que l'inspecteur Karl Styebek intervenait bénévolement pour plusieurs d'entre elles ?

Gannon ne répondit pas.

— Figurez-vous, Jack, que le directeur de notre groupe de presse s'est chargé de me le rappeler ce matin à l'aube. Il venait lui-même d'être sermonné par un haut responsable de la police, qui était scandalisé par votre article, et qui dément formellement, au sujet de Styebek.

— Il dément ?

— Il a parlé d'affabulation et exige un démenti officiel.
— Vous plaisantez ?
— J'ai l'air de plaisanter ?
— Mon info n'est pas une affabulation.
— Vous auriez dû la vérifier plus soigneusement avant de l'envoyer à l'impression. On aurait dû me prévenir.
— Nous t'avons appelé, Nate, fit remarquer Wallace.
— Je suis rentré hier de Los Angeles par un vol de nuit, et je n'ai trouvé aucun message sur mon répondeur.

Nate Fowler fusilla du regard Ward Wallace, puis Gannon.

— Donnez-moi le nom de votre source pour qu'on puisse confirmer l'info, sinon on publie un démenti.

Gannon déglutit péniblement, tout en balayant du regard le bureau de Fowler, les citations, les articles encadrés — dont sa nomination au prix Pulitzer. Il y avait des photos de Fowler posant avec des figures politiques — locales ou de plus grande envergure. La femme de Fowler occupait un poste influent dans le bureau du procureur d'Etat, son frère avait épousé la fille du directeur de la maison de presse dont dépendait le *Buffalo Sentinel*.

Vu qu'il avait le bras long, Gannon se méfiait de lui.

— Je ne peux pas vous donner le nom de ma source.

Nate jeta un regard exaspéré du côté de Wallace, puis revint vers Gannon.

— Vous ne pouvez pas ? J'ai bien entendu ?

— Ma source risque trop gros.

— Parce que vous, non ?

Fowler le fixa intensément.

— Vous avez des documents pour appuyer ce que vous avancez ?

— Non.

Le regard de Fowler passa de nouveau de Gannon à Wallace, puis à Gannon.

— Seigneur... On n'a donc rien du tout. Pas de mandat, pas de déclaration sous serment, pas de rapport judiciaire.

Gannon secoua la tête.

— Rassurez-moi, Jack, vous avez bien une source ? Vous ne l'avez pas inventée ?

— J'ai une source, mais je ne peux pas en parler. J'ai donné ma parole. Vous devez me faire confiance.

— Vous faire confiance ? En tant qu'employé de ce journal, vous êtes tenu de citer vos sources à vos supérieurs hiérarchiques, sinon c'est de l'insubordination.

— Jack, lança Wallace, dis-nous qui est cette source et où elle travaille, bon sang !

— Je ne peux pas. Il y aurait bien plus que son travail en jeu.

— Son travail ? lâcha Fowler en ricanant. Je vais vous dire quelque chose au sujet du travail, Jack. En publiant un démenti, nous perdons de la crédibilité auprès de nos lecteurs. Et ce n'est pas le moment. Les gens lisent de moins en moins les journaux. Nous envisageons des réductions de personnel. Vous comprenez ce qui est en jeu ?

— Je comprends parfaitement et je vous jure que mon info est solide.

— Elle est solide, vraiment ? Vous accusez sans l'ombre d'une preuve un homme qui est connu pour avoir risqué sa vie, un homme qui aide les plus démunis à se réinsérer. Cet homme est une sorte de héros de notre communauté, et vous, vous écrivez qu'il a tué une prostituée.

— Un être humain. Une ancienne élève infirmière qui a eu une vie difficile.

— Une pute junkie, voilà ce qu'elle était.

— Ce que j'ai écrit dans mon article est vrai, vous devez me croire.

— Vous croire ? Nous n'en sommes plus là.

Fowler pointa son doigt vers le visage de Gannon, puis vers la porte.

— Vous ne faites plus partie de ce journal.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Je vous mets à pied pour un temps indéterminé, à partir de maintenant, et sans salaire.

— Mon article n'est pas bidon, Nate.

— Donnez-moi le nom de votre source.

— C'est impossible.

— Dans ce cas, prenez vos affaires et quittez ma salle de rédaction.

Gannon quitta le *Sentinel* dans un état second. Il ne comprenait pas ce qui lui tombait dessus.

Le sang battait à ses oreilles quand il traversa le parking en direction de sa voiture. Il posa ses avant-bras sur le toit de sa Vibe et demeura quelques instants figé, à fixer le bâtiment et à réfléchir aux options qui s'offraient à lui.

Il avait promis à sa source de ne pas mentionner de nom, et il avait l'intention de tenir parole.

Les employés du *Sentinel* arrivaient peu à peu. Certains le saluèrent de la main, sans se douter qu'il ne faisait plus partie des leurs. En songeant aux menaces de Nate Fowler au sujet des restrictions de personnel, Gannon eut pitié d'eux. Puis, écoeuré, il monta dans sa voiture et démarra.

Tout en se glissant dans la circulation du centre-ville, il s'essuya la bouche du revers de la main. Il était encore sous le coup d'une sacrée montée d'adrénaline.

Ce Nate Fowler n'avait aucun respect pour ses journalistes. Il se foutait comme d'une guigne de la vérité. Il faisait des courbettes aux politiciens, et on ne pouvait pas compter sur lui pour protéger une source.

Gannon n'avait pas oublié le conseil de Sean Allworth, le responsable de leur antenne de Washington, avec lequel il avait collaboré les mois précédents pour un article sur les contrats immobiliers locaux et les magouilles des promoteurs.

Fowler avait mis l'article au panier. En l'apprenant, Allworth s'était lâché au téléphone avec Gannon.

« Ce type est un serpent, Jack. Quand j'ai écrit l'année dernière ce papier sur les aménagements de terrain, il a exigé que je lui communique le nom de ma source. Une semaine plus tard, son frère a acheté une propriété extrêmement bien placée. Ça pue, tout ça. »

D'après Sean, Fowler s'apprêtait à se présenter à une élection d'Etat et il passait son temps à cirer les pompes des gros bonnets.

« Si ça peut lui permettre d'obtenir des appuis ou du fric, il n'hésitera pas à dénoncer ou à utiliser tes sources. Méfie-toi. »

Tout en se garant dans un parking, Gannon songea que Fowler avait tout intérêt à protéger un flic populaire comme Styebek, un héros de la ville — surtout s'il envisageait d'entamer une carrière politique.

O.K. On l'avait mis à pied. Et après ?

Il allait mener son enquête, tout seul, comme un marginal.

Il repartait de zéro, en somme.

Il passa un appel depuis une cabine téléphonique, et on lui répondit à la troisième sonnerie.

— C'est Gannon. Tu as lu le journal d'aujourd'hui ?

— Oui. Bel article.

— Il faut que je te voie.

— Très bien. A l'endroit habituel. Disons, dans une demi-heure.

Il prit la voie express sud, en direction de Lackawanna, ancienne ville de fonderies d'acier reconvertie dans l'énergie éolienne. Une fois à Lackawanna, il se dirigea vers le cimetière de la Sainte-Croix et entra dans la section sud.

Le cimetière de la Sainte-Croix était l'un des plus importants de la région. Il abritait près de cent mille tombes, notamment celles des courageux premiers immigrants qui avaient creusé le canal Erié, conduit les bateaux à vapeur des Grands Lacs, travaillé dur dans les fonderies.

L'endroit parfait pour échanger des secrets, songea-t-il, tout en avançant dans l'allée est du cimetière, en direction du jardin des Consolations. Après s'être garé, il s'installa sur un banc, près d'un bosquet de chênes, et attendit.

Dix minutes plus tard, une Chev Impala familière s'arrêta à quelques mètres de sa voiture. Une femme en sortit et se dirigea vers lui. Elle portait un T-shirt bleu lavande, une veste noire, un jean, des ballerines plates en cuir bleu marine. Ses cheveux auburn étaient relevés en un chignon strict.

Cette femme, c'était Adell Clark, ex-agent du FBI.

Adell avait à peu près son âge et il l'avait rencontrée deux ans plus tôt, alors qu'il couvrait l'attaque ratée d'un fourgon blindé dans un centre commercial, à Lewiston Heights. Prévenu par un indic, le FBI était sur place pour arrêter les malfaiteurs. Clark avait participé à l'assaut. Elle avait tué deux suspects âgés de vingt et dix-neuf ans, deux frères qui venaient de Philadelphie. Mais elle avait aussi reçu deux balles.

L'une d'elles était restée logée dans son bassin, ce qui l'obligeait à marcher lentement pour éviter de trop souffrir. « Les cachets m'abrutissent, j'évite de les prendre », avait-elle coutume de dire.

Clark ne travaillait plus pour le FBI, étant officiellement inapte au service.

Elle était divorcée et mère d'une petite fille atteinte d'une maladie orpheline qui nécessitait des soins coûteux. Elle vivait dans une vieille maison dont le toit fuyait, dans Parkview, à Lackawanna. Cette maison lui servait aussi de bureau pour l'agence de détective privé qu'elle avait montée — agence dont elle était l'unique employée.

Elle demandait de temps en temps à Gannon d'enquêter pour elle. Lui aussi se servait d'elle, car elle avait gardé des liens avec le FBI et la police. Il s'agissait entre eux d'un échange de bons procédés.

Clark s'installa précautionneusement sur le banc.

— Alors, Jack, raconte-moi. Comment ça s'est passé ?

— J'aurais besoin de détails à propos de ton tuyau, Adell.

— A condition que ça reste entre toi, moi et les morts qui nous écoutent, dit-elle.

— Bien entendu.

— Après la découverte du corps de Bernice Hogan, les inspecteurs chargés de l'enquête ont organisé une réunion avec différents services de police : comté d'Erie, Amherst, plusieurs services locaux et fédéraux, la brigade des stupés, des gars de la police des frontières et du FBI.

— Et pourquoi ?

— Ils ont convoqué tous ceux qui connaissaient bien le problème de la prostitution à Buffalo. J'ai collaboré autrefois avec l'Institut d'immigration et de naturalisation, dans des affaires impliquant la mafia de l'Europe de l'Est qui fait entrer des prostituées aux Etats-Unis par le Canada, *via* Niagara Falls. C'est pour ça qu'ils m'ont demandé de venir.

— Et quel rapport avec Styebek ?

— D'après les prostituées qui travaillent dans Niagara Street, il rôdait dans le coin le soir du meurtre, alors qu'il n'était pas en service, et il a vu Bernice Hogan. Au fait, comment as-tu fait pour obtenir ses initiales ?

— Disons que j'ai une autre source. Il y a des preuves de sa présence dans Niagara Street ?

— Il a utilisé une voiture de location, ce soir-là, mais une prostituée a communiqué le numéro de la plaque aux enquêteurs. Après vérification, le loueur a confirmé le nom du client : Karl Styebek.

— Donc il est bien considéré comme suspect.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais, pendant la réunion, des gens ont soutenu Styebek, et se sont mis en colère, parce que Brent s'appuyait sur des témoignages de junkies. Ils ont même prétendu que Styebek était dans une paroisse au moment du crime, en mission d'assistance de proximité. Ce type est apparemment irréprochable. Il est soutenu par pas mal de gens qui ne veulent pas entendre parler

d'une enquête le mettant en cause.

— Mais c'est grave, ce que tu racontes !

— C'est aussi mon avis, reconnut Clark. Un de mes indics m'a déjà cité le nom de Styebek, il y a des années, quand je travaillais sur la fameuse affaire de prostitution avec la police des frontières.

Elle soupira.

— A l'époque, j'avais posé à Styebek quelques questions et il m'avait fait très mauvaise impression. Ce type me donne la chair de poule.

Elle contempla rêveusement les pierres tombales.

— C'est bien que tu m'aies demandé de venir, reprit-elle. Et, que tu le croies ou non, j'allais de toute façon t'appeler.

Gannon se tut.

— Jack, tu as l'air bien sombre, tu as des ennuis ? demanda Adell au bout de quelques minutes.

— Un haut fonctionnaire de la police a appelé Fowler ce matin. Il lui a tiré les oreilles. D'après lui, mon papier, c'est de la pure invention. Il exige un démenti. J'ai été sommé de citer ma source.

— Et tu l'as fait ?

— Non. Mais je me suis mis en tort. Je suis censé citer mes sources à mes supérieurs.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je n'ai pas confiance en Fowler. Le bruit court qu'il s'apprête à licencier ou à vendre le journal. Il y a quelque temps, notre correspondant de Washington m'a confié que Fowler songeait à une carrière politique. Je me méfie de lui comme de la peste. Il serait bien capable de donner ton nom aux flics pour se faire bien voir.

— Je pourrais être inculpée, tu le sais.

— Je le sais.

— Je pourrais perdre ma licence, la garde de ma fille, mes indemnités d'accidentée du travail. Tout, en fait.

— C'est bien pourquoi j'ai refusé de prononcer ton nom.

— Et Fowler l'a pris comment ?

— Il m'a mis à pied. Sans salaire.

Le regard de Clark se perdit au loin.

— Je suis désolée, Jack.

— Pas la peine.

— Peu importe ce qu'ils racontent tous : Styebek est suspect. C'est un fait. Et il le restera tant que son rôle dans l'affaire n'aura pas été tiré au clair.

Clark posa ses mains sur le banc et s'y appuya lourdement pour se lever.

— J'ai eu peur que Brent cède à la pression et laisse tomber la piste Styebek. Et puis je me sens coupable.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rien fait quand mon indic a mentionné son nom, il y a quelques années. A présent...

Elle se détourna.

— Jack, si tu avais vu les photos du cadavre... Ce que le tueur a fait à Bernice..., je ne peux même pas te le décrire. Merde... Je t'ai aidé parce que c'était la seule chose à faire.

Quelques moments passèrent dans un silence chargé de tension.

— Merci de m'avoir protégée, murmura enfin Adell Clark.

Elle posa une main sur l'épaule de Gannon, lui offrit un faible sourire, puis s'éloigna en direction de sa voiture.

Gannon la regarda partir.

Il demeura seul, sur ce banc du jardin des Consolations, près des statues d'anges qui veillaient sur lui et sur les morts, tout en réfléchissant à ce qu'il allait faire.

Son portable sonna à ce moment.

— C'est moi, fit la voix d'Adell Clark. Je viens d'entendre sur WBEN qu'il y a une conférence de presse à 11 heures, ce matin, sur le meurtre Hogan, à la caserne de Clarence.

— Tu as une idée du pourquoi de cette conférence ?

— Aucune. Ils ont peut-être une piste.

— Merci, Adell. J'y vais tout de suite.

Tout en rejoignant sa voiture à petites foulées, Gannon vérifia sa montre. Il avait juste le temps d'arriver là-bas pour le début de la conférence.

Le parking de la caserne de Clarence était bondé. Gannon repéra parmi les véhicules plusieurs camionnettes de télévision, une équipe du *Buffalo News*, une autre de WBEN, des journalistes de Batavia, de Lockport, des journaux du campus, la chaîne locale Hornet.

Il trembla d'indignation en apercevant la voiture du *Buffalo Sentinel*. Qui avaient-ils envoyé ? Il se dirigea vers la Saturn et jeta un coup d'œil dans l'habitacle, mais rien ne lui permit d'identifier l'usurpateur. De toute façon, il travaillait en free-lance, aujourd'hui.

A l'intérieur, une nouvelle réceptionniste remplaçait celle qu'il avait vue l'autre jour.

— Je viens pour la conférence de presse.

— Signez et prenez ce couloir, répondit-elle.

Ils étaient déjà au moins deux douzaines à s'entasser dans une petite salle de réunion. Au fond de la salle, une véritable forêt de caméras montées sur trépied. Les cameramen s'occupaient des derniers réglages, tandis que les journalistes échangeaient des ragots, parlaient au téléphone, vérifiaient leur BlackBerry, prenaient des notes.

Sur une estrade, trois hommes et une femme aux visages sévères étaient installés derrière une table encombrée de micros et d'appareils enregistreurs.

Un portrait agrandi de Bernice Hogan, épinglé sur le grand tableau en liège disposé derrière les inspecteurs, faisait face à l'assemblée.

A quelques centaines de mètres du bâtiment où se tenait cette conférence, il y avait Serenity Bay, une résidence de belles maisons individuelles, avec un club, des courts de tennis, accès à la plage — et des riverains que le meurtre d'une prostituée laissait totalement indifférents.

Et pas très loin, à quelques kilomètres à peine, à Ellicott Creek, on pouvait encore voir ce qui restait de la tombe creusée à la hâte pour Bernice Hogan.

Quel contraste ! songea Gannon en détournant les yeux du portrait de Bernice pour ouvrir son calepin.

— Nous allons commencer, déclara un homme aux cheveux blancs.

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis John Parson, capitaine en charge de l'unité A, zone 2. A ma gauche se trouve le lieutenant David Hennesy. A ma droite, les membres de notre bureau d'investigation, les inspecteurs Michael Brent et Roxanne Esko, en charge de l'enquête sur le meurtre de Bernice Hogan.

Il se tourna vers Hennesy.

— Le lieutenant Hennesy va vous faire un état des lieux et vous poserez ensuite vos questions.

Hennesy leur lut un rapide résumé des faits.

— Jusqu'à ce jour, nous avons reçu vingt-sept témoignages et nous ne négligeons aucune piste. D'après ces témoignages, un semi-remorque bleu circulant sans attelage est régulièrement mentionné, avec, peut-être, un sigle ou une inscription particulière sur les portières. Ce camion a été vu à plusieurs reprises dans le secteur Niagara-Lafayette de Buffalo, un peu avant la disparition de Bernice Hogan, le 10 de ce mois. Nous comptons lancer un appel à témoin pour le retrouver.

Un murmure parcourut le groupe de journalistes. Tout le monde prit fébrilement des notes.

Un camion bleu ? Ça, c'était du nouveau.

— Merci, Dave, dit Parson. A présent, nous acceptons de répondre à quelques questions. Oui, Cathy, de l'*Observer*, je vous écoute.

— Avez-vous d'autres détails au sujet de ce camion bleu ?

— Nous pensons que le conducteur a rencontré Bernice Hogan peu avant sa mort. Mais nous n'avons à ce jour aucune description de l'homme ; et pour le camion, comme vous pouvez le constater, ça reste vague. C'est pourquoi nous lançons un appel à témoin.

— Une seconde, interrompit Gary Golden, un journaliste de télé.

Il brandissait un exemplaire du *Buffalo Sentinel*.

— Avec tout le respect que je vous dois, il me semble que vous évitez soigneusement le sujet qui fâche. L'inspecteur Karl Stybeck, de la police d'Etat d'Ascension Park, est-il, oui ou non, le suspect numéro un dans cette affaire ?

Il y eut un concert de raclements de gorge autour de la table, tandis que les quatre officiers de police échangeaient des regards, puis Michael Brent se pencha vers les micros.

— L'inspecteur Stybeck n'est pas au centre de notre enquête, déclara-t-il.

— Mais fait-il partie des suspects, ou en a-t-il fait partie à un moment donné ? lança Gannon, depuis le fond de la salle.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Il n'est pas au centre de notre enquête, répéta d'un ton buté l'inspecteur.

— Mais vous le comptez parmi les suspects, fit remarquer Kip

Ramon, du *Buffalo News*.

— La rumeur qui fait de Karl Stybeck notre suspect numéro un est totalement fausse, insista l'inspecteur.

— Avez-vous d'autres suspects ? Pensez-vous que le coupable pourrait être le conducteur du mystérieux camion bleu ?

La question venait de Pete Martinez, du *Sentinel*.

— Comme Dave vous l'a dit, nous vérifions en ce moment un certain nombre d'informations, et nous avons quelques pistes sérieuses.

— Karl Stybeck a-t-il été démis provisoirement de ses fonctions ? demanda Gannon.

— Nous avons déjà répondu à cette question, rétorqua sèchement Parson.

— Non, monsieur, insista Gannon. Vous n'y avez pas répondu.

— Est-ce que Karl Stybeck a été interrogé ? demanda Golden.

— Nous n'avons pas l'intention de vous divulguer les détails de cette enquête.

— Vous l'avez donc interrogé ? poursuivit Golden.

— Question suivante, dit Parson en désignant un journaliste de Niagara Falls. Allez-y, Loretta.

— Avez-vous trouvé des empreintes, des échantillons ADN ou tout autre élément de preuve ?

— Nous ne pouvons pas non plus divulguer cette information, trancha Parson. Je pense que nous en avons terminé pour aujourd'hui. Nous vous tiendrons au courant des avancées de l'enquête dès que nous le jugerons opportun.

Quelques journalistes se manifestèrent pour tenter de placer une dernière question, mais les quatre policiers les saluèrent de la main tout en rassemblant leurs dossiers, avant de quitter la pièce. Comme tout le monde se levait, Martinez héla Gannon et lui montra la porte, pour lui signifier qu'il désirait lui parler à l'écart des oreilles indiscrètes.

Martinez était un saisonnier capable de couvrir n'importe quel sujet, en remplacement, quand on avait besoin de lui. C'était aussi un brave type qui s'entendait bien avec tout le monde, y compris avec Gannon. Ils longèrent le bâtiment et se réfugièrent à l'arrière, où il n'y avait personne.

— Tu joues avec le feu, Jack. Tu es déjà suspendu.

— Je vois que tu es au courant.

— Il n'y a pas de secret dans une salle de rédaction, Jack.

— Mon article n'était pas bidon, Pete.

— Ce n'est pas à moi d'en juger, mon pote, rétorqua Martinez. Avant que tu arrives, je discutais avec Golden et Ramon, du *News*. Personne n'arrive à mettre la main sur Stybeck. Tu n'aurais pas un

tuyau ou un contact à me refile ?

— Rien du tout, désolé. Je suis là comme pigiste. Je ne vais pas refile mes tuyaux.

— Comme pigiste ? Pour qui ?

— Je n'en sais rien encore.

— Fais gaffe. Tu es *persona non grata*.

Martinez jeta un coup d'œil autour de lui, puis il fit un pas en avant et baissa la voix.

— Nate a vraiment l'intention de publier un démenti, si tu ne cites pas ta source. C'est ce que j'ai entendu dire.

— Je ne peux pas faire ça, Pete.

Le téléphone de Martinez sonna à ce moment.

— Tu fais ce que tu veux, c'est pas mon problème. Je tenais simplement à te prévenir.

Ils se serrèrent la main, puis Martinez répondit au téléphone tout en se dirigeant vers sa voiture.

Gannon s'attarda près de la sienne pour relire ses notes et réfléchir à la nouvelle piste concernant le camion bleu. Le soleil commençait déjà à décliner quand il entendit quelqu'un approcher.

— Regardez qui est là, fit une voix derrière lui. M. Jack Gannon en personne, ce journaliste de légende qui a presque gagné le prix Pulitzer. Enfin, nous le rencontrons, en chair et en os.

Michael Brent et Roxanne Esko l'avaient rejoint. Il ne restait plus qu'eux sur le parking. Esko tenait à la main ses clés de voiture et un dossier.

— Très intéressant, votre article d'aujourd'hui, déclara Brent. Les sources mystérieuses n'hésitent pas à frapper fort, on dirait. Eh bien, figurez-vous que nous avons eu vent d'une rumeur, nous aussi.

Gannon ne répondit pas et attendit que Brent poursuive.

— Il paraît que vous avez été viré ou un truc dans le genre, pour avoir écrit de pures inventions. Des commentaires à ce sujet ?

— Je maintiens ce que j'ai écrit. J'ai confiance en ma source. C'est aussi simple que ça.

— Non, ce n'est pas du tout simple, riposta sèchement Brent. Parce que vous et votre source, quelle qu'elle soit, vous n'avez aucune idée de ce qui se passe. Vous ne savez rien, rien du tout. Vous frappez à l'aveugle, Jack.

Gannon ouvrit son calepin à une page vierge et mit son stylo en position.

— Dans ce cas, éclairez-moi, ironisa-t-il. Je ne demande que ça.

Brent regarda le calepin, puis Gannon.

— Vous éclairer ? On dirait que vous êtes dur d'oreille. Je vous avais pourtant mis en garde, la première fois.

Gannon haussa les épaules.

— Et maintenant que vous avez les ennuis que je vous avais annoncés, vous pensez vous en tirer comment, espèce de petit malin ?

Gannon ne répondit pas.

Brent serra les dents, puis avança tout près de Gannon.

— Vous en aurez d'autres, des ennuis, dit-il. Parce que je finirai par découvrir qui est votre source. Et quand ce sera fait, je m'arrangerai pour qu'elle paye pour obstruction à enquête.

Gannon se hâta d'oublier les deux inspecteurs et les menaces de Brent. Il roulait maintenant en direction du Truck Palace, le relais autoroutier des Grands Lacs, à l'intersection de l'Interstate 90 et d'Union Road.

Il allait là-bas en espérant glaner des renseignements au sujet du mystérieux semi-remorque.

Après avoir fauflé sa petite voiture à travers un océan de dix-huit roues, avec leurs freins qui sifflaient et leurs moteurs Diesel qui crachaient une fumée noire, il se gara devant le bureau de Rob Hatcher, le directeur.

« Je vous aiderai si je peux, avait promis Hatcher au téléphone. C'est vraiment une honte, ce meurtre. »

Gannon l'avait appelé en quittant la conférence. Il le connaissait pour avoir couvert plusieurs fois des accidents graves.

Hatcher faisait cliqueter nerveusement son stylo. Le *Sentinel* était posé entre eux sur le comptoir d'accueil, le visage de Bernice Hogan les surveillait.

— Vous croyez vraiment que c'est un flic qui a fait ça ?

— Je sais de source sûre qu'il est sur la liste des suspects.

— Deux inspecteurs de la police d'Etat sont venus il y a trois ou quatre jours. Ils voulaient qu'on les aide à localiser un camion bleu.

— Ils vous ont dit pourquoi ?

— Non. Ils n'étaient pas très loquaces.

— Ils vous ont posé des questions sur ce type ? demanda Gannon, tout en tapotant le visage de Karl Stybeck, qui faisait face à celui de Bernice.

— Pas du tout.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont dit à propos de ce camion ?

— Qu'il avait un logo particulier, avec une inscription sur les portières.

— Quel genre de logo ? Ils n'ont rien précisé ?

Hatcher haussa les épaules.

— Non. Ils nous ont simplement demandé de les prévenir, si on voyait passer un semi-remorque bleu avec une inscription sur les

portières.

— C'est assez vague, comme description.

— Je sais.

Hatcher ricana en désignant le parking du menton.

— Nous avons un parking de presque un hectare. Nous sommes l'une des plus grandes sociétés de l'ouest de l'Etat. Il passe par ici environ huit cents véhicules par jour. Chercher ce camion revient à chercher une aiguille dans une meule de foin. Mais nous avons fait circuler la consigne.

— Vous seriez d'accord pour me prévenir, si vous avez du nouveau ?

— Oui, je peux faire ça pour vous.

Gannon quitta le Truck Palace et passa le reste de la journée à arpenter les rues pour glaner des renseignements, notamment dans le centre-ville, où il fit les cafétérias, les hôtels, les stations de taxi. Il interrogea des serveuses, des portiers et des chauffeurs — bref, tous ceux qui auraient pu apercevoir Bernice Hogan le soir de sa mort.

Il en était là, quand il reçut un SMS d'Adell Clark.

Info : la scène du crime sera évacuée d'ici ce soir.

Je pourrais peut-être y passer tout à l'heure, songea-t-il en entrant au Kupinski's Diner. Stan Kupinski, ancien cuisinier de bateau, tenait une gargote ouverte jour et nuit, fréquentée par les plus pauvres du quartier, et notamment les gens de la rue.

Une odeur de bacon frit et de café accueillit Gannon quand il se glissa sur la banquette en vinyle d'un des box. Il balaya du regard le sol à damier, les tabourets chromés devant le comptoir miteux, les vitrines de produits à emporter.

Il commanda un club sandwich. Quelques secondes plus tard, Kupinski tapa sur une cloche avec sa cuillère et déposa une assiette sur le passe-plat. Lotta, la serveuse, une femme aux formes généreuses que les habitués surnommaient « La Pleine Lotta », alla chercher l'assiette qu'elle apporta à Gannon. Il l'invita à s'asseoir avec lui pour parler du meurtre. Ayant besoin de souffler un peu, elle accepta avec empressement.

— Oui, mon chou, j'ai entendu parler de cette gamine, Bernice, dit-elle. Il paraît qu'elle s'est engueulée avec une autre fille, le soir où on l'a assassinée.

Gannon haussa les sourcils et sortit son calepin.

— Elles se sont engueulées à propos de quoi ?

— A propos d'un départ ou d'un truc dans le genre, répondit Lotta en lui piquant une frite.

— Vous en avez parlé à la police ?

— La police n'est pas venue ici. Pas comme vous.

— Vous savez qui était la fille en question ?

Les boucles d'oreilles de Lotta se balancèrent quand elle secoua la tête.

— Mais je peux me renseigner, dit-elle.

— Merci, répondit Gannon en lui glissant un billet de cinq dollars dans la main en guise de pourboire. J'aimerais bien parler à cette fille.

Il commençait à se faire tard, mais Gannon tenait à essayer encore quelque chose.

Une longue expérience dans le journalisme d'investigation lui avait appris qu'il fallait suivre de près le sujet principal de l'enquête. On ne savait jamais à quel moment il commettrait une erreur... Il prit la direction d'Ascension Park, puis la rue dans laquelle habitait Karl Stybeck.

La maison de Stybeck était une jolie demeure de style colonial, bien entretenue, avec un garage double. Elle était en retrait de la rue, en bout de terrain, ce qui l'isolait des constructions voisines.

Gannon se gara un peu plus loin et regarda la maison dans son rétroviseur.

Pourquoi la police refusait-elle de communiquer au public le nom de son suspect numéro un ? Qui avait fait pression pour discréditer son article ?

Cette maison abritait-elle un monstre ?

Il poussa un soupir.

La porte du garage bascula. Karl Stybeck monta dans l'une des deux voitures, une berline noire, et démarra. Il était seul.

Gannon mit son moteur en route.

Karl Styebek venait de quitter sa maison. Il s'était arrêté à un feu rouge et il réfléchissait. Il était déterminé à se battre pour sortir de cette crise où il risquait de tout perdre.

L'article de Jack Gannon paru dans le *Sentinel* du matin avait agi en lui comme une bombe dont les éclats avaient atteint sa femme et son fils.

Alice avait enfoui son visage dans ses mains.

« Seigneur, Karl ! Je n'arrive pas à croire qu'il nous arrive une chose pareille ! »

Taylor, son fils de douze ans, avait paniqué.

« Papa, pourquoi maman pleure ? »

Styebek avait dû expliquer, se justifier comme il pouvait.

« Tout ça est faux, avait-il assuré. Ce type, Gannon, raconte n'importe quoi. Je travaille sur cette enquête. Son information est totalement bidon. Je vais m'empresse de rétablir la vérité. Ne vous en faites pas, d'accord ? »

Ces mots avaient suffi à Taylor, toujours prêt à soutenir son père. Mais Alice n'avait pas voulu l'envoyer à l'école et elle avait pris Styebek à part.

« Est-ce que c'est vrai, ce que raconte cet article ? »

Elle l'avait regardé fixement.

« Nous avons reçu d'étranges coups de fil, ces dernières semaines. Tu es morose, sur les nerfs, tu dors mal. Dis-moi tout de suite si tu es impliqué dans le meurtre de cette fille. Je veux savoir, Karl ! »

Qu'aurait-il pu répondre ?

Il s'était planté devant elle, en tâchant de ne pas penser à l'homme qu'il était vraiment.

« Je te jure que je n'ai pas tué cette fille. »

Les yeux d'Alice avaient sondé les siens, à la recherche d'une lueur de duplicité.

Au cours des heures suivantes, elle avait été un peu rassurée par le flot ininterrompu des coups de fil et messages d'amis qui tenaient à manifester leur confiance — notamment ceux des bénévoles qui travaillaient avec lui pour des associations caritatives.

La tension était vraiment retombée quand ils avaient appris que les inspecteurs chargés de l'enquête l'avaient officiellement blanchi. Puis le lieutenant de Styebek avait appelé pour le soutenir.

« Tiens bon. Ce n'est pas si grave que ça. Celui qui a renseigné ce journaliste a dû mal comprendre. »

Le syndicat de la police avait proposé de lui fournir un avocat, offre qu'il avait déclinée. Il n'en avait pas besoin. Il lui restait des congés à prendre, il les avait pris.

Il avait l'intention de régler cette affaire lui-même. A sa manière.

* * *

La nuit était tombée. Styebek traversait la ville en direction du district de Delaware, l'un des quartiers les plus sélects de Buffalo, avec de belles demeures datant de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Il s'arrêta devant l'une d'elles et sonna à la porte de service. Nate Fowler vint lui ouvrir.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, Nate, dit-il.

— Mais je vous en prie. Entrez. Par ici.

Fowler l'introduisit dans une pièce aux murs couverts de rayonnages de livres, avec une cheminée et une horloge ancienne à balancier.

— Je peux vous offrir à boire ? demanda Fowler. Un café ?

— Non, merci, je ne vais pas m'attarder.

— Vous pouvez parler sans crainte. Ce que vous me direz restera entre nous.

— Comme je vous l'ai expliqué ce matin au téléphone, votre journaliste, Gannon, est venu me trouver pour m'accuser de meurtre. J'ai tenté de vous joindre pour que vous interveniez.

— J'étais en voyage. C'est vraiment un coup de malchance. Je suis vraiment désolé.

— Cet article m'a blessé et a fait des dégâts dans ma famille, Nate.

— Je comprends. C'est normal.

— Comme vous le savez, j'ai pas mal d'indics dans les rues. Les indics racontent parfois n'importe quoi. Il suffit qu'une rumeur se mette à circuler pour qu'elle arrive aux oreilles des enquêteurs. Après, on brode, il y a des fuites, la fiction devient une réalité. La vérité, c'est que je participe à l'enquête sur le meurtre Hogan. Je comprends parfaitement comment on a pu trimballer un journaliste qui ne demande qu'à sortir un article.

— Ça arrive, en effet.

— Mais je veux que vous sachiez que je n'ai rien à voir avec ce meurtre et que cette accusation est grotesque.

Fowler acquiesça.

— Etant donné les circonstances, je crois qu'il sera nécessaire de publier un démenti, dit-il.

— Merci.

— Je vais m'employer à retrouver la source de mon journaliste. Est-ce que ça vous serait utile ?

Une expression soulagée se peignit sur le visage de Styebek.

— Plutôt, oui !

— Vous ne méritiez pas ça, Karl. Vous êtes un héros, aux yeux de cette communauté. Les gens vous admirent et vous respectent. Je suis heureux de travailler avec vous, fier de ce que nous accomplissons ensemble, je tiens à ce que nous gardions de bonnes relations.

Styebek se levait pour partir quand une femme entra dans la pièce.

— Karl, je vous présente ma femme, Madeline, qui est rattachée au bureau du procureur général de l'Etat de New York.

— Oui, nous avons déjà eu l'occasion de nous rencontrer, répondit Styebek en serrant la main de Madeline.

— Maddy, j'étais justement en train d'expliquer à Karl à quel point son amitié m'est précieuse.

— Il pense le plus grand bien de vous, inspecteur, assura Madeline avec un grand sourire. Il a l'intention de présenter des excuses publiques pour cet article scandaleux, lors de la soirée pour la récolte de fonds. Il vous l'a dit ?

— Non. Je l'ignorais, mais j'avoue que j'apprécierais.

Fowler posa sa main sur l'épaule de Styebek et le raccompagna jusqu'à la porte.

— Ce que je vais vous dire est encore confidentiel, aussi je vous demande de ne pas en parler... J'ai l'intention de me présenter à une élection et j'aimerais savoir si je pourrais compter sur votre appui.

— Je vois...

Styebek hésita.

— Vous savez bien que je ne me mêle pas de politique, murmura-t-il.

— Oui, je comprends tout à fait votre position, répondit Fowler d'un ton conciliant. Réfléchissez-y, tout de même. En attendant, je vais m'occuper de cet article et faire ce qu'il faut pour que tout le monde l'oublie.

— J'en ai grand besoin.

— Le mieux...

Fowler soupira.

— Le mieux serait de virer purement et simplement Jack Gannon, pour me désolidariser pleinement de ce qu'il a écrit.

— Je ne voulais pas que les choses en arrivent là. Et je n'ai pas non plus l'intention de le poursuivre en diffamation.

— Oui, je comprends. De toute façon, ce que je voulais vous expliquer, c'est que je ne peux pas le virer, justement. Gannon est un de mes meilleurs journalistes. Il a été nommé au prix Pulitzer. J'ai déjà failli le perdre une fois. C'est un passionné qui fait du bon boulot. Le virer serait me faire mal voir de mes confrères de la presse. Et comme je m'apprête justement à vendre ce journal, ce n'est pas le moment... Enfin, ça aussi, c'est confidentiel...

— Je m'en doute.

— J'ai retiré l'affaire à Gannon et je l'ai mis à pied. S'il fait le moindre faux pas, c'est la porte, il le sait. Ça devrait suffire pour qu'il se tienne tranquille et qu'il vous fiche la paix. Est-ce que ça vous va, Karl ?

— Oui, ça me va très bien, Nate.

Les deux hommes se serrèrent la main et Styebek regagna sa voiture.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, caché sous les arbres d'un square, Gannon le regardait quitter la maison de Nate Fowler.

Gannon n'en croyait pas ses yeux.

Pourquoi Karl Stybeck avait-il rendu visite à Nate Fowler ?

Ils n'avaient sûrement pas discuté bénévolat et réinsertion...

Il quitta le square pour rejoindre sa voiture et rentrer chez lui, tout en ruminant les derniers éléments de l'affaire. Il y avait le mystérieux semi-remorque, la dispute de Bernice Hogan, le soir du meurtre, avec une femme inconnue, la police d'Etat, qui avait publiquement dénigré son article.

Et Stybeck qui rend discrètement visite à Fowler à la nuit tombée.

Petit à petit, un tableau se dessinait. Apparemment, un gros truc n'allait pas tarder à remonter en surface. Mais quoi ? Gannon n'en savait encore rien.

Est-ce que quelqu'un protégeait ce flic soupçonné de meurtre ?

Attendons, le mieux est de laisser mijoter le truc, songea-t-il tout en arrivant à Cheektowaga, l'une des banlieues proches de Buffalo, celle qu'il habitait. Il avait choisi de s'installer dans Cleveland Hill, un quartier modeste habité par des familles polonaises le plus souvent présentes depuis plusieurs générations et fières d'être américaines — comme en témoignaient les drapeaux qui flottaient au-dessus de leurs porches.

Il ne s'était pas beaucoup éloigné de son quartier d'origine. Il avait grandi en bordure de Cleveland, près de The Heights, moins bien famé.

Il se sentait chez lui, près de Buffalo. C'était sa ville.

Et aussi sa prison.

Il trouva une place dans le parking de son immeuble, une résidence d'appartements un peu décaties datant des années soixante. Il attrapa son sac, prit son courrier au passage, et monta dans l'ascenseur pour rejoindre le quinzième étage. L'immeuble n'était pas trop mal fréquenté. Il y avait bien quelques voisins bruyants, quelques paumés, et les couloirs empestaient parfois la cuisine. Mais on lui fichait la paix.

Et ça lui convenait.

Son appartement offrait une large vue panoramique sur la ville.

L'hiver, le vent qui soufflait depuis le lac Erié secouait ses fenêtres, mais il n'avait pas froid.

Il s'installa sur son canapé et tria son courrier. Il trouva surtout des factures, et aussi une lettre de Ron Cook, un vieil ami journaliste qui avait quitté son emploi au *Detroit Free Press* pour enseigner l'anglais à Addis-Abeba.

« Mon pote, si tu veux changer de boulot et fuir la neige, tu peux venir. »

Gannon envisagea l'option pendant un instant, mais il avait trop de raisons de rester ici pour songer sérieusement à partir.

Non, merci, Ron.

Puis il en vint à une lettre de l'avocat qui gérait les biens de ses parents, lequel lui rappelait qu'il faudrait bientôt régler le box qu'il avait loué pour entreposer leurs affaires. Voulait-il payer une année de plus, ou avait-il d'autres projets ?

Il s'occuperait de ça plus tard.

Il jeta le paquet de courrier sur la table basse et ouvrit son sac. Il en sortait le dossier que lui avait confié Mary Peller, quand son téléphone sonna.

— Gannon.

— C'est Fowler. Nous nous apprêtons à publier un démenti. Ça part à l'imprimerie dans trente minutes.

— Vous ne m'appellez sûrement pas pour m'annoncer ça.

— Donnez-moi le nom de votre source et j'arrête tout.

Gannon ne répondit pas. Il se méfiait plus que jamais de son rédacteur en chef.

— Jack, donnez-moi ce nom et tout rentrera dans l'ordre, insista Fowler.

— Vous croyez que tout rentrera dans l'ordre pour Bernice Hogan ? Comment se fait-il que Styebek s'en sorte sans une égratignure ?

— Vous vous êtes trompé, Gannon. Styebek n'est pas un suspect dans l'affaire Hogan. Les inspecteurs qui mènent l'enquête se sont publiquement exprimés aujourd'hui à ce sujet. On doit avaler ça et aller de l'avant.

— Je ne me suis pas trompé. Et je ne peux pas vous livrer ma source.

— Réfléchissez à ce qui est en jeu. Votre place dans ce journal ne tient plus qu'à un fil, Gannon. Il ne vous reste que trente minutes pour changer d'avis.

Gannon ne rappela pas.

Il se doucha, s'habilla et prit sa voiture.

Sur l'Interstate 90, le trafic était fluide.

Il la quitta pour entrer dans Genesee. En traversant le centre-ville,

il passa devant les trois plus hauts gratte-ciel de Buffalo : celui de la société HSBC, le Rand Building, le magnifique et gigantesque bâtiment Art déco de la mairie.

Il était arrivé devant les locaux du *Sentinel* et les contourna pour rejoindre l'aire de chargement, une zone entourée d'une barrière grillagée qui arrêta les papiers poussés par le vent et les brochures publicitaires. L'air sentait le papier et l'encre d'impression, et aussi la fatigue. Des véhicules entraient et sortaient en un ballet bien réglé. Ils venaient chercher les exemplaires encore humides de la première édition du jour.

Celle où Gannon risquait de trouver le démenti.

Il se gara et marcha jusqu'à la porte. Puis il agita un billet d'un dollar, comme un drapeau, pour faire signe à une camionnette de stopper.

— Vous me vendez un exemplaire ?

Le conducteur arborait une cicatrice sur la joue. Il prit le billet de Gannon sans un mot, tendit le bras vers le siège du passager, et, tout en grommelant, il ramassa un exemplaire du dernier *Buffalo Sentinel*.

Le démenti était là, en première page, encadré, bien visible. Il le lut en diagonale...

*Le Sentinel présente ses excuses... Une information non vérifiée...
Un article truffé d'erreurs... Pris des mesures... Suspendu...*

Les mots le heurtaient comme des coups de poing.

Il venait tout juste de terminer quand il entendit un tintamarre du côté des distributeurs de journaux de la rue.

Un transporteur chargeait une machine avec le *Buffalo News*. Gannon alla s'en procurer un exemplaire. *Le News* ne l'avait pas épargné. On le récompensait selon ses mérites : première page, une colonne, sous un titre assassin.

LE NOMINÉ AU PULITZER SE TROMPAIT SUR TOUTE LA LIGNE.

La suite pontifiait au sujet de ces journalistes qui craignent tellement de rater un scoop qu'ils en oublient de vérifier leurs sources. Gannon baissa les bras. Les journaux pendirent le long de son corps — les deux drapeaux de sa défaite.

Que lui était-il arrivé ?

Vingt-quatre heures plus tôt, il était le journaliste vedette de la ville. Et, à présent, son monde s'écroulait.

La poussière soulevée par les camions de livraison qui passaient en grondant près de lui l'enveloppait en tournoyant, comme pour

l'avalier. Un vent froid et mordant soufflait du lac Erié. Il se réfugia dans sa voiture et s'éloigna des bâtiments du *Sentinel*.

Il avait toujours voulu devenir journaliste.

Il venait d'un milieu très modeste. Sa mère était serveuse, son père, ouvrier dans une usine de vêtements, au bord du lac. Tous deux lisaient régulièrement les journaux, une habitude qu'ils lui avaient transmise.

Fasciné par les petits drames de la vie quotidienne, il parcourait avec eux le *Buffalo Evening News*, et le *Buffalo Courier-Express*. Et quand le *Courier-Express* avait cessé d'exister, il était passé au *Sentinel*, qui prenait à ce moment-là un nouveau départ.

Puis il s'était mis à rêver de lire un jour des articles signés de son nom dans des journaux.

Comme ses parents rentraient tard, c'était Cora, sa sœur aînée, qui l'accompagnait à la bibliothèque pour qu'il puisse emprunter des romans de Jack London, de Stephen Crane et d'Ernest Hemingway.

« Un futur journaliste doit absolument avoir lu ces trois auteurs, Jack », avait-elle assuré.

Cora avait cinq ans de plus que lui et elle avait nourri son rêve. Elle avait même convaincu leurs parents de lui acheter un ordinateur d'occasion et l'avait encouragé à se mettre à écrire. Ils étaient aussi proches que pouvaient l'être un frère et une sœur. Puis la différence d'âge s'était brusquement fait sentir. Cora s'était éloignée de lui et de leur famille.

Elle avait changé.

Il en avait pris conscience le soir où elle était rentrée à la maison, encadrée de deux policiers en uniforme : elle avait été interpellée dans une voiture volée par des copains et elle avait bu. Elle était devenue quelqu'un d'autre en grandissant, quelqu'un qui se disputait constamment avec ses parents. Le soir, souvent, c'étaient des cris, des portes qui claquaient, des silences oppressants, des larmes. Cora avait commencé à se droguer, ce qui avait aggravé les disputes, jusqu'au jour où elle s'était enfuie de la maison.

Elle n'avait prévenu personne, pas même lui. Elle avait juste laissé un mot expliquant qu'elle ne pouvait plus supporter de vivre sous le « régime fasciste » de ses parents.

Elle avait alors dix-sept ans.

D'après ses amis, elle était partie en Californie avec un type plus vieux qu'elle, accro à l'héroïne. Son père avait réussi à obtenir une adresse et avait pris aussitôt un avion pour San Francisco.

Mais il n'avait pas trouvé Cora.

Ils ne l'avaient plus jamais revue.

Ses parents avaient engagé un détective privé. Chaque fois qu'ils croyaient tenir une piste, ils prenaient l'avion pour se rendre à l'autre

bout du pays. Cela n'avait servi à rien. Gannon avait beaucoup souffert de l'absence de sa sœur. Plus tard, son angoisse s'était transformée en rancœur. Il l'avait cherchée sur internet. Il avait même demandé à des flics de sa connaissance de consulter leur base de données.

Ça n'avait rien donné non plus.

Cora était sortie de leurs vies.

Ou bien elle était morte.

Accepte et laisse le passé où il est, se répétait-il souvent.

Il roulait toujours. Les kilomètres et le temps défilaient tandis que son regard sondait la nuit, en quête de réponses.

Il passa devant les aciéries et les silos désaffectés de l'ancienne zone industrielle appartenant à la Rust Belt et enserrant Buffalo comme une tenaille mortelle. Les Tsiganes qui s'y étaient installés redonnaient vie aux bâtiments historiques, illustrant ainsi la légendaire combativité de la ville — tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

Lui aussi avait travaillé à l'usine, à la chaîne, l'été. Il avait bien fallu, pour payer ses études, parce que ses parents avaient dépensé toutes leurs économies à chercher Cora.

Quand il trouvait le temps, il écrivait pour le journal du campus, et aussi quelques articles pour le *Sentinel* et le *News*, comme pigiste.

Avec l'espoir de s'échapper de Buffalo en décrochant un emploi dans un grand journal de New York.

Après avoir obtenu son diplôme universitaire, il avait été pigiste pour de petits hebdomadaires, puis il avait décroché un poste à plein temps au *Buffalo Sentinel*.

A ses yeux, ce premier emploi devait surtout lui servir de tremplin pour quitter Buffalo.

Il avait failli partir lorsqu'il avait rencontré Lisa. Lisa Newsome, du *Cleveland Plain Dealer*, une journaliste brillante, bourrée de talent et de charme — il était encore ému quand il songeait à la manière dont ses cheveux retombaient devant ses yeux, quand elle se penchait pour écrire ses articles.

Elle aussi lui avait trouvé du charme, et aussi une certaine ressemblance avec Matt Damon, disait-elle. Elle aurait voulu qu'il s'installe à Cleveland et qu'il travaille avec elle pour le *Plain Dealer*. Comme il ne paraissait pas emballé, elle avait proposé de venir à Buffalo. Elle souhaitait s'installer et avoir des enfants.

Pas lui.

Ils avaient donc rompu.

Ensuite, il s'était consacré à son travail. Il voulait qu'on reconnaisse son talent.

Il s'était fait remarquer avec ses articles sur l'accident du charter

Moscou-Chicago qui était tombé dans le lac Erié. L'accident avait fait deux cents morts. Tout le monde avait pensé à un attentat.

Mais lui, il avait dégoté un employé du *Sentinel* qui parlait le russe. Ensemble, ils s'étaient démenés pour rechercher des contacts en Russie. Le frère du pilote vivait à Saint-Pétersbourg et leur avait avoué avoir reçu un message de son défunt frère peu avant sa mort — message qu'il avait tout d'abord refusé de partager.

« Songez aux victimes : leurs familles ont le droit de savoir. Vous serez hantés par leurs fantômes, si vous gardez ça pour vous. »

Ils avaient réussi à le convaincre de leur livrer ce message, lequel révélait que le pilote avait volontairement jeté son avion dans le lac, parce que son épouse l'avait quitté pour une femme.

L'article avait fait le tour du monde et lui avait valu une nomination au prix Pulitzer.

Il n'avait pas obtenu le prix, au bout du compte, mais on lui avait proposé un emploi à New York, à la World Press Alliance, une importante agence de presse du Web.

Son rêve était devenu réalité.

Puis le destin avait frappé.

Une semaine environ après l'offre de la WPA, son père et sa mère avaient décidé de se rendre chez un vieil ami pour vérifier une piste au sujet de Cora. Cela faisait près de vingt-trois ans que Cora avait quitté la maison et elle allait sur ses quarante ans, mais ils n'avaient pas abandonné l'espoir de la retrouver.

« Elle a peut-être des enfants, avait dit la mère de Gannon. Nous avons le droit de connaître nos petits-enfants. »

Ils n'étaient jamais arrivés à destination. Un ouvrier du bâtiment qui avait passé son après-midi à picoler avait percuté leur voiture.

Ils étaient morts sur le coup.

Gannon en avait terriblement voulu à Cora.

Ç'avait été une période affreuse.

Effondré, incapable de travailler, il avait décliné la proposition new-yorkaise. Pourquoi n'était-il pas parti ensuite ? Sans doute avait-il ressenti le besoin de rester là où se trouvaient les souvenirs de ses parents. Sans doute avait-il espéré, aussi, que Cora referait un jour miraculeusement surface. Même aujourd'hui, il aurait été bien incapable de dire ce qui l'avait retenu. Ça n'avait d'ailleurs aucune importance. Cet emploi à New York ne s'était jamais concrétisé. Point.

Et, à présent, qu'allait-il faire ?

Il arrêta sa Pontiac Vibe aux abords du parc qui longeait Ellicott Creek, en laissant tourner le moteur, et posa ses mains sur le volant, le regard perdu dans la nuit.

Il savait qu'il ne s'était pas trompé en écrivant l'article qui désignait l'inspecteur Karl Stybeck comme le meurtrier probable de

Bernice Hogan. Le destin, la fatalité, une force cosmique — on pouvait appeler ça comme on voulait, mais quelque chose l'avait guidé jusqu'à cette salle de réunion de la caserne de Clarence pour lui montrer ce doigt pointé sur les initiales K.S.

Il se pencha pour ramasser sa lampe de poche posée sur le plancher, devant le siège du passager. Il avait une pile toute neuve, la lampe éclairait bien.

Il quitta sa voiture et se dirigea vers les bois, vers l'endroit où l'on avait découvert le corps à moitié enseveli de Bernice Hogan.

Le corps de Jolene Peller se balançait au rythme du bruit sourd et régulier des grosses roues.

A demi consciente, elle tentait de se concentrer. Elle devait absolument faire le point sur ce qu'elle savait.

Sa prison — ou sa tombe — continuait à rouler.

On l'avait enlevée.

Mais qui ? Et pourquoi ?

On lui avait ligoté les mains, on l'avait bâillonnée, on l'avait enfermée. Elle se souvenait vaguement — mais peut-être n'était-ce qu'un rêve — d'une silhouette se penchant sur elle et lui ôtant son bâillon pour lui donner à manger du pain, des barres chocolatées, et aussi pour lui faire boire de l'eau. Un seau. On lui avait passé un seau en plastique pour ses besoins, en lui ordonnant de se soulager. Puis on lui avait glissé dans les mains du papier pour s'essuyer, sans la détacher.

Heureusement, le seau avait un couvercle.

Puis on l'avait forcée à avaler des gélules.

Une drogue ?

Celui qui l'avait enlevée cherchait à la garder en vie.

Comme un animal en cage.

Mais qui ? Pourquoi ? Quel sort lui réservait-on ?

L'avait-on violée pendant qu'elle était inconsciente ?

Cette idée lui donna la nausée. Elle déglutit péniblement et refoula ses larmes.

Pas ça.

Et Bernice ? Qu'était-il arrivé à Bernice ?

Jolene n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait, ni depuis combien de temps elle était là. Elle portait les mêmes vêtements que le soir où elle avait cherché Bernice dans le parc.

Elle aurait voulu les arracher, prendre une douche, se laver de ce cauchemar infect et puant.

Elle entendait toujours le bourdonnement régulier des roues. Son cachot était en mouvement. C'était peut-être le moment d'agir.

Mais de quelle manière ?

Ses jambes n'étaient pas attachées, elle pouvait se déplacer, mais elle n'y voyait absolument rien. Son geôlier l'observait-il avec un appareil sophistiqué permettant d'y voir dans le noir ? Si c'était le cas et qu'il s'apercevait qu'elle était réveillée, il risquait de venir.

Et ensuite que ferait-il ?

La respiration de Jolene s'accéléra.

Elle était morte de peur. Elle se mit à murmurer une prière pour se donner du courage.

Ne panique pas.

Elle tâta sa poche du bout des doigts pour chercher son téléphone portable. Elle ne l'avait plus.

Du calme.

Elle prit le temps de se ressaisir, puis palpa le sol sous elle. Elle sentit un rebord, un matelassage, des coutures.

Son matelas.

Calé à l'angle de deux murs.

Elle se redressa en position assise et eut le vertige. Elle attendit un peu que la sensation se dissipe, en respirant lentement. Puis elle passa sa main le long des murs — ou plutôt des parois — qui l'entouraient. Elles étaient de bois, rugueuses. Plus loin, elle identifia l'armature froide d'un verrou, puis le cadre d'une porte. Fermée. Si bien fermée qu'elle ne laissait filtrer ni rayon de lumière ni espoir. Elle continua son exploration, rencontrant de temps à autre un clou ou une vis qui dépassait des parois.

L'endroit lui rappelait le grand entrepôt du magasin où elle avait travaillé comme caissière à temps partiel quand elle était lycéenne.

Le bois devait être épais, suffisamment, en tout cas, pour ne laisser passer aucun son et fournir une bonne isolation thermique. Elle toucha à un moment donné, derrière elle, de vieilles couvertures qui sentaient une forte odeur animale, comme si elles avaient servi à couvrir des chevaux.

Elle se mit debout avec difficulté.

De nouveau, elle fut prise de vertige et dut s'appuyer aux parois, avec la sensation qu'elles allaient basculer sous son poids.

Elle leva ses mains au-dessus de sa tête, mais ne rencontra que le vide.

Puis, précautionneusement, en rasant les parois, elle entreprit de faire le tour de sa prison, qu'elle explora de long en large, à tâtons, pour chercher un loquet, un interrupteur, une porte, une fenêtre.

N'importe quoi.

Ses doigts effleurèrent soudain la chaîne de son médaillon, un cadeau de sa mère. Elle s'arrêta et le prit dans ses mains pour le coller contre sa joue. Avec ses poignets liés, le geste avait quelque chose de pathétique, mais il lui redonna des forces.

Cody.

Elle voulait plus que tout rentrer chez elle, retrouver son petit garçon, qui avait besoin d'elle, et sa mère, qui devait être morte d'inquiétude.

Elle eut une bouffée d'angoisse à l'idée que sa mère croyait peut-être qu'elle s'était enfuie, qu'elle avait recommencé à se droguer, abandonné Cody.

Elle ne voulait pas laisser à sa mère ce souvenir d'elle, briser une fois de plus le cœur de celle qui avait toujours cru en elle et l'avait soutenue quand tout le monde la considérait comme perdue.

Non !

Cette idée lui était insupportable.

Elle se jura, pour sa mère et pour Cody, de trouver un moyen de se tirer de là.

Elle refusait de finir dans ce trou puant, ce cachot, cette boîte. Elle en avait bavé pour arrêter la came, elle n'allait pas se laisser avoir par un cinglé...

Elle avait maintenant le goût salé de ses larmes à la bouche, mais elle acheva de faire le tour de sa cellule, qui devait mesurer environ deux mètres sur deux. Elle s'arrêta quelques minutes et rassembla son courage. Elle devait à présent s'aventurer au milieu, sans l'appui des parois. Elle avança le pied droit, puis le gauche.

Son cœur fit une embardée. Elle se figea.

Son pied venait de buter sur quelque chose.

Et ce quelque chose protestait en gémissant.

Gannon suivait la rive du fleuve qui traversait le parc d'Ellicott.

Il était près de 3 heures du matin et l'endroit était désert. Des bouffées d'air frais circulaient à travers les ormes et les érables. Au bout d'une centaine de mètres environ, il atteignit le point surélevé où les deux femmes avaient découvert le corps de Bernice Hogan.

Sa lampe torche éclaira une bande jaune phosphorescente, un lambeau de ruban de scène de crime accroché à une branche. Il était tout près, à présent. La tombe se trouvait un peu plus loin, au milieu d'un bosquet de fourrés et d'érables. Ce n'était pas facile de la repérer depuis le chemin, mais les deux promeneuses l'avaient tout de même vue ; sans doute le temps était-il particulièrement clair.

Le tueur avait choisi un endroit fréquenté par les promeneurs, les cyclistes, les passionnés d'ornithologie. Avait-il voulu qu'on découvre rapidement le cadavre ?

Gannon frissonna. Il se sentait observé. Il balaya les arbres de son rayon lumineux.

Une paire d'yeux brillait au milieu des feuilles.

Un hibou hulula.

Il quitta le chemin et avança lentement à travers le bois.

Les experts avaient travaillé cinq jours autour de cette tombe.

Cinq jours, c'était long. Plus long que de coutume.

Ils avaient peut-être rencontré des problèmes particuliers.

Durant la période où il avait été journaliste criminel, Gannon s'était plongé dans les manuels spécialisés qui servaient à préparer le concours d'inspecteur. Les procédures de police n'avaient plus de secrets pour lui.

Il savait par exemple que les corps enterrés et les scènes de crime en plein air posaient des problèmes spécifiques. La pluie, le vent, le soleil pouvaient détruire des indices. Les animaux endommageaient parfois le corps ou emportaient des preuves. Il arrivait que le périmètre d'investigation soit impossible à déterminer.

Mais les experts avaient dû effectuer un travail minutieux. Ils avaient probablement quadrillé la zone, cherché des empreintes de chaussures, mais aussi des traces de pneus, plus loin dans le parking.

Tout en marchant, il promenait le faisceau de sa lampe sur le sol devant lui, repérant la végétation écrasée sur le chemin emprunté par les enquêteurs pour entrer dans le périmètre et en sortir.

A part ça, il ne remarqua rien de particulier. La police d'Etat n'avait livré aucun détail sur les causes et le lieu précis de la mort de Bernice Hogan. D'après les premières rumeurs, elle aurait été tuée plus loin et transportée ensuite près de la rivière, mais Adell lui avait appris que la police pensait plutôt qu'elle avait été tuée sur place.

Tout en continuant d'avancer et de balayer méthodiquement le sol avec sa lampe, il tenta d'imaginer les derniers instants de Bernice Hogan.

Seigneur, c'est là...

Le trou mesurait environ un mètre quatre-vingts par soixante centimètres et un mètre de profondeur. Les parois et le fond n'étaient pas plats, mais courbes, en forme de coupe.

A droite de la tombe, la lampe éclaira un monticule de fine terre noire, à gauche un tas de branches et de branchages. Gannon reconnut le travail des experts. Il restait quelques morceaux du fil blanc utilisé pour quadriller le site, dans et autour de la tombe.

Un assassin laissait souvent des traces sur la scène du crime, ou bien il emportait quelque chose avec lui — du moins en théorie.

Des rafales de vent sifflaient entre les cimes des arbres, charriant de la poussière. Gannon se protégea les yeux, tout en s'asseyant sur un repli de terrain qui dominait la tombe.

Ici, un être humain avait été assassiné.

Au loin brillaient les lumières bien alignées des maisons bourgeoises. Un autre monde. Un monde que Bernice Hogan n'avait jamais connu.

Il détourna le regard de la tombe.

Quel endroit triste et désolé pour mourir...

Il posa sa lampe à terre, sortit son calepin de la poche arrière de son jean, tourna les pages jusqu'à en trouver une vierge.

Les curieux allaient défiler autour de ce trou jusqu'à ce que l'équipe d'entretien du parc le rebouche et disperse les branches, comme toujours dans de telles circonstances.

Puis l'endroit attirerait des gamins qui s'amuseraient à se faire peur, des adolescents qui viendraient avec des bières pour frimer avec leurs copines, des promeneurs, des coureurs. Et tous montreraient l'emplacement avec un frémissement respectueux, en disant : « C'est là qu'on l'a trouvée. »

Assis sur cette pente, tandis que les moineaux et les fauvettes se mettaient à chanter pour célébrer le lever du soleil, Gannon se demanda ce qu'il pouvait bien faire qui n'ait déjà été fait.

Il commençait à se sentir ankylosé, et se leva en se frottant les

yeux. Il pouvait au moins jeter un coup d'œil sur le terrain. Il était peu probable que les enquêteurs aient laissé passer quelque chose, mais savait-on jamais ?

Il parcourut lentement le périmètre. Les chiens aboyaient au loin, une voiture klaxonna, les bruits de la ville qui s'éveillait résonnèrent dans la forêt.

Brent et Esko détenaient peut-être des éléments de preuves dont ils n'avaient pas parlé aux journalistes.

Le parc était bien desservi par le métro, à quelques minutes à peine de la frontière canadienne. On pouvait raisonnablement supposer que Karl Styebek le connaissait, mais il n'était sûrement pas le seul.

Gannon songea au mystérieux camion bleu avec une inscription sur les portières. Et aussi à un autre angle d'approche à ne pas négliger : la femme qui s'était disputée avec Bernice le soir de sa disparition, d'après Lotta, la serveuse du Kupinski's Diner.

Il inspecta méthodiquement les lieux en décrivant des cercles de plus en plus larges et trouva quelques objets disparates : des canettes de bière, une bouteille de whisky, des emballages de nourriture à emporter, des paquets de cigarettes vides, une vieille plaque d'immatriculation rouillée, une roue de bicyclette, un pneu crevé.

Mais ces éléments se trouvaient à bonne distance de la tombe et la police les avait dédaignés. Il nota tout de même leur emplacement sur un croquis, avec une brève description.

Il était épuisé, il se sentait l'esprit et le corps lourds.

Il eut soudain envie de rentrer chez lui, de prendre une douche chaude et quelques heures de repos avant de repartir pour une nouvelle journée. Il s'apprêtait à quitter les lieux quand il remarqua un petit morceau de papier dans les buissons.

Un ticket de caisse ou un reçu...

Il ne put réprimer un bâillement.

Au point où il en était, autant regarder de plus près.

En se penchant pour l'arracher aux branches, il vit qu'il s'agissait d'un billet pour un trajet en car, aller simple.

De Buffalo à Orlando, Floride.

Une sonnette d'alarme résonna dans son cerveau fatigué. Orlando... Ce nom lui disait quelque chose.

Pourquoi ?

C'était là, à portée de sa conscience, mais il n'arrivait pas à s'en souvenir.

La sonnette d'alarme résonnait de plus en plus fort.

Quand avait-il entendu parler d'Orlando ?

Le billet n'avait pas été utilisé. Il n'était pas nominatif. Orlando, bon sang ! Qu'est-ce qu'il y avait donc avec Orlando ?

Il le savait. Il le savait.

Oui !

Peller.

Son cœur se mit à battre quand il tourna les pages de son calepin pour chercher les notes correspondant à son entretien avec Mary Peller, la femme venue le supplier de l'aider à retrouver sa fille, Jolene.

Jolene, qui avait connu la drogue et la rue.

Jolene, qui s'était sans doute prostituée pour s'acheter ses doses.

Jolene, qui avait vingt-six ans et qui avait disparu.

Certes, il extrapolait un peu. Le billet n'appartenait peut-être pas à Jolene, et il était situé à une bonne centaine de mètres de la scène de crime.

Mais il devait absolument creuser cette piste. Et tout de suite.

Il prit son téléphone portable pour photographier le billet, ainsi que l'endroit où il l'avait découvert.

Il devait se renseigner sur la provenance de ce billet. Sans plus attendre.

Il composa un numéro.

Adell Clark s'était levée plus tôt que d'habitude, avec un nœud à l'estomac.

Elle enfila une robe de chambre par-dessus son T-shirt et son pyjama. Puis elle traversa le couloir pour se rendre dans la chambre de Crystal, sa petite fille de sept ans. Crystal dormait à poings fermés, en serrant contre elle Ralph, son ours en peluche.

Parfait.

Adell rejoignit l'espace bureau qu'elle s'était aménagé dans un coin du salon : un plateau de merisier verni posé sur deux blocs tiroirs achetés d'occasion à un vétérinaire qui partait à la retraite en Arizona, à Tempe.

C'est l'heure de vérité.

Elle alluma son ordinateur et se connecta sur le site Web du *Sentinel*. Le démenti figurait en première page. Elle le lut, puis lut l'article concernant le « mystérieux camion ». Elle chercha ensuite la page de l'édition en ligne du *Buffalo News* et parcourut les brèves, en s'attardant sur la colonne qui s'en prenait à la crédibilité de Gannon.

Il l'avait couverte.

Pour la protéger, il avait supporté une mise à pied et l'humiliation qui l'accompagnait. Il avait tout risqué pour elle.

Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi Michael Brent avait changé son fusil d'épaule en dénigrant formellement les allégations de Gannon et en lavant Styebek au passage. Il avait peut-être une autre piste qu'il gardait pour lui. Ou bien quelqu'un qui tirait les ficelles dans l'ombre, à qui il devait obéir.

Son téléphone sonna à ce moment.

— Clark, répondit-elle machinalement.

Une vieille habitude datant de son séjour au FBI.

— C'est Gannon.

— Justement, je pensais à toi.

— Je ne te réveille pas ?

— Non. Je viens de lire les journaux de ce matin. Je ne sais pas quoi dire. « Merci » me semble un peu faible.

— Oublie ça. J'ai besoin de ton aide. Je suis sur la scène de crime.

J'y ai passé une partie de la nuit et je crois avoir trouvé quelque chose.

— Les experts auraient mal fait leur boulot ?

— Je n'en sais rien. Est-ce que tu peux consulter tes mails ?

— Oui, je suis devant mon ordinateur.

— Je t'ai envoyé des photos d'un billet de car. Jette un œil, s'il te plaît. Je voudrais savoir qui l'a acheté.

Adell ouvrit sa messagerie. Tandis qu'elle regardait les photos de la scène de crime et celle du billet, Gannon lui parla de la visite de Mary Peller et des inquiétudes de celle-ci au sujet de sa fille.

— Est-ce que tu peux faire quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

Adell zooma sur les photos. Sur le billet, il y avait un numéro qui permettrait de retrouver l'endroit, l'heure et la date d'achat. Sur place, il y aurait probablement une trace du mode de paiement. Si le billet avait été réglé par carte bancaire, il serait facile d'identifier l'acheteur. En cas de règlement en liquide, on pouvait toujours espérer, en étant optimiste, qu'une caméra de surveillance avait filmé la transaction.

— Est-ce que tu peux te renseigner, Adell ?

— Je vais devoir passer quelques coups de fil, mais oui, c'est possible. Où puis-je te joindre durant les prochaines heures ?

— Je vais me coucher et dormir un peu. Rappelle-moi dès que tu as du nouveau.

* * *

En chemin, Gannon s'arrêta à un comptoir de vente pour se procurer un petit déjeuner. Tout en roulant au pas dans la file d'attente, il tenta de se concentrer sur ce qu'il devait faire ensuite, mais la fatigue embrouillait ses idées.

Chez lui, il se doucha, se mit au lit, et s'endormit en relisant ses notes. Quelques instants plus tard, il ouvrait les yeux et balayait sa chambre du regard, se demandant ce qui avait bien pu le réveiller, quand son téléphone sonna de nouveau.

— C'est Adell.

— Tu as quelque chose ?

— J'ai dû demander pas mal de passe-droits.

— Je t'en remercie.

— Le billet a été acheté pour Jolene Peller.

— Pour Jolene ?

— Oui. Pour Jolene. Et payé avec une carte bancaire appartenant à une association, « Les Anges de la rue ».

— Ce nom ne m'est pas inconnu.

— A toi de chercher, Jack, je dois y aller.

Il se prépara un café bien fort, puis entreprit de se renseigner sur

cette association. Il appela l'hôtel de ville, et se mit à surfer sur le net. Il s'agissait d'une association à but non lucratif. Il trouva des articles dans des archives de journaux qui définissaient sa mission : soutenir les drogués et les gens de la rue, les aider à se réinsérer.

Quand il parvint à la page énumérant les membres du conseil d'administration et les bénévoles réguliers, il en resta bouche bée.

Karl Styebek faisait partie de l'équipe.

Et la soirée biannuelle de récolte de fonds avait lieu...

Ce soir même.

Le bandeau publicitaire de la page « Evénements » annonçait qu'il restait des tickets d'entrée, en vente sur place.

— Sur celle-là, elle avait six ans.

Une petite fille avec des cheveux nattés, de grands yeux, et portant une robe à fleurs, souriait à Gannon. Mary Peller tourna les pages de son album pour chercher d'autres photos de sa fille disparue.

— C'était quelques jours avant qu'elle ne tombe d'une balançoire, dans un parc. Elle s'était fracturé le crâne. J'ai eu peur de la perdre. Mais elle s'en est sortie.

Mary se couvrit la bouche d'une main tremblante.

— Mais ça, murmura-t-elle en lorgnant le billet que Gannon avait posé sur la table basse. Seigneur... C'est très inquiétant...

Elle fixa avec une expression horrifiée ce billet qui aurait dû permettre à sa fille de se rendre en Floride, comme si elle avait eu devant les yeux un certificat de décès.

Mary Peller avait manifestement très peur. Confrontés à une situation dangereuse face à laquelle ils se sentaient impuissants, les gens réagissaient différemment. Certains devenaient violents, donnaient des coups de poing dans le mur, frappaient ceux qui se trouvaient à portée de main. D'autres niaient l'évidence. D'autres encore se trouvaient mal.

Quelques-uns priaient.

Mais il y en avait, comme Mary Peller en ce moment, qui se rassuraient en accomplissant un acte de foi. Mary regardait cet album pour se reconforter, pour se souvenir qu'elle avait déjà surmonté des épreuves.

Gannon comprenait.

Mais ils ne parlaient pas d'une petite fille de six ans. Ni d'une chute dans un parc.

« Jack, si tu avais vu les photos du cadavre... Ce que le tueur a fait à Bernice... »

Gannon laissa à Mary Peller le temps d'encaisser le coup, tout en faisant le tour de son modeste logis situé au deuxième étage d'un immeuble qui en comportait trois, dans un quartier ouvrier, près de Schiller Park.

L'appartement était propre, soigné, empli de la présence de Jolene.

Gannon remarqua, encadrés et accrochés au mur, les certificats obtenus à la fin de ses cours du soir et une gentille lettre du gérant du McDo où elle avait travaillé. Sur le sol traînaient un jeu de lancer d'anneaux en plastique et plusieurs livres d'images qui appartenaient sans doute au fils de Jolene, Cody.

Gannon s'aventura dans le couloir et jeta un coup d'œil dans la chambre de Cody, qui faisait la sieste. Il contempla son paisible petit visage angélique encadré de boucles.

Avant de venir, Gannon s'était demandé s'il devait expliquer à Mary que ce billet établissait un lien entre la disparition de sa fille et le meurtre de Bernice Hogan.

Il avait longuement hésité.

Il allait en parler à la police d'Etat. Mary Peller était la mère de Jolene, elle avait le droit d'en savoir autant que les flics.

D'un autre côté, il ne voulait pas l'alarmer pour rien.

Il s'était décidé au moment où elle lui avait ouvert la porte, quand il avait vu son regard angoissé. Elle avait le droit de savoir, et il comptait même lui demander de l'aider.

Jugeant qu'elle avait eu le temps de prendre conscience de la gravité de la situation, il revint vers elle.

— Je sais que c'est moche, Mary.

— Jolene est vivante.

— C'est possible. Pour l'instant, nous n'en savons pas assez pour dire si elle est morte ou vivante.

Mary balaya la cuisine d'un regard désespéré, comme quelqu'un qui quêtaït du secours.

— Mary, je vais vous poser des questions, et je voudrais que vous réfléchissiez bien à ce que vous allez répondre. Ça va être pénible pour vous mais, pour vous être utile, j'ai besoin de la vérité.

Elle acquiesça.

— Quand vous êtes venue me voir au journal pour me parler de Jolene, vous m'avez dit qu'elle avait honte de ce qu'elle avait fait pour se procurer de la drogue. Je suis désolé de vous le demander, mais je n'ai pas le choix : est-ce que Jolene se prostituait dans le centre-ville ?

Le visage de Mary se plissa d'angoisse.

Elle détourna les yeux vers la fenêtre, puis elle s'intéressa de nouveau à l'album et contempla la photo de Jolene à six ans. Son regard se porta enfin vers une photo encadrée, posée sur une étagère, du côté du salon. Jolene y souriait, avec Cody dans les bras.

— Mary ?

— Oui.

— Est-ce que Jolene s'est prostituée ?

— Oui. Pour s'acheter sa drogue.

— Est-ce qu'elle connaissait Bernice Hogan ?

— Je ne sais pas.

— Et Karl Styebek ?

— Je ne sais pas non plus. Elle ne me parlait jamais de ça. Elle voulait oublier et passer à autre chose. Elle avait travaillé tellement dur pour sortir de cet enfer...

— Elle connaissait forcément des gens de l'association « Les Anges de la rue », insista-t-il. Parce que ce sont eux qui ont payé son billet pour Orlando.

— Je l'ignorais. Je croyais qu'elle l'avait payé avec ses économies. Tout ce que je sais, c'est qu'en effet elle était soutenue par une sorte d'association.

Mary se tamponna les yeux avec un mouchoir en papier.

— Mais elle n'a jamais prononcé aucun nom.

Elle serra ses deux mains l'une contre l'autre, fortement, comme si elle craignait de s'effondrer.

— J'ai si peur, avoua-t-elle. Ce billet... sur la scène de crime... Je veux savoir où est ma fille ! Je veux revoir Jolene !

Elle mit les mains sur sa bouche pour étouffer un sanglot.

— Je ne sais pas quoi faire ! Aidez-moi, je vous en supplie...

— Calmez-vous, Mary. Concentrez-vous et écoutez-moi. Je vais vous dire ce que vous devez faire, mais j'ai aussi besoin de votre aide, d'accord ?

Elle acquiesça, tout en faisant un effort visible pour reprendre ses esprits.

— Je vais vous laisser ce billet dans une enveloppe. Ne le manipulez pas. Je suis le seul à l'avoir touché, j'en ai fait une photo. L'enveloppe contient également un croquis de l'endroit où j'ai découvert le billet, avec ma carte de visite. Appelez le bureau local du FBI, et aussi les inspecteurs Michael Brent et Roxanne Esko, de la police d'Etat, à Clarence. Prévenez le shérif du comté. Parlez-leur d'un billet de car trouvé près de l'endroit où Bernice Hogan a été tuée. Je suis sûre que ça attirera leur attention.

Mary acquiesça sans un mot. Il se leva.

— Ils vont être furieux que je me sois adressé à vous, pour le billet, mais je m'en fiche. S'ils se plaignent, envoyez-les-moi.

— Très bien.

— Si vous apprenez quoi que ce soit de nouveau au sujet de Jolene, promettez-moi de ne pas en parler à un autre journaliste que moi. De mon côté, je vous promets, en échange, de vous tenir au courant de tout ce que je pourrais glaner.

— Je n'ai confiance qu'en vous.

Gannon acquiesçait, en guise de remerciement, quand son téléphone sonna.

— Excusez-moi, il faut que j'y aille, je dois répondre.

Mary lui serra chaleureusement la main.

— Merci du mal que vous vous donnez, dit-elle.

Gannon répondit au téléphone, tout en sortant.

— Gannon.

— C'est Lotta, du restaurant.

— Quoi de neuf ?

— Il y a une prostituée, une de nos clientes, qui voudrait vous parler.

— Vraiment ?

— Elle a quelque chose à vous dire au sujet de Karl Styebek et elle pense que ça devrait vous intéresser.

— En effet, ça m'intéresse. Je suis prêt à la rencontrer. Dites-moi où et quand.

— Je vous rappellerai pour vous le préciser, mais, Jack, je dois tout de même vous prévenir...

— Oui ? Me prévenir de quoi ?

— Cette fille est morte de trouille.

La prostituée se prénomait Tuesday. Elle avait voulu rencontrer Gannon à l'église rédemptoriste Notre-Dame-de-la-Compassion.

Il apprécia l'ironie de la situation : il avait rendez-vous avec une prostituée dans un lieu de culte dédié à la pureté et au pardon.

Mais Tuesday avait eu raison de choisir un sanctuaire pour révéler le secret qui l'effrayait tant. Avec ce qui commençait à se profiler à l'horizon, une petite église dissimulée dans la banlieue de Tonawanda paraissait l'endroit idéal pour faire des révélations à un journaliste.

Surtout si ces révélations avaient un rapport avec le meurtre de Bernice Hogan.

Le monument était de style postmoderne et datait d'une cinquantaine d'années. Une immense croix s'élevait du point central, qui ressemblait à un grand livre s'ouvrant pour accueillir les fidèles entre ses pages.

Gannon se gara dans la rue, à l'ombre d'un saule. Il s'approcha de l'entrée principale et lut les affiches qui indiquaient l'heure des messes et donnaient d'autres renseignements pratiques. Il remarqua que l'on pouvait se confesser ce jour-là entre 14 et 15 heures.

Son rendez-vous avec Tuesday était fixé à 14 h 30.

A l'intérieur, les bancs s'alignaient de part et d'autre d'une allée centrale. Une lumière rougeâtre filtrait à travers les vitraux qui décrivaient le chemin de croix. Placées à intervalles réguliers le long des murs, des alcôves abritaient des statues de la Sainte Famille, des apôtres et des saints.

Au fond et au centre se trouvait l'autel, béni par un crucifix qui le dominait, et flanqué de superbes vitraux allant du sol au plafond et illustrant des passages de la Bible. Il flottait dans l'air une odeur d'encens, de bois et de cire — l'odeur de la piété.

L'église était quasiment déserte, mais quelques personnes installées sur les bancs attendaient leur tour pour se présenter à un confessionnal. D'autres disaient déjà leur pénitence, avec, à la main, un chapelet dont les perles tintaient discrètement.

Tout en se dirigeant vers un banc situé à droite de l'autel, Gannon se demanda si ces gens apparemment ordinaires avaient des crimes

monstrueux à confesser. Le banc craqua quand il s'assit.

Il était censé attendre Tuesday ici.

Tout en patientant, il vérifia son téléphone.

Pas de message.

Il le programma sur le vibreur. Il relisait ses notes depuis quelques minutes quand son banc remua.

Une femme blanche, environ la trentaine ou un peu moins, venait de s'asseoir près de lui. Elle portait un tailleur jupe gris anthracite et un haut moulant, ensemble qui flattait sa silhouette. Ses cheveux d'un blond sale étaient relevés en un chignon maintenu par une pince. Son visage avait la pâleur de ceux qui n'ont pas l'habitude de s'exposer à la lumière du jour, pâleur qu'elle cherchait à compenser par une surcharge de maquillage. Elle avait les yeux bleus et des effluves de rose parvinrent jusqu'à Gannon quand elle lui adressa un signe de tête.

— Vous êtes Tuesday ? demanda-t-il.

— Je voudrais une preuve de votre identité, répondit-elle.

Il lui montra sa carte de presse du *Sentinel*, qu'elle éplucha attentivement. Puis elle balaya l'église du regard et parut satisfaite de constater qu'ils étaient isolés sur leur banc.

— Lotta dit que je peux vous faire confiance, est-ce que c'est vrai ? murmura-t-elle.

— Me faire confiance à quel sujet ?

— Je risque ma vie.

— A cause de ce que vous savez sur Karl Styebek ?

— Je ne veux pas finir comme Bernice.

— Je comprends.

Elle jeta de nouveau un regard inquiet autour d'eux.

— Vous n'êtes pas venu avec un photographe qui serait planqué dans un coin avec un zoom ou un truc dans le genre ?

— Non.

— Donnez-moi votre parole que vous ne parlerez de moi à personne. Il me faut votre parole.

— Je ne révèle jamais mes sources.

— A personne ?

— A personne. Personne ne saura que je vous ai rencontrée.

Tuesday le dévisagea attentivement, comme pour juger de sa sincérité. Il dut passer l'examen brillamment, car elle parut soulagée et se remit à parler.

— Mes amis et moi, nous avons lu vos articles sur le meurtre de Bernice. Vous étiez le mieux renseigné. Et puis il s'est passé des trucs bizarres.

— Bizarres ? C'est-à-dire ?

Il sortit son calepin. Tuesday le regarda fixement et hésita de nouveau.

— Vous n'êtes pas en train de m'enregistrer à mon insu ?

— Non. Ecoutez, c'est vous qui avez demandé à me voir. Moi aussi, je pourrais me méfier. Qu'est-ce qui me dit que vous n'allez pas me raconter des salades ?

— Je ne mens jamais.

Ce fut au tour de Gannon de douter. Après tout, cette femme cherchait peut-être simplement à se donner de l'importance.

— Je vous écoute, dit-il sèchement. Que savez-vous à propos de Karl Stybeck ?

— J'étais sur Niagara Street la nuit où Bernice a disparu. Quand les inspecteurs m'ont interrogée, je leur ai donné le nom de tous ceux que j'avais vus sur place ce soir-là, y compris l'inspecteur Stybeck. Et je n'étais pas la seule à citer son nom.

— Stybeck était connu des filles ?

— Plutôt, oui. Mais on n'en a pas parlé dans les journaux.

— Moi, j'en ai parlé.

— Oui, vous en avez parlé quelques jours plus tard et on s'est dit : « Super, enfin, ils l'ont coïncé ! » Pour nous, vous étiez une sorte de héros. Le type qui avait osé écrire la vérité.

Gannon ne répondit pas.

— Ensuite votre journal a corrigé en publiant un truc, un démenti, je crois, racontant que l'article sur Stybeck était une erreur. Et nous, franchement, on s'est dit : « Mais merde... » Enfin, vous me comprenez... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La direction du journal a reçu une information assurant que Stybeck se trouvait ce soir-là au centre-ville, où il intervenait pour l'association caritative dont il est bénévole. Et donc qu'on l'avait incriminé par erreur dans l'enquête sur le meurtre de Bernice.

— C'est des conneries.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il est bien bénévole dans cette association ?

— Oui, il est bénévole. Une ou deux fois par mois, il débarque au centre-ville pour chercher une fille. Il commence par nous prendre la tête. Il nous dit qu'on est des putes et qu'il veut nous sauver. Nous, on lui répond qu'il peut aller se faire f...

Elle se reprit.

— On lui dit d'aller voir ailleurs.

Gannon prit des notes.

— Il s'en va, puis il revient. Et là, ce n'est plus le même homme. Il veut une fille... rasée.

— Rasée ?

— Oui, rasée, sans poils. Parce qu'il dit qu'il les aime « jeunes et propres ».

Gannon prit une page vierge.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— Une fille m'a raconté une fois qu'il lui avait avoué qu'il avait honte de faire ça, qu'il était malade, que c'était à cause de son père.

— A cause de son père ? C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas.

— Et la nuit où Bernice a été assassinée ?

— Cette nuit-là, il en avait après Bernice. On l'a dit aux inspecteurs. Il posait des questions à propos d'un camion. Une des filles lui a dit qu'elle l'avait vu.

— Quel genre de camion ? demanda Gannon.

— Ils en ont parlé aux infos. Un camion bleu, avec une inscription sur les portières.

— Et Jolene Peller ?

— Qui ça ?

— Jolene Peller. Elle a un petit garçon et elle essayait d'arrêter la came et la prostitution.

— J.P. ? Celle qui a eu un petit garçon qui s'appelle Jody ?

— Cody, corrigea Gannon.

— Oui, c'est ça. J.P., d'après ce que j'ai entendu dire, elle a quitté la ville.

— Elle était censée partir en Floride la nuit du meurtre. Mais elle n'y est jamais arrivée, et sa mère n'a plus aucune nouvelle d'elle.

— Seigneur !

— Est-ce que quelqu'un l'a vue parler à Bernice ce soir-là ?

Tuesday secoua la tête.

— Pas que je sache. Mais je peux me renseigner.

Elle fouilla dans son sac pour en sortir son portefeuille et lui montra une photo d'elle et de Bernice, riant devant les gratte-ciel de Toronto.

— C'est moi avec Bernice, il y a quelques mois. On était parties faire des courses au Canada. Certaines d'entre nous la considéraient comme une petite sœur. Elle n'avait rien à faire dans la rue... Remarquez, personne n'a rien à y faire...

Gannon acquiesça.

— J'ai grandi à Saint Paul, dans le Minnesota, dans une famille de monstres. Je me suis retrouvée enceinte de mon beau-père, qui m'a refilée à des copains à lui pour de la drogue. A l'âge de seize ans, j'avais déjà avorté deux fois. Un jour, j'ai volé tout le liquide que j'ai trouvé dans la maison et je suis montée dans le premier car qui partait loin. Tout le monde peut faire des erreurs et des conneries.

Elle remit la photo dans le portefeuille. Elle avait les larmes aux yeux.

— Votre boulot, c'est de dire la vérité, pas vrai ?

Gannon fit signe que oui.

— Les gens nous considèrent comme des déchets, reprit-elle avec un tremblement dans la voix. Ils pensent qu'on mérite la vie qu'on mène, qu'on est des cafards et qu'on peut nous écraser sous la semelle d'une chaussure. Personne ne mérite ce qui est arrivé à Bernice. Vous devez raconter ce qui s'est passé avec Styebek, parce que si vous ne le faites pas, personne ne s'en chargera. Et si on ne dit rien, il va recommencer.

— Je ne suis que journaliste.

— Vous connaissez ce vieux proverbe qui dit que la plume est plus dangereuse que l'épée ?

— *Peut* être plus dangereuse.

— O.K. *Peut*. En tout cas, pensez-y.

Elle prit la carte de visite qu'il lui tendait et se leva.

En regagnant sa voiture, Gannon remarqua une berline qui stationnait quelques pâtés de maisons plus loin.

Une berline qui ressemblait aux voitures banalisées utilisées par les inspecteurs de police.

La maison des associations du comté de Harding se trouvait en plein cœur d'Ascension Park.

A l'intérieur, dans l'entrée, les murs étaient placardés de grands portraits d'enfants rieurs, de vieillards souriants, de bénévoles réconfortant des indigents.

Un aperçu du travail de l'association « Les Anges de la rue ».

Une photo tirée d'un journal trônait au milieu des autres, en vedette, dans un cadre sous verre. On y voyait Karl Styebek à l'arrière d'une ambulance, le visage maculé de suie, penché sur la civière qui emportait l'enfant qu'il venait d'arracher aux flammes.

Ce type est considéré comme un dieu, ici, songea Gannon tout en faisait la queue au milieu d'un groupe de gens bien habillés qui achetaient, comme lui, leur entrée à la dernière minute. Il rajusta sa veste de costume et sentit sous ses doigts son calepin et son enregistreur dans sa poche intérieure. Il s'était préparé à avoir avec Styebek une explication à propos des révélations de Tuesday.

— Combien d'entrées, monsieur ? demanda la femme installée derrière la table où l'on vendait les tickets, devant la salle de réception.

— Une, répondit-il.

A l'intérieur, des lumières tamisées éclairaient une vingtaine de tables. Une douce musique classique se mêlait aux cocktails et aux conversations. Il y avait bien deux cents personnes.

Gannon ne s'intéressait qu'à Styebek, aussi navigua-t-il entre les groupes pendant une demi-heure sans se mêler aux discussions, jusqu'au moment où il le repéra enfin, qui s'approchait de la table des invités d'honneur, placée sur une estrade au bout de la pièce.

Il trouva une place tout au fond, près d'un mur, à une table où s'étaient installés plusieurs couples âgés. Ils parlèrent art et politique, mais il prit soin de ne pas révéler son nom. Heureusement, personne ne mentionna l'article citant Karl Styebek comme un suspect dans l'affaire Hogan.

— J'écris, dit-il seulement quand on lui demanda ce qu'il faisait. Mais, ce soir, je suis là pour soutenir une noble cause, comme tout le

monde.

Au moment du dessert, Rona Nicole, la présidente de l'association, monta sur le podium. Elle entama son discours par les plaisanteries habituelles et réclama des applaudissements pour ceux qui avaient organisé l'événement et le buffet.

— Avant de vous parler de ce que nous avons accompli cette année et de commencer notre vente de charité, je voudrais faire une déclaration, dit-elle. Comme vous le savez, l'un de nos membres a récemment traversé un moment difficile, et je tenais à lui exprimer notre soutien. Il s'agit, comme vous vous en doutez, de l'inspecteur Karl Styebek.

Elle se tourna vers Styebek et lui sourit.

— Je crois qu'il souhaite s'exprimer ce soir, ajouta-t-elle.

Quand Styebek se pencha vers le micro en balayant l'assemblée du regard, un lourd silence tomba dans la pièce, ponctué de raclements de gorge et de bruits de toux.

— Merci, Rona. Mesdames et messieurs, au nom de ma famille, je tiens à remercier ceux qui se sont manifestés auprès de nous. Les dernières quarante-huit heures ont été assez pénibles, c'est le moins qu'on puisse dire.

Il jeta un coup d'œil du côté de sa femme, qui essuya discrètement une larme.

— Je participe en ce moment à une enquête concernant un terrible meurtre, je ne peux pas vous en dire plus, je suis certain que vous comprenez pourquoi. Il se trouve que, dans la confusion qui a suivi les débuts de cette enquête, de fausses accusations ont été portées contre moi, qui ont depuis été rectifiées, fort heureusement. Je tenais tout de même à vous assurer que l'article du *Sentinel* est une pure affabulation. Nate Fowler, qui est ici ce soir, va d'ailleurs vous le confirmer.

Styebek se tourna vers l'une des extrémités de la table des invités d'honneur. Gannon tendit le cou. Ce qu'il vit le laissa rêveur.

Nate Fowler se levait et marchait vers le podium.

— Merci, Karl. Bonjour, tout le monde. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Nate Fowler, le directeur du *Buffalo Sentinel*.

Quelqu'un hua, et il sourit en levant les mains en signe d'apaisement.

— Les journalistes sont constamment sous pression. Ils doivent gérer une grande quantité d'informations, les vérifier, sortir des scoops. Cet article prouve que l'un d'eux a succombé à la pression et que nous n'avons pas suffisamment vérifié ce qu'il nous proposait. C'est d'autant plus regrettable que toute une famille en a souffert. Aussi, nous avons publié un démenti dans l'édition d'aujourd'hui.

Cette déclaration fut suivie d'un concert d'applaudissements. Fowler attendit que l'effervescence se calme, puis reprit.

— Comme certains d'entre vous le savent déjà, je participe au conseil d'administration de plusieurs organisations caritatives, au côté de Karl Styebek. Je connais bien Karl et je peux vous assurer que c'est un homme sans tache, soucieux des autres. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la photo qui se trouve dans le hall, photo prise par un journaliste du *Sentinel*, je le rappelle au passage.

Il y eut quelques ricanements.

— Mes amis, la leçon que nous devons tirer de ce récent et désolant événement, c'est que personne n'est à l'abri d'un mauvais coup du sort. Et cela ne fait que souligner l'intérêt du travail que nous accomplissons pour aider les plus démunis. Aussi, Rona, avant que tu ne poursuives la soirée avec la vente aux enchères, permets-moi, en signe de bonne volonté, en mon nom et en celui du *Buffalo Sentinel*, de vous offrir un chèque de quinze mille dollars.

Les applaudissements crépitèrent, et Fowler dut élever la voix.

— Ma femme, Madeline, ajoute à ce don un autre chèque de cinq mille dollars.

Totalement abasourdi, Gannon se leva en même temps que tout le monde, pas pour applaudir et hurler bravo, mais pour être certain qu'il avait bien entendu. Il n'arrivait pas à y croire. Fowler venait de cracher sur son propre journal, comme s'il était en campagne. Il était visiblement prêt à dire n'importe quoi pour s'attirer les faveurs du public.

Durant le reste de la soirée, Gannon ne cessa de ruminer tout en attendant le moment propice pour aborder Styebek. Il se présenta enfin, quand Styebek se détacha de la foule pour se rendre aux toilettes. Gannon l'intercepta juste avant qu'il n'y entre.

— Inspecteur Styebek ?

Le sourire de Styebek se figea et son visage se ferma quand il le reconnut.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? grommela-t-il.

— J'aurais besoin de vous poser quelques questions, répondit Gannon tout en brandissant sous le nez de Styebek son petit appareil enregistreur.

Styebek serra les dents.

— Des questions à propos de quoi ?

— Je crois savoir que des témoins vous ont aperçu avec Bernice Hogan le soir où elle a été assassinée.

— Ecoutez, espèce d'abruti... Je ne sais pas qui vous renseigne, mais ce que je peux vous dire, c'est que j'essayais d'aider Bernice.

— Vous confirmez donc que vous la connaissiez et que vous la fréquentiez ?

— Je la connaissais et je m'efforçais de l'aider.

— De l'aider à quoi ?

— A quitter le trottoir. A cesser de se droguer. A reprendre une vie normale. C'est le but de cette association : aider les gens à se réinsérer.

— L'avez-vous rencontrée le soir de sa mort ?

— Oui. Je viens de vous le dire.

— L'avez-vous tuée ?

Styebeck le fixa avec une expression neutre, totalement vide d'émotion.

— Non, je ne l'ai pas tuée. Qu'est-ce qui vous prend de me poser une question pareille ?

— Et Jolene Peller ? Vous la connaissez ?

— Qui ça ?

— Jolene Peller. Une ancienne prostituée que votre association a aidée à quitter Buffalo.

— C'est possible. Nous aidons beaucoup de gens.

— Avez-vous déjà rencontré Jolene Peller, ou plutôt J.P., comme l'appellent ses amies ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Vous ne voyez pas ? Je vais donc vous l'expliquer. Les prostituées du centre-ville de Buffalo assurent vous connaître.

— Et après ? Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Je suis inspecteur de police. Certains de mes indic's sont des prostituées. Je côtoie des prostituées dans le cadre de cette association. Je connais des prostituées, oui. Vous pensez faire la une avec ça, Gannon ?

— Mais elles disent que vous êtes aussi un client, avec des goûts bien arrêtés. Que répondez-vous à cela ?

— Que ce sont des conneries.

— Vraiment ? Pourtant, elles ont l'air d'en savoir long sur vos préférences sexuelles. Il paraît que vous aimez les jeunes au sexe rasé. Et qu'ensuite vous vous lamentez en disant que vous êtes un malade et que c'est la faute de votre père. Qu'est-ce que vous répondez à ça, inspecteur ?

Une étrange lueur brilla dans les yeux de Styebeck. Gannon sentit qu'il avait dépassé les bornes.

— Je réponds qu'elles mentent.

Gannon sentit une présence derrière lui et se retourna. Une femme le regardait fixement. Un petit groupe s'était attroupé derrière elle.

— Je vous présente ma femme, Alice, dit Styebeck. Alice, voici Jack Gannon, du *Sentinel*, qui nous rend une visite surprise et semble plus que jamais décidé à prendre ses inventions pour des faits.

Gannon ne se laissa pas impressionner.

— Qu'avez-vous dit à Bernice Hogan la veille de sa mort, inspecteur ?

Styebeck transperça Gannon d'un regard haineux.

— Je crois que vous feriez mieux de partir, murmura-t-il. Et tout

de suite.

Puis il se tourna vers ceux qui les observaient.

— Ce type a été mis à pied, dit-il. Et pourtant il vient ici pour m’humilier devant témoin. Est-ce que je vais devoir réclamer une interdiction d’approcher, Jack ?

Fowler s’était levé et se frayait un chemin parmi les invités pour les rejoindre. Gannon fit volte-face et partit, en jetant un coup d’œil par-dessus son épaule.

Il monta dans sa voiture et traversa la ville pour rentrer chez lui. Durant tout le trajet, il songea à l’étrange lueur qui était passée dans les yeux de Styebek quand il avait mentionné son père.

Comme s’il avait mis le doigt sur un secret.

Un secret auquel il ne fallait pas toucher sous peine de déchaîner des forces redoutables.

Styebeck était seul, assis dans son salon, la cravate dénouée, un verre de Scotch à la main. Il ne cessait de penser à l'intervention de Gannon.

Alice était montée se coucher une heure plus tôt, après avoir passé un moment à ressasser son angoisse et sa peur.

« Je suis époustouflée par le culot de ce type ! Karl, les gens disent que tu devrais lui faire un procès ! »

Styebeck avait répondu qu'il comprenait qu'elle soit perturbée, mais il avait ajouté que, pour le moment, le mieux était qu'elle se repose.

Il allait les sortir de cette embrouille.

Du moins, il l'espérait.

Parce que Gannon commençait à s'approcher un peu trop de la vérité.

Les glaçons tintèrent dans son verre quand il le porta à ses lèvres.

Alice était une femme aimante, qui l'avait toujours soutenu. Taylor avait confiance en lui et l'idolâtrait. Il s'était donné beaucoup de mal pour se construire une vie normale et agréable, il avait l'intention de la protéger.

A tout prix.

Il devait empêcher Gannon de soulever le couvercle du cercueil dans lequel il avait enterré ses secrets.

Personne ne devait savoir qu'il passait son temps à lutter contre de noires pulsions héritées de son passé, pulsions qui le poussaient à faire des choses méprisables avec les femmes.

Pas avec Alice.

Avec d'autres.

D'autres qu'il payait pour satisfaire ses pulsions. Il essayait de résister, bien sûr, mais c'était trop dur. Parfois, il en avait les oreilles qui sifflaient, des maux de tête insupportables. Alors, il craquait.

Il montait dans sa voiture et partait en chasse.

Il était parfois obligé de chercher longtemps avant de trouver une pute qui accepte de céder à ses exigences. Heureusement, il avait ses habituées, des femmes complaisantes et qui savaient se taire. Il les

récompensait grassement, en payant au-dessus du tarif ou en leur rendant de petits services — comme les protéger d'un souteneur trop envahissant, d'un client qui se croyait tout permis, d'un propriétaire alcoolique. Il lui arrivait même de leur procurer de la drogue.

C'était sa seconde vie. Une vie secrète.

Par ailleurs, il était bon mari et bon père, il donnait de son temps pour aider les plus démunis, il était aussi un bon flic — un peu grâce à ses habituées, qui lui servaient d'indics et lui donnaient de bons tuyaux.

Il avait trouvé un équilibre et personne ne se doutait de quoi que ce soit.

Bernice Hogan avait connu le vrai Karl Stybebeck. Douce et triste Bernice, comme elle lui manquait... Elle avait su garder son secret. Comme d'autres. Comme Jolene Peller.

Mais J.P. était forte et elle avait réussi à s'en sortir. En apparence, il s'en réjouissait mais, tout au fond de lui, elle lui manquait. Il avait du mal à se passer d'elle, mais c'était comme ça, J.P. avait gagné le droit à une vie meilleure.

Elle faisait partie de ces filles qui méritaient mieux que la rue.

Mais pas toutes.

A cause de ce qu'elles étaient.

Des putes, des pécheresses qui méritaient...

Arrête ! Ce n'est pas le moment de te mettre à délirer. Concentre-toi plutôt sur tes ennuis.

Et des ennuis, il en avait. Et pas qu'un peu.

Ç'avait commencé par une lettre, près d'un an plus tôt.

Plusieurs mois après, il y avait eu des coups de fil anonymes et silencieux, vaguement inquiétants, mais Karl avait tenté de se convaincre qu'ils n'avaient aucun rapport avec la lettre.

Puis, quelques jours avant la mort de Bernice, il avait reçu un appel qui lui avait glacé le sang.

« Devine qui c'est, Karl ? »

Il en avait eu l'estomac noué. Il n'avait plus de contacts avec son frère depuis des années, mais il avait tout de suite reconnu sa voix.

« — Tu croyais vraiment t'en tirer comme ça, Karl ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ça fait un moment que je vous surveille, toi, ta femme, ton gosse. Je sais tout de toi. Tu te crois meilleur que nous. Mais moi, je sais ce que tu fais, Karl.

— Si tu oses approcher ma famille, je te jure que je...

— Ta famille, on s'en fout. Tu sais qui m'envoie et ce que tu as à faire.

— Tu perds la tête. Je ne suis pas comme vous.

— Tu es comme nous. Il serait temps que tu acceptes la vérité et

que tu prennes tes responsabilités. »

Styebeck avait songé à cette famille qu'il avait quittée et il en avait éprouvé une douleur, comme la cicatrice d'une ancienne blessure qui se réveille.

« Belva est mourante, Karl. On a failli la perdre, mais je l'ai sauvée. Tu as reçu sa lettre. Elle t'explique ce que nous attendons de toi. Il ne te reste plus beaucoup de temps. Tu vas te décider avant qu'il soit trop tard, ou pas ? Tu as vingt-quatre heures pour me donner la bonne réponse, Karl, ou je fais passer en jugement une de tes putes et tu auras de graves ennuis. »

Styebeck s'était raccroché à son entraînement de flic.

Ne pas paniquer. Evaluer. Passer à l'action. Résoudre.

Il avait fait la seule chose à faire.

Cette nuit-là et la suivante, il avait patrouillé dans Niagara Street avec une voiture de location, pour surveiller et protéger les prostituées. Il avait même pris la peine de les interroger.

« Il y a un crétin qui roule dans un semi-remorque, juste la cabine, il est bizarre, il m'a foutu les jetons, avait dit une des filles. Il y a une inscription sur la portière de son camion. Un truc à propos d'une épée. Aux dernières nouvelles, il s'intéressait à Bernice. »

Styebeck avait entendu siffler une alarme à ses oreilles.

Il avait prié pour que le « crétin » en question ne soit pas son frère.

Il devait impérativement régler le problème. Et seul. Il ne pouvait pas prendre le risque d'appeler des agents ou du renfort. C'était trop compromettant pour lui. Il avait donc passé la nuit à chercher Bernice et le camion. Il était allé jusqu'au parc d'Ellicott Creek.

Mais il n'avait trouvé ni Bernice ni le camion.

Il avait fouillé les bois à pied, muni d'une lampe de poche.

En vain.

Puis il était rentré chez lui.

C'est ce que tu crois.

Il lui arrivait de ne plus se souvenir de ce qui se passait avec les filles qu'il suivait dans le parc. Plus du tout. C'était le trou noir.

Avait-il trouvé Bernice, ce soir-là ? L'avait-il suivie dans leur coin habituel, à Ellicott Creek ?

Mais non ! Non ! Pas cette fois.

On avait retrouvé le corps de Bernice dans le parc.

Brent et Esko, de la police d'Etat, l'avaient appelé pour lui demander de les seconder dans leur enquête, mais il n'avait pas confiance en eux. Ils ne lui disaient pas tout ce qu'ils savaient. Et pourquoi ne l'avait-on pas prévenu de la grande réunion qui avait rassemblé toutes les forces de police ? Ses amis s'étaient manifestés pour le soutenir, ça l'avait aidé, mais ça ne réglait pas le problème.

Et ce Jack Gannon qui s'approchait de la vérité, à présent.

Ensuite, il avait reçu un deuxième coup de fil qui l'avait totalement abattu, quelques jours après le meurtre de Bernice, le jour où Gannon lui avait rendu visite au stade.

« — Regarde ce que tu as fait, Karl. C'est moche. Et tout le monde est au courant.

— C'était toi. Pas moi.

— Tu en es certain ? »

Il y avait eu quelques secondes de silence.

« Est-ce que tu vas revenir vers nous, Karl ? »

De nouveau, le silence s'était installé.

« Réfléchis. On reste en contact. »

Depuis cet appel, Styebek avait l'impression que les murs de sa vie se refermaient sur lui.

Ce soir, avec l'intervention de Gannon, il avait compris que ce maudit journaliste ne lâcherait pas le morceau.

Il n'avait pas seulement Brent et Esko sur le dos, il avait aussi Jack Gannon.

Tout ce qu'il avait bâti avec tant de peine était en train de s'effondrer.

Il se figea en entendant un bruit venu de derrière la maison, comme si quelqu'un avait frappé à une vitre. Il alla prendre son Glock, qu'il rangeait dans un coffre, et se glissa dans la cuisine.

Sur la terrasse, il y avait un homme qui fumait tranquillement une cigarette, le dos tourné.

Styebek détailla du regard les bottines en peau de serpent de l'homme, son jean, son T-shirt moulé sur un torse musclé, sa casquette de base-ball. L'homme écrasa son mégot sur un carreau de la terrasse et se tourna pour lui faire face.

Styebek reconnut son frère.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, ils n'étaient encore que de très jeunes hommes. Ils se jaugèrent du regard pendant un long moment, le temps pour chacun d'eux d'évaluer l'adulte qu'était devenu l'autre.

Styebek crispa sa main sur la crosse de son arme.

— Je t'avais dit de ne pas venir chez moi, Orly.

— Je suis très déçu de la manière dont tu as évolué, Karl, murmura son frère tout en fixant le revolver.

Il secoua la tête.

— Vraiment très déçu...

— Je t'avais dit de ne pas venir. Jamais.

— Je suis là et tu n'y peux rien. N'est-ce pas ?

— C'est fini, Orly. Je vais t'emmener chez les flics et tout leur dire. D'où on vient et ce que tu as fait.

— Ce que j'ai fait ? lâcha Orly dans un ricanement.

— Tu es malade. Tu as besoin d'aide.

— J'ai bien peur que ça ne soit un peu plus compliqué. Figure-toi que j'ai pris quelques précautions, au cas où justement tu menacerais de me dénoncer à tes copains flics. Tu es impliqué jusqu'au cou, que tu le veuilles ou non.

Orly fit un pas en avant.

— Il est temps que tu rendes hommage à notre mère et à notre famille, Karl. Temps que tu prennes tes responsabilités. Et je me suis arrangé pour que tu n'aies pas le choix.

— Tu ne peux pas m'impliquer.

— Tu crois ça ? Jette donc un œil là-dessus.

Il lui lança un DVD.

— Ce sont les derniers mots de ta pute. Je les ai enregistrés pour toi. Fais tourner ce truc dans ta machine et dis-moi ce que tu en penses. Je te contacterai, monsieur le Héros. Ne t'inquiète pas, tu auras de mes nouvelles.

Son rire s'éloigna tandis qu'il s'enfonçait dans les ténèbres.

— Karl ?

C'était Alice. Stybeck s'empressa de faire disparaître le DVD dans sa poche.

— J'ai entendu des voix. Seigneur, Karl, pourquoi est-ce que tu as pris ton arme ? Karl, qu'est-ce qui se passe ?

Elle avait les cheveux en bataille, les yeux cernés, une expression inquiète sur le visage. Il la prit par l'épaule et la fit rentrer dans la maison.

— A qui est-ce que tu parlais, Karl ?

— A personne. Un chat avait actionné le détecteur de mouvement et je suis sorti voir ce qui se passait. On est tous sur les nerfs, Alice. Prends un cachet pour dormir et retourne te coucher, ma chérie. Je vais vérifier la fermeture des portes et je monte.

Elle scruta la nuit, mais il n'y avait plus rien à voir ni à entendre. Elle écouta quelques instants le chant des criquets, puis se tourna vers lui.

— Promets-moi de monter tout de suite, dit-elle.

— Je te le promets.

Quand elle eut disparu, il se rendit dans son bureau, alluma son ordinateur, y glissa le DVD. Il vit apparaître sur l'écran des images tremblotantes d'une forêt, la nuit, puis la silhouette floue d'une femme.

Il reconnut la voix de la femme dès qu'elle parla.

« Monsieur Stybeck, je vous en prie, je vous en supplie... Oh ! Seigneur, non ! Je vous en prie... Karl ! Non ! »

C'était Bernice Hogan.

Les derniers mots de Bernice Hogan.

Le lendemain matin, Jack Gannon resta longuement sous la douche, à savourer les gouttes chaudes qui martelaient sa peau comme autant de petites aiguilles et revigoraient ses muscles fatigués.

Ce type avait un regard froid et pervers, un regard de bourreau, mais ça ne faisait pas de lui un meurtrier.

N'empêche, Gannon commençait à se demander si l'héroïque inspecteur d'Ascension Park n'était pas une sorte de Dr Jekyll et Mr. Hyde. Il n'arrivait pas à oublier le commentaire de Tuesday : Styebek se plaignait avec les prostituées d'être un malade et rendait son père responsable de son état.

Son père ?

Tout en s'habillant, il jugea nécessaire de faire une incursion dans le passé de Styebek. Il allait disséquer sa carrière, grimper à toutes les branches de son arbre généalogique.

Il entama son offensive en rassemblant tout ce qu'il pouvait trouver sur le Web — en passant par les sites des associations caritatives et ceux de la police. Il appela également quelques-unes de ses sources, en commençant par une femme du service du personnel d'Ascension Park qui lui devait une faveur. Puis il se prépara du café. Il s'apprêtait à mordre dans un petit pain quand son téléphone sonna.

— Gannon ?

— Oui ?

— C'est Fowler. Je voudrais vous voir dans mon bureau. Aujourd'hui.

A vrai dire, il s'y était un peu attendu.

— C'est au sujet d'hier soir ?

— Je ne veux pas vous parler au téléphone. Venez.

Trente minutes plus tard, Gannon entra dans la salle de rédaction.

Tandis qu'il se dirigeait vers le bureau de Fowler, il sentit qu'il se passait quelque chose d'important. Sur son passage, les conversations se taisaient. Ceux qui étaient au téléphone continuaient à parler, mais le suivaient d'un drôle de regard.

— Gannon !

Fowler traversait la section Metro pour venir à sa rencontre, la cravate desserrée, le col de chemise déboutonné, les manches retroussées jusqu'aux coudes. Il tenait dans sa main gauche la liste des articles du matin et l'agita pour désigner le box vitré qui lui servait de bureau.

— Là-dedans, tout de suite, dit-il.

Ils entrèrent ensemble et Fowler referma la porte derrière eux.

— Donnez-moi le portable que vous a fourni le *Sentinel*, ordonna-t-il sèchement.

Gannon le posa sur la table.

— Et aussi la Carte bleue.

— Je suis en train de payer pour hier soir ?

Il extirpa de son portefeuille la Carte bleue qui lui servait pour ses voyages et ses frais professionnels. Elle fit un petit bruit sec quand il la posa près du téléphone.

— Allez-vous tout de même me dire ce qui se passe ?

— Allez-vous continuer à prétendre que vous ne l'avez pas compris ?

Fowler glissa le téléphone et la carte dans le premier tiroir de son bureau.

— Compris quoi, Nate ?

Fowler fit signe à Kathy, sa secrétaire, de les rejoindre. Elle entra avec une enveloppe, la lui tendit et ressortit en laissant la porte ouverte derrière elle.

Fowler donna l'enveloppe à Gannon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Gannon.

— Vous êtes viré.

— Pardon ?

— Vous trouverez dans cette enveloppe vos indemnités de licenciement et vos congés payés.

Deux vigiles en uniforme vinrent se poster devant la porte de Fowler.

— Je ne voulais pas en arriver là, mais vous ne m'avez pas laissé le choix. Vos méthodes sont scandaleuses, je ne peux pas les cautionner. Kathy se chargera de récupérer vos affaires personnelles et de vous les envoyer.

Fowler adressa un signe de tête aux vigiles, deux hommes grands et imposants que Gannon ne connaissait pas.

— Attendez, Nate... Je ne comprends pas...

— Vous êtes vraiment à côté de la plaque, Gannon.

— Suivez-nous, monsieur, dit l'un des hommes d'un ton ferme.

Ils se dirigeaient vers l'ascenseur quand Paul Caprese, l'un des photographes du journal, s'avança pour prendre plusieurs clichés. Dans la cabine, la descente fut silencieuse et tendue. Ça puait l'eau de

toilette. Un tatouage en forme de toile d'araignée dépassait du col de chemise de l'un des hommes.

Les portes s'ouvrirent sur le hall d'accueil et sur Pete Martinez, autre journaliste du *Sentinel*, qui attendait, un petit appareil enregistreur à la main. Martinez emboîta le pas à Gannon, que les deux vigiles escortaient maintenant vers les portes de verre du *Sentinel*, en trotinant pour rester à leur hauteur.

— Pete, qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux ta réaction à propos de Styebek.

— Quelle réaction ? A quel sujet ?

Il posait la question quand il aperçut une meute de journalistes dans la rue. Il reconnut un certain nombre de visages. Il y avait aussi des voitures et des camionnettes.

Là, sur cette camionnette, ce n'était pas une antenne satellite ?

Les vigiles lâchèrent les bras de Gannon et les lumières témoins des caméras s'allumèrent, tandis que la meute se précipitait vers lui. Une forêt de micros s'avança, les questions fusèrent.

Gary Golden fit feu le premier.

— Jack, quel est votre commentaire à propos du geste de Mme Styebek ?

— De quel geste parlez-vous ?

— Elle a avalé un tube de cachets.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— D'après Styebek, ce serait votre faute. Elle n'a pas supporté que vous accusiez son mari devant témoin d'avoir des relations sexuelles avec des prostituées et d'avoir tué Bernice Hogan.

Jolene Peller savait maintenant qu'elle n'était pas seule dans sa prison de ténèbres.

Quand elle avait touché ce corps gémissant, elle avait eu si peur qu'elle s'était réfugiée sur son matelas en tremblant, tout en essayant d'intégrer cette nouvelle donnée : il y avait un être vivant à quelques mètres d'elle.

Ami ou ennemi ?

Elle haletait. Ses narines frémissaient.

Un flot d'adrénaline se déversa dans ses veines et elle se prépara instinctivement à se battre. Tout en s'efforçant de raisonner et de se calmer.

C'est peut-être Bernice.

Honteuse et furieuse contre elle-même, elle tira sur son bâillon, avec tant de rage qu'elle parvint à le desserrer un peu. A présent, elle respirait mieux.

Et elle pouvait parler.

Elle savoura quelques instants la sensation de ne plus avoir la mâchoire comprimée, puis avala plusieurs fois sa salive.

— Bernice ? murmura-t-elle enfin.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle se décida à ramper dans le noir, en direction du corps qui gémissait toujours.

— C'est toi, Bernice ? C'est moi, Jo. Ça va aller. Je vais nous tirer de là. Reste calme, je vais essayer de t'aider.

Le gémissement étouffé qui lui répondit quand elle palpa le corps allongé était celui d'une douce voix de femme.

Elle sentit sous ses doigts le tissu d'un T-shirt, sans doute, puis celui d'un jean. Des jambes. Des chaussures. Baskets ou tennis. Les jambes de la fille et ses chevilles n'étaient pas attachées. Jolene fit remonter sa main et rencontra un ventre plat, des courbes, l'armature d'un soutien-gorge. Cette femme avait de plus gros seins que...

Cette femme n'est pas Bernice.

La peau de la femme était tiède. En suivant la ligne de ses bras, elle arriva jusqu'au Scotch qui lui liait les poignets.

Elle chercha la nuque de la femme et rencontra un bâillon — un

tissu humide noué très serré, enfoncé entre sa mâchoire supérieure et sa mâchoire inférieure. Elle voulut le desserrer, mais la femme agita la tête, comme si elle tentait de lui résister.

— Ne bouge plus, laisse-moi t'aider. Je suis ton amie.

Le corps de la femme s'était mis à trembler. Jolene comprit qu'elle était en état de choc et voulut la prendre dans ses bras pour la rassurer, mais la femme la repoussa.

— Du calme, murmura Jolene. Laisse-moi m'occuper de ton bâillon.

La femme poussa un long gémissement, mais elle fit l'effort de s'immobiliser. Jolene put tirer sur le bâillon jusqu'à ce qu'il se détende un peu, suffisamment pour laisser entrer de l'air par la bouche.

— C'est mieux comme ça, non ? murmura-t-elle.

Elle n'obtint pas de réponse. La femme paraissait s'être endormie. Ou évanouie.

* * *

Dans cette prison sans lumière, le temps était impossible à évaluer.

Jolene n'avait aucun moyen de savoir depuis quand elle se trouvait là. Elle avait parfois la sensation d'être sous l'eau, plongée dans un fleuve sombre qui coulait dans une nuit éternelle. Comme sa compagne, elle sombrait dans le néant, puis reprenait conscience.

Qui était cette femme ? Comment était-elle arrivée ici ? Est-ce qu'elle savait quelque chose au sujet de Bernice ? Ou au sujet de celui qui les avait enlevées ? De l'endroit où il les emmenait ?

En tout cas, elle était en mauvais état.

Elle n'avait pas encore prononcé un mot.

Jolene lui caressa les cheveux et obtint en réponse un gémissement lugubre.

— Ça va aller, murmura-t-elle. Nous allons nous battre. Je peux être forte pour deux. J'ai une mère qui m'aime. J'ai un merveilleux petit garçon. Une vie nouvelle m'attend en Floride. Je veux vivre et je ne te laisserai pas tomber, tu verras.

La femme ne répondit pas.

— Je vais regarder dans tes poches, ajouta Jolene. Tu auras peut-être un objet utile.

Elle pensait à un téléphone portable. Une clé. Un couteau. Elle fit rouler la femme sur le côté pour fouiller les poches arrière de son jean. Rien. Elle vérifia les poches de devant, la gauche d'abord, dans laquelle elle trouva une petite boîte en plastique. Elle la secoua. Au bruit et à l'odeur de cannelle, elle identifia des petits bonbons.

Dans la poche droite, elle sentit quelque chose de dur. Elle glissa ses doigts à l'intérieur et en sortit un objet métallique.

Des clés.

En l'explorant du bout des doigts, elle sentit un anneau auquel étaient attachés plusieurs petites clés et un cylindre. Elle palpa prudemment le cylindre. Au bout, il était lisse comme du verre. Il y avait une sorte de petit bouton... Elle appuya. Une lampe miniature !

Un mince rai de lumière jaillit, révélant un horrible spectacle.

Jolene étouffa un cri.

Le visage de la femme était une bouillie de chair et de sang. Son T-shirt et son jean étaient souillés de sang brun coagulé.

Puis tout redevint noir.

Les piles du cylindre étaient tombées. Jolene entendit le bruit qu'elles firent en heurtant le sol, puis en roulant au loin, quelque part dans les ténèbres.

— Non !

Elle les chercha à tâtons, longuement, mais sans résultat. Impossible de mettre la main dessus. Elles avaient disparu dans une fissure, un trou, ou plus loin, dans les gouffres de l'enfer.

Jolene poussa un juron.

Les clés tintèrent quand elle posa sa tête dans ses mains. Elle avait encore devant les yeux le visage défiguré de la femme.

Quel monstre avait pu lui faire ça ?

Et pourquoi ?

Et qu'avait-il fait à Bernice ?

Reverrait-elle un jour sa mère et Cody ?

Elle se réfugia en rampant sur son matelas, se recroquevilla dans un coin et se mit à pleurer. Puis elle perdit de nouveau connaissance.

Bernice Hogan est seule sur le trottoir de Niagara Street. Un semi-remorque, avec juste la cabine, sans la remorque, passe près d'elle, puis disparaît dans la nuit. Quelques minutes plus tard, une voiture s'arrête. C'est une Chevy Malibu. La voiture repart. Bernice est toujours sur le trottoir. Puis un homme s'approche de Bernice. Est-ce Karl Stybeck ? Impossible à dire. Le trafic empêche de le voir. Puis Bernice disparaît. Elle n'est plus là. C'est comme si elle n'avait jamais existé.

L'inspecteur Michael Brent appuya sur le bouton « Stop » et prit le temps de réfléchir.

Est-ce que ces images étaient celles de la rencontre de Bernice Hogan avec son meurtrier ?

Tout en buvant un café dans un gobelet en carton aux couleurs des Buffalo Bills, il entrevit le sourire timide de Bernice Hogan sur une photo qui dépassait d'un dossier ouvert. Quand il regardait Bernice, il ne voyait pas une prostituée, mais une jeune femme qui n'avait pas mérité de mourir. Il se jura de la venger.

Mais pourquoi le tueur l'avait-il marquée ?

Brent médita sur la pièce à conviction clé, celle qu'Esko et lui avaient décidé de garder pour eux : l'énigmatique message que le meurtrier avait gravé sur le corps de Bernice Hogan.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien signifier ?

La question le taraudait depuis l'autopsie.

Je me raccroche un peu trop à mon travail, en ce moment, songea-t-il. Il avait l'estomac noué, comme chaque fois qu'il avait la sensation que quelque chose d'important lui échappait.

Il était 22 h 30 dans le bureau des enquêtes criminelles de la police d'Etat de la caserne de Clarence, section A, zone 2, et Brent travaillait encore avec Roxanne Esko.

— Qui est ce type ? demanda-t-il à l'écran, en remettant la vidéo

au début.

Il ne comptait plus les fois qu'il avait accompli ce geste.

Les techniciens de Batavia avaient fait ce qu'ils pouvaient pour améliorer la qualité des images, mais elle restait médiocre, floue — c'était un peu comme regarder à travers des carreaux un jour d'orage. Le magasin de musique Samson's, qui leur avait spontanément livré cette cassette, était ancien et équipé d'un système de sécurité obsolète.

Placée où elle était, la caméra n'avait capturé que des images partielles de la prostituée qui faisait le trottoir en face de Samson's. Les chiffres insérés en bas de l'écran indiquaient l'heure et la date. Ils avaient permis de préciser le moment de la disparition de Bernice, mais rien de plus. *Les dernières images de Bernice*. Le regard de Brent glissa vers Esko, qui avait cessé de s'intéresser à la vidéo pour s'occuper de paperasse.

— Les muscles de ton cou se contractent, Mike, déclara-t-elle tout en tapant sur le clavier de son ordinateur. A quoi tu penses ?

— A Jack Gannon. C'est un connard.

— Je sais, c'est un emmerdeur, mais il ne fait que son boulot, après tout. Ou, plutôt, il *faisait* son boulot.

— Il a foutu la merde dans notre enquête.

— Laisse tomber. Ça te fait perdre du temps de pester contre lui. Il n'est plus dans nos pattes. Il s'est fait virer. On bosse depuis 6 heures du matin. Pourquoi ne prendrais-tu pas une pause, pendant que je termine ?

Brent secoua la tête.

Il venait d'une longue lignée d'officiers de police qui n'étaient pas du genre à prendre des pauses. Son arrière-grand-père, Stanislaw Brentkozeska, avait été flic à Varsovie avant de s'installer aux Etats-Unis, où un officier de l'immigration avait cru bon d'écourter son patronyme.

« Bienvenue en Amérique, monsieur Brent. »

Le grand-père et le père de Brent avaient fait eux aussi carrière dans les forces de l'ordre. Brent avait perpétué la tradition en s'engageant dans la police d'Etat de New York, choix qui avait failli lui coûter la vie.

Il travaillait pour la police de la route près de Watertown quand il avait arrêté une voiture pour excès de vitesse. Pendant qu'il rédigeait sa contravention, une autre voiture l'avait percuté. L'accident lui avait laissé des maux de dos pour la vie et un caractère aigri.

L'hiver précédent, sa femme était morte d'un cancer, et cet événement lui avait brisé le cœur. On devinait à ses yeux las et à son sourire fugitif qu'elle lui manquait. Il pensait à elle tous les jours. Il attendait avec impatience sa retraite, qu'il devait prendre dans quelques mois. Brent était un ours solitaire, mais il reconnaissait

intérieurement que sa collaboration avec Esko égayait un peu sa vie.

Roxanne Esko avait fait un mariage heureux, avec un gérant de magasin de meubles qu'elle avait rencontré en cherchant un lit au centre commercial Eastern Hills.

Pendant qu'Esko entraînait des données dans son ordinateur, Brent ôta ses lunettes bifocales et relut ses notes.

Ils connaissaient Karl Styebek depuis longtemps, depuis l'acte de bravoure qui avait fait de lui un héros de la communauté, et aussi par le travail qu'il accomplissait en tant que bénévole. Mais Brent avait recueilli plusieurs dépositions de prostituées qui déclaraient que Styebek les abordait pour leur faire la morale, puis pour les insulter. Elles assuraient également qu'il avait un penchant pervers pour les jeunes.

Styebek était-il un prédateur ?

Ces femmes avaient vu Styebek parler à Bernice dans Niagara Street, la nuit où celle-ci avait disparu. L'une d'elles leur avait même fourni la plaque d'immatriculation d'une voiture de location, une Chevy Malibu qui avait permis de remonter jusqu'à Styebek.

Pourquoi avait-il utilisé une voiture de location plutôt qu'une voiture de flic banalisée ?

Interrogé, Styebek restait vague, tout en reconnaissant qu'il avait effectivement rencontré Bernice ce soir-là. Il prétendait être sorti pour protéger les filles d'un chauffeur routier qui les effrayait.

Vraiment ? Et personne n'avait pensé à relever la plaque du camion conduit par ce chauffeur ? Et pourquoi Styebek se serait-il préoccupé de protéger les filles ? Protéger les filles, c'était un réflexe de souteneur.

C'était à ce moment-là que Brent avait pensé à la théorie du complice. Styebek n'était peut-être pas le seul à être impliqué dans le meurtre de Bernice. Il était possible qu'il se protège et qu'il couvre son partenaire.

Pour éviter que Styebek se doute qu'il était leur suspect, Brent lui avait demandé de les seconder dans leur enquête. La tactique était risquée, mais elle pouvait porter ses fruits.

Il avait réclamé la Chevy Malibu. L'agence de location acceptait de coopérer, et avait promis de l'apporter à Buffalo pour que le labo puisse l'analyser et comparer les empreintes des pneus à celles relevées près de la scène de crime. Mais l'opération prendrait du temps, car la voiture se trouvait en ce moment à Pittsburg.

Et, en attendant, ils n'avaient aucune preuve matérielle.

Le bureau du procureur considérait qu'ils n'avaient rien de tangible pour inculper Styebek, pas même assez d'éléments pour justifier un interrogatoire.

Pas encore.

L'ennui, c'était que Styebek se méfiait, à présent, à cause de ce

crétin de Gannon et de son prétendu scoop. Brent avait découvert l'article en sortant de chez lui le matin, et ça l'avait foutu tellement en rogne qu'il s'était retenu de démolir à coups de pied un distributeur du *Sentinel*. Il aurait bien aimé savoir qui avait renseigné Gannon. Qui, dans les forces de l'ordre, parmi ses collègues, avait compromis le déroulement de son enquête.

Le cliquetis du clavier d'Esko résonnait dans le bureau vide. Brent se servit du café et passa au dossier Jolene Peller.

Il s'agissait apparemment d'un banal dossier de disparition, mais cette disparition avait pris une tout autre dimension depuis que Gannon avait retrouvé le billet de car de Jolene près de la scène de crime. Un ticket pour Orlando, payé par l'association pour laquelle travaillait Styebek.

Le FBI avait été aussitôt prévenu.

Brent était surpris de l'opiniâtreté de Gannon, laquelle lui inspirait en secret un certain respect. Il regrettait un peu de ne pas pouvoir collaborer avec lui. La marche de l'enquête en aurait peut-être été activée.

Ce n'était pas lui, ni Esko, qui avait exigé que le *Sentinel* publie un démenti. Il ne savait pas d'où ça venait. Le bruit courait que c'était le bureau du procureur qui avait fait pression sur Fowler, le directeur du journal. Possible... Styebek avait l'air de bien connaître Fowler, dont la femme, Madeline, travaillait justement pour le bureau du procureur.

Et puis il y avait l'étrange geste de la femme de Styebek. Elle avait avalé des cachets et de l'alcool, soi-disant parce que Gannon avait accusé son mari devant témoin. Mais Brent se demandait si Alice Styebek n'avait pas craqué pour une raison beaucoup plus grave.

Au fait...

— Rox, tu as appelé l'hôpital pour demander des nouvelles d'Alice Styebek ?

— Elle n'est pas encore tirée d'affaire, répondit Esko tout en continuant à taper sur son clavier.

— Et Karl ? J'aimerais bien lui poser quelques questions.

— Il va falloir attendre un peu. Il est à l'hôpital, auprès de sa femme.

Brent vérifia sa montre.

— Tu en es où, Rox ?

— J'ai presque terminé.

Roxanne s'apprêtait à soumettre leur affaire au ViCAP, dont elle faisait défiler le formulaire sur son écran.

Le ViCAP était un programme national destiné à collecter des informations relatives aux disparitions et aux crimes violents — en particulier, les meurtres en série — afin de les comparer. Il s'agissait

de détecter des points communs entre des crimes apparemment indépendants, pour repérer un éventuel tueur en série. Faire appel au ViCAP impliquait de partager tous les secrets de l'enquête, et certains inspecteurs n'aimaient pas beaucoup ça.

Mais Esko croyait au ViCAP.

Leurs données seraient transmises aux experts de l'antenne du FBI, à Albany, puis à Quantico, où tout était rassemblé.

Elle relut le rapport d'autopsie, puis passa en revue les photos de Bernice Hogan prises sur la scène de crime.

Au cours de sa carrière, elle avait vu pas mal d'atrocités, mais rien de comparable à ça. En découvrant le cadavre de Bernice, elle avait réussi à garder son sang-froid.

Mais chez elle, sous la douche, elle avait craqué.

Et maintenant, en revoyant ces photos, elle se sentait de nouveau au bord du malaise.

Elle déglutit péniblement et referma le dossier.

Ils devaient coïncider ce type.

— C'est bon, Mike. J'ai terminé. Je peux envoyer.

— Tu as tout mis ? Tout ce qu'on savait ?

— Oui.

— O.K.

Esko envoya les données puis se massa les tempes.

— Mike, tu crois que notre type n'en est pas à sa première fois ?

— Je ne sais pas, répondit Brent tout en se plongeant dans le dossier Jolene Peller. Mais je tiens à l'empêcher de recommencer.

Gannon contemplait fixement la mousse au fond de son verre vide.

L'air du bar était vicié et charriait, en plus de la fumée, les lamentations des chanteurs de blues installés sur l'estrade. Il tapota le rebord de son verre.

— Vous êtes certain de vouloir un autre verre, monsieur ? demanda le barman.

Gannon laissa la question rebondir dans son crâne, parmi les débris des récents cataclysmes de sa vie.

— Oui, j'en suis certain, répondit-il.

— Je veux bien vous en servir encore un, mais ce sera le dernier.

Dommage... Gannon aurait pu passer la nuit dans ce bar où il commençait à se sentir chez lui. Après huit bières, l'endroit ne lui paraissait plus si déplaisant. Moins vide que son autre maison. Il aimait bien la déco : le motif en forme de diamant du linoléum rayé, les lambris, le vieux juke-box, les photos en noir et blanc retraçant les moments forts de l'histoire de Buffalo.

Mark Twain avait dirigé un journal ici.

Jack London avait fait de la prison dans le coin.

Un président, sur l'un des clichés, faisait signe depuis un train.

Gannon adressa, lui aussi, un petit signe au président.

Adieu au grand Jack Gannon, celui qui était passé si près du prix Pulitzer.

Bienvenue au minable qui a poussé la femme de Styebek au suicide.

Salut, Jack. C'était écrit sur le mur, et aussi dans la lettre de son pote qui vivait en Ethiopie et qui lui avait même envoyé un formulaire d'inscription. Il ferait peut-être bien de suivre son conseil, de laisser tomber le journalisme pour enseigner l'anglais à Addis-Abeba.

— La dernière, prévint le barman.

Gannon prit dans ses mains le verre humide de mousse. Oui, c'était vraiment dommage. Il avait foutu sa carrière en l'air, perdu dix ans de sa vie, perdu ses parents, sa sœur, son rêve.

Il s'était perdu lui-même.

Il but une longue rasade.

Les nouvelles locales défilaient justement sur l'écran muet au-dessus du bar. Gannon vit une photo du visage de Styebek, le flic héros, puis quelques images de la scène de crime, suivies d'une photo de Bernice Hogan, celle de sa carte d'étudiante, puis ce fut lui, filmé à la sortie du *Sentinel*, quand on venait de le virer.

Il se détourna et but quelques gorgées de bière.

Qu'est-ce qui s'était passé pour que ça tourne aussi mal ?

Tout au fond de son esprit, le doute commençait à germer. Était-il possible, après tout, qu'il se soit trompé au sujet de Styebek ?

Il vida son verre, eut un haut-le-cœur, dodelina de la tête. Il voyait trouble. Mais, dans son crâne, il y avait une idée parfaitement claire.

Il ne s'était pas trompé.

Styebek était mêlé à ce crime. Ce flic menait une double vie.

Gannon décida qu'il était temps de cesser de se lamenter sur son sort et de faire éclater la vérité.

Son téléphone se mit soudain à sonner.

Il fouilla dans ses poches de veste. Le téléphone sonnait et sonnait. Il enfonça ses deux mains dans ses poches de jean. Pas de téléphone. Mais où était-il, merde ? Le barman s'approcha, le sortit délicatement de sa poche de chemise et le lui tendit.

— Saalut... Ici, Jack Gannon, ancien journaliste du *Buffalo Sentinel*, annonça-t-il d'une voix pâteuse.

— Jack, c'est Adell. Je t'appelle d'une cabine. Il y a une brèche.

Gannon répondit quelque chose, puis sa tête, suivie de son téléphone, heurta le comptoir.

* * *

Gannon ne se souvenait pas de s'être endormi.

Ni comment il était arrivé là. Ni ce qu'il avait fait avant de sombrer. Il se trouvait sur un canapé inconnu, on avait posé sur lui une couverture, le salon était petit et agréable, dans la pénombre. Il portait toujours ses vêtements, ses chaussures étaient posées sur le sol près de lui. Il avait la bouche sèche. Sa tête, pourtant calée par un oreiller moelleux, lui faisait mal.

Du café. Ça sentait le café.

Il aperçut Adell Clark dans la pièce voisine.

Le bar.

C'était ça... Il était allé dans un bar pour ruminer sa mise à mort. Il s'était soulé. Adell avait appelé.

— Bonjour, Jack.

— Comment j'ai atterri ici ?

— Le barman a pris ton téléphone pour m'expliquer que tu étais ivre mort. J'ai pris ma voiture. On t'a fait monter dedans et j'ai réussi,

au prix de quelques efforts, à t'allonger sur ce canapé.

— Merci.

— Je t'en prie. Des œufs ?

— Seigneur, non !

— Du café ?

— Je voudrais d'abord utiliser ta salle de bains.

Il se doucha, puis retourna dans la cuisine, où il trouva son portefeuille sur le comptoir et ce qu'il contenait entassé à côté.

— Il est tombé de ta poche cette nuit, dans mon allée. J'ai tout laissé comme ça, parce que j'ai pensé que tu préférerais ranger toi-même.

Adell posa une tasse de café noir devant lui.

— Je n'ai pas cherché à fouiller mais, en ramassant, j'ai vu les photos de tes parents et de Cora. Tu es toujours à la recherche de ta sœur ?

Gannon contempla les clichés éculés par le temps, puis les glissa à leur place.

— Non, pas vraiment, répondit-il.

Il porta sa tasse de café à ses lèvres et but.

— Tu as parlé d'une brèche hier soir, non ?

— Des appels ont été passés depuis le portable de Jolene Peller, après sa disparition, en dehors de l'Etat de New York. Et devine à qui ils étaient adressés ?

Gannon leva les yeux vers elle, attendant la réponse.

— A Karl Styebek, assura-t-elle.

— Ça signifie que Jolene Peller pourrait être encore en vie, conclut-il.

— Ça signifie surtout que Styebek est mêlé à sa disparition.

Alice allait s'en sortir. Il fallait qu'elle s'en sorte.

Une odeur oppressante de désinfectant saturait la pièce dans laquelle Karl Stybeck attendait. Il contempla les murs tristes, les ternes banquettes de vinyle, les vieux exemplaires du *Readers's Digest* et de *People*, l'horloge placée au-dessus du bureau des infirmières qui égrenait les secondes.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis ce matin ?

Quand il s'était aperçu qu'Alice ne se réveillait pas, il avait appelé les secours.

Une ambulance était arrivée en faisant hurler sa sirène.

D'après le médecin, il s'agissait d'un accident. Alice avait bu, lors de la soirée, et avait eu la main trop lourde sur les cachets. « Un mélange d'alcool, de somnifères et d'angoisse », avait-il dit.

Justement, il entrait dans la salle d'attente.

— Est-ce qu'elle va s'en remettre ? lui demanda Stybeck en se levant pour aller à sa rencontre.

— Son état est stable, oui.

Stybeck alla se rasseoir, passa ses mains sur son visage ravagé de fatigue et d'inquiétude, puis fit l'inventaire des calamités qui s'accumulaient. Le meurtre, les accusations de Gannon, l'enregistrement des derniers instants de Bernice Hogan, qui le désignait comme son assassin.

Et soudain, dans cette salle d'attente, devant la chambre d'hôpital de sa femme, il comprit qu'il s'était trompé pendant toutes ces années. Il n'était pas libéré de la malédiction familiale.

Il devait à tout prix y mettre fin.

Il devait se préparer à ce qui devait être accompli. Se souvenir... Accepter un saut dans le passé, exhumer pour lui-même un secret enterré depuis longtemps, retourner aux racines du mal qui coulait dans son sang.

Retourner en 1937, à Brooks, dans le sud-est de l'Alberta, Canada...

D'impressionnants nuages de poussière montaient du chemin de terre desséché, soulevés par le pick-up qui traversait la prairie désolée.

Norris Selkirk était au volant. Sa mère, Vida, était assise près de lui. Le ciel et l'inquiétude se reflétaient dans ses yeux, qui scrutaient l'horizon sans fin.

Pas un signe de vie depuis des kilomètres, dans ce paysage de prairies desséchées où le peuple pied-noir venait autrefois chasser les grands buffles — avant la signature des traités et l'arrivée des colons blancs.

Ce matin, Vida avait annoncé à son mari qu'elle voulait que leur fils l'emmène chez les Rudd.

— Pour quoi faire ? J'ai besoin de Norris ici pour conduire le tracteur.

— Clydell et Eva n'étaient pas à l'église. Leurs enfants ne se sont pas montrés à l'école. Je suis inquiète. On parle d'un tueur qui s'est évadé de Stony Mountain, dans le Manitoba, et qui se dirige vers l'ouest.

— Vida, on a assez de soucis comme ça avec nos propres affaires.

— Nos affaires, tu t'en occupes. Moi, je vais voir si Eva a besoin d'aide. Ils sont peut-être malades.

Le mari de Vida avait grommelé, comme la plupart des hommes quand il s'agissait de Clydell Rudd, ou de quoi que ce soit en rapport avec lui.

Le terrain des Rudd se trouvait en bordure du comté de Newell. Clydell tenait sa femme Eva, leurs cinq filles et leur petit garçon, à l'écart de la communauté.

Excepté pour se rendre à l'église, ils quittaient rarement leur propriété.

Ses deux plus grandes filles, déjà adultes, auraient dû chercher un mari, mais il leur interdisait de se montrer en ville.

De drôles de bruits couraient sur Clydell et sa famille.

On avait prétendu qu'une des filles de Clydell attendait un bébé. Certains assuraient que Clydell avait un passé de criminel, ou qu'il devait de l'argent à la mafia de Chicago. Des gens auraient vu Clydell en train de picoler un breuvage qu'il distillait lui-même, courant nu sur ses terres, invectivant la lune.

Mais, en vérité, personne ne savait rien sur Clydell Rudd, et Vida n'accordait aucune importance à ces racontars farfelus.

Elle tenait à s'assurer qu'Eva et ses enfants allaient bien. Ici, la vie et les hommes étaient durs. Entre elles, les femmes se montraient solidaires.

Quand ils étaient arrivés en vue du vieux ranch des Rudd, Vida avait tout de suite remarqué que leur vieille Dodge verte était là, mais qu'il n'y avait pas de linge étendu devant la maison.

Ce qui était bizarre.

Avec cinq enfants, Eva et les filles faisaient tous les jours la lessive, c'était forcé.

Norris avait arrêté le pick-up et éteint le moteur, puis il était descendu et avait sifflé pour appeler les chiens, qui auraient dû accourir aussitôt.

Mais rien ne s'était produit.

Les poules avaient l'air agitées, c'était une tempête de caquetages dans le poulailler. En approchant de la maison, Vida avait eu la drôle d'impression qu'elle n'était pas habitée. La porte d'entrée, ouverte, se balançait en grinçant, comme pour l'inviter à avancer.

Ou comme pour lui conseiller de faire demi-tour.

— Eva ? avait appelé Vida. Clydell ?

Personne n'avait répondu.

Trois grosses souris étaient sorties ventre à terre de la maison, en passant par la porte d'entrée.

— Il y a quelqu'un ?

Rien.

En franchissant le seuil, Vida et Norris avaient été saisis par l'odeur pestilentielle qui flottait à l'intérieur.

— Eh ben ! avait lancé Norris.

Leurs yeux s'accoutumant peu à peu à la demi-pénombre, ils avaient traversé le petit salon. Les appels de Vida emplissaient le silence. Rien ne semblait anormal, à part le silence, justement. Un silence trop parfait, comme si la vie avait quitté cette maison.

Puis Vida et Norris avaient entendu une sorte de bourdonnement.

Ils avaient échangé un regard.

Quand ils s'étaient approchés de la première chambre, le bourdonnement était devenu plus fort. Norris avait poussé la porte. Et là, ils avaient compris ce que c'était.

Ils en avaient frissonné d'horreur.

Les deux silhouettes allongées sur le lit étaient couvertes de mouches.

La première pensée de Vida avait été que ces silhouettes ressemblaient à des épouvantails macabres fabriqués à la hâte par un cinglé. Une matière d'un brun rouge souillait leurs visages aux yeux fixes et ouverts, ainsi que la partie supérieure de leurs corps. Vida avait eu du mal à reconnaître Clydell et Eva. De grosses taches et de longues rigoles de sang éclaboussaient le mur au-dessus de la tête de lit — le tableau des montagnes Rocheuses auquel Eva avait tant tenu de son vivant n'avait pas été épargné.

— Seigneur Jésus-Christ ! s'était exclamé Norris, comme son père quand il jurait.

Dans la chambre suivante, ils avaient trouvé les trois plus jeunes filles, dans le même état, chacune dans son lit. Sous le bras de l'une d'elles, une poupée de chiffon les fixait avec des yeux écarquillés.

Vida avait poussé un cri étouffé, puis ils avaient poursuivi, dans le couloir, vers le grenier, où se trouvait le lit du petit garçon de treize ans, Deke.

Son lit était vide.

Pas de taches de sang. Norris avait touché les draps, qu'il avait trouvés froids et secs.

— Deke ! avait appelé Norris en s'emparant d'un tisonnier.

N'obtenant pas de réponse, ils s'étaient lentement dirigés vers la dernière chambre, celle où dormaient les deux filles aînées. L'odeur et le spectacle étaient identiques à ceux des deux premières. On aurait dit qu'un fou furieux avait bombardé les murs avec de la peinture rouge.

— Regarde, avait dit Norris en montrant quelque chose du doigt.

L'une des filles paraissait comme surélevée. Son corps s'élevait et retombait doucement, comme s'il tremblait. Norris avait remarqué un bras qui ne lui appartenait pas, une main, puis une paire d'yeux qui les observait.

Il y avait quelqu'un sous ce corps, et ce quelqu'un était en vie !

— C'est Deke !

L'unique garçon de la famille Rudd avait survécu en se cachant sous le corps de sa sœur assassinée.

* * *

A la suite de cet événement, le monde entier avait défilé dans la propriété des Rudd, dans le nord de Brooks.

Il y avait d'abord eu la police montée du Canada, tout un détachement venu de Calgary, à quelque quatre-vingts miles à l'ouest de là, puis celle de Medicine Hat, à peu près à la même distance, mais à l'est. Un légiste de Calgary et son équipe n'avaient pas tardé à suivre, puis ç'avaient été les experts de la police, les journalistes de la presse écrite et ceux des stations de radio de Calgary, de Toronto, de Vancouver, et même des Etats-Unis. Un peu plus tard, la presse internationale avait envoyé des correspondants. Les premiers reportages avaient attiré des curieux depuis Edmonton, Red Deer, Swift Current, Winnipeg, le Montana, le Dakota du Nord, le Minnesota.

Tout le monde voulait voir.

SEPT MEMBRES D'UNE FAMILLE RETROUVÉS ÉGORGÉS.
LE CADET, UN JEUNE GARÇON DE TREIZE ANS, SURVIT
EN SE CACHANT SOUS UN CADAVRE.

* * *

La presse n'avait quitté les lieux qu'après l'enterrement, qui avait été d'autant plus un crève-cœur qu'aucun parent des Rudd, ni du côté de Clydell ni de celui d'Eva, n'y assistait.

Ni l'un ni l'autre n'avait de famille.

Vida Selkirk aurait voulu accueillir Deke chez eux, mais ils n'avaient pas les moyens d'élever un enfant de plus. La loi l'avait confié aux services sociaux d'Alberta, qui s'étaient occupés de lui trouver un foyer et l'avaient

aidé à coopérer avec la police montée.

« Il y avait du bruit, des ombres. Je ne me souviens que de ça. Et après, plus rien. Plus de bruit. Je me suis levé et j'ai fait le tour des chambres. J'ai secoué tout le monde. J'ai essayé de les réveiller. Et puis j'ai compris qu'ils étaient morts. Je me suis dit que l'assassin allait revenir pour me tuer. Alors, je me suis glissé sous ma sœur et j'ai fait le mort jusqu'à ce que quelqu'un vienne à mon secours. »

Les enquêteurs avaient conclu que le tueur avait oublié Deke, qui dormait dans le grenier, et dont le petit lit n'était pas visible dans le noir.

Ils avaient montré à l'enfant des photos de l'évadé de Stony Mountain, mais Deke n'avait pu l'identifier.

« Il faisait trop sombre. »

Les premiers articles sur le bilan des victimes comportaient néanmoins une erreur.

Deke était bien l'unique survivant de la tuerie qui avait décimé sa famille, mais Tilley Rudd, la plus âgée des filles, n'était pas morte. On l'avait emmenée à l'hôpital de Calgary, où elle avait passé quelques jours, avant de succomber à ses blessures.

Etant donné les circonstances et le bruit qu'avait fait l'affaire, de nombreux couples avaient proposé d'accueillir le petit Deke. Il avait finalement été adopté par un pasteur américain et sa femme, lesquels habitaient Brooks, à l'époque.

— Bonjour, Deke, je m'appelle Gabriel Styebek, lui avait dit le pasteur.

C'était un homme grand, avec une barbe comme celle d'Abraham Lincoln, un visage sévère, un sourire qui ressemblait à une grimace de souffrance.

— Voici ma femme, Adolpha. Nous serons désormais ton père et ta mère.

Adolpha avait acquiescé en silence en prenant dans ses mains le visage de Deke.

Des mains glacées, comme celles de ses sœurs mortes.

Quelques mois après avoir adopté Deke, les Styebek avaient déménagé au Texas, près de Lufkin. Ils avaient envoyé Deke dans une école religieuse où les professeurs, tous de sexe masculin, le frappaient avec un bâton quand il récitait mal les Saintes Ecritures. Il n'avait qu'une envie, ficher le camp et s'engager pour aller se battre avec les soldats américains, comme le faisaient les gars les plus âgés de la ville, mais il n'en avait pas eu l'occasion.

Après avoir obtenu son diplôme de fin de lycée, Deke avait trouvé un boulot en tant qu'agent pénitentiaire dans une prison d'Etat du Texas, à Huntsville. Ce travail lui avait plu. Il s'était mis à étudier en secret les dossiers des détenus, dans l'espoir de retrouver celui qui avait assassiné sa famille.

Comme son père, Deke était un solitaire mais, au bout de quelques années, il en avait eu assez de vivre seul. Un soir d'été, il avait trouvé le courage de se rendre à une fête locale, près de Trinity. Là, il avait remarqué une jeune femme esseulée qui se tenait debout contre un mur. Il lui avait souri, lui avait dit qu'il la trouvait jolie, l'avait invitée à danser.

Elle s'appelait Belva Denker.

Ils avaient commencé à se fréquenter.

Belva était institutrice. Son père, un fermier, était mort, écrasé par son propre tracteur. Sa mère l'avait suivi deux ans après. Belva vivait seule dans une chambre du centre-ville et elle rêvait d'avoir une famille.

Comme Belva, Deke voulait fonder une famille. Belva était tombée amoureuse de lui. Il était le seul homme à l'avoir invitée à danser, le seul qui lui ait jamais souri, le seul qui l'ait trouvée jolie.

Deke lui avait raconté comment il était devenu orphelin à l'âge de treize ans après le drame qui avait anéanti sa famille. L'assassin n'avait jamais été retrouvé. Deke lui avait avoué son secret : lui, il le recherchait toujours.

Belva avait compris, ou cru comprendre, sa quête. Elle en avait mesuré l'importance le jour où il l'avait emmenée au lac pour nager, quand elle avait vu les épées tatouées en croix sur son dos.

— « J'abattrai alors le bras d'une terrible colère, d'une vengeance furieuse... », avait-elle lu tout haut.

— C'est tiré de la Bible, du livre d'Ezechiel, avait expliqué Deke.

Belva avait suivi du bout des doigts les lignes des épées. Depuis ce jour, elle avait voué une admiration sans bornes à cet homme noble, courageux, qui combattait le mal. Il était devenu son héros.

Un an après leur rencontre, ils s'étaient mariés.

Au bout de quelques années, Belva avait donné naissance à leur premier enfant, un fils.

Karl Stybeck.

Deux ans plus tard, après un accouchement difficile qui avait failli lui coûter la vie, elle avait eu un second fils.

Orion Stybeck.

La petite famille s'était installée sur un terrain isolé et boisé, en dehors de Huntsville.

Deke avait obtenu un poste dans l'équipe chargée des exécutions, ce dont il avait tiré une grande fierté. Certains prétendaient même qu'il prenait du plaisir à escorter les condamnés jusqu'à leur mort.

* * *

— Excusez-moi, monsieur Stybeck..., dit une infirmière. Vous pouvez voir Alice, à présent.

— Est-ce qu'elle s'en remettra ?

— Elle est sonnée, mais ses jours ne sont plus en danger. Les signes

vitaux sont normaux.

— Merci, répondit Styebek d'un ton plein de gratitude.

Il tâcha de se nourrir de l'énergie que lui insufflait cette nouvelle.

Il allait en avoir besoin pour mener un combat décisif.

Un téléphone argenté était posé devant Anthony Sloan.

Il clignotait, de plus en plus faiblement, comme un cœur qui va bientôt s'arrêter de battre.

Ce téléphone était celui de Jolene Peller.

L'agent spécial Ron Garvin, du FBI, et l'inspecteur Mike Brent, de la police d'Etat, faisaient face à Sloan, de l'autre côté d'une table vernie, dans une salle bien éclairée du bureau de police de Las Vegas situé près du boulevard Martin-Luther-King. La climatisation du bâtiment ronronnait dans le silence.

Sloan transpirait.

— Où est Jolene Peller ? demanda Brent.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette femme.

— Quand allez-vous nous dire la vérité ? insista Brent.

— Et vous, quand allez-vous me dire pourquoi je suis là ? rétorqua Sloan. Vous avez débarqué dans ma chambre d'hôtel en brandissant vos badges et vous m'avez demandé de vous accompagner, mais, depuis une heure, vous refusez de me dire ce que vous me reprochez.

— Vous savez très bien ce qu'on vous reproche, Tony, rétorqua Brent.

— On vous a localisé parce que vous aviez laissé ce téléphone allumé, précisa Garvin. C'est ce téléphone qui nous intéresse.

— Comment avez-vous eu ce téléphone ? insista Brent.

— Je vous ai déjà expliqué que je l'avais embarqué par erreur. Il est identique au mien.

— Identique ? répéta Garvin en posant sur la table un téléphone plat et noir. Voici votre appareil, Tony. Aucune ressemblance.

L'index de Brent se posa sur le téléphone argenté.

— Ce téléphone appartient à Jolene Peller, une jeune femme qui vit à Buffalo, dans l'Etat de New York, et dont la disparition a été signalée par sa mère. Cette disparition est liée à un homicide de Buffalo. Vous êtes mécanicien dans l'Illinois, vous vous trouviez à Las Vegas, et vous appeliez avec un téléphone appartenant à une femme disparue. Vous nous mentez.

Sloan déglutit.

— Tu as entendu ça, Mike ? demanda Garvin. J'ai l'impression que la gorge de Tony vient de rétrécir.

— Où est Jolene Peller ?

— Je ne sais pas.

Brent mit la photo de Jolene sous le nez de Sloan, qui secoua la tête.

— Je le jure, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Pourquoi avez-vous appelé chez Karl Styebek ?

— Qui est Karl Styebek ?

Brent montra cette fois une photo de Styebek.

— Ce téléphone a servi à appeler Karl Styebek à Buffalo, dit-il. Comment le connaissez-vous ?

— Jamais vu de ma vie. Jamais entendu parler de lui.

Brent acquiesça et décida d'aborder les choses sous un autre angle.

Il feuilleta ses notes, puis la chemise contenant les documents qu'il avait reçus du FBI avant de monter avec Esko dans un avion pour le Nevada — un vol de nuit mouvementé, de Buffalo à Detroit.

— Je suppose que vous vous considérez comme un homme respecté et qui a réussi, dit Brent.

Sloan ne répondit pas.

— Vous avez commencé comme mécano et, maintenant, vous êtes concessionnaire d'un garage possédant six ateliers de réparation... Où ça, déjà ? demanda Brent.

— A Naperville, répondit Sloan.

— Naperville, c'est ça. Vous avez travaillé dur pour monter votre affaire en partant de rien, je parie. Vous êtes venu à Las Vegas cette semaine pour retrouver des potes et vous payer du bon temps. Vous avez passé quelques coups de fil... Environ neuf cents, rien que ça !

Brent parcourut une page.

— Nous en avons la liste ici.

Sloan garda le silence.

— Votre femme est enseignante, poursuivit Brent. Votre fille est inscrite chez les scouts. Votre fils joue en petite ligue. Vous faites partie des entraîneurs de son équipe, d'après ce que vous nous avez dit tout à l'heure dans la voiture.

— On dirait que vous avez une chouette vie, Tony, lâcha Garvin.

— Vous savez, ce truc qu'on dit : « Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas », reprit Brent. Eh bien, ça ne se vérifie pas toujours. Je voudrais vous donner quelques pistes de réflexion. Pensez à votre femme, à vos enfants, à votre boulot... Essayez d'imaginer ce qui se passera si le FBI vous inculpe.

— Si on m'inculpe ? Mais pour quel motif ? Pour avoir utilisé un portable égaré ?

— Pour obstruction à la justice. Quand les journaux publieront que

Tony Sloan est mêlé à la disparition d'une mère célibataire de Buffalo, ça risque de faire du bruit, dans votre charmante petite ville.

Brent sortit d'un dossier la photo de Jolene Peller et la poussa en direction de Sloan. Puis il posa à côté la photo d'étudiante de Bernice Hogan.

— Et qu'est-ce que ce sera, quand ces mêmes journaux diront que vous êtes mêlé au meurtre d'une femme assassinée dans des conditions particulièrement atroces..., poursuivit-il.

— Seigneur ! gémit Sloan en détournant le regard des deux photos. C'est une erreur. Je n'ai jamais mis les pieds à Buffalo de ma vie. Je ne connais pas ces femmes.

— Dans ce cas, expliquez-nous comment ce téléphone est arrivé jusqu'à vous.

Sloan se tut.

— Comment vous êtes-vous procuré le téléphone de Jolene Peller ?

— Je l'ai pris.

— A Jolene ?

— Non. A personne. Quelqu'un l'avait oublié. Je l'ai pris.

— Où ? Quand ?

— Dans un relais autoroutier. Juste avant de monter dans l'avion pour Vegas. J'allais à O'Hare. J'avais besoin d'essence et j'ai donc fait le plein en chemin, avant d'arriver à l'aéroport.

Brent prit des notes.

— Ensuite, j'ai payé et je suis allé aux toilettes. C'est là que je l'ai trouvé. Quelqu'un l'avait laissé sur une étagère au-dessus des lavabos.

Sloan contempla fixement le téléphone posé sur la table.

— J'étais seul. J'ai pris le téléphone pour le déposer au bureau de la station, puis, brusquement, une idée stupide m'a traversé l'esprit. Pourquoi ne pas le garder et m'amuser un peu ? Alors, je l'ai gardé. Comme ça, sur un coup de tête, je l'ai pris et je suis parti avec. A Las Vegas, je l'ai allumé et j'ai passé des coups de fil. J'avais l'intention de le laisser dans les toilettes à McCarran. Je ne sais rien de tous ces gens dont vous me parlez. C'est la vérité, je vous le jure.

— Soyez un peu plus précis à propos du relais autoroutier, dit Brent.

— C'était le Thousand Mile Truck Stop, sur la portion de l'Interstate 294 qu'on appelle « The Ike », à hauteur de West Lake Street et de North Avenue.

— Avez-vous vu Jolene Peller ou Karl Stybeck dans ce relais ?

— Non ! Même si je les ai vus, comment je le saurais ? Je ne les connais pas !

— Avez-vous réglé votre essence par carte bancaire ? demanda Brent.

— Oui.

Garvin lui glissa un bloc-notes et un crayon.

— Notez tout ça. Date, heure, numéro de votre carte. Ecrivez-nous aussi comment vous avez trouvé et utilisé ce téléphone.

* * *

Un grand miroir sans tain était installé dans la pièce où l'on interrogeait Sloan. De l'autre côté, il donnait sur un bureau plongé dans la pénombre. A l'intérieur de ce bureau, l'agent spécial Reba Jensen, du FBI, vérifiait en direct sur son ordinateur les informations récoltées par ses collègues. L'inspecteur Roxanne Esko était assise à côté d'elle. Elle parlait tout bas au téléphone et prenait des notes.

Quand Sloan eut terminé sa déposition, Brent et Garvin rejoignirent Esko et Jensen. Ils s'entretenaient par téléphone avec des agents du FBI qui se trouvaient dans l'Illinois, à la station-service où s'était arrêté Sloan, et avec ceux qui étaient en route pour le Thousand Mile Truck Stop. Ils tinrent également au courant la police de l'Etat de New York.

Au bout des trois heures qui suivirent, l'équipe des enquêteurs corrobora les dires de Sloan. Ils confirmèrent également qu'au moment où Bernice Hogan avait disparu, le soir de sa mort, Sloan se trouvait à Naperville.

Sloan fut raccompagné à son hôtel sans être inculpé.

Pendant ce temps, les agents du FBI menaient l'enquête au relais autoroutier indiqué par Sloan pour tenter de déterminer si Jolene Peller ou Karl Stybebeck y étaient passés et, sinon, qui avait laissé le portable de Jolene dans les toilettes pour hommes.

* * *

A 23 h 45, cette nuit-là, un MD-80 quitta Las Vegas pour Chicago, avec une correspondance pour Buffalo. Brent s'endormit tout de suite après le décollage, Esko alluma son ordinateur.

Elle fixa pendant un long moment la photo de Bernice Hogan, tout en songeant au spectacle horrible qu'ils avaient découvert près d'Ellicott Creek. Puis elle s'occupa de mettre à jour le dossier Jolene Peller, qu'elle avait décidé de transmettre au ViCAP.

Comment le téléphone de Jolene avait-il refait surface dans un relais autoroutier de Chicago ? Qui s'en était servi pour appeler Stybebeck ? Allaient-ils bientôt trouver un deuxième cadavre ?

Esko était épuisée.

Elle se détourna de son ordinateur et contempla l'étendue sombre du ciel à travers son hublot.

Jack Gannon cherchait un moyen de sortir un article sur Styebek.

Mais ce n'était pas le problème de la secrétaire de Kirk Tatum, assistant du rédacteur en chef du *New York Daily News*.

— Oui, monsieur Gannon, nous avons bien reçu vos messages de ce matin.

— Je propose de travailler pour vous en pigiste pour un article exclusif concernant le meurtre d'une élève infirmière. Je détiens des informations qui viennent d'une source policière. Cet article serait d'un intérêt national.

— Vous l'avez déjà dit. Une seconde, je vous prie.

Gannon entendit cliqueter des touches de clavier par-dessus le brouhaha de la salle de rédaction.

— Kirk m'a envoyé un e-mail pour vous, dit la femme. Ça y est, je l'ai. Il dit qu'il est désolé au sujet de votre situation au *Sentinel* et que c'est une honte.

— Il est au courant de ça ?

— Apparemment. Il dit aussi qu'il ne peut accepter votre offre pour un article à la pige. Son budget est trop serré. Les temps sont durs pour la presse écrite, il ne peut pas embaucher en ce moment.

— C'est tout ?

— Désolée.

Gannon raccrocha et raya le nom de Tatum sur sa liste.

Depuis qu'il avait appris que le téléphone de Jolene Peller avait été utilisé pour appeler Styebek, il avait proposé un article au *New York Post*, à *USA Today*, à l'agence Reuters et à l'Associated Press.

Mais personne ne voulait se compromettre avec lui. Il était devenu un paria. Les gens qu'il respectait et admirait, comme Kirk Tatum, préféraient le tenir à distance.

Après sa nomination au prix Pulitzer, Tatum l'avait contacté au *Sentinel*.

« Félicitations pour votre nomination. Je suis très impressionné par vos articles sur le crash de cet avion. Que vous obteniez ce prix ou pas, vous avez l'envergure d'un Pulitzer. Si un jour vous avez envie de travailler au *News*, n'hésitez pas à vous manifester. »

Et, aujourd'hui, Tatum ne lui répondait même pas directement au téléphone.

Gannon n'arrivait pas à y croire.

Comme il n'arrivait pas à croire au silence de Melody Lyon, directrice de rédaction de la World Press Alliance, une femme jouissant d'une réputation de dénicheuse de talents et qui avait — disait-on — le don de mener ses journalistes vers les plus prestigieuses récompenses.

La WPA possédait un bureau dans toutes les grandes villes des Etats-Unis et deux cents bureaux dans soixante-quinze villes à l'étranger, fournissant un flot ininterrompu d'informations à des milliers de journaux, de radios, de télévisions, de sociétés et d'abonnés en ligne.

Après sa nomination au prix Pulitzer, Melody Lyon avait invité Gannon à déjeuner au Plaza, à New York, pour lui offrir un poste de correspondant national dans leur bureau central de Manhattan.

« Je vous contacterai dans quelques jours pour préciser tout ça, Jack », lui avait-elle dit.

Une semaine plus tard, un agent de la police d'Etat se présentait chez Gannon, le chapeau à la main, pour lui annoncer qu'un pick-up conduit par un homme ivre avait percuté de face la Ford Taurus de ses parents, lesquels étaient morts sur le coup.

Assommé par la nouvelle, il avait dû s'appuyer à la porte pour ne pas défaillir.

Un peu plus tard, il avait appelé Melody Lyon pour lui expliquer sa situation et refuser son offre, « du moins pour le moment », avait-il précisé.

Lyon avait compris.

Quelques semaines après l'enterrement, après avoir réglé les affaires de ses parents, il avait voulu donner suite à l'offre de la WPA. Melody Lyon était alors en Europe. Gannon n'avait pu parler qu'à son assistant.

« Malheureusement, Jack, le poste n'est plus libre. »

Gannon s'était demandé ce qui avait bien pu se passer, et il s'était confié à Stan Baker, un réviseur grisonnant travaillant pour le *Sentinel*. Après s'être « discrètement renseigné », Baker avait montré Fowler du doigt.

« La WPA l'a appelé pour se renseigner à ton sujet, avait-il dit. Nate a compris que tu risquais de partir chez eux. Tu sais bien qu'il ne peut pas se permettre de perdre son meilleur journaliste. Il a dû t'assassiner. »

Mais Gannon ne l'avait pas cru.

Et, aujourd'hui, il refusait d'admettre que Melody Lyon puisse ignorer purement et simplement son offre. Il avait vérifié auprès de la

WPA. Elle n'était pas malade. Elle n'était pas non plus en vacances ni en déplacement.

Enfin, au bout de quelques jours, il reçut un e-mail.

Désolée au sujet de votre situation, du démenti et de tout ce qui vous arrive, mais nous n'avons rien pour vous en ce moment. Je regrette. Nous restons en contact, M.L.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il secoua la tête.

Pourquoi aucun rédacteur en chef n'était-il capable d'y voir clair dans cette affaire chaotique, de comprendre ce qu'il avait affronté au *Sentinel*, de reconnaître qu'il tenait une piste sérieuse ? Les appels passés depuis le téléphone de Jolene Peller donnaient une nouvelle envergure à l'affaire. Styebek n'était pas seulement mouillé dans le meurtre de Bernice Hogan, il était également impliqué dans la disparition de Jolene.

Ç'allait incontestablement faire du bruit.

Aucun journal de Buffalo n'avait publié quoi que ce soit à ce sujet.

Pour le moment, il était seul sur le coup, mais s'il n'écrivait pas rapidement son article, quelqu'un finirait par le faire à sa place.

Il écouta les nouvelles et consulta les sites Web des journaux, en attendant d'avoir Adell au téléphone.

Mais Adell n'avait rien appris de plus. Apparemment, les inspecteurs qui menaient l'enquête ne se montraient pas très loquaces. Tout ce qu'elle savait, c'était que Brent et Esko avaient pris l'avion pour suivre la piste du téléphone.

Elle cherchait à savoir où ils étaient allés, et lui promit de le rappeler dès qu'elle aurait le renseignement.

Gannon attendit.

Il en profita pour faire le point sur sa situation financière. Il lui restait ses indemnités de licenciement et ses congés payés, et un peu d'argent provenant de la vente de la maison de ses parents. Pas grand-chose. De quoi tenir trois mois, quatre tout au plus.

Ensuite, il faudrait faire rentrer de l'argent.

Il décida de réfléchir plus tard à ce problème et se remit à étudier les pages qu'il avait imprimées au sujet de Styebek, et qui formaient un dossier de plus en plus épais. Qui était Styebek ? D'où venait-il ? Pourquoi rendait-il son père responsable de ses goûts pervers ?

Pour l'instant, il savait que Karl Styebek avait été élevé au Texas et que son père, Deke Styebek, avait été flic, ou quelque chose dans le genre.

Il menait plusieurs recherches de front, sur l'enfance et le passé de Karl, sur la mort de son père. Il se concentra sur le Texas. Styebek avait grandi quelque part entre Houston et Dallas.

Il épluchait ses dossiers dans l'espoir de trouver un nouvel angle d'approche ou une brèche, quand son téléphone sonna.

— C'est moi, annonça Adell. Les appels pour Stybebeck émanant du téléphone de Jolene Peller ont été passés depuis l'Illinois, d'un relais autoroutier proche de Chicago. Tu as de quoi écrire ?

— Vas-y.

— Le Thousand Mile Truck Stop, pas loin de l'aéroport O'Hare.

— Autre chose ?

— Non. Pour l'instant, ils creusent la piste du relais.

Gannon sentit son pouls s'accélérer. Les types du *Chicago Tribune* et du *Sun Times* allaient lui piquer son sujet, s'ils apprenaient ce qui se passait sur leur terrain de chasse.

Mais c'était son article, et il était bien résolu à le défendre.

Il tambourina sur son bureau avec son stylo. Chicago se trouvait à... Combien ? Huit à dix heures de route ?

Il rassembla ses dossiers et glissa son ordinateur dans son étui. Puis il alla préparer ses bagages.

— Quatre-vingts pour deux nuits. Je ne peux pas faire mieux.

Le réceptionniste du motel reprit ses mots croisés et son cigare qu'il cala au coin de sa bouche.

— Quatre-vingts. C'est à prendre ou à laisser.

Bienvenue dans la banlieue de Chicago.

Gannon avait roulé toute la journée et une partie de la soirée, ne s'arrêtant que pour manger et aller aux toilettes. Après avoir failli s'endormir au volant sur l'autoroute Eisenhower, il s'était mis en quête d'un motel.

Il avait poussé jusqu'à Hillside, où les meilleures chaînes demandaient cent dollars la nuit. Le Hillside Sea of Tranquillity Motel proposait des prix « scandaleusement bas » — avec accès internet sans fil gratuit.

Gannon n'oubliait pas qu'il était désormais un pigiste qui payait ses déplacements de ses deniers.

— Je prends deux nuits, répondit-il en posant sa carte bancaire sur le comptoir. Est-ce que je peux avoir une chambre au dernier étage ?

Le réceptionniste grommela.

La chambre de Gannon empestait le tabac froid, le désodorisant au pin et... le vomi ? Pour couronner le tout, la chasse des toilettes coulait.

Mais il était trop épuisé pour s'en préoccuper.

Il se doucha puis alluma son ordinateur. En attendant, il se souvint d'avoir lu qu'Al Capone était enterré dans un cimetière d'Hillside. Il envisagea vaguement de se déplacer jusqu'à sa tombe pour vendre un reportage à des magazines, puis abandonna l'idée quand un signal sonore lui annonça que l'ordinateur était prêt.

Surprise. La connexion internet fonctionnait.

Il trouva dans sa boîte e-mail des réponses émanant des différents organismes qu'il avait sollicités au Texas pour des renseignements sur les parents de Stybeck. Malheureusement, il n'apprit rien de nouveau.

Le lendemain matin, il s'acheta un petit déjeuner à quatre dollars dans une épicerie en face de son motel : un *burrito* aux œufs et un café Jumbo.

Tandis qu'il mangeait dans sa chambre, il reçut un e-mail de Bob Hatcher, le gérant du relais Truck Palace de Buffalo.

Salut, Jack,

J'en sais un peu plus au sujet du camion qui vous intéresse. L'inscription sur les portières comporterait le mot sword¹, ou quelque chose dans le genre. J'ai pensé que ça vous intéresserait. Prenez soin de vous, Bob.

Gannon le remercia, ferma son ordinateur et attrapa les clés de sa voiture.

Le Thousand Mile Truck Stop se trouvait à quelques kilomètres de son motel. Il était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, avec vingt-deux pompes à essence et un parking pouvant accueillir jusqu'à quatre cents camions. Un grand drapeau américain, ainsi qu'un drapeau du comté et un autre arborant le logo de la société, flottaient au sommet des mâts chromés s'élevant au-dessus du bâtiment principal.

A l'intérieur, il demanda le bureau du gérant, Kevin Mawby. Mawby était au téléphone, mais lui fit signe d'entrer et posa sa main sur le récepteur pour lui demander ce qu'il voulait.

— Est-ce que je peux vous aider ?

— Jack Gannon. Je vous ai appelé hier. Je suis journaliste.

— Le type de Buffalo ?

— C'est ça.

— Kevin Mawby. Asseyez-vous, je n'en ai que pour une minute.

Il reprit sa conversation téléphonique.

— Alors comme ça, ce tordu prétend attaquer en justice, parce que sa saloperie de camion a pris feu dans ma station-service ?

Mawby portait une chemise à carreaux et un jean. Il se balançait dans son fauteuil derrière un grand écran d'ordinateur. Sur la crédence du bureau, il y avait deux autres machines et, au-dessus, une rangée d'écrans de surveillance dont les images changeaient régulièrement.

Une grande carte routière des Etats-Unis occupait l'un des murs.

Gannon jeta discrètement un coup d'œil aux cartes de visite posées près de Mawby, mais il ne fit pas de commentaire en remarquant le sigle du FBI.

Il avait intérêt à y aller sur la pointe des pieds.

— A nous, annonça Mawby tout en raccrochant avec un grand sourire. Vous écrivez un article sur les transporteurs routiers, c'est ça ? Vous n'avez pas été très précis, il me semble.

— Eh bien, c'est un peu plus ciblé que ça.

Il résuma le meurtre de Bernice, la disparition de Jolene Peller, les

coups de fil passés avec le téléphone de Jolene depuis le Thousand Mile. Mawby ne souriait plus.

Son téléphone sonna.

— Je dois répondre, dit-il en secouant la tête.

D'un geste vif, comme si de rien n'était, il attrapa un stylo, tout en faisant disparaître dans sa main les deux cartes du FBI et en pivotant avec son fauteuil pour tourner le dos à Gannon, lequel s'absorba dans la contemplation de la carte routière, faisant mine de ne pas avoir remarqué la manœuvre.

Mawby prit quelques notes et mit rapidement fin au coup de fil.

— Je suis désolé, Jack, mais je ne peux rien faire pour vous. Cette affaire est vraiment terrible.

Gannon acquiesça, mais n'insista pas. Mawby était très occupé et il avait sûrement eu des consignes du FBI. Il n'avait aucune chance de lui soutirer des renseignements.

— Je vois, dit-il. Ça ne vous dérange pas que je fasse un tour dans le parking pour interroger des chauffeurs ou vos employés ?

— Dans quel but ? Ils ne savent rien.

— Je cherche aussi un sujet touristique sur la région. La tombe d'Al Capone, les relais autoroutiers... Les chauffeurs de camions passent leur temps à rouler, ils voient des choses que personne ne remarque.

Mawby haussa les épaules.

— Nous sommes en démocratie, dit-il.

Ils se serrèrent la main.

Gannon trouva un endroit tranquille pour revoir ses notes, puis il appela un greffier du tribunal du comté pour demander si un mandat avait été récemment réclamé pour le Thousand Mile Truck Stop.

— On m'attend en salle d'audience, je te rappellerai plus tard, lui répondit le greffier.

Gannon commença donc à approcher des camionneurs, pour leur montrer la photo de Jolene et leur demander s'ils connaissaient un semi-remorque avec une inscription comportant le mot *sword*.

Il fit le tour des lieux, passa dans le salon, dans la salle de billard, dans plusieurs épiceries, dans la boutique où on réparait les radios, à la laverie, dans les bureaux administratifs, dans ceux des transitaires, dans le salon de coiffure, à la chapelle, dans la salle de jeu.

Mais personne n'avait vu Jolene ni le camion.

Il sortit donc sur le parking et se dirigea vers les queues devant les pompes à essence, au milieu d'un océan de semi-remorques, du grondement des moteurs Diesel et des sifflements de freins. Il passa de camion en camion, de chauffeur en chauffeur, sortant ses photos, posant des questions. Mais, chaque fois, on lui répondait en secouant la tête ou en se grattant pensivement le crâne.

Il n'avait rien obtenu, et la journée se perdait dans le flou.

Il retourna tout de même à l'intérieur, pour un autre round de questions, cette fois au restaurant, où il passa de table en table. Rien. Il s'installa sur un tabouret devant le comptoir et commanda un club sandwich.

Pendant qu'il attendait qu'on lui apporte son sandwich, le greffier du tribunal le rappela pour lui annoncer qu'aucun mandat n'avait été déposé pour le Thousand Mile.

Encore une découverte... Mawby avait sans doute collaboré spontanément avec le FBI, qui avait sûrement réclamé les enregistrements de caméras de surveillance. Gannon ruminait sa journée avec un sentiment de défaite quand la serveuse posa son sandwich devant lui.

— C'est vous le journaliste qui s'intéresse à une fille disparue et à un camion avec le mot *sword* écrit sur la portière ? demanda celle-ci.

— Oui, c'est moi.

— Dites-m'en un peu plus. Je peux peut-être vous aider.

Quand elle entendit l'histoire de Gannon, elle hocha la tête.

— Ouais, dit-elle. Deux agents du FBI sont venus l'autre jour pour poser le même genre de questions, en nous demandant de ne pas parler de leur passage. Mais vu que vous avez l'air d'en savoir autant qu'eux...

Gannon se mit à manger, la laissant poursuivre.

— Ce matin, justement, j'ai pensé en me réveillant que j'aurais dû leur dire de s'adresser à mon frère, Toby. Il travaille au Central Cargo Depot.

— Le Central Cargo Depot ?

— C'est un grand entrepôt où on stocke de la marchandise. La plupart des camions qui passent ici vont charger ou décharger là-bas. Vous devriez y faire un tour.

Elle sortit le carnet qui lui servait à noter les commandes et fit un croquis.

— Il se trouve en bordure de The Ike. Vous ne pouvez pas le rater, il est immense. Demandez Toby Overmeyer et montrez-lui ça...

Elle écrivit sur son calepin.

« Toby, aide ce journaliste. Gros bisous, Ta sœur. »

Gannon la remercia et partit, en suivant la route qu'elle lui avait indiquée.

Au bout de quelques kilomètres, il arriva à un grand terrain bâti d'entrepôts. Il alla droit au bureau d'accueil et demanda Toby Overmeyer.

Toby était occupé avec les chauffeurs qui arrivaient et partaient. Gannon estima qu'il y avait bien une vingtaine de personnes en train de remplir des formulaires sur des postes de travail informatisés. Une

chanson de Willie Nelson flottait dans l'air. Les murs étaient recouverts de grandes photos des Etats-Unis, de l'océan Pacifique, des montagnes Rocheuses, du Grand Canyon, des Keys de Floride, des Grandes Plaines.

Toby Overmeyer s'approcha du comptoir. Il lut attentivement le message, tandis que Gannon racontait une fois de plus son histoire.

— Ça ne m'étonne pas de Darlene, lâcha Toby. Toujours prête à rendre service.

Il apprit à Gannon que le Central Cargo Depot possédait dix entrepôts, loués à de grosses sociétés, dont plusieurs compagnies maritimes de transport qui stockaient et chargeaient des biens de distribution. Ces compagnies utilisaient leur propre parc de véhicules pour les gros transports, mais aussi pas mal d'indépendants et de sous-traitants.

— Au total, nous avons cent soixante aires de chargement et les camions vont et viennent toute la journée. Nous sommes une plaque tournante pour le centre du pays.

— Vous pourriez rechercher une société ou un camion dont le nom comporterait le mot *sword* ?

— Bien sûr, attendez...

Toby se dirigea vers un terminal et tapa avec agilité sur les touches d'un clavier, puis il revint au comptoir avec une page imprimée, en secouant la tête.

— Non. Nous avons Sawyer, Simpson, Simon, SASX, SWWK, SWANE, SWISTER, rien avec le mot *sword*, mais nous n'enregistrons pas forcément les noms des indés.

— Les « indés » ?

— Oui, les indépendants, ou les sous-traitants, qui roulent occasionnellement pour telle ou telle société.

— Ça ne vous dérange pas si je me promène, pour regarder les camions et parler aux chauffeurs ?

Toby hésita.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer dans les entrepôts.

— Ça me va très bien.

Gannon remercia Toby et sortit pour se promener entre les bâtiments, identifiés par de gros numéros.

Les camions s'alignaient à perte de vue le long des aires de chargement.

Il ne vit pas de camion bleu ni de semi-remorque avec le mot *sword*. Avec l'impression de chercher une aiguille dans une meule de foin, il commença par vérifier une par une les aires de chargement du bâtiment 1, puis prit la direction du bâtiment 2.

Le temps s'écoulait. Il n'avait toujours rien trouvé.

Arrivé en bordure du bâtiment 5, il remarqua un groupe

d'employés qui prenaient leur pause autour d'une table pliante, tout en regardant deux autres employés jouer au ballon. Gannon les aborda en leur expliquant qu'il cherchait à écrire un article et leur parla de Jolene, du camion, de Buffalo.

De nouveau, on lui répondit en secouant la tête.

— Désolé, mon pote.

— On vous prévient, si on le voit passer, assura l'un des hommes qui tenait le ballon.

Un camion passa près de Gannon, et il jeta machinalement un coup d'œil à la portière.

Il se figea.

Le véhicule — une cabine sans remorque — les dépassa en trombe et tourna au coin du bâtiment, disparaissant dans un nuage de poussière qui lui brûla les yeux et l'aveugla pendant quelques instants.

Il était bleu, non ?

Il lui sembla même avoir aperçu le mot *sword* sur la portière.

Ou bien était-ce plutôt *swift* ?

Il se frotta les paupières, tout en se demandant s'il n'avait pas eu une hallucination.

— Les gars, vous avez vu ça ? Elle était bleue, non, la cabine ?

Mais les hommes rentraient déjà dans l'entrepôt et ne s'intéressaient plus à lui.

Déterminé à en savoir plus, il se mit à courir pour rattraper l'engin. Au loin, il aperçut un nuage de poussière, au niveau du bâtiment 7.

Le camion avait dû entrer là-dedans.

Il allait entrer dans le bâtiment 7, quand une berline équipée d'un gyrophare jaune et blanc s'arrêta à sa hauteur.

— Stop, monsieur ! cria le conducteur.

Gannon s'arrêta.

— Monsieur, votre présence ici est contraire aux règles de sécurité. Vous avez une pièce d'identité ?

Gannon lui tendit son permis de conduire.

— C'est quelqu'un de votre bureau qui m'a donné l'autorisation de circuler.

— C'est moi qui donne les autorisations, rétorqua l'homme tout en prenant des notes sur un bloc. Et je vais vous escorter en dehors de ce complexe, monsieur Gannon.

— Mais je voudrais juste parler au chauffeur d'un camion qui vient d'entrer dans cet entrepôt.

— Je regrette, mais c'est impossible.

L'homme était grand et costaud. Il avait déjà ouvert sa portière arrière.

— Montez, je vous prie. Je vais vous raccompagner jusqu'à votre

voiture.

Gannon jeta un regard désespéré du côté du bâtiment 7.

Merde !

— Monsieur, insista l'homme. Montez, ou bien j'appelle la police de Chicago pour vous expulser de ce terrain sur lequel vous circulez sans autorisation.

Gannon monta en silence.

1. . NdT : Sword signifie « épée ».

Jolene Peller reprenait lentement connaissance.

Le grondement s'était arrêté. Sa prison mobile ne bougeait plus.

L'autre femme ne s'était pas déplacée depuis tout à l'heure.

Tout était calme et silencieux.

Les ténèbres résonnaient du bruit assourdissant des battements de son cœur et du souffle de ses poumons.

Ecoute !

En retenant sa respiration, elle distingua de lointains bruits de moteurs, des craquements, des grincements.

Elle pressa son oreille contre la paroi de leur prison et tenta de comprendre ce qui se passait de l'autre côté.

Des voix ! Des voix étouffées. Des gens ! Il y avait des gens !

— A l'aide ! hurla-t-elle. A l'aide !

Mais ses appels suppliants étaient absorbés par les murs épais et isolés de leur petit espace. Quelque chose remua dans le noir.

— Noooooon, gémit l'autre femme en s'adressant à Jolene.

Jolene alla jusqu'à elle.

Avec le temps, leurs liens s'étaient distendus. Leur geôlier ne semblait pas s'en inquiéter et ne les avait pas vérifiés quand il s'était arrêté pour leur lancer un hamburger à moitié mangé, des frites refroidies et des barres chocolatées — juste assez pour survivre dans ce cauchemar. Il leur avait ôté les bâillons. Il semblait relâcher sa vigilance.

Jolene n'avait pas l'intention de laisser passer une chance d'attirer l'attention.

Mais l'autre prisonnière paniquait.

— Non, tout va bien, assura Jolene. J'ai entendu des voix. Il y a des gens près de nous. Ils peuvent nous aider.

Elle se tourna vers le mur et hurla de nouveau.

— A l'ai-ai-ai-aide ! Je vous en supplie ! A l'aide !

— Non, protesta la femme d'une voix rauque. Tais-toi... Il ne faut pas... appeler...

— Je sais ce que je fais. Reste calme.

Elle se mit à chercher les piles de la petite lampe. Peut-être qu'en

hurlant et en s'agitant à l'intérieur elle finirait par attirer l'attention.

— Je dois retrouver les piles, dit-elle à la femme. Je n'ai pas cherché sous toi. Je vais passer ma main.

Le grondement des moteurs augmenta, puis diminua, donnant à Jolene bon espoir de se faire entendre. Elle cherchait toujours à tâtons les piles. Trouva un petit cylindre, puis un autre.

— Oui !

Elle s'empressa d'insérer les piles, tout en cherchant le bouton qui actionnait la lampe. Mais, tandis que son pouce appuyait pour maintenir les piles en place, elle se rendit compte que ça ne fonctionnerait pas sans le capuchon qui servait à les bloquer et à établir le contact.

Comment retrouver ce capuchon dans le noir ?

Elle jura, puis recommença à appeler.

— A l'aide !

Elle se leva d'un bond.

— Je vous en supplie !

Epuisement. Terreur. Soif. Faim. Crasse. Colère.

Jolene céda à un incontrôlable déferlement d'émotions et se jeta en hurlant contre le mur de leur prison, le martelant de coups de poing et de pied.

— Noon... Stop ! supplia la femme.

Mais Jolene continua, jusqu'à ce que la femme s'agrippe à ses chevilles.

— Stop !

— Nous devons appeler à l'aide !

— Non ! répéta la femme.

Elle la serrait si fort qu'elle lui faisait mal.

— Du calme, murmura Jolene en se penchant vers elle. Tout va bien.

— Non. S'il entend, ce sera terrible. Je sais de quoi il est capable. C'est un monstre.

— Raison de plus pour essayer de sortir de là.

— Non. Si tu essayes de t'échapper, ce sera pire que tout ce que tu peux imaginer...

La voix de la femme se brisa.

— C'est un monstre, répéta-t-elle.

— Mais, en restant tranquilles, on lui facilite la tâche. Je ne veux pas lui faciliter la tâche.

— Tu n'as pas idée de ce qu'il m'a fait.

— Non, c'est toi qui n'as pas idée de ce que je ressens. Toute ma vie, j'ai dû me battre. Je sais que tu es blessée et que tu en as bavé. Il faut que je t'emmène à l'hôpital. Ce malade ne m'aura pas sans mener la pire bataille de sa vie de taré !

Brûlante de rage, Jolene repoussa la femme, qui continuait en vain à la supplier.

Elle ôta ses chaussures et s'en servit pour frapper les parois avec une violence pleine de hargne.

— A l'ai-ai-ai-aide !

Pendant que Jack Gannon regardait les bâtiments du dépôt disparaître dans son rétroviseur, Ross Lowe descendait de son chariot élévateur pour évaluer le dernier chargement qu'il devait effectuer pour le bâtiment 7.

Il sélectionna sur son MP3 la reprise de *The Killing Floor*, de Howlin' Wolf, par Jimi Hendrix.

C'est parti.

Et merde ! Ç'aurait dû être pour Brownie, pas pour moi, songea-t-il.

Pourquoi se tapait-il toujours, à la fin de son service, le boulot de ce fainéant ?

Lowe mordilla son stylo et ajusta ses écouteurs, tout en étudiant la feuille de route de la cargaison.

Ben dis donc, il en fait, celui-là, un putain de trajet !

Le transporteur était un indépendant. Il s'était déjà pointé sur l'aire 75 quelques jours plus tôt pour embarquer une partie de sa cargaison vers Buffalo et Rochester. Le reste n'était arrivé que quelques jours plus tard au dépôt. Il revenait le chercher.

Ce type n'avait aucun bon sens. Ses trajets ressemblaient à ceux d'une boule de flipper. Qu'est-ce qu'il pouvait bien transporter ? Bah, aucune importance... Son problème, à lui, c'était d'amener l'élévateur au bout du bâtiment 7.

Mais regarde-moi ça...

Pneus, cosmétiques, fauteuils, tables, livres, vêtements — tout un fatras au fond du bâtiment, merde ! Lowe poussa un juron. Il allait être en retard à la répétition de son groupe. Pourquoi l'avait-on mis à charger au 75 à cette heure-ci ? Parce que personne n'avait regardé la feuille de chargement, voilà pourquoi.

Merci, Brownie, espèce de clown.

Lowe cracha entre les poubelles de métal, puis abattit la paume de sa main gantée sur le bouton rouge, pour activer la plate-forme automatique de l'aire 75.

Elle s'éleva jusqu'à la gueule béante du camion, en libérant une bouffée d'air rance qui enveloppa Lowe. Il mit le pied sur le seuil de chargement pour se faire une idée du contenu déjà stocké — tandis

que les Who entamaient *Won't Get Fooled Again* dans ses écouteurs.

Il alluma les projecteurs pour y voir un peu mieux. De grands caissons étaient entreposés tout au fond. Le camion était aux trois quarts vide. Les parois étaient rayées, blanches, isolées.

Un vieux camion frigorifique recyclé, songea-t-il tout en marquant du menton le rythme de la musique.

Il allait remonter sur son chariot élévateur quand des planches plus claires sur le plancher du camion attirèrent son attention. On les avait remplacées. Signe que le bois du plancher pourrissait.

Lowe avait encore le cuisant souvenir d'un plancher qui s'était effondré sous son chariot. Ça lui avait foutu une trouille bleue. Il avait réussi à sauter et s'en était tiré indemne, mais il n'avait aucune envie de réitérer l'exploit. Aussi, il entra dans le camion pour tester l'état du plancher en sautant dessus.

Bon, ç'avait l'air solide.

Une des grandes caisses s'étant mise à vibrer, il avança, intrigué.

Seigneur, qu'est-ce que c'était que ça ?

Il arracha ses écouteurs.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Bon sang !

Il ne savait pas ce que c'était, mais ça venait d'une des caisses. Est-ce que ce type transportait un truc qui vivait et respirait ?

Il se souvint de la fois où Perkins avait trouvé cet anaconda qui était sorti de sa cage ; tout le monde était venu voir la bête avant que la Société protectrice des animaux ne l'embarque.

Lowe se figea et posa la paume de sa main à plat sur le caisson pour détecter s'il y avait du mouvement.

Rien.

Ce caisson ne comportait aucune aération. Pas non plus d'étiquette. Aucune marque.

Bizarre.

La remorque était au dépôt depuis plusieurs jours. Il n'y avait tout de même pas un animal à l'intérieur...

Lowe trouva un marchepied et se hissa pour regarder s'il ne voyait pas une inscription sur le toit. Il n'y avait rien, que la pénombre entre les trente centimètres qui séparaient le toit du caisson de celui du camion.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

Un homme se tenait à l'arrière du camion, sa silhouette se détachait dans la lumière aveuglante des projecteurs.

— J'ai cru entendre quelque chose, dit Lowe.

— Ça m'étonnerait.

— Mais je vous assure...

A cet instant, un semi-remorque passa dans un bruit infernal. Il

fallut quelques secondes pour que les oreilles de Lowe se débarrassent de l'écho assourdissant du grincement de sa boîte de vitesses.

— Eloignez-vous de mon chargement, grommela l'homme d'un ton mauvais.

Lowe s'approcha de lui.

— Vous savez ce que je crois ? dit l'homme.

De fines volutes de fumée montaient de sa cigarette dont le brandon rougeoyait. Fumer à l'intérieur du dépôt était contraire au règlement.

— Je crois que vous vous apprêtiez à me voler.

— Pas du tout. J'ai entendu quelque chose.

— La ferme.

D'habitude, Lowe ne se laissait pas impressionner par le langage des chauffeurs, mais quelque chose chez ce type, sans doute son calme glacé, lui parut menaçant.

La cigarette tomba par terre et une grosse botte en peau de serpent l'écrasa.

— Retournez sur votre chariot et faites votre boulot, sinon je vous signale à votre supérieur, déclara l'homme tout en tapotant l'une de ses mains avec un démonte-pneu.

Tout en jurant entre ses dents, Lowe remit ses écouteurs et se dirigea vers son chariot — sans adresser la parole au type ni même lui jeter un regard. Quand il eut terminé son travail, et après qu'ils eurent signé tous les deux la feuille de chargement, le type avança son camion pour refermer les portes. Lowe arrima son chariot et le suivit du regard.

Quel connard !

La portière du conducteur s'ouvrit. Lowe jeta un coup d'œil à l'inscription qu'elle portait :

« Swift Sword Trucking »¹.

Je vais me souvenir de toi, connard !

1. . NdT : Swift Sword signifie « fine lame ».

A l'est de Buffalo, dans les locaux de la police de Clarence, Karl Styebek était assis dans une salle d'interrogatoire.

Petite et nue, avec des chaises de bois au dossier dur, une table, des murs cimentés de blanc qui semblaient se refermer sur vous, une salle d'interrogatoire était un champ de bataille où la vérité menait une guerre sans merci contre le mensonge.

Styebek le savait. Brent aussi.

Michael Brent était rentré de Las Vegas avec Roxanne Esko, et il était bien décidé à faire cracher la vérité à Styebek.

Ça n'allait pas être facile, il en prit conscience en dévisageant l'inspecteur d'Ascension Park installé face à lui. Les yeux de Styebek étaient striés de rouge. L'épuisement creusait son visage, faisant ressortir les touffes de poil que son rasoir avait manquées.

Ce type-là charriait une angoisse infernale.

Ou une culpabilité qui l'étouffait.

Oubliées, les conneries sur le héros... Brent considérait Styebek comme un homme sans honneur, un homme qui leur avait menti sur ses liens avec Bernice Hogan et Jolene Peller.

Il avait l'intention de lui extorquer la vérité et de l'inculper mais, pour cela, il ne devait compter que sur lui. Comme d'habitude, Robert Kincaid, le procureur, ne lui facilitait pas la tâche. Il l'avait mis en garde :

« Votre dossier n'est pas assez solide pour être présenté devant un grand jury. Pas de profil ADN, pas de pièces à conviction. Vous n'avez rien. »

Kincaid, qui les observait en ce moment même avec le capitaine Parson et le lieutenant Hennesy de l'autre côté du miroir sans tain, avait ajouté :

« Le portable de Jolene Peller, c'est une brèche, mais ça reste circonstanciel. »

Il ne leur restait donc plus qu'à faire craquer Styebek, ce qui impliquait, Brent en avait conscience, de se montrer plus habile qu'un inspecteur de police délinquant et pervers.

— Nous apprécions que vous acceptiez de collaborer, Karl.

Styebeck acquiesça.

— J'espère que ça ne vous dérange pas qu'on s'installe ici, c'est plus tranquille, ajouta Brent en levant la tête de ses dossiers.

— On voulait vous mettre au courant des derniers éléments de l'affaire Hogan, reprit Esko. Je tiens à vous dire à quel point nous sommes désolés de ce qui est arrivé à Alice après les accusations publiques de Jack Gannon, ce crétin du *Sentinel*. Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, merci.

— Etant donné tout ce que vous avez traversé, insista Esko, nous vous sommes vraiment reconnaissants d'avoir accepté de nous aider.

— Je veux aider, assura Karl.

— Tant mieux, Karl, déclara Brent.

Ils allaient devoir manœuvrer finement, interroger Styebeck sans lui dévoiler ce qu'ils savaient.

— Jolene Peller a été aperçue avec Bernice Hogan le soir du meurtre, assura Brent.

— Oui, j'ai lu ça sur un rapport provenant du service des personnes disparues.

— Vous étiez ce soir-là dans Niagara Street et vous avez parlé à Bernice, poursuivit Brent. Avez-vous eu également des contacts avec Jolene ?

La lèvre inférieure de Styebeck s'avança, puis il secoua la tête.

— Je ne crois pas, non. Jolene a laissé tomber la rue depuis quelque temps déjà. Notre association l'a aidée à s'en sortir.

— Vous avez déclaré être sorti faire un tour ce soir-là dans Niagara Street pour protéger les filles qui avaient la frousse à cause d'un camion.

— Une de mes indics m'avait informé qu'un drôle de type rôdait dans un camion, oui. Je vous l'ai déjà dit.

— Mais pourquoi avoir utilisé une voiture de location, puisque vous étiez en service ?

— Je n'allais pas prendre ma voiture personnelle, et les criminels repèrent facilement les voitures de fonction des flics.

— Pourquoi ne pas avoir pris une voiture de la police des mœurs ou des stup ? Ou bien un véhicule abandonné à la fourrière ?

— Il n'y en avait pas de disponible.

— Je vois.

Brent humecta le bout de son index, puis tourna l'une des pages de son dossier.

— C'est compréhensible.

Styebeck acquiesça.

— Mais ce que je ne comprends pas, Karl, c'est pourquoi certaines prostituées affirment que vous êtes un de leurs clients, et d'autres, que vous avez coutume de les insulter et de les harceler.

Un large sourire fendit le visage de Styebek, tandis qu'il secouait la tête.

— Allons, Mike, je leur soutire des infos. Je négocie avec elles. Vous savez ce que c'est. Il m'est même arrivé de gérer des conflits entre elles. Certaines m'en veulent et vous auront menti. N'oubliez pas ce qu'elles sont.

— Et qu'est-ce qu'elles sont, Karl ? demanda Esko.

Les yeux de Styebek rencontrèrent ceux d'Esko, puis cherchèrent ceux de Brent.

— « Des putes, des paumées, des camées, des déchets, des excréments de la société qu'il faut nettoyer », déclara Esko en relisant ses notes. D'après ce qu'elles disent, c'est comme ça que vous vous adressez à ces femmes.

— Ce sont de pauvres filles. Elles mènent une vie très dure. Mais enfin, vous le savez comme moi, elles racontent parfois n'importe quoi. Je viens de vous expliquer que certaines m'en voulaient. Quand vous les avez interrogées, elles ont sauté sur l'occasion pour se venger.

Styebek regarda ses mains vides et déglutit.

— J'ai une famille. Un travail qui me plaît. Je fais mon boulot de flic de mon mieux. Je crois sincèrement à la mission de l'association pour laquelle j'interviens bénévolement. Et puis...

Styebek claqua ses deux mains l'une contre l'autre, ce qui fit sursauter Esko.

— Ce journaliste, Gannon, est venu foutre la merde dans ma vie avec son article !

— Savez-vous où se trouve Jolene Peller, Karl ?

— J'aimerais bien. Parce qu'elle sait peut-être quelque chose au sujet de Bernice.

— Lui avez-vous posé la question, quand elle vous a appelé chez vous, après la mort de Bernice ? demanda Brent tout en glissant vers Styebek le relevé des appels passés depuis le portable de Jolene.

Magnifique, songea Esko. *Géniale manœuvre*.

— Parce que, poursuivit Brent, ça nous aiderait vraiment, de savoir ce qu'elle vous a dit et où on pourrait la trouver.

Brent venait de tendre à Styebek un bout de corde pour se pendre.

— En effet, elle m'a appelé, répondit Styebek sans se démonter. Elle était défoncée et totalement incohérente. J'ai essayé de comprendre ce qu'elle disait, et d'où elle appelait, mais pas moyen de lui soutirer une réponse digne de ce nom.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir parlé de ces appels ? Vous saviez que Jolene Peller était un témoin potentiel dans l'affaire. Vous êtes inspecteur, vous aussi. Vous deviez vous douter que ça nous intéresserait.

— Je sais, je sais. J'ai perdu les pédales, merde ! Le *Sentinel* m'accusait du meurtre de Bernice Hogan !

— Est-ce que vous l'avez tuée, Karl ?

— Quoi ?

— Elle vous a peut-être provoqué, Karl, insista Brent. Et vous avez perdu les pédales. Et vous vous êtes dit : « Cette pute complètement camée ne manquera à personne. » C'est ça, Karl ?

— Je connais les règles du jeu, Mike. Non. Je n'ai pas tué Bernice Hogan. Vous voulez que je passe au détecteur de mensonges ?

— C'est une option qu'on peut envisager, répondit Esko.

— Vous avez donc bien parlé à Jolene Peller, une femme dont on avait enregistré la disparition ? insista Brent.

— Oui.

— Et vous ne l'avez dit à personne ?

— Elle tenait à ce que ça reste entre nous.

— Pardon ? Elle tenait à ce que ça reste entre vous ? Karl, est-ce que vous faites ça avec tous les témoins clés dans une affaire de meurtre ? Vous avez dissimulé des informations à l'inspecteur chargé de l'enquête, et ça s'appelle « obstruction à la justice », ça, Karl !

— Obstruction ? Vous êtes dingues ? Ecoutez, je traversais une sale période et je n'avais plus toute ma tête.

— Dans ce cas, seriez-vous d'accord pour nous confier de votre plein gré l'accès à vos relevés de communications, à votre carte de crédit, à vos comptes bancaires et à votre ordinateur ? Comme ça, on serait sûrs que vous ne dissimulez rien d'autre.

— Sinon, on peut réclamer un mandat, mais vous devez vous douter de ce qu'en feront les journalistes, ajouta Esko.

Styebeck déglutit une nouvelle fois.

— Je dois y réfléchir. Je vais peut-être demander conseil à un avocat.

— Un avocat ? ironisa Brent. Pourquoi un flic irréprochable comme vous, un héros, aurait-il besoin d'un avocat pour savoir s'il doit collaborer à une enquête sur le meurtre d'une prostituée ? Vous avez besoin d'un avocat pour savoir si vous devez nous aider à retrouver son amie, laquelle est portée disparue, mais vous a contacté après le meurtre ? C'est bien ça, inspecteur ? Je ne me trompe pas ?

Styebeck tambourina du bout des doigts sur la table de bois verni, tout en contemplant les murs blancs.

Des murs qui semblaient se refermer sur lui.

Une fois rentré chez lui, Gannon posa ses affaires et se laissa tomber sur le canapé.

Il n'était plus très sûr d'avoir vu, au Cargo Depot de Chicago, un semi-remorque bleu avec le mot *sword* gravé sur la portière.

Mais son instinct lui disait qu'il était sur le point de mettre le doigt sur quelque chose.

Allongé, l'ordinateur posé sur la poitrine, il chargea les sites Web du *Sentinel* et du *Buffalo News* pour vérifier s'il y avait du neuf au sujet de Styebek, de Bernice Hogan ou de Jolene Peller. Mais non. Rien que des éléments sans grande importance. Il appela la mère adoptive de Bernice Hogan, puis la mère de Jolene Peller.

Elles n'avaient pas de nouvelles non plus.

Il fit défiler ses mails dans l'espoir de trouver d'autres réponses à ses demandes concernant le passé et la famille de Styebek.

Pas grand-chose de ce côté-là.

Il prit donc une douche.

Revigoré par l'eau fraîche, il décida d'aborder le passé de Styebek sous un angle différent.

Tout en mangeant un sandwich jambon-fromage, il passa en revue les documents qu'il avait imprimés, cette fois en se concentrant sur l'épais dossier d'articles qui mentionnaient les services de police d'Ascension Park durant les sept ou huit dernières années.

Après quarante-cinq minutes à lire de petits entrefilets, il commençait à somnoler d'ennui. Tout ça n'avait aucun intérêt.

Puis il se redressa.

Un article venait d'attirer son intérêt. Il datait de quatre ans.

Comment avait-il pu louper ce truc ?

Vic Trainor, un inspecteur vétéran de la police d'Ascension Park, avait été inculpé pour détention de cocaïne et d'héroïne.

Il y avait toute une série d'articles relatant en détail la mise en accusation de Trainor, le déroulement de son procès, sa condamnation. Gannon les parcourut rapidement. Il n'avait pas couvert l'affaire, mais il en avait entendu parler, comme tout le monde, et la lecture des articles la lui remit à la mémoire.

Trainor avait été traduit en justice pour avoir fourni à des prostituées et à leurs souteneurs de la drogue venue d'un réseau de Newark, dans le New Jersey. Il avait plaidé non coupable, mais ses avocats n'avaient pu prouver son innocence.

Il avait perdu le procès.

On l'avait condamné à deux ans de prison ferme, assortis d'une année de liberté sous surveillance.

L'un des articles du *Buffalo News* expliquait que le dossier à charge contenait essentiellement des éléments fournis par l'ancien partenaire de Trainor.

L'inspecteur Karl Styebek.

— Eh bien..., murmura Gannon. Voilà qui est très intéressant.

L'article précisait que Styebek n'avait assisté qu'à une seule des audiences du procès, qu'il n'avait jamais été appelé à la barre, et qu'il s'était refusé à tout commentaire.

Gannon n'hésita pas. Il devait rencontrer Trainor.

Il calcula mentalement que l'ancien flic était probablement sorti de prison depuis déjà deux ans, et installa son ordinateur sur la table de la cuisine pour effectuer des recherches à son sujet. Il supposa que Trainor faisait profil bas, et qu'il n'allait pas être facile de le trouver.

Une première page lui donna trois Victor Trainor : l'un était mort à Knoxville au début des années 1900, un autre se trouvait dans une maison de retraite en Europe, le troisième était une star du base-ball, à Miami.

Une recherche sur l'annuaire téléphonique de l'Etat de New York lui proposa une liste d'adresses. Un Trainor à Albany, un à Rochester, un à Syracuse, quatre dans la ville de New York. Aucun n'était associé au prénom Victor, pas même à l'initiale V. Gannon décida de les appeler tout de même, en commençant par Albany.

Personne ne décrocha.

A Rochester, au numéro de Philip Trainor, un homme à la voix douce et fluette lui répondit.

— Victor Trainor ? Vous faites erreur.

— Désolé de vous avoir dérangé.

Gannon était sur le point de raccrocher, quand l'homme enchaîna.

— Je crois que Vic habite à Niagara Falls.

— Vous avez son numéro ?

— Je suis un peu gêné de vous répondre non, parce que c'est mon cousin, mais nous avons perdu contact. Il vend des voitures, ou il possède un garage, je ne sais plus trop. Ça s'appelle « Eagle Quelque-Chose ».

Gannon reprit ses recherches en ligne et trouva à Niagara Falls un garage : le Golden Eagle Collision And Repair.

Un homme décrocha en hurlant : « GOLDEN EAGLE ! »

Derrière lui, Gannon entendait le gémissement saccadé d'une visseuse électrique, des coups de marteau, des outils résonnant sur un sol de béton, une radio diffusant des tubes des années soixante-dix.

— Est-ce que Vic est là ? Vic Trainor ?

— Ne quittez pas. VIC ! TÉLÉPHONE !

Gannon entendit encore *Born To Run* pendant quelques secondes, puis on décrocha sur un autre poste et la radio se tut.

— Trainor, que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur Trainor, je suis Jack Gannon, journaliste à Buffalo. Je prépare un article sur le meurtre de Bernice Hogan et sur la disparition de Jolene Peller, l'une de ses amies.

Trainor ne répondit pas.

— Vous savez certainement que Karl Styebek est soupçonné d'être impliqué dans ces deux affaires, insista Gannon.

Le vacarme du garage emplit le silence quand Gannon se tut. Puis il reprit.

— Je sais que vous avez été son partenaire, et je me demandais si vous auriez un moment pour me parler de lui. Tout cela restera entre nous, bien entendu.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Vous pourriez peut-être m'éclairer un peu à son sujet, insista Gannon.

Peut-être était-ce le rythme de la respiration de Trainor, ou autre chose qui filtrait à travers la ligne, mais Gannon sentit une amertume refoulée depuis des années fondre doucement et couler vers lui.

— Suivez le fleuve sur environ trois kilomètres au sud de Falls. Vous verrez un Mobil. En face, il y a un endroit qui s'appelle Rachel. Je vous y attendrai à 13 heures. Je porterai un T-shirt avec l'inscription « Golden Eagle ».

* * *

Le Rachel était un petit restaurant propre et calme qui avait vu défiler pas mal de propriétaires depuis son ouverture dans les années cinquante. Une enseigne au néon faisant de la publicité pour une bière et datant de l'époque était suspendue à l'entrée, d'où Gannon repéra tout de suite Trainor, seul dans un box.

— Vic ?

Trainor le dévisagea attentivement, puis hocha la tête et lui tendit la main.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, dit Gannon.

Les yeux de Trainor étaient semblables à deux petites cerises noires. Il avait des bras musculeux couverts de tatouages, un clou d'oreille brillait à son lobe gauche. Gannon songea qu'il avait dû en

baver en prison, en tant qu'ex-flic, mais ça l'avait visiblement endurci, pas abattu.

— Je peux vous accorder quinze minutes, répondit Trainor en prenant une gorgée de café.

Gannon fit signe à la serveuse qu'il ne voulait pas de menu.

Il se fichait du menu, il était là pour des informations.

— Dans ce cas, allons droit au but. Dites-moi ce que je devrais savoir à propos de Styebek.

Trainor ricana, se détourna vers la vitrine, et fixa la station-service de l'autre côté de la rue.

— Il m'a piégé parce que j'avais découvert la vérité à son sujet. Il est complètement timbré.

— La vérité ? Vous permettez que je prenne des notes ?

— Ça ne me dérange pas, allez-y.

— Je vous écoute. C'est quoi, la vérité ?

— Il baisait des jeunes putes et leur fournissait de la drogue en échange, reprit Trainor. C'est un serpent. Gardez vos distances avec lui.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ecoutez, c'est une longue histoire, mais j'ai découvert le pot aux roses quand j'étais son partenaire. Il prétendait que les putes étaient ses indics, mais il y avait bien plus que ça. J'ai très vite compris.

— Avez-vous menacé de le dénoncer ?

— Non. Au début, je lui ai conseillé de se reprendre, parce qu'il risquait de perdre son boulot, sa famille, tout. Et puis, bing, pas eu le temps de dire ouf, on était en train de me lire mes droits. La police du comté d'Erié avait trouvé de la drogue chez moi, dans mon casier, dans ma voiture. J'étais mort. C'était foutu.

— Mais vous auriez pu dire ce que vous saviez à la police du comté d'Erié.

— J'ai essayé. Mais je n'avais pas de preuves contre Styebek, et aucune fille n'aurait accepté de témoigner. Elles avaient trop peur de Karl.

Trainor détourna de nouveau le regard vers la vitrine.

— Et je traînais derrière moi une plainte datant du temps où j'étais étudiant. Je m'étais soûlé et j'avais bousculé ma copine. Styebek le savait. L'enfoiré me tenait par les couilles et il a serré parce qu'il ne voulait pas que je dévoile la face cachée du héros : une pourriture de pervers et de dealer.

— Vous auriez autre chose à me dire ?

— Quand nous faisions équipe, il ne me parlait presque pas, c'est tout juste s'il tenait compte de ma présence. Par contre, il était prêt à tout pour sauver sa peau. Il n'a pas de cœur. Il est froid comme de la glace.

— Est-ce que des inspecteurs sont venus vous interroger dans le cadre de l'enquête sur le meurtre Hogan ?

— C'est drôle. Je suis un ex-flic et je pourrais leur en apprendre pas mal, mais personne n'est venu me trouver, non. De toute façon, j'aurais refusé de coopérer. Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux. J'ai perdu ma femme, mes gosses, mon boulot. Tout ça, parce que cet enculé de Karl Styebek se fait passer pour un héros.

— Est-ce que vous savez quelque chose au sujet de la famille de Styebek, de son passé ?

— Je dois y aller, maintenant.

— Attendez, je vous en prie. J'ai entendu dire qu'il accusait son père d'être responsable de ses perversions.

Trainor consulta sa montre.

— Il m'en a parlé une fois. On surveillait une maison et on a passé la nuit dans la voiture. Karl a commencé à me raconter que son père était agent pénitencier au Texas, qu'il faisait partie de l'équipe qui menait les condamnés à la chaise et qu'il avait vécu une terrible tragédie qui le hantait. Il rendait son père responsable de tous ses problèmes.

— A quelle tragédie faisait-il allusion ? Vous le savez ?

— Non. Ensuite il n'a plus ouvert la bouche, comme s'il regrettait d'en avoir trop dit. Il est redevenu froid et distant, comme d'habitude.

— Vous connaissez le nom de son père, la date de cette tragédie ?

Trainor secoua la tête.

— Tout ce que je sais, c'est que quelque chose ne tourne pas rond chez Styebek. J'ai lu vos articles. Tôt ou tard, tout ça finira mal. Je me demande juste combien de personnes il aura emportées d'ici là.

La nuit qui suivit l'interrogatoire de Brent et d'Esko, Karl Styebek se rendit dans son garage pour quelques préparatifs.

Il enroula un large Scotch autour d'une petite boîte qu'il avait enveloppée dans un sac-poubelle, se munit d'une pelle et d'une lampe de poche, puis se rendit dans le jardin de derrière.

Brent, Esko, Gannon... Ces trois-là s'approchaient de la vérité. Mais il ne s'affolait pas pour autant. Et pas question de prendre un avocat. Au contraire, il allait coopérer, comme un bon flic qui n'a rien à cacher.

Ensuite, il ferait ce qu'il avait à faire.

Sa pelle mordit la terre sous les buissons quand il se mit à creuser au fond du jardin.

Tout ce qu'il avait construit était en danger.

Tel un fantôme, Orly avait surgi de son passé pour faire intrusion dans sa vie, le menaçant de le ramener dans un monde qu'il avait enterré depuis longtemps... Retour en 1964 à Huntsville, Texas...

* * *

Karl et son jeune frère, Orion, se trouvaient dans le cimetière de la prison, connu sous le nom de Peckerwood Hill.

Des croix blanches perçaient le brouillard matinal.

Ils s'étaient arrêtés devant une tombe récemment creusée par des détenus. Cette tombe attendait le corps de Vernon Lugo, condamné à mort pour le meurtre de deux policiers de Dallas au cours d'un braquage de banque.

Karl avait neuf ans. Orly — personne ne l'appelait Orion, excepté leur mère quand elle se fâchait contre lui — en avait sept.

Leur père, Deke Styebek, se dressait devant eux, il contemplait le trou et le monticule de terre rouge sur l'herbe verte. Deke était maintenant le chef de l'équipe chargée des exécutions, et c'était lui qui devait conduire Lugo à la chaise électrique.

— Les garçons, je vous ai amenés ici pour vous parler de quelque chose d'important. Quand vous avez étudié la Bible, vous avez dû apprendre d'où

venait le mal ?

— De l'enfer, papa, avait répondu Orly. Le mal vient de l'enfer.

— C'est ça. Et c'est mon devoir de renvoyer le mal en enfer. Pour les types comme Vernon Lugo, la porte de l'enfer passe par cette tombe. Et je vous garantis que, d'ici demain, Vernon Lugo l'aura franchie.

Deke avait dévisagé un instant ses deux fils, puis il avait décidé qu'ils étaient assez grands pour entendre ce qu'il avait à dire. Il avait plié les genoux pour se pencher vers eux.

— Karl, Orly. Vous n'allez pas tarder à découvrir que certaines personnes sont imparfaites. Elles viennent au monde abîmées, pas totalement humaines à l'intérieur, comme Vernon Lugo, et comme la plupart de ceux qui se trouvent dans le couloir de la mort de la prison d'Ellis. Ces hommes ont commis le mal, un mal si terrible que la loi les a condamnés à payer de leur vie pour ce qu'ils ont fait, pour les dommages qu'ils ont causés. C'est ce qu'on appelle la peine de mort. Et je suis habilité par notre grand pays à exécuter cette sentence. Vous comprenez ?

— Oui, avait répondu Orly.

— N'oubliez jamais que je suis en guerre contre le mal. En ce moment, des gens à Washington parlent d'abolir la peine de mort. J'espère que la raison aura le dessus, mais tout ça dépend de la politique et nous n'avons pas à nous en préoccuper, vous comprenez ?

— Oui, avait répété Orly.

— Je vous ai amenés ici pour que vous me promettiez aujourd'hui, devant cette tombe, que vous poursuivrez plus tard mon combat contre la souillure du mal.

— Je te le promets, papa, avait dit Orly.

— C'est bien.

Deke avait posé ses grandes mains sur leurs petites épaules, ces mêmes mains qui aideraient bientôt Vernon Lugo à s'installer sur la chaise électrique — cette chaise que tout le monde à Huntsville surnommait « Old Sparky ».

— Karl, tu ne dis rien. A quoi tu penses ?

— Je réfléchissais, c'est tout.

— A quoi ?

— Papa, ça te fait quel effet de tuer des hommes ?

Le sang abandonna le visage de Deke. Ses mains lâchèrent les épaules de ses fils. Il se redressa et son regard se perdit au loin, entre les croix des morts qu'il avait accompagnés à la chaise.

— Je ne tue pas, avait-il dit. Je ne fais qu'exécuter les ordres. Je fais ce que veulent les gens de ce pays, en accord avec les lois.

Il s'était tourné vers Karl.

— Mais, pour dire la vérité, c'est pour moi un privilège et un grand honneur de brandir l'épée de la justice.

L'épée s'était abattue le lendemain, quand Deke et son équipe étaient allés chercher Lugo à la prison d'Ellis.

Vernon Lugo avait légué ses effets personnels — une radio, une montre, une maquette de bateau — à d'autres condamnés de la prison d'Ellis. L'équipe de Deke lui avait passé des chaînes aux pieds, avant de le faire monter dans un camion blindé. Ils avaient traversé le fleuve, la forêt, des fermes. Durant les douze kilomètres qui les séparaient de Huntsville, personne n'avait ouvert la bouche. Arrivés à The Walls, ils avaient fait entrer Lugo dans le bâtiment où il allait trouver la mort, toujours sous la surveillance de l'équipe de Deke, qui devait l'accompagner jusqu'au bout.

Puis l'heure était venue pour Lugo. Le directeur l'avait informé que les recours légaux pour repousser l'exécution étaient épuisés. Le gouverneur n'interviendrait pas. Lugo devait maintenant affronter son destin en homme. Quand Deke Styebek et son équipe l'avaient sorti de sa cellule pour lui faire franchir la porte de fer grise qui s'ouvrait sur la petite pièce où l'attendait la chaise, les jambes de Lugo avaient faibli. Deke et ses hommes avaient dû le soutenir pour qu'il continue à avancer.

Puis ils l'avaient attaché sur Old Sparky. Le générateur avait ronronné comme un requiem tandis que l'aumônier lisait la Bible.

Après avoir vérifié les liens de Lugo, Deke s'était penché pour lui parler à l'oreille.

— Je te renvoie en enfer, où tu vas brûler pour l'éternité.

Quelques instants plus tard, le directeur avait lu la sentence, puis il avait adressé un signe de tête à Deke, qui avait abaissé un levier. Les yeux de Lugo étaient devenus énormes, son corps avait été agité de soubresauts, comme s'il tentait de se libérer de ses liens. Quand il avait cessé de bouger, un médecin était venu poser un stéthoscope sur son cœur pour confirmer la mort.

Un peu plus tard, un orage avait explosé au moment où Deke traversait la cour d'un pas triomphant pour remettre les papiers relatifs à l'exécution au service administratif. Un de plus ! Il avait jeté un coup d'œil à l'horloge de la tour de la prison, d'inspiration gothique, deux étages au-dessus de l'entrée nord. Un rideau de pluie coulait le long des murs de brique en se teintant de rouge.

Comme si le bâtiment saignait.

J'ai vu la Gloire, avait songé Deke.

Un corbillard avait emporté le corps de Lugo à la morgue locale. Personne n'avait réclamé ses restes. On lui avait enfilé un costume et on l'avait placé dans un cercueil — les deux provenaient des ateliers de la prison.

Puis, comme Deke l'avait promis, le corps de Lugo avait été enterré dans la tombe que Karl et Orly avaient contemplée à Peckerwood Hill, le

cimetière de ceux que personne ne réclamait, le cimetière des oubliés, comme disaient les prisonniers.

Comme il avait coutume de le faire après chaque exécution, le soir venu, Deke avait lu les Saintes Ecritures à la lueur des bougies, avec sa femme, Belva.

Belva s'était étonnée de la mine sombre de Deke.

— Quelque chose te tracasse ? avait-elle demandé.

— C'est tous ces conciliabules au sujet de l'abolition de la peine de mort à Washington. Et nous avons Gaylon Melk, la semaine prochaine. Ses avocats viennent de présenter trois recours en appel à la dernière minute.

— Les avocats présentent toujours des recours, Deke. Et, en attendant, la peine de mort est toujours en vigueur. Ce n'est pas à toi de te soucier de ça.

— Mais je ne peux pas m'en empêcher, Bel, quand je pense à ce que ce type a fait. Je te jure que ça me dévore de l'intérieur, ça me déchire...

La semaine suivante était arrivée, les rapprochant de la date d'exécution de Melk. Comme aucun tribunal ne leur avait signifié de délai, Deke et son équipe avaient pris le chemin d'Ellis pour transférer Melk à The Walls.

Lors du transfert, la plupart des condamnés étaient déjà résignés à leur sort. Ils avaient peur, mais ils se montraient dignes et coopéraient. Pas Melk. Il n'avait cessé de ricaner, avec un petit sourire en coin. Dans le fourgon, il s'était mis à chanter des chansons paillardes et avait posé la main sur son entrejambe pour provoquer Deke et ses hommes.

— Boucle-la et tiens-toi bien ! lui avait ordonné Deke.

— Ou bien quoi ? avait raillé Melk. Qu'est-ce que tu me feras, chef ?

Tandis que Melk éclatait de rire, Deke avait songé aux crimes de ce monstre. Melk avait enlevé trois enfants qu'il avait violés, tués, puis décapités.

Cette créature sortait tout droit de l'enfer et elle devait y retourner.

Arrivé à The Walls, Melk avait parlementé à voix basse avec ses avocats, deux fervents opposants à la peine de mort venus d'Austin. Puis il avait refusé le repas du condamné et l'aumônier.

Vingt minutes plus tard, l'une des deux lignes de téléphone réservées aux recours avait sonné. Le directeur avait pris l'appel et écouté en silence le message du greffier du tribunal.

— Le sort de Melk est toujours en suspens, avait-il annoncé en raccrochant. Le juge de district dit que c'est maintenant du ressort de la Cour suprême de Washington. Là-bas, c'est l'émeute. Tout le monde se révolte. Deke, autorisez votre prisonnier à parler avec ses avocats avant de le ramener à Ellis.

L'équipe de Deke avait escorté Melk dans une cellule pour le laisser quelques minutes en privé avec ses avocats. A travers les murs, ils avaient entendu ses cris de joie.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? avait demandé Deke. De toute façon, il va y passer, même si ce n'est pas aujourd'hui.

— Pas si sûr, avait répondu J.D. Priddy, un des gardiens. J'ai lu dans le Houston Chronicle que la Cour suprême risquait de déclarer aujourd'hui la peine capitale contraire à la Constitution.

Priddy avait dévisagé Deke à travers la vitre de la porte blindée.

— Ils pourraient bien interdire toutes les exécutions et les transformer en réclusions à perpétuité.

— Quoi ?

— Melk est peut-être tiré d'affaire, avait expliqué Priddy. C'est sans doute ce que ses avocats sont en train de lui annoncer, Deke.

— Je ne te crois pas.

Les clés de Deke avaient tinté quand il avait ouvert la porte.

— Il faut y aller, avait-il déclaré.

— Pouvons-nous avoir encore quelques minutes ? avait demandé l'un des avocats.

— Je regrette, il faut y aller.

Les avocats avaient fait leurs adieux et quitté les lieux. Deke et ses hommes étaient entrés dans la petite cellule pour prendre leur prisonnier.

— C'est une très belle journée, avait dit Melk.

Il s'était levé en poussant Deke du bout de son index et de son annulaire, tout en lui décochant un sourire qui découvrait ses dents jaunies.

— Plus personne n'a le droit de me toucher, à présent. Je vais sortir de là vivant, espèce de petit connard de merde, et tu n'y peux rien. Pense aux gamins que j'ai tués. Ç'aurait pu être les tiens... Tu peux ruminer là-dessus, si ça t'amuse, et aussi sur...

Melk avait fait le geste d'attraper son sexe, mais il n'en avait pas eu le temps. Deke avait explosé, il l'avait fait trébucher en tirant sur ses chaînes, puis il l'avait frappé avec sa chaise, jusqu'à ce que les autres gardiens interviennent pour l'arrêter.

L'agression de Deke avait plongé Melk dans le coma pendant sept jours.

Melk avait donc vaincu deux fois la mort ce jour-là mais, la seconde fois, il en était sorti muet, les coups répétés de Deke ayant endommagé son cerveau. Les avocats de Melk avaient tenté de traîner Deke devant un tribunal correctionnel.

Ils n'avaient pas réussi, parce que les autres gardiens avaient attesté que c'était Melk qui avait provoqué Deke.

Mais les avocats ne s'étaient pas pour autant avoués battus et, en se servant du témoignage d'un aumônier qui était entré dans la cellule au moment de l'agression, ils avaient fait renvoyer Deke.

Deke avait donc perdu son travail, mais aussi ses droits à la retraite, et surtout le statut moral que lui conférait le droit de brandir l'épée de la justice. Belva l'avait aidé à trouver un poste de concierge dans une école et ils avaient pu s'en sortir financièrement, mais, peu à peu, Deke avait

commencé à dérapar.

Il sortait de plus en plus souvent de la maison pour se réfugier dans la grange, où il restait des heures dans le noir, assis, une bouteille de whisky entre les jambes. Belva le rejoignait avec une bible et des bougies pour lire les Ecritures avec lui et lui parler.

Karl et Orly les espionnaient par la fenêtre, écoutant tout ce qu'ils se disaient.

Parfois, Deke se mettait à bafouiller et Karl faisait remarquer à Orly : « Papa est un peu soûl », tandis que leur père continuait à se confier à leur mère.

— Je les entends, Bel. Les voix de toutes ces créatures qui attendent à Ellis dans le couloir de la mort. Je les entends péreror parce que le moratoire a été adopté.

— Tu ne peux rien y faire, Deke.

— Non. Tu te trompes. Je me prépare justement à faire quelque chose. J'ai vu la Gloire.

— La Gloire ? Deke, je ne comprends pas. Je t'ai supplié de cesser de boire.

— Ça m'aide à comprendre. Regarde.

Il avait élevé sa lampe pour balayer le mur de la grange et éclairer la liste des prisonniers qu'il avait conduits à la chaise. La liste s'achevait par une question :

« Qui est le suivant ? »

— Tu vois bien, Bel, ce n'est pas terminé. Notre guerre est éternelle. Tout ça fait partie de Son plan. A présent, c'est à nous et à nous seuls qu'il revient de lutter contre eux tous.

— Contre qui, Deke ?

— Contre les âmes tordues. Toutes.

** * **

Après avoir aplati la terre de son jardin, Stybebeck alluma un feu dans le vieux bidon de fer qui leur servait à incinérer les déchets, et alla prendre dans le garage des objets cachés sous son établi.

L'un d'eux était le DVD montrant les derniers instants de Bernice.

Des flammes s'élevèrent du bidon quand Stybebeck y jeta les objets. Pris d'une impulsion, il se ravisa et retira le DVD. Puis il regarda brûler le reste et se tourna pour contempler sa maison, celle qui abritait la vie à laquelle il tenait tant.

Il protégerait ce qu'il avait bâti, comme il l'avait toujours fait. Tant qu'il affrontait les problèmes à sa manière, rien ne pouvait lui arriver.

** * **

Figée comme une statue, Alice se tenait derrière la fenêtre de la cuisine, dans le noir.

Elle s'était levée pour boire un verre de soda au gingembre.

Elle observait Karl depuis un moment et elle l'avait vu enterrer quelque chose dans leur jardin, puis brûler des objets dans le bidon.

Une peur froide rampa le long de sa colonne vertébrale quand elle remonta à la hâte se coucher, avant que son mari ne la surprenne.

Melody Lyon tenait entre ses mains le sort de Jack Gannon.

Elle en avait parfaitement conscience.

Elle versa un nuage de lait dans son thé, puis ouvrit sur son BlackBerry le dossier Gannon.

La légendaire directrice de rédaction savourait un moment de calme et de solitude à une table du Wyoming Diner, dans Manhattan. L'après-midi était déjà bien avancé et la cohue du déjeuner avait pris fin. Une serveuse à l'air fatigué et un cuisinier désœuvré discutaient au comptoir devant un café.

Lyon leur jeta un vague coup d'œil, puis retourna à son dilemme.

Devait-elle offrir un emploi à Gannon ou le considérer comme perdu pour la profession ?

En passant en revue les articles signés de lui, elle relut son brillant travail sur le crash de l'avion de ligne — celui qui lui avait valu une nomination au prix Pulitzer, le respect de ses confrères et une proposition de poste à la WPA.

Décidément, Gannon était un journaliste remarquable. Il avait du talent et de l'instinct, il était passionné par son travail. Et ces trois qualités, Lyon les recherchait chez la personne qu'elle devait engager pour renforcer son équipe de journalistes d'investigation.

A l'époque où elle avait offert un poste à Gannon, elle avait été déçue que les choses tournent court. Gannon avait différé sa réponse, à cause de la mort de ses parents, et, entre-temps, alors qu'ils vérifiaient ses références, un informateur anonyme les avait contactés pour les avertir que Jack Gannon se droguait. Elle n'y avait jamais cru et s'était demandé pourquoi cette accusation venait justement après leur coup de téléphone au *Sentinel*.

Comme si quelqu'un, à Buffalo, voulait l'empêcher de partir.

Mais cela, c'était du passé.

Aujourd'hui, Melody Lyon avait un autre problème. Un problème qui la mettait dans une position délicate vis-à-vis de Gannon.

Carter et elle — Carter O'Neill était son assistant — cherchaient un journaliste pour leur équipe d'investigation. Ils hésitaient entre quatre candidats expérimentés et bardés de récompenses venant

respectivement de Seattle, de Berlin, de Toronto et de Londres.

Et voilà que, quelques jours plus tôt, Gannon avait refait surface sans crier gare pour lui proposer un article en free-lance.

Dans le métier, tout le monde savait qu'on venait de le virer du *Buffalo Sentinel*.

« Oublie-le, Mel, avait dit Carter. Après le scandale du *Sentinel*, pour moi, c'est non. Un journaliste à l'éthique douteuse n'a pas sa place chez nous. Notre équipe est composée des meilleurs. »

Mais ce n'était pas l'éthique de Gannon que Lyon mettait en doute. Elle avait rencontré Fowler. Il lui avait fait l'effet d'un type visqueux.

Quand elle comparait ce qu'elle savait de Fowler à ce qu'elle savait de Gannon, elle n'hésitait pas.

Des sirènes hurlèrent près de Madison Square Garden, quand Lyon remonta la 33^e Rue, vers l'est, pour retourner à son bureau.

Tout en marchant, elle réfléchissait à la polémique autour de Gannon. Dans son article, il avait pointé du doigt un flic en le désignant comme le suspect numéro un dans l'affaire du meurtre de l'élève infirmière. Le journal avait publié, puis il s'était désolidarisé de son journaliste. Il y avait eu un démenti. On avait viré Gannon.

S'il s'était vraiment trompé, il était fini. Mais s'il avait raison et que Fowler avait décidé de le museler en cédant à des pressions, cela signifiait que l'affaire cachait des enjeux importants — et que Gannon avait été victime d'une injustice.

Je ne suis probablement pas la seule à me demander ce qui sortira de tout ça, songea-t-elle en longeant le bel immeuble de pierre de l'académie privée qui jouxtait la WPA.

La World Press Alliance avait installé ses locaux dans un immeuble de vingt étages à l'ouest de Manhattan, au cœur des jardins de l'Hudson, entre Penn Station et le tunnel Lincoln, avec vue sur l'Empire State Building et le fleuve Hudson.

Dans l'entrée, Lyon présenta son badge au tourniquet électronique qui filtrait le passage, puis elle prit un ascenseur.

Melody avait quarante-quatre ans. Veuve depuis l'âge de trente et un ans, elle n'avait jamais eu d'enfants. Elle avait été journaliste toute sa vie. Elle avait parcouru le globe pour couvrir l'actualité et pour des reportages de fond. Elle se trompait rarement quand il s'agissait d'évaluer l'importance d'un sujet — certains disaient même qu'elle était infaillible.

Lyon avait une vie privée, avec un cercle restreint d'amis triés sur le volet, composé entre autres d'hommes politiques, de stars du cinéma, et même de quelques millionnaires. Mais cela ne l'avait pas empêchée de nouer des relations dans les régions les plus déshéritées du monde : elle correspondait avec des chevriers, des couturières, des enfants atteints du sida.

Le journalisme était sa vie et son sang. Elle avait largement mérité sa place à la tête de la WPA.

La WPA exigeait l'excellence et pouvait s'enorgueillir de vingt-deux prix Pulitzer. Lyon était consciente de la force de leurs nombreux concurrents : l'Associated Press, Reuters, l'Agence France-Presse, Deutsche Presse-Agentur, Bloomberg, China Xinhua News Agency, et Interfax News Agency pour la Russie.

Quand l'ascenseur de Lyon s'ouvrit sur le quinzième étage, elle pensait encore à Gannon.

Comme chaque fois qu'elle traversait la réception, elle savoura le sentiment de fierté qui l'emplissait à la vue des photos illustrant les événements les plus marquants des cent dernières années.

Elle foula l'épaisse moquette grise de la salle de rédaction, au milieu d'un dédale de box vitrés équipés d'écrans diffusant en flot continu des images et des dépêches venues du monde entier.

Son propre bureau se trouvait tout au bout de la salle de rédaction. Elle y entra, puis demeura debout près du téléphone. Allait-elle ou non composer le numéro inscrit sur son carnet à côté du nom « Jack Gannon » ? Elle hésitait, quand elle fut interrompue par deux coups discrets frappés à sa porte ouverte.

Carter O'Neill entra.

— Prête ? demanda-t-il.

— Prête ?

— Qu'est-ce que tu fichais, Mel ? Ça fait un moment que je t'attends. Nous devons nous retrouver pour le journaliste qui va compléter notre équipe d'investigation. Ne me dis pas que tu avais oublié !

Lyon vérifia sur son agenda.

— C'est mardi prochain, Carter.

— Non, c'est aujourd'hui. Nous avons déjà trop tergiversé. Il faut régler ça.

Tout en gardant l'œil sur les pages du dossier qu'il tenait à la main, O'Neill se laissa tomber sur le petit canapé du coin réunion, déboutonna son col de chemise, et desserra sa cravate.

— Bon, soupira-t-il. Je t'ai dit que j'aimais beaucoup Dieter, le type de Berlin. Thomas, de notre bureau de Bonn, a confirmé ses références. D'un autre côté, cette femme, Dianne Gray, de Toronto, est vraiment formidable. Mel, tu m'écoutes ?

Lyon tapotait son carnet du bout de son stylo, tout en vérifiant ses appels sur son portable.

— Carter, je voudrais attendre encore un peu pour engager quelqu'un à ce poste. Quelques semaines.

— Attendre ? Mais pourquoi ? Ça fait un mois qu'on est là-dessus !

— Je sais. Ecoute... J'ai un rendez-vous au *Daily News* dans trente

minutes. Ensuite je dois prendre un avion pour D.C.

— Attends une seconde, protesta O'Neill en lui jetant un regard dur. Tu réfléchis encore à la candidature de ce Jack Gannon de Buffalo, c'est ça ? Je croyais que tu plaisantais quand tu m'as annoncé qu'il t'avait contactée.

— Carter, nous n'avons encore rien décidé pour ce poste, après tout.

O'Neill abandonna son fauteuil et s'approcha d'elle en ôtant ses lunettes. Il avait été correspondant de guerre et elle le considérait comme son égal, mais elle était au-dessus de lui dans la hiérarchie de la WPA. Les yeux froids et bleus d'O'Neill soutinrent son regard.

— Je sais que c'est toi qui as formé cette équipe, Mel. Mais tu prendrais un sacré risque en faisant entrer chez nous un type comme Gannon. Merde, il vient juste de se faire virer pour avoir déconné ! En général, quand il vous arrive un truc comme ça, vous ne décrochez pas un meilleur boulot. Comment peux-tu envisager sérieusement sa proposition ? Souviens-toi de ce tuyau au sujet de son problème de drogue.

— En ce qui concerne ce tuyau, je soupçonne fortement une manœuvre pas claire de Nathan Fowler. Comme pour ce qui se passe en ce moment au *Sentinel*. Tu as lu les articles de Gannon ? Je t'en prie, Carter...

— Même si tu ne te trompes pas à propos de Fowler, ce n'est pas une raison pour faire entrer chez nous les problèmes du *Sentinel*. Nous n'en avons pas besoin. Dois-je te rappeler qu'on n'a pas droit à l'erreur dans ce boulot ? Se tromper en engageant le mauvais journaliste peut coûter très cher.

— Mais moi, Gannon, je le sens bien, protesta Melody.

— Et tu serais prête à risquer ta réputation, voire plus, parce que tu le sens bien ? Tu ferais bien de réfléchir aux conséquences d'un tel choix, ma petite.

— J'ai réfléchi. Je voudrais deux semaines de délai. Le temps de voir de quoi est fait Gannon et s'il arrive à se sortir de ce guêpier. Deux semaines, Carter. C'est tout.

O'Neill remit ses lunettes, ferma son dossier et secoua la tête.

— Très bien. J'espère que tu te rends compte que tu es peut-être en train de préparer ton enterrement.

Minute après minute, kilomètre après kilomètre, Jolene Peller sentait ses espoirs s'amenuiser.

Elle avait la sensation de sombrer peu à peu dans des ténèbres sans fin, prise entre la vie et la mort qui se refermait sur elle comme une énorme mâchoire.

Non... Je vous en supplie.

Bercée par les vibrations incessantes et le ronronnement du camion, elle flottait dans un état de semi-conscience. Ils roulaient toujours. Pour aller où, elle l'ignorait. Depuis quand, elle n'aurait su le dire.

Peut-être plusieurs jours.

Elle avait cessé de chercher à évaluer le temps qui passait. Dans cet enfer, il n'y avait pas d'horloge. Pas de minutes ni d'heures. Le temps, ici, se mesurait en tourments et en souffrances.

Depuis quand avaient-ils quitté cet endroit où elle avait entendu des voix et des machines de l'autre côté de la cloison. Un jour ? Deux ? Trois ?

Personne n'avait entendu ses appels à l'aide.

Personne n'était venu.

Parfois, elle se demandait si elle n'avait pas eu des hallucinations auditives. Est-ce qu'elle perdait la tête, dans ce trou infernal et pourri ?

Elle avait mal partout. Elle avait faim. Soif. Elle puait affreusement. Elle se sentait sale. Souillée. Ses tempes étaient tapissées d'un truc écœurant.

Elle était trop épuisée pour continuer à lutter.

Un faible gémissement de douleur monta du sol.

L'autre femme avait bougé.

La pauvre était terrifiée et, physiquement, son état empirait. Jolene aurait voulu l'aider, mais elle ne pouvait rien pour elle. Des larmes tièdes roulèrent sur ses joues. En élevant ses poignets pour s'essuyer les yeux, elle effleura son médaillon.

Son magnifique médaillon.

Le cadeau que lui avait fait sa mère quand elle avait repris les

rênes de sa vie.

Elle referma son poing sur le médaillon et se sentit emplie d'amour et de force. Elle n'allait pas abandonner.

Pas tant qu'elle était en vie.

Elle devait trouver un moyen de sortir d'ici.

Réfléchis.

Fais la liste des éléments positifs.

Le sel de sa sueur avait ramolli ses liens, même si le Scotch qui tenait ses poignets les serrait encore dans un étau.

Jolene songea à la consigne de ses cours du soir : faire un plan de travail, travailler en suivant son plan.

Elle tâta ses poches. Elle avait la petite lampe et les clés. Des outils. Elle se leva et passa ses mains sur les parois rugueuses et désormais familières, caressant les clous qui en dépassaient, puis les éléments métalliques qui indiquaient l'emplacement d'une porte ou d'une ouverture. *Trouve le capuchon de contact de la lampe. Inspecte les gonds. Sers-toi de la clé pour les desceller.*

Elle se déplaça à quatre pattes, en explorant le sol du bout des doigts. Elle chercha de nouveau le capuchon sous la femme, laquelle poussa un gémissement.

— Carrie.

Jolene se figea.

— Pardon ?

— Je m'appelle Carrie May.

— Salut, Carrie May. Moi, c'est Jolene Peller.

— Je me souviens.

— Tu te souviens de quoi ? demanda Jolene tout en continuant à chercher.

— De ce qui s'est passé. Comment il m'a coincée.

— Raconte-moi.

Carrie toussa, puis elle reprit, lentement.

— J'avais terminé mon service au drugstore du centre commercial. J'avais besoin d'une voiture pour rentrer chez moi, mais mes soi-disant amis étaient partis.

— C'était où ?

— A Hartford, dans le Connecticut. Je m'étais disputée avec eux. C'était mon troisième jour de boulot. Ils voulaient passer au centre-ville pour se procurer de la drogue. Pas moi. Tu sais, à un moment donné, tout ce que tu veux, c'est grandir. Ils sont partis et ils m'ont plantée là. Alors j'ai traversé pour aller au relais, de l'autre côté de l'autoroute. J'avais d'autres amis là-bas.

— C'est là que tu l'as rencontré ?

— Oui. Il y avait du brouillard, cette nuit-là. Quand je suis arrivée, mes amis n'y étaient pas. J'étais furieuse. J'ai acheté un pack de bière

pour mon père et j'ai commencé à réfléchir au moyen de rentrer chez moi — marcher ou prendre un car. Quand je suis sortie de la boutique, il était là, à traîner devant la porte.

— Tu le connaissais ?

— Seigneur, non !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a engagé la conversation en me disant que sa petite fille était dans son camion, qu'elle était malade et qu'il était très inquiet. Il prétendait ne pas avoir d'assurance maladie et, comme je portais un uniforme, il a fait mine de me prendre pour une infirmière.

— Tu portais un uniforme ?

— Je portais mon tablier blanc de serveuse. J'ai enlevé le tablier et je l'ai mis dans mon sac. Je lui ai dit que je travaillais dans un drugstore, pas dans un hôpital, mais il avait l'air vraiment désespéré et il était très convaincant. Je me suis laissé attendrir et je l'ai sottement suivi au bout de l'aire de stationnement, jusqu'à son camion. Il faisait nuit...

— Tu as vu une autre fille ?

— Non. Je n'ai rien vu. Pas même son visage à lui. Il portait une casquette de base-ball rabattue sur le front. La dernière chose dont je me souviens, ce sont ses bottes, ses clés qui tintaient, et lui qui me disait que c'était un péché d'acheter de la bière. Ensuite, tout est devenu noir.

— C'était il y a combien de temps ?

— Je n'en sais rien. Deux ou trois semaines. Peut-être plus. J'ai dû perdre connaissance, et quand je me suis réveillée ici, dans le noir, il était là, en train d'engueuler l'autre fille.

— Moi ?

— Non. Avant toi. Une autre.

— Est-ce qu'elle s'appelait Bernice ?

— Non. Melissa, il me semble. C'est tout ce que je sais.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle est partie.

La voix de Carrie se brisa.

— Partie comment ?

— Je crois qu'il l'a tuée.

Carrie éclata en sanglots. Jolene s'approchait d'elle pour la réconforter quand le camion eut un sursaut. Ses freins à air comprimé chuintèrent. Le véhicule ralentit et bifurqua pour prendre une autre route, non goudronnée. Ce fut du moins ce qu'en déduisit Jolene en entendant rebondir du gravier sur le plancher pendant une bonne demi-heure. Puis ils bifurquèrent de nouveau. Cette fois, plus de gravier, mais des herbes sèches qui raclaient le fond.

La respiration de Jolene s'accéléra.

Ils s'enfonçaient dans une campagne isolée...

Elle se concentrait pour lutter contre la peur qui l'envahissait, quand elle sentit quelque chose de pointu au niveau de sa cheville.

Elle allongea le bras. Le petit capuchon de la lampe...

Cela lui prit quelques secondes et elle eut un peu de mal, mais elle parvint à le visser et à allumer la lumière qu'elle braqua vers le sol.

Jolene déglutit anxieusement. Elle allait bientôt se faire une idée plus précise de l'état de sa compagne d'infortune. Elle se prépara au pire.

— Carrie, je sais qu'il t'a amochée. Il faut que je regarde tes blessures, pour savoir si je peux faire quelque chose.

Le camion roulait maintenant très doucement, comme s'il était en train de chercher à se garer.

Jolene déplaça le mince faisceau de lumière vers le visage de Carrie et découvrit un patchwork ensanglanté de brûlures par frottement, de contusions, de peau arrachée. L'un de ses yeux était tellement enflé qu'il restait fermé. Sa lèvre inférieure avançait étrangement.

— Tu vois ? sanglota Carrie. Tu vois de quoi il est capable ?

Une larme coula de son œil valide.

— Attends, murmura Jolene en posant ses doigts sur le front de Carrie. Il a écrit quelque chose. Je vais essayer de le lire.

Le camion s'arrêta. Le moteur aussi.

Carrie acquiesça et son œil s'agrandit de terreur.

— Il nous marque.

— Mais pourquoi ?

— Pour que nous soyons jugées.

Jolene lut l'inscription sur le front de Carrie et poussa un cri étouffé.

— Tourne la lampe vers toi, dit Carrie. Tu es marquée, toi aussi.

Au même instant, elles entendirent quelqu'un dehors, tout proche.

Un homme fredonna, des outils tombèrent dans un fracas métallique, comme s'il les lâchait. Puis il y eut un tintement de clés, des verrous qu'on défaisait, le grincement d'une porte qu'on ouvrait, la lumière et l'air frais qui s'engouffrèrent.

Et l'espoir qui s'envola.

Des mains gantées agrippèrent le chambranle. L'une d'elles tenait une sorte de pique en fer. Une pique à bestiaux.

Carrie poussa un gémissement et se réfugia dans le coin le plus sombre de leur prison, comme si elle cherchait à disparaître.

Une botte en peau de serpent se posa sur le marchepied.

Un homme se hissa à l'intérieur.

Depuis sa conversation avec l'ex-partenaire de Styebek, Jack Gannon était de plus en plus convaincu qu'il fallait creuser du côté de la mystérieuse famille Styebek.

Il décida donc de se renseigner sur le père, Deke, et appela Huntsville et Austin.

— Deke Styebek était employé à Huntsville, en tant qu'agent pénitentiaire à The Walls, jusqu'en 1964, quand il a été démis de ses fonctions, lui répondit Bobby Sue Yarday, de l'administration des services pénitentiaires.

— Pouvez-vous me dire pour quelle raison on l'a démis de ses fonctions ? Ou me fournir une copie de son dossier, ou de la procédure qui a débouché sur son exclusion ?

— Je ne peux pas répondre à cette question sans faire quelques recherches. Il faudrait que je vous rappelle.

— Merci, oui, je veux bien. Mais est-ce que vous auriez sous les yeux sa date de naissance, celle de son mariage, le nom de ses enfants ?

Bobby Sue hésita.

— Je peux uniquement vous fournir des informations sur les parents de Deke, parce qu'ils sont décédés depuis longtemps. Ils s'appelaient Gabriel et Adolpha Styebek. Gabriel était pasteur.

— Pasteur ?

— Oui. Il était le pasteur de Shade River, au Texas. C'est dans le comté d'Angelina, près de Lufkin.

Gannon sentit qu'il tenait là une pièce maîtresse.

Il appela le journal local, le *Huntsville Item*, pour demander s'ils avaient dans leurs archives des articles mentionnant l'agent pénitentiaire Deke Styebek — sur une période allant de 1960 à 1967.

— C'est très urgent, insista-t-il avant de dicter le numéro de sa Carte bleue.

Puis il chercha sur internet la liste des églises de Shade River, au Texas. Il envoya quelques mails, puis passa aux appels téléphoniques, en commençant par le pasteur O.B. Woodbridge, de la paroisse sud du Saint-Esprit.

— Allô ?

— Allô, vous êtes bien le pasteur Woodbridge ?

— Non, je suis son fils, Willard.

— Jack Gannon, j'appelle de l'Etat de New York. Je suis journaliste et je mène une enquête pour écrire une biographie. Je me demandais si vous pourriez m'indiquer une personne susceptible de se souvenir du pasteur Gabriel Styebek et de sa femme, Adolpha ?

— Ces noms ne me disent rien. Vous devriez plutôt appeler Yancy, notre historien local.

— Yancy, vous dites ?

— Yancy Smith, sur Hickory Road. Son numéro est dans l'annuaire.

Gannon chercha donc le numéro de Smith dans l'annuaire en ligne et appela aussitôt. On décrocha promptement, à la première sonnerie.

— Heello !

— Yancy Smith ?

— Lui-même.

Gannon expliqua à Smith les raisons de son appel.

— Oui, le pasteur Gabriel Styebek, je vois très bien, répondit Smith. Il appartenait à l'Eglise de la Gloire de Dieu. Sa femme s'appelait Adolpha, c'est bien ça. Ils avaient un fils, Deke. Une histoire tragique, vraiment.

— Tragique, pourquoi ?

— Eh bien...

Smith marqua un temps de pause.

— Oh ! désolé, j'ai rendez-vous chez un spécialiste à Dallas cet après-midi et ma fille vient me chercher pour m'y emmener.

— Attendez, s'il vous plaît ! Vous pourriez m'expliquer rapidement de quoi il s'agit ?

— En fait, personne ne connaît vraiment les détails. Je crois que Deke faisait partie de l'équipe d'exécution à la prison The Walls. Il avait été adopté par les Styebek quand ceux-ci vivaient au Canada.

— Adopté ? Vous en savez un peu plus ?

— Il me semble que j'ai quelque part dans mes archives de vieux bulletins d'information de l'Eglise de la Gloire de Dieu. Vous pouvez patienter une seconde ? Mes dossiers sur les paroisses de Shade River se trouvent dans la pièce à côté. Une seconde.

Gannon entendit un chien aboyer, puis Smith, qui passait dans une autre pièce, tout en parlant à quelqu'un. Quelques minutes s'écoulèrent.

— Allô ?

— Oui, je suis toujours là, répondit Gannon.

— J'ai trouvé quelque chose, mais je ne sais pas si ça vous sera utile.

— Je vous écoute.

— J'ai ici un bulletin datant de 1937 où l'on souhaite la bienvenue au pasteur et à Mme Styebek, et aussi à leur fils, Deke. Ils revenaient de la province d'Alberta.

— Alberta ?

— Oui, de Brooks, plus précisément. Dans le sud-est de la province. Le bulletin se réjouit de leur arrivée et de celle de leur fils, Deke. Deke avait treize ans à l'époque et ils l'avaient adopté parce que Adolpha ne pouvait pas avoir d'enfant. Tout le monde le savait à Shade River. Ensuite, le bruit a couru qu'ils avaient recueilli Deke après une terrible tragédie. Mais ils n'ont jamais confié à personne les circonstances de l'adoption. Je suppose qu'ils voulaient protéger leur fils.

— Pourriez-vous me scanner ce bulletin et me l'envoyer ?

— Oui, je pense.

Gannon possédait maintenant une deuxième pièce maîtresse du puzzle Styebek.

Il enchaîna aussitôt en contactant des journaux de l'Alberta, ceux de Calgary, les plus importants, mais aussi de petits journaux locaux à Brooks et à Medicine Hat. Il espérait qu'on le mettrait en contact avec des journalistes à la retraite, ou avec des passionnés d'histoire locale, en tout cas avec des gens capables de le renseigner sur une tragédie qui aurait fait du bruit à Brooks, dans l'Alberta, en 1937.

Durant les heures qui suivirent, pendant qu'il attendait ses réponses, le *Huntsville Item* lui envoya un petit article datant de 1964 qui commentait le renvoi de Deke Styebek, agent pénitentiaire à The Walls, après une altercation avec un condamné à mort.

Ça ne m'apprend pas grand-chose, songea-t-il au moment où son téléphone sonnait.

— Gannon.

— Monsieur Gannon, ici Ross Sawyer. Des amis journalistes m'ont dit que vous vous intéressez à un événement local survenu en 1937.

L'homme s'éclaircit la voix.

— J'ai été journaliste, moi aussi. Je travaillais pour *l'Alberta Tribune* avant de prendre ma retraite.

— Monsieur Sawyer ! Merci ! Est-ce que je peux vous poser quelques questions ? Ce ne sera pas long.

— Je vous en prie. J'étais justement en train de trier de vieux dossiers et des notes. Ma famille me harcèle pour que j'écrive mes mémoires. J'ai eu quatre-vingts ans le mois dernier et j'ai promis de m'y mettre.

— Monsieur Sawyer, je voudrais des renseignements sur Deke Styebek.

— Deke Styebek. Je vois. Vous vous intéressez aux meurtres.

— Quels meurtres ?

— Ceux du massacre de la famille Rudd en 1937, près de Brooks.

— Un massacre ?

— Sept membres de la famille Rudd ont été assassinés. Deke Rudd, le petit garçon de treize ans, est le seul à s'en être sorti. Il a été adopté par un couple, un pasteur américain et sa femme. J'ai interrogé à ce sujet l'inspecteur Macdonald il y a quelques années, lors d'une interview, peu avant sa mort. Son fils fait partie de la police montée à Brooks, vous savez ?

— L'inspecteur Macdonald ?

— A cette époque, Ian Macdonald était un bleu, mais il a fait partie de l'équipe qui a enquêté sur le massacre de la famille Rudd. Je l'ai interrogé parce que j'avais l'intention d'écrire un livre sur le sujet. J'ai pas mal de livres en projet, comme vous le voyez...

Une idée folle traversa l'esprit de Gannon.

— Monsieur Sawyer, si je venais dans l'Alberta, est-ce que vous accepteriez de me laisser consulter vos dossiers et de m'emmener sur les lieux du crime ?

— Je serais ravi de vous aider. Vous voudriez venir quand ?

— Le plus vite possible.

L'inspecteur Karl Stybeck avait pris ses précautions avant la perquisition de la police d'Etat.

Et Brent le savait.

Cette évidence planait entre eux, comme un coup de bluff entre deux joueurs de poker. Ils suivaient en silence les enquêteurs qui examinaient la maison, pièce par pièce.

Brent se doutait que Stybeck avait triché. Il ne s'attendait pas à ce que cette fouille s'avère fructueuse.

De son côté, Alice s'efforçait de se montrer aimable avec ces étrangers qui portaient des gants en latex et mettaient sens dessus dessous les pièces de leur maison, leurs meubles, leurs vêtements, leurs vies.

« J'ai proposé de leur laisser effectuer une fouille sans mandat, lui avait expliqué Karl. C'est nécessaire, ça va les aider pour l'enquête, à cause des gens que je fréquente par l'association, Alice. »

Le visage de Karl demeura de marbre quand le groupe passa au garage, même si sa respiration s'accéléra un peu quand les hommes collectèrent les cendres du bidon en métal.

Personne ne se doutait qu'il allait régler le problème à sa manière. Tout serait bientôt terminé, et il serait débarrassé du fardeau qu'il traînait depuis tant d'années.

Tout en regardant les enquêteurs, il songea qu'il jouait gros...

Cela le ramena des années en arrière, à cette autre fois où les circonstances l'avaient contraint à jouer gros, en 1969, au Texas, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent.

* * *

Karl venait de rentrer de l'école. Le bruit rapide et régulier de la scie l'avait attiré du côté de la grange.

L'odeur du bois fraîchement coupé, le claquement sec du mètre mesureur, le bruit d'un marteau qui plante des clous, tout indiquait que son père était en train de fabriquer quelque chose.

Est-ce que leur père allait enfin mieux ? Il avait passé les dernières

années à se désoler d'avoir perdu son travail et à se mentir à lui-même, en se persuadant qu'il allait y retourner un jour.

Chaque fois qu'il entendait parler de la réintégration d'un agent pénitentiaire, il en parlait au souper, autour de la table. Il en était sûr, « à la longue », son cas serait réexaminé et on reviendrait sur son renvoi.

Mais, comme cela n'arrivait jamais, il passait son temps dans la grange, seul, à écouter la radio avec une bouteille entre les jambes. Karl et Orly se glissaient hors de leur lit et l'observaient à travers les planches de bois vermoulu. Certaines nuits, Belva allait chercher une lampe pour rejoindre son mari. Elle lui lisait les Ecritures et il notait sur le mur de la grange des extraits décousus et apocalyptiques.

Quelquefois, il prenait sa voiture et disparaissait pour se rendre en ville, contempler la prison, tel un fantôme.

A quatorze ans, Karl avait déjà compris que son père souffrait d'une dépression nerveuse. Mais ce jour-là, en entendant ces bruits de charpentier, il avait eu un espoir. Quand il était entré dans la grange, la lumière jouait dans les cheveux trempés de sueur et couverts de sciure de son père.

La lumière éclairait aussi son petit frère, Orly, installé sur une grande chaise que leur père fabriquait.

Pas n'importe quelle chaise.

Une copie exacte d'Old Sparky, la chaise électrique qui servait à exécuter les prisonniers. Karl l'avait reconnue parce qu'il avait vu des photos. Tout le monde connaissait la plus impopulaire des chaises du Texas.

— Salut, Karl ! avait lancé Orly.

Il avait alors douze ans et ses bras paraissaient minuscules sur les accoudoirs. Ses pieds se balançaient dans le vide, ils ne touchaient pas le sol.

— Je vais aller droit en enfer !

Karl avait cherché du regard le branchement électrique, mais n'en avait pas vu. Il s'était tourné vers son père.

— A quoi elle va servir, cette chaise ?

Le regard de Deke l'avait transpercé.

— Elle va me servir pour mon travail.

Il avait montré du doigt le manche d'un marteau à panne fendue.

— Et toi, tu vas m'aider en la bouclant. Personne en dehors de cette famille ne doit être au courant. Pigé ?

— Oui, avait répondu Orly.

Karl s'était senti très mal à l'aise.

Mais il n'avait pas insisté. Il avait choisi d'aborder la question avec sa mère, le soir même, profitant de ce qu'elle rangeait la cuisine après le souper, tandis que Deke et Orly étaient retournés dans la grange.

— Je ne comprends pas pourquoi il construit cette chaise, avait dit Karl

à sa mère.

Belva s'était arrêtée de ranger, elle avait essuyé ses mains à son torchon et elle les avait posées sur les épaules de son fils.

— *Ton père a eu une vision.*

— *Une vision ?*

— *C'est compliqué à expliquer.*

Le visage de Belva était serein, comme illuminé de l'intérieur.

— *Mais je le crois. Nous devons l'aider à répondre à l'appel. Seulement, tu vois, Karl, comme toi, la plupart des gens ne comprendraient pas. La meilleure façon de seconder ton père est donc de ne rien dire à ce sujet, d'accord ?*

Karl s'était senti perdu.

— *Karl ?*

Sa mère lui avait souri et avait cherché son regard.

— *Oui, maman.*

— *Tu ne souffleras pas un mot de tout ça à qui que ce soit, compris ?*

— *Oui, maman.*

* * *

Il fallut plusieurs heures aux enquêteurs pour venir à bout de la propriété de Stybebeck.

Alice Stybebeck battit des paupières pour refouler ses larmes. Heureusement, Taylor était à l'école. Heureusement, il n'y avait pas de journalistes. Elle avait tout de même vu quelques voisins qui regardaient d'un air ahuri les voitures banalisées.

Quand les inspecteurs partirent, Karl la prit par la taille en lui assurant qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, et que ses collègues n'avaient rien contre lui. Il le répéta : il collaborait à l'enquête.

— *On va coincer le type qui a tué Bernice Hogan, conclut-il.*

Alice le dévisagea sans un mot. Elle aurait bien voulu le croire.

— Alors, Paul, ton avis ?

Michael Brent parlait au téléphone avec Paul Labray, du labo. Esko conduisait.

Brent et Esko rentraient à la caserne de la police d'Etat, à Clarence. Ils venaient d'interroger un livreur de pizzas du centre-ville de Buffalo.

« Le soir du meurtre j'ai vu une fille qui ressemblait à celle qu'on a tuée. Elle parlait avec un type. Mais je ne suis pas sûr que ce soit bien elle, après tout. Je ne suis pas très sûr de moi. Désolé. »

Brent ne put s'empêcher de maudire intérieurement ce crétin qui ne savait même pas ce qu'il avait vu.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient fouillé la maison de Stybeck, et ce qu'ils avaient récolté ne leur paraissait pas vraiment prometteur.

En revanche, Labray lui annonçait en ce moment que le labo d'Olean en avait terminé avec la voiture de location utilisée par Stybeck. Les pneus de la Malibu correspondaient aux empreintes relevées près de la scène de crime.

— Ces traces peuvent figurer comme élément à charge, conclut Labray.

— Plutôt, répondit Brent. Bon travail, merci.

Brent raccrocha, composa le numéro du lieutenant David Hennesy et lui transmit la nouvelle. Esko écouta en haussant les sourcils en guise de commentaire.

— Très bien, dit Hennesy à Brent. On va organiser une conférence téléphonique. A 16 heures. Je vais avertir Parson, appelle Kincaid et le labo.

Brent glissa son téléphone dans sa poche et regarda défiler la banlieue.

— C'est quelque chose, ça, Mike.

— C'est quelque chose, oui. Mais ne te réjouis pas trop vite. Tu connais Kincaid. Reste à voir ce qu'il va en faire.

Une heure plus tard, Brent et Esko rassemblaient leur équipe dans la salle de réunion de la caserne de Clarence pour la conférence

téléphonique. Tout le monde avait pris connaissance du rapport sur les pneus.

A 16 h 10, Kincaid les prit en ligne, mais pour leur demander d'attendre.

— Je fais ce que je peux, grésilla la voix crispée de Kincaid à travers le haut-parleur. Je rentre tout juste d'une audience préliminaire. Le lieutenant Hennesy m'a mis au courant de l'arrivée d'un dernier élément. Soyez patients, je me dépêche de lire ce que vous m'avez envoyé et je vous reprends. Laissez-moi une minute.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Tandis que ses collègues consultaient des dossiers, Esko tambourina sur la table avec son stylo en jetant un regard en coin du côté de Brent. Il n'avait pas l'air optimiste et elle ne lui donnait pas tort. Ils avaient décroché Bob Kincaid pour le meurtre Hogan, ce n'était pas de chance.

Kincaid était l'un des procureurs les plus exigeants du bureau du comté. On le surnommait « Sans Faute » parce qu'il exigeait des dossiers en béton.

— Très bien, fit la voix de Kincaid.

On pouvait l'entendre manipuler des feuilles.

— Bon boulot, pour les pneus.

— Est-ce qu'on peut convoquer Styebek, maintenant ? demanda Brent.

— Vous parlez de l'inculper ?

— Oui.

— De quoi ?

— Meurtre au premier degré pour Hogan. Ce rapport prouve qu'il était sur la scène de crime le soir du meurtre. Ça et les appels passés depuis le portable de Jolene Peller, ça devrait suffire.

— Du calme. Vous oubliez que Styebek a reconnu avoir eu des contacts avec Bernice Hogan et Jolene Peller. Par ailleurs, rien ne lui interdit de se promener dans une voiture de location. Ce rapport montre qu'il se trouvait à proximité de la scène de crime. Ça ne fait pas un dossier. C'est juste une petite pierre.

— Ecoutez, protesta Brent. Nous avons aussi des témoignages qui le relient à Bernice et à Jolene.

— La plupart de vos témoins sont des prostituées dont les motivations peuvent être discutables. Styebek a des indics dans Niagara Street, et donc de bonnes raisons de frayer avec les gens qui y travaillent. D'ailleurs, il a reconnu avoir régulièrement des contacts avec Bernice Hogan et aussi avec Jolene Peller, comme je vous l'ai déjà fait remarquer.

— Et le fait que Jolene connaissait Hogan et Styebek ?

— Quel rapport ? Le fait que Peller ait été aidée par l'association avec laquelle travaille Styebek est un élément circonstanciel. Et le

fait que sa mère ait signalé sa disparition l'est aussi, étant donné le passé de cette fille.

— Et les appels passés à Styebek depuis le portable de Peller ?

— Là, je suis d'accord, vous tenez quelque chose. Le téléphone de Peller, qui refait surface à Las Vegas après des appels passés à Styebek depuis un relais autoroutier de Chicago, c'est une pièce à charge. Et les pneus aussi. Ça fait deux éléments, deux pierres à votre édifice, pas un dossier.

— Il a refusé le détecteur de mensonge après l'avoir proposé, insista Brent.

— C'est exact, Mike. Mais il a coopéré sans jouer la carte de l'avocat. Regardez qui il fréquente, le travail qu'il accomplit bénévolement avec les prostitués, les contacts qu'il entretient avec elles. Tout ça se tient.

— Vous nous compliquez la tâche, Bob, rétorqua Brent.

— Un avocat démontrerait le dossier en moins de deux. Il pointerait le fait que Styebek a coopéré, qu'il vous a transmis de son plein gré les relevés de ses appels téléphoniques, ceux de sa carte de crédit et son ordinateur. Il vous a autorisés à fouiller sa maison et ses véhicules personnels.

— Bien sûr, reconnut Brent. Il est malin. Il a dû se débarrasser de tout ce qui était brûlant. Il n'aurait pas été si coopératif s'il y avait eu chez lui de quoi l'incriminer.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé, au fait ?

— Des appels reçus chez lui et provenant de cabines téléphoniques.

— Et ?

— Il prétend que ça venait de ses indics, ou de ses collègues, répondit Brent.

— Des appels de collègues émanant de cabines ? s'étonna Kincaid. Je pensais que vous utilisiez des téléphones protégés.

— Pas tout le temps, indiqua Esko. Ça dépend du flic et de l'indict.

— Certains de ces appels provenaient de cabines situées aux abords de relais autoroutiers, reprit Brent.

— Vous ne recherchez pas un camion louche repéré le soir du meurtre ? demanda Kincaid.

— Si.

— Et les appels passés depuis le portable de Jolene Peller venaient d'un relais de Chicago ?

— C'est ça, reconnut Brent.

— Vous approchez du but, dit Kincaid. Mais vous n'y êtes pas encore. Sa pseudo-coopération ferait de l'effet, devant un jury. Et il est considéré comme un héros. Nous n'avons pas encore éliminé tous les doutes.

— Qu'est-ce qu'il faudrait de plus ? demanda Brent.

— Des preuves irréfutables. Vous avez quelques éléments solides, mais ils ne sont pas assez nombreux. Il vous faudrait des aveux, ou une preuve ADN. Ou autre chose à quoi nous n'avons pas encore pensé.

— Vous voulez dire qu'il faudrait qu'on ait un gros coup de chance, soupira Brent.

— C'est ça. Pour faire de ce dossier un sans-faute, il va vous falloir un coup de chance.

— Justin ! Attends-moi !

Zach Miller pédalait aussi vite que possible pour rattraper Justin et sa bande, qui roulaient devant lui. Justin était furieux car leur mère l'avait obligé à l'emmener, et il le lui faisait payer.

— Justin ! Attendez-moi ! C'est pas sympa !

Justin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Zach avait voulu lui coller au train. Tant pis pour lui.

Il adressa un signe à ses camarades, lesquels se mirent à accélérer sur leurs vélos — des vélos plus grands que celui de Zach —, fonçant à travers le terrain accidenté du lotissement Clear Ridge Crossing, dont la nouvelle portion traversait des prés boisés au sud de Wichita, dans le Kansas.

— Justin ! hurla la voix de plus en plus lointaine de Zach. Attends-moi !

— Si tu peux pas suivre, rentre à la maison, Zachary !

Zach se sentit pris au piège. Ils allaient trop vite pour lui, mais il était trop loin de la maison pour rentrer seul. Les autres le savaient, et ils savaient aussi ce qui se jouait en ce moment. Zach allait devoir gagner le droit de faire partie de la bande. Il avait le choix entre prouver qu'il était à la hauteur, ou faire demi-tour en pleurnichant comme un bébé.

Zach serra les dents, crispa ses mains sur les poignées de son guidon, et se mit à pédaler furieusement. Il voulait être accepté par les plus grands. Mais ils s'étaient évaporés devant lui, derrière le haut fourré d'une pente.

Ah, c'était comme ça !

Zach invoqua la puissance qui régnait sur son frère et lui.

— Je vais le dire à maman ! hurla-t-il.

— File droit devant toi, petite merde ! lui cria Justin en retour.

— Je vais lui dire pourquoi tu vas dans les bois, Justin, je vais lui dire !

Une mine de vaincu s'afficha sur le visage de Justin. Il leva les yeux au ciel et freina en soulevant une gerbe de cailloux et de poussière.

— Merde, Zach !

Brody, Devin et Aaron, les compagnons de Justin, s'arrêtèrent aussi, par respect pour leur chef. Comme des fugitifs en cavale, ils restèrent penchés sur leurs guidons, haletants, tout en suivant Zach, qui apparaissait dans leurs rétroviseurs.

— C'est qu'il roule vite, le petit, lâcha Brody.

Justin eut un demi-sourire qui concédait à Zach un peu de respect pour sa ténacité. Mais, tout au fond de lui, il se sentit fier de ce petit frère qui se démenait pour les rejoindre. Il aimait Zach et admirait depuis toujours son courage.

Zach luttait contre une étrange maladie.

Une nuit, quand Zach avait deux ans, il s'était arrêté de respirer. Leurs parents avaient paniqué. Leur mère était partie avec l'ambulance. On avait réussi à le faire respirer de nouveau, mais les gens de l'hôpital n'avaient pas pu dire quel était le problème. Ses parents avaient prié pour ce miracle, et Zach s'en était sorti.

Mais ensuite, pendant des années, Zach avait mouillé son lit la nuit, et la famille avait appris des mots nouveaux.

« Enurésie nocturne ».

Justin n'oublierait jamais la honte et l'angoisse de Zach. Nuit après nuit, il l'avait regardé s'endormir par terre en pleurant. Le matin, il l'aidait à nettoyer le sol souillé d'urine, en lui promettant que ça s'arrangerait un jour.

Et ça s'était arrangé.

Ça faisait maintenant trois ans que Zach n'avait plus de problèmes.

Mais Justin y pensait tout le temps. Il faisait de son mieux pour aider Zach à devenir plus fort. Il l'entourait de son amour.

Il veillait sur lui. Il le protégeait.

Le halètement de Zach emplît le silence quand il rejoignit enfin la bande.

Il était écarlate et contempla, au bord des larmes, ce terrain de Clear Ridge Crossing, qui était pour lui un territoire nouveau.

Le lotissement en construction s'étendait à perte de vue. Une rangée de maisons achevées s'alignaient face à d'autres dont on ne voyait encore que le squelette de bois. Un peu plus loin, on en était encore à préparer et à délimiter le terrain.

Des colonnes de poussière assombrissaient le ciel. Le vacarme des marteaux et des scies se mêlait à celui du rugissement des moteurs Diesel d'un bataillon de niveleuses, poids lourds, pelleteuses, et des convois de camions qui entraient et sortaient du site. Quelques baraquements blancs en préfabriqué qui servaient de bureaux, et derrière lesquels on entreposait le matériel, faisaient tache sur l'ensemble.

La lisière sud du chantier était bordée d'un bois épais : le paradis

de Justin et de sa bande.

— Et, d'après toi, qu'est-ce qu'on fait dans les bois ? demanda Justin.

Zach rajusta ses lunettes en haut de son nez, renifla, puis désigna du menton Brody et Aaron, et leurs sacs à dos attachés à leurs porte-bagages.

— Vous buvez de la bière piquée dans le frigo du papa de Brody, et regardez des films avec des filles qui font des trucs de cul et qu'Aaron a pris sur l'ordi de son frère... Je vous ai entendus le dire quand on est partis. Devin parle fort.

Justin encaissa en silence, puis agita son poing sous le menton de Zach.

— Tu peux venir, mais si tu caftes, je te pète la gueule.

— Je cafterai pas.

Justin conduisit donc le groupe à travers un réseau de routes en terre battue, à la lisière du grand terrain. Puis ils s'enfoncèrent dans les bois, où les garçons avaient construit une cabane dans les arbres en se servant de planches volées sur le chantier.

Le chahut n'était plus qu'un lointain bruit de fond quand ils descendirent de leurs vélos, au pied d'un arbre. Une échelle aux barreaux inégaux, faite d'un assemblage de morceaux dépareillés, grimpait vers une construction rudimentaire fixée aux branches et dissimulée dans les feuilles, à environ six mètres du sol.

Aaron et Brody détachèrent leurs sacs à dos et les enfilèrent. Puis, comme de bons petits soldats, ils grimpèrent les barreaux avec une précision de commando. Devin passa après eux, puis Justin. Zach, qui était plus petit de taille et pour qui c'était une première, se sentait mal assuré et prit son temps.

Quand il arriva en haut, fier de son exploit et excité à l'idée de faire enfin partie des grands, Justin lui barra l'entrée de la cabane.

— Une minute.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

— Tu dois d'abord aller chercher du bois pour ton siège. Ce sera ta part du boulot, ta participation à la construction de notre forteresse.

— Et je vais le trouver où, le bois ?

Justin montra du doigt une zone située à une vingtaine de mètres de l'endroit où ils se trouvaient, là où ils avaient caché ce qui leur restait des planches qui avaient servi pour la cabane.

— Trouve quatre planches aussi grandes que toi et apporte-les ici. On te lancera une corde pour les attacher et on les hissera jusqu'à nous.

Zach redescendit, sans se douter que le but de Justin était de l'éloigner de l'arbre. Il traversa avec précaution le coin de forêt, dans la direction indiquée par Justin, en enjambant branches mortes, sumac

et cornouiller.

Au bout de quelques mètres, il n'avait pas encore trouvé les planches et comprit qu'il avait dû se tromper.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, cherchant du regard la cabane, mais les branches et les feuilles la dissimulaient.

Il se détourna et se remit à avancer, en changeant de direction.

Il avait fait quelques pas, quand il s'arrêta net.

Il devait se tromper, il n'y avait là que des branches, des buissons et des feuilles.

Et, pourtant, ses yeux ne le trompaient pas.

Et puis il y avait cette odeur affreuse et ce bourdonnement de mouches, aussi assourdissant que le pouls qui battait à ses oreilles.

Zach recula lentement, en fermant les yeux pour ne plus voir. Mais l'image était toujours là et lui brûlait les paupières.

Est-ce que c'est une personne ?

Un frisson le parcourut. Il n'avait plus de salive dans la bouche. Il tenta d'appeler à l'aide, mais aucun son ne sortit. Puis un liquide tiède et familier coula le long de ses jambes.

Quelques heures après la découverte de Zachary Miller, un MD 500 des services de police de Wichita survolait Clear Ridge Crossing.

L'inspectrice Candace Rose leva la tête et plissa les yeux dans sa direction.

On photographiait le site depuis l'hélicoptère pour aider à délimiter l'étendue de la scène de crime.

Rose, jeune inspectrice de la police criminelle, était en charge de l'enquête. Le vétéran Lou Cheswick, son partenaire, la secondait.

Elle songea qu'elle n'était pas gâtée, pour son premier homicide. Les scènes de crime en extérieur posaient toujours des problèmes. Et, d'après ce que le jeune Miller leur avait décrit, le spectacle qui les attendait était particulièrement moche.

Ils avaient interrogé un Zachary Miller en larmes dans l'une des caravanes du chantier. Il avait fallu aussi calmer la mère, qui était arrivée avec des vêtements de rechange — « Seigneur, je n'arrive pas à y croire. Un cadavre ! Vous êtes sûrs que ce n'est pas un animal ! Seigneur ! »

Puis Cheswick avait conduit leur Impala jusqu'à une arête du terrain qui traçait une frontière naturelle avec la scène de crime. Ils s'étaient arrêtés là et attendaient les experts pour avancer. Tandis que le rotor de l'hélicoptère brassait l'air au-dessus d'eux, Rose appela son mari, ingénieur à la Cessna.

— Prenez une pizza pour manger ce soir, toi et les enfants. Je ne serai pas rentrée pour dîner.

— Tu n'as pas l'air ravie. Tu as un cadavre ?

— J'ai un cadavre.

— Et tu es en charge de l'enquête ?

— Voilà.

— Bonne chance. Je t'achèterai de la glace au caramel, pour plus tard. Je t'attendrai, si tu veux.

— Non, pas la peine de m'attendre. La glace, ça m'ira très bien. Merci.

Le talkie-walkie de Rose crépita dans sa main. Elle l'éleva à

hauteur de son oreille pour écouter les instructions. Au même moment, l'agent en faction au-dessous d'eux leur faisait signe. Ils pouvaient y aller.

Cheswick enclencha une vitesse et démarra.

Tandis qu'ils roulaient lentement le long du chemin cahoteux qui s'étendait à l'est du terrain, Rose jeta un coup d'œil dans son rétroviseur extérieur pour vérifier que des voitures de patrouille étaient restées en arrière, en bordure du terrain, pour sécuriser le périmètre et poser le ruban jaune autour de la scène de crime.

Le véhicule de la police scientifique les suivait. Ainsi que les K-9¹.

En contemplant les prés boisés qui s'étendaient devant elle, Rose songea à son enfance. Son père était fermier dans le comté de Comanche, elle avait grandi à la campagne. Au lycée, elle avait commencé à travailler à temps partiel pour le bureau du shérif, puis elle avait fait l'Ecole de police avant d'être intégrée dans les services d'Etat de Wichita.

Elle y avait rencontré son mari au bout de quelques mois, après l'avoir verbalisé pour une infraction au code de la route. Elle avait rapidement été promue inspecteur dans la division des crimes sexuels et avait commencé à intervenir en renfort dans la section des homicides, où le lieutenant avait tellement apprécié son travail qu'il lui avait suggéré de postuler pour une place qui se libérait dans son équipe. Elle avait brillamment passé les tests et avait décroché la place. Elle était entrée en fonction deux semaines plus tôt et on lui avait attribué Lou Cheswick, dit « La Légende », pour partenaire.

« Bienvenue parmi le petit nombre d'élus privés de sommeil, lui avait-il dit en guise d'accueil. La prochaine affaire, ce sera pour toi. »

Après six ans en tant qu'agente et quatre en tant qu'inspectrice aux crimes sexuels, Rose avait vu suffisamment d'horreurs pour remplir une vie ou deux — enfants et femmes sauvagement violés, familles ravagées par le suicide d'un proche, incendies, accidents, meurtres.

Mais diriger une enquête pour homicide, c'était autre chose. Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir le trac.

Leur scène de crime était aussi vaste que le Kansas. Et, en plus, c'était un petit garçon qui avait découvert le corps.

La voix de Zachary Miller résonnait encore à ses oreilles.

« Est-ce que c'était un humain ? Une vraie personne ? »

Rose passa mentalement en revue la liste des priorités : relire les dépositions, noter l'heure, les conditions météo, la température, la situation de la scène de crime dans le paysage.

Elle gonfla ses joues et souffla doucement quand ils approchèrent de la voiture de patrouille qui avait répondu à l'appel initial du 911. Ils se garèrent et elle sortit.

— Prends ton temps, Rose, dit Cheswick. Parce que c'est ta

première entrée sur la scène de crime et que les premières impressions sont fondamentales.

Ils ouvrirent leur coffre. Tandis qu'ils enfilaient des combinaisons blanches avec surchaussons, puis des gants en latex, Rose embrassa la zone du regard et s'imprégna en silence des conditions — atmosphère et isolement —, jusqu'à ce que l'agent en charge les rejoigne. Il s'appelait Smart. Il avait déjà enfilé une combinaison.

— Nous avons parlé au téléphone, inspecteur.

— Oui, merci. Avez-vous pris ou déplacé quelque chose provenant de la scène ?

— Non.

— A part vous et votre partenaire, quelqu'un d'autre est entré dans le périmètre ?

— Non.

— Très bien. Vous pouvez nous conduire auprès du cadavre ?

— C'est tout droit par là. Je vous conseille de vous préparer.

Les autres restèrent en arrière tandis que Kern emmenait Rose et Cheswick dans les bois, empruntant le chemin qui allait devenir celui des enquêteurs.

Ils avançaient précautionneusement dans une forêt sombre, à l'odeur humide, accompagnés par les chants d'oiseaux. Des branches et des buissons les fouettaient au passage.

Au bout de quelques minutes, un bourdonnement sourd leur parvint, tandis que le vent leur apportait une odeur agressive. Ils s'arrêtèrent net et contemplèrent l'horreur sans un mot : un puzzle de chair, de boue et de sang, suspendu à quelques mètres au-dessus du sol, dans une pose de crucifié.

Un long moment s'écoula dans un silence rempli par le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, le bruit lointain et étouffé des engins du chantier de construction. Les trois policiers demeuraient figés, plongeant au plus profond d'eux-mêmes pour protéger leur âme de la souillure de ce spectacle.

Ce fut Cheswick qui s'exprima le premier.

— Quel monde merveilleux que celui dans lequel nous vivons..., lâcha-t-il. Des moments comme celui-ci mettent en péril ma foi en l'humanité.

— Ces pauvres gamins..., dit Rose.

— Concentrons-nous sur le boulot.

Avant d'autoriser l'accès à la scène de crime aux gars de la police scientifique, aux photographes et à l'équipe du procureur, Rose et Cheswick prirent des notes et des photos, puis inspectèrent les lieux autour du cadavre, en quête d'éventuels indices visibles à l'œil nu — fluides, préservatifs, armes. Ils espéraient trouver des vêtements, ou tout autre objet permettant l'identification de la victime. Rose nota sur

son calepin une description : femme de race blanche, entre vingt et trente ans.

Comme ils s'approchaient de la victime, elle vit briller un reflet métallique dans sa main droite.

Une fine chaîne pendait de son poing fermé.

Un bijou.

— Lou, regarde ça. Elle a quelque chose dans la main.

Cheswick s'avança.

— Prends des photos, Candy, et récupère ce truc.

Rose cala son œil derrière son petit appareil numérique et fit plusieurs clichés, puis elle avança précautionneusement son index ganté vers la chaîne et tira pour la faire tomber dans sa paume.

— C'est un médaillon, dit-elle.

Il portait une inscription gravée.

— « Je t'aime. Maman », lut-elle.

Rose ouvrit le médaillon. Il contenait la photo d'un petit garçon.

1. . NdT : « K-Nine », qui sonne comme le mot « canin » en anglais, désigne les chiens et leurs maîtres.

Maman, au secours !

Quelque part dans la nuit, aux abords du parc Schiller de Buffalo, une sirène hurla. Mary Peller l'entendit à travers un sommeil peuplé de rêves agités.

Maman, aide-moi à le retrouver !

Jolene. C'est Jolene. Sa petite Jolene.

Elle la tient dans ses bras. Elle est à la maternité, elle contemple le visage fripé de son bébé et s'extasie devant ses petits yeux si brillants.

Maman, tu vas trop vite !

Elle s'enfuit dans la rue avec la petite, parce que son bon à rien de mari, complètement soûl, a piqué une crise pour un plat de patates trop cuites et s'est mis à tout casser dans la maison.

Elle trouve du travail dans un supermarché. Elle trouve un appartement.

Elle coud pour Jolene une belle robe neuve pour son premier jour d'école.

Maman, je ne veux pas aller à l'école. Je veux rester avec toi.

Mais comme elle est jolie, dans cette robe !

Votre fille a eu un accident !

Jolene est tombée d'une balançoire, sa tête baigne dans une flaque de sang. L'ambulance. L'hôpital. Les odeurs d'antiseptique. Les médecins appelés en urgence. Une sérieuse fracture du crâne.

Son état est critique, madame Peller. Je suis désolé, mais il faut vous préparer au pire. Nous ne sommes pas sûrs de la sauver.

Jolene sèche les cours au lycée. Elle traîne avec des garçons qui vendent de la drogue. Arrêtée pour vol à l'étalage. Un défilé de petits copains minables à la maison. Mary est désespérée.

Jolene, écoute-moi, je t'en supplie. Je t'aime. Tu ne peux pas continuer comme ça.

Ne te mêle pas de ma vie.

Jolene quitte le lycée. Elle fugue. Elle revient. Avec des exigences.

Mary trouve de la drogue dans la commode de Jolene.

Ne te mêle pas de ma vie !

Jolene fait le trottoir. Elle squatte une maison infestée de vermine,

avec des sans-abri, des voyous, des dealers, des prostituées, des camés.

Les années meurent lentement, les unes après les autres.

Jolene frappe à sa porte.

Elle est enceinte.

Qui est le père ?

Je ne sais pas. J'ai l'intention de l'élever seule.

Mary tient son petit-fils dans ses bras, à la maternité. Elle contemple le petit visage fripé et s'extasie devant ses yeux, qui scintillent comme des diamants.

Je vais l'appeler Cody. Il est ma planche de salut.

Le visage de Jolene a changé. Il resplendit d'amour et d'espoir.

Je dois mettre de l'ordre dans ma vie, maman. Pour mon bébé. Tu vas m'aider, maman ?

Jolene pleure.

S'il te plaît, maman, est-ce que tu m'aideras ?

Jolene se bat contre le manque. Elle craque. Elle retourne dans la rue, elle n'arrive pas à lâcher la drogue.

Et puis, un jour, on appelle Mary. Jolene a fait une overdose.

Je suis là, Jolene.

Mary à son chevet, à l'hôpital.

Aide-moi, maman, je t'en prie. C'est si dur. Il faut que j'arrête, pour Cody.

Jolene et Cody emménagent chez Mary. Mary fait des heures supplémentaires. Jolene entre en cure de désintoxication et prend des cours du soir. Elle va à l'église. Elle se bat. Elle gagne sa bataille.

Elle arrête la drogue.

Elle décroche un travail en Floride. Pour une nouvelle vie, au soleil.

Mary lui offre un médaillon.

Jolene a changé. Elle n'est plus une droguée ni une prostituée.

Jolene à la porte avec son sac et son ticket de car pour Orlando — la dernière fois que Mary l'a vue.

Appelle-moi tous les jours, Jo. Promets-le-moi.

Oui, je t'appellerai, promis. Je t'aime fort, maman.

Mary, si fière de l'avoir aidée à s'en sortir.

Un téléphone qui ne sonne pas.

Oui, je t'appellerai, promis. Je t'aime fort, maman.

Mais rien.

Jolene est là. Dans le salon ! Mary sent sa présence. Jolene est assise sur le canapé.

Je suis désolée. J'ai essayé de t'appeler, maman. Je fais de mon mieux.

Jolene pleure.

Mary avance ses mains, parce qu'elle veut la serrer dans ses bras.

Ce n'est pas grave, ma chérie. Tu es là. Tu vas bien.

Jolene secoue la tête.

Non, maman, je ne vais pas bien. Je l'ai perdu. Il faut que tu m'aides à le retrouver.

Retrouver quoi, mon cœur ?

Mon médaillon. Je ne trouve pas mon médaillon. Maman, j'ai si peur...

Je suis là, près de toi.

Mary tend les bras.

Ils se referment sur le vide.

Des cris transpercent la nuit.

Mary Peller se redresse d'un bond, le cœur battant.

Cody est debout près du lit, dans la douce lumière de la lampe, les yeux écarquillés.

— Maman me manque.

Mary serre son petit-fils contre elle, pour le consoler, pour le protéger, pour ne pas sombrer dans le gouffre du désespoir.

Les ailes de l'avion s'inclinèrent doucement, déployant devant Jack Gannon une vue spectaculaire de Calgary, ville d'un million d'habitants nichée au pied des montagnes Rocheuses.

La nuit tombait.

Après avoir atterri, Gannon loua une petite voiture, puis se présenta au Radisson, près de l'aéroport, où il avait réservé une chambre.

— Nous avons un message pour vous, monsieur Gannon, annonça l'employé de la réception.

Il s'agissait d'une enveloppe gonflée de dossiers contenant de vieux articles et des notes typographiées jaunies. Le message venait de Ross Sawyer.

« Bienvenue en Alberta, Jack. J'ai pensé que ça vous intéresserait de lire ça avant notre rencontre de demain. Ma fille me déposera à votre hôtel à 8 heures, comme prévu. Je porterai un coupe-vent bleu marine. Le vieux journaliste que je suis est toujours partant pour un bon article,

R.S. »

Gannon commanda un cheese-burger au service d'étage et le dévora tout en étudiant le dossier que Sawyer lui avait préparé. Il comportait des articles sur la tuerie qui avait décimé les Rudd, et d'autres, plus généraux, sur les communautés isolées et la psychologie des meurtriers en série.

Le lendemain matin, Gannon eut du mal à reconnaître Sawyer dans le hall de l'hôtel. Avec sa tignasse blanche, ses traits burinés et sa silhouette svelte, l'homme paraissait plus proche des soixante-cinq ans que des quatre-vingts.

Ils prirent la route Transcanadienne, direction est, et Sawyer profita de leurs deux heures de trajet pour retracer les grandes lignes de l'histoire locale.

— En continuant vers Saskatchewan, nous arriverions à l'endroit où Sitting Bull a conduit son peuple en exil après la bataille de Little Big Horn.

Ils traversèrent de douces collines qui paraissaient s'aplatir à

l'horizon, aussi loin que Gannon pouvait voir.

— J'ai contacté Lorne Macdonald, comme vous me l'aviez suggéré, annonça Gannon. Nous allons le retrouver à sa caserne et il nous conduira à la maison.

Le sergent Lorne Macdonald, de la police montée du Canada, portait un jean et une chemise unie. C'était un homme imposant, proche de la retraite, qui broya la main de Gannon en la lui serrant. Brooks était une petite ville située dans les Grandes Plaines et réputée pour son activité agricole et ses champs de pétrole, expliqua Macdonald à Gannon tandis qu'ils s'installaient dans sa Chev banalisée.

— En dehors de la ville, il n'y a pas grand-chose, ajouta-t-il.

Le paysage, à l'extérieur de Brooks, était une plaine sans arbres qui se déroulait sans fin. Après avoir suivi une longue route goudronnée sans rien en vue, Macdonald bifurqua sur un chemin de terre qui semblait s'enfoncer en direction de nulle part.

— Il y a pas mal de petites routes comme celle-ci qui ne servent plus, à présent, qu'à accéder aux champs pétroliers, expliqua-t-il.

Macdonald avait prévenu la compagnie pétrolière qui possédait aujourd'hui la parcelle de terrain correspondant à l'ancienne ferme des Rudd. Le directeur avait donné son feu vert pour une visite. Des nuages de poussière s'élevaient devant eux, comme pour les emporter dans un autre univers, un autre temps.

On dirait que cette partie du monde a été oubliée.

Au bout de vingt minutes, le squelette d'un ranch en ruine apparut et Macdonald arrêta sa voiture.

L'herbe avait envahi ces lieux désertés depuis des dizaines d'années.

— Attendez, dit Macdonald quand Gannon s'approcha de la porte béante.

Il lança quelques pierres qui résonnèrent dans la maison vide.

— Il pourrait y avoir des coyotes.

Un hibou s'envola d'une fenêtre.

L'intérieur sentait la crotte de souris et d'oiseau, le vent faisait battre les planches qui se détachaient à moitié des murs délabrés. En passant de pièce en pièce, sur ce plancher qui craquait, Gannon eut l'impression de marcher dans les pas du tueur et de revoir le carnage.

— Après le drame, plus personne n'a jamais habité ici, indiqua Sawyer. Je crois me souvenir qu'on a brûlé les matelas et les meubles. Les gens avaient peur de l'endroit.

Ils pénétrèrent dans la dernière chambre, au bout du couloir.

— C'est là qu'on a trouvé Deke, caché sous le cadavre de sa sœur, annonça Macdonald. Je vais vous raconter ce que m'a confié mon père à propos de cette affaire, environ un mois avant sa mort.

Gannon acquiesça.

— Ce que je vais vous dire n'est mentionné dans aucun dossier mais, puisque les personnes concernées sont mortes, ça n'a plus d'importance.

Macdonald expliqua que l'affaire avait longtemps hanté son père.

— Il avait deux théories. Les Rudd ont été tués à coups de hache. Les portes n'étaient jamais fermées, n'importe qui pouvait entrer. Sa première hypothèse, c'est que le coupable serait un étranger, probablement un homme condamné pour meurtre et échappé de Stony Mountain, dans le Manitoba. Il serait entré pour chercher de la nourriture ou de l'argent et aurait tué toute la famille.

On avait supposé, à l'époque, que le jeune Deke avait survécu parce qu'il dormait dans un grenier et que le tueur ne l'avait pas vu.

Au cours des interrogatoires, il avait réussi à expliquer qu'après être passé de lit en lit, et avoir compris que tout le monde était mort, il s'était caché sous le cadavre d'une de ses sœurs. Il était en état de choc.

— Sa version pouvait expliquer le sang qu'il avait sur lui et son état, ajouta Macdonald.

On n'avait jamais trouvé l'arme du crime. Le prisonnier évadé, suspect numéro un, avait été arrêté au Québec, mais l'enquête n'avait pu établir qu'il s'était rendu dans l'Alberta.

Un autre élément perturbant de l'affaire concernait l'aînée des filles Rudd. Les journalistes ne l'avaient pas su à l'époque, mais elle avait survécu quelques jours à l'hôpital avant de succomber à ses blessures. Les hommes de la police montée avaient gardé le secret sur l'existence d'une rescapée pour la protéger de l'assassin qu'elle était seule à pouvoir identifier. La pauvre souffrait de multiples fractures au visage, elle était sous calmants, mais émergeait de temps en temps de son coma pour faire une confession vague et par bribes, depuis son lit de mort.

— Mon père l'a interrogée et elle lui a révélé que Deke n'était pas son frère, mais son fils, dit Macdonald.

— Quoi ? s'exclama Gannon. Et ça n'a jamais été divulgué ?

— Non, soupira Macdonald. Elle a expliqué à mon père que Rudd abusait régulièrement de ses filles en prétendant que la Bible lui donnait le droit de régner sur les femmes de sa famille. Certaines avaient eu des enfants de lui, mais les bébés, des filles, n'avaient pas survécu. Clydell les avait enterrés de nuit, quelque part sur son terrain. Deke était le seul garçon.

— C'est incroyable ! murmura Gannon.

— Clydell Rudd était un monstre, lâcha Sawyer.

— Il avait menacé sa fille de la tuer si elle osait dire la vérité à qui que ce soit, en lui promettant qu'elle brûlerait éternellement en enfer,

reprit Macdonald. Elle pensait que le jeune Deke avait entendu une de ses disputes avec Clydell et qu'il savait être le fruit d'une union incestueuse.

Sawyer intervint pour expliquer qu'il avait fait des recherches sur ce thème, et que l'inceste était fréquent dans les petites communautés et groupes isolés.

— Les enfants issus d'un inceste présentent souvent de graves troubles psychiatriques, conclut-il.

— Comme un comportement à la Dr Jekyll et Mr. Hyde ?

— Exactement, reconnut Sawyer.

— Vous avez parlé de plusieurs théories au sujet des meurtres, reprit Gannon en s'adressant à Macdonald.

— Mon père pensait que le jeune Deke avait peut-être assassiné toute sa famille.

Gannon en resta abasourdi.

— Il croyait même que ce second scénario était le plus probable, ajouta Macdonald.

Le vent se mit à gémir un peu plus fort entre les planches de la maison. Gannon se tut. Cette révélation lui donnait un angle nouveau et très intéressant pour son article.

Karl Styebek avait un patrimoine héréditaire chargé.

Le lendemain de la macabre découverte du petit Zachary Miller, la victime attendait sur une table de métal, recouverte d'un drap. Ils allaient procéder à l'autopsie.

Rose était terriblement émue. Elle ne cessait de songer au petit médaillon sur lequel le poing de cette femme avait voulu se crispier pour toujours. Quelque part, un petit garçon attendait sa maman.

L'espace d'une seconde, Rose songea à ses propres enfants.

— On peut y aller ? demanda Russell.

Le légiste, Russell Pratt, et son assistante, Nancy Treggo, ajustèrent leurs blouses et leurs masques chirurgicaux.

Rose et Cheswick portaient eux aussi des blouses, des gants, un masque. Rose avait déjà côtoyé l'horreur de la mort. Elle avait vu des corps mêlés à des débris de carrosserie, des corps gonflés après avoir séjourné des semaines dans l'eau, des corps calcinés et méconnaissables, des corps réduits à des débris de cerveaux et de viscères éclaboussés sur les murs d'un salon ou d'une chambre.

Et le pire de tout : elle avait vu des cadavres de nouveau-nés, ces petits êtres qui n'avaient pas eu leur chance.

Et tout cela avait forgé en elle une conviction : contre la mort, elle ne pouvait rien.

Rose se prépara. Elle savait à quoi s'attendre, elle n'en était pas à sa première autopsie.

Elle était habituée au frisson qui ne vous lâchait pas dans cette salle froide qui empestait l'ammoniaque et le formol. Elle savait que la victime avait déjà été lavée, pesée, mesurée, photographiée, radiographiée.

— Allons-y, dit Pratt en adressant un signe de menton à Treggo, qui souleva lentement le drap.

Les narines de Rose frémirent, sa respiration s'accéléra.

Elle regarda en silence le cadavre allongé sur la table, se demandant comment un être humain avait pu faire une chose pareille. Cette femme n'avait pas été simplement assassinée.

Son visage était tellement abîmé qu'on en distinguait à peine les traits.

Treggo ôta les sacs de papier brun qui entouraient les mains de la victime et récolta ce qui se trouvait sous ses ongles avant de relever ses empreintes. Pendant ce temps, Pratt chercha sur les bras, les poignets et les mains, des égratignures ou des signes de lutte. Pratt et Treggo étaient des légistes méticuleux.

Puis ils passèrent à l'examen interne et Pratt effectua la première incision en forme de Y.

Tout en travaillant, Pratt commentait tout haut pour le micro installé au-dessus de leur tête, marquant de temps en temps une pause pour consulter un bloc de papier recouvert de plastique. Subclaviculaire, fémoral, claviculaire, fémur — les termes étaient techniques, mais Rose les connaissait.

Ils avaient presque terminé et passaient en revue les détails significatifs quand Treggo fronça les sourcils en se penchant sur le front de la femme.

— Attends, Russ.

Elle pointa un doigt ganté de blanc vers une zone située à la racine des cheveux. La peau était en lambeaux, abrasée et lacérée.

— Tu vois ce que je vois ?

Pratt et Treggo invitèrent Rose et Cheswick à s'approcher. Rose frémit en déchiffrant le mot formé par des lettres qu'on devinait à peine.

COUPABLE

Quand l'autopsie fut terminée, Rose et Cheswick jetèrent à la poubelle leurs blouses, leurs gants et leurs masques, puis ils sortirent quelques minutes respirer un peu d'air frais, avant de rejoindre Pratt dans son bureau.

Celui-ci était propre et spacieux, agrémenté de belles fougères. Il y flottait une plaisante odeur de terre et de café. Rose décela des relents d'eau de toilette en s'approchant de Pratt, qui tapait la fin du rapport préliminaire sur son clavier.

Son imprimante ronronna, puis elle leur tendit un exemplaire.

— On va le lire ensemble, déclara-t-elle. Vous avez une femme blanche, un mètre soixante, cinquante-cinq kilos, entre vingt et trente ans. Cheveux bruns, yeux bleus. Pas d'identité confirmée.

— On a ça aussi, coupa Rose en montrant une photo agrandie du médaillon. La victime le serrait dans son poing gauche.

— Déjà noté, dit Pratt. Nancy s'occupe de rechercher les empreintes.

— Merci, répondit Rose en ouvrant son calepin. On passera par l'AFIS¹, pour les empreintes.

— J'ai aussi un expert en odontologie qui va passer, ajouta Pratt. Il va nous aider à préparer un rapport dentaire.

— Et l'ADN ? demanda Rose.

— Nous avons transmis un échantillon à la banque de données, mais ça va prendre trois ou quatre semaines avant d'avoir des résultats. Les empreintes seraient plus rapides pour une identification.

— Vous avez des commentaires à propos de la cause, de l'heure et du lieu ?

— Apparemment, elle serait morte là où on l'a trouvée, environ trente-six à quarante-huit heures avant la découverte.

— Et la cause ?

— La victime présente sur tout le corps et au niveau de la tête de nombreux traumatismes causés par des coups extrêmement violents et portés par un outil lourd et métallique, une pioche ou un pic, par exemple. Selon mon estimation, le décès...

Elle s'interrompt pour ôter ses lunettes.

— Cette femme a reçu entre soixante et soixante-dix coups. L'ensemble a dû causer une hémorragie massive qui lui aura été fatale.

Le silence qui suivit la déclaration de Pratt aurait pu être un moment de recueillement, mais il permit surtout à Rose de finir de noter.

— Pas de blessures indiquant qu'elle s'est défendue, reprit Pratt. Les marques au niveau de ses poignets et les traces de Scotch laissent penser qu'elle avait les mains liées. Je vous en dirai plus quand nous aurons reçu les analyses toxicologiques et celles du contenu de l'estomac.

Rose détourna le regard vers la grande fenêtre du bureau de Pratt, qui donnait sur les bâtiments de l'Ecole de médecine du Kansas, avant de déverser un nouveau flot de questions.

— Pourquoi avoir porté tant de coups mortels ? Et qu'est-ce que je suis censée faire du message ? « Coupable ». Qui est coupable ? Et de quoi ?

— Je ne suis pas profileur, répondit Pratt. Ni spécialiste des psychoses criminelles. Mais je pense à un délirant ou à un homme limité intellectuellement. La sauvagerie et le côté rituel de ce meurtre pourraient signifier qu'il se croit investi d'une mission. Et le message serait sa signature. Mais peut-être que je me trompe complètement. Qu'est-ce que vous en pensez, Lou ?

Cheswick s'était tu jusque-là parce qu'il fulminait intérieurement. L'atrocité du meurtre et l'arrogance du tueur le bouleversaient.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas se préoccuper pour l'instant du pourquoi et du comment, dit-il. Ça ne ferait que nous disperser. Il faut découvrir qui est cette femme, comment elle est arrivée ici. Nous allons suivre la piste et traquer la bête. Ce type ne se contrôle plus. Il est en dehors des clous. Je suis sûr qu'il n'en est pas à son coup d'essai et je serais prêt à parier ma retraite qu'il ne va pas tarder à recommencer.

1. . Système d'identification automatique par empreinte digitale (Automated Fingerprint Identification System).

Dans l'après-midi, Rose et Cheswick se rendirent au centre-ville, au bureau de police de Wichita, cinquième étage, là où se trouvait le service des homicides.

Ils prirent place dans des fauteuils à haut dossier, autour d'une grande table où s'étaient déjà installés des inspecteurs de différents services.

Rose se racla la gorge.

— Nous avons un meurtre à caractère rituel, avec mutilation. La victime est une femme blanche. Le corps a été découvert hier, par des gamins qui jouaient à Clear Ridge Crossing. Vous avez tous en main une photocopie du rapport préliminaire d'autopsie.

Rose appuya sur quelques touches d'un clavier d'ordinateur portable et une photographie aérienne de Clear Ridge Crossing apparut sur le grand écran disposé sur l'un des murs de la pièce.

— Je vais vous résumer l'affaire. Est-ce que quelqu'un pourrait baisser la lumière, je vous prie ?

Elle fit défiler les clichés des lieux, de la scène de crime, de la victime, puis les photos de l'autopsie prises par le légiste. Un frisson parcourut la table.

— Notre premier problème est l'identification de la victime, dit-elle. Des empreintes ont été transmises à l'AFIS, mais ils ont des ennuis techniques avec leur ordinateur central. Il faut attendre. On compte aussi sur le dossier dentaire.

Des questions surgirent de la pénombre.

— Et les vêtements ? Pas de portefeuille, pas de chaussures, pas de veste ? demanda l'un des inspecteurs.

— Non, on n'a rien trouvé de tout ça.

— L'heure de la mort ? insista le même.

— On pense qu'elle a été tuée là où on l'a découverte, trente-six à quarante-huit heures avant que le petit Zachary Miller ne la trouve.

— Est-ce qu'elle a été agressée sexuellement ? demanda un autre inspecteur.

— Non.

— Avez-vous trouvé des traces d'alcool, de substances illégales ou

de médicaments ?

— Nous attendons encore les résultats des analyses toxicologiques.

— Vous dites que les blessures ont été causées par un pic ?

— C'est ça.

— Art, dit Rose en se tournant vers l'inspecteur de Wichita qui avait dirigé l'équipe chargée d'interroger les employés du chantier. Vous auriez quelque chose pour nous ?

— Non, rien de particulier.

— Personne n'a rien vu ou entendu qui pourrait nous être utile ?

— Non. Le chantier est très important. Entre les ouvriers, les livreurs, les employés administratifs et les saisonniers, ça va et ça vient sans arrêt. Les camions entrent et sortent. L'endroit est facilement accessible depuis l'autoroute du Kansas. Des gars nous ont dit que, parmi les camions qui arrivent d'autres Etats, certains passent la nuit sur le parking en attendant d'être déchargés le matin.

— Vous avez comparé les traces de pneus trouvées sur le parking et celles de la scène de crime ? lança une voix. Est-ce que les experts ont relevé des empreintes ?

— Ils en ont relevé, oui, et on va les comparer, répondit Rose.

— Interrogez de nouveau les gens qui interviennent sur le chantier, dit le capitaine. Et demandez le nom des fournisseurs. Il nous faut une liste de tous ceux qui ont eu accès à ce site. On va comparer les véhicules aux empreintes de la scène de crime. Il nous faut aussi la liste des gens qui conduisent ces véhicules, ainsi que leur casier judiciaire. Ça peut être une piste.

— Oui, bien sûr, dit Cheswick. On ne sait jamais, notre gars a peut-être un casier.

— Et l'ADN ? demanda quelqu'un.

— C'est en cours et on enverra à CODIS, la banque de profils, répondit Rose. Nous aimerions aussi que quelqu'un nous aide à vérifier les cas de personnes disparues dans le Kansas, voire plus loin, pour chercher un profil correspondant à celui de notre victime.

— Dobson et Wurltitz, c'est pour vous avec le FBI, dit le lieutenant. Candy, passons à l'élément clé, celui qui ne doit pas être divulgué. Je rappelle à tout le monde que ce qui se dit dans cette pièce ne doit pas en sortir.

De grandes photos lumineuses du médaillon emplirent l'écran.

— Elle serrait ça dans son poing gauche, expliqua Rose.

On distinguait nettement l'inscription « Je t'aime. Maman », ainsi que la photographie d'un petit garçon.

— Candace, ce truc pourrait bien être l'élément clé pour votre identification, lâcha l'un des inspecteurs. Vous devriez communiquer ça à la base de données bijoux et pierres précieuses du FBI. Il a peut-être été volé, on ne sait jamais...

— Cette base n'est plus gérée par le FBI, répondit l'agent spécial Nick Vester. Ce sont maintenant les bijoutiers eux-mêmes qui s'en occupent. Ce médaillon n'est pas un bijou de valeur et n'est probablement pas répertorié, mais on ne sait jamais, je vais transmettre.

— Merci, répondit Rose.

Elle passa à l'image suivante, celle qui montrait les lettres gravées sur le front de la victime.

— Pu-tain..., lâcha quelqu'un.

— Ça non plus, ça ne sort pas d'ici, précisa Rose.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmura une voix.

— Je pense que nous devrions demander à l'agent Vester ce qu'il en pense, suggéra le capitaine en désignant Vester du menton.

Vester avait passé l'été précédent à l'académie du FBI, à Quantico, pour étudier les profils psychologiques des auteurs de crimes violents et rituels.

— Pour l'instant, compte tenu des éléments dont nous disposons, je classerais cette affaire dans les crimes rituels, dit-il. Cette scène de crime évoque une sorte de cérémonie. Cet homme se sent investi d'une mission. Il est poussé par une force intérieure.

— C'est en gros ce que pense aussi le légiste, dit Rose.

— Je vous suggère d'entrer les données de cette affaire dans la base ViCAP. Remplissez le formulaire et je demanderai à ce qu'il soit examiné le plus vite possible.

— Oui, c'est une bonne idée, admit le capitaine. Bon, je crois que tout le monde sait à présent ce qu'il a à faire. Prochaine réunion dans vingt-quatre heures.

* * *

L'après-midi était déjà bien avancé quand Rose s'attela à remplir le formulaire ViCAP. Elle était une fervente adepte du système dont elle avait entendu parler quand elle préparait son examen d'inspecteur de la criminelle.

L'idée d'une base de données réservée aux crimes violents avait vu le jour cinquante ans plus tôt, grâce à un inspecteur de Los Angeles cherchant à coincer un tueur en série qui attirait ses proies en passant des petites annonces dans les journaux pour rechercher des modèles — il les photographiait, comme prévu, puis il les violait et les pendait.

L'inspecteur chargé de l'enquête avait émis l'hypothèse que son homme ne se cantonnait pas à Los Angeles. Il avait donc cherché des articles sur des meurtres obéissant au même mode opératoire. Il en avait trouvé, et cela l'avait aidé à pister et à coincer un suspect qui avait été condamné et exécuté.

Des années plus tard, le FBI avait développé l'idée en créant la base de données ViCAP, qui permettait aux enquêteurs d'échanger rapidement des informations sur des suspects susceptibles de se déplacer à travers le pays.

Rose remplissait donc soigneusement le formulaire ViCAP, en espérant que le programme l'aiderait à élucider sa première affaire d'homicide. Elle dut répondre à près de cent questions portant sur la scène de crime et la victime, livrer tous les faits, y compris les secrets de l'enquête.

Une fois le formulaire enregistré dans la base de données, les analystes du FBI le compareraient à des affaires similaires. Comme l'inspecteur de Los Angeles un demi-siècle plus tôt, ils chercheraient un mode opératoire, des points communs, une signature, de quoi lier ce crime à celui d'autres juridictions. Les analystes de ViCAP se contentaient de mettre les inspecteurs concernés en rapport. Ils ne divulguaient jamais les informations clés.

Il était déjà tard quand Rose apporta son formulaire à Vester, au bureau du FBI, dont la section locale se trouvait sur son chemin.

Vester, qui lui aussi travaillait tard, assura à Rose que son affaire serait traitée en priorité et passée au « mixeur » de ViCAP, à Quantico, Virginie, dans les vingt-quatre heures.

En arrivant chez elle, Rose trouva son mari endormi sur le canapé du salon, devant le célèbre western où John Wayne part à la recherche de sa nièce enlevée par les Comanches — *La Prisonnière du désert*.

Rose marcha doucement jusqu'à la chambre de leur fils. Jesse dormait. Elle le regarda respirer pendant quelques minutes, puis se pencha sur lui et lui caressa tendrement la tête. Il sentait le shampoing, ce qui prouvait que son père avait pensé à le doucher.

Puis elle se rendit dans la chambre d'Emily, où c'était la pagaille, comme souvent chez une jeune fille au tournant de l'adolescence. Rose renonça à ranger et embrassa Em sur la joue.

Elle redescendit pour réveiller son mari, qui se traîna jusqu'au lit pendant qu'elle prenait une douche chaude, pour se laver de l'autopsie et des horreurs de sa journée. Il ronflait quand elle se glissa près de lui. Elle n'avait pas sommeil. Elle était obsédée par sa première affaire. Elle alluma la liseuse pour regarder une fois de plus les photos agrandies du médaillon.

Des yeux brillants lui rendirent son regard.

Qui est ta maman, petit cœur ?

Elle te serrait dans son poing comme si elle avait voulu ne jamais te lâcher. Elle devait t'aimer fort.

Très fort.

Valerie Olson alla se servir un café et l'emporta dans son bureau.

Elle embrassa du regard la forêt qui entourait le complexe sécurisé du FBI, à Quantico. Elle était une lève-tôt, elle adorait son travail : elle arrivait toujours un peu en avance. Ce matin, un mot de son supérieur l'attendait sur le clavier de son ordinateur.

« Val, un nouveau dossier, urgent, qui vient de Wichita, John. »

— Très bien, murmura-t-elle pour elle-même tout en allumant son ordinateur.

Sa tâche consistait à analyser les cas transmis au programme d'appréhension des criminels violents, le ViCAP.

Aux yeux d'un simple visiteur, les locaux du ViCAP auraient pu passer pour ceux d'une grosse compagnie d'assurances, ou pour un standard géant. En regardant les douzaines d'analystes qui tapotaient en silence sur leurs claviers ou chuchotaient discrètement au téléphone, on n'aurait pas soupçonné l'importance de leur travail. Mais c'était pourtant ici que l'on passait au crible les données envoyées à ViCAP, pour mettre en réseau des crimes apparemment indépendants.

Le programme divisait le territoire des Etats-Unis en six régions. Chaque région avait ses propres analystes et des agents superviseurs : W-1, W-2, W-3 pour la moitié ouest ; E-1, E-2, E-3 pour la moitié est.

Valerie Olson, ex-inspecteur de la police criminelle de Minneapolis, avait intégré le service un an plus tôt, peu après sa retraite.

« Le programme a besoin de gens compétents comme toi, Val », lui avait dit le recruteur du FBI, un vieux camarade d'université.

Le mari d'Olson, pilote à la retraite, l'avait encouragée à accepter.

« A Quantico, les hivers sont plus doux qu'ici et c'est plus près de la Floride, avait-il fait valoir. De plus, je pense que tu n'en as pas terminé avec ta quête de la justice. »

Il ne s'était pas trompé.

Olson s'était engagée à fond dans ce nouveau travail. Elle était ravie de mettre son expérience au service d'inspecteurs qui travaillaient sur le terrain, comme elle autrefois.

« J'ai été à votre place, leur disait-elle souvent. Mon rôle, c'est de vous aider à trouver votre tueur. On marche ensemble. »

Olson but son thé à petites gorgées, tout en commençant à étudier cette nouvelle affaire qui relevait en effet de la subdivision est, laquelle comprenait le Nord-Est, les Etats des Grands Lacs et la Rust Belt.

Comme la plupart des meurtres que l'on confiait à ViCAP, celui-ci était sordide.

Olson lut le dossier tout en songeant que c'était atroce, tout simplement atroce, puis elle se concentra sur les éléments clés de l'affaire.

Elle contempla le mot « COUPABLE » gravé sur le front de la victime, puis interrogea la base de données. En attendant le résultat, elle vérifia la provenance : inspecteur Candace Rose, police d'Etat de Wichita, section des homicides.

Elle tendit le bras vers son thé, puis se figea.

Elle tenait un point commun.

— Voyons un peu ça.

Elle entra son code de sécurité pour avoir accès à un autre dossier.

Le point commun menait à un autre cas enregistré récemment par Michael Brent, inspecteur de la police de l'Etat de New York. Dans cette deuxième affaire, la victime était une femme, comme pour Wichita. Elle avait été tuée de manière rituelle. Le corps avait été retrouvé par des promeneuses dans un parc près de Buffalo.

Le pouls d'Olson s'accéléra quand elle passa aux éléments clés du meurtre. Elle tapa fébrilement sur son clavier et faillit sourire en lisant ce qui apparaissait sur l'écran.

— Bingo.

L'assassin avait gravé le mot « COUPABLE » sur la peau de la victime, à la racine des cheveux.

La victime avait été identifiée, il s'agissait de Bernice Tina Hogan, une jeune élève infirmière de vingt-trois ans vivant à Buffalo.

Le légiste avait estimé que la victime de Wichita avait entre vingt et trente ans ; elle n'était pas encore identifiée. On comptait sur un autre élément clé, un médaillon portant l'inscription « Je t'aime. Maman », et renfermant le portrait d'un petit garçon.

Dans l'affaire de Buffalo, il y avait des informations complémentaires, un lien possible avec la disparition d'une certaine Jolene Peller. Peller était décrite comme une femme de race blanche âgée de vingt-six ans. On signalait dans le dossier qui la décrivait...

Olson poussa un cri étouffé.

On signalait un médaillon portant l'inscription « Je t'aime. Maman », et contenant la photographie d'un petit garçon, le fils de Jolene, Cody, âgé de trois ans.

Olson allongea le bras vers son téléphone.

Michael Brent fixait l'horizon illuminé par le soleil levant.

Bernice Hogan avait été assassinée à moins de cinquante mètres du banc où il était venu s'asseoir, seul, pour réfléchir à son enquête.

Il avait sûrement laissé passer un élément, mais quoi ?

Il n'arrivait plus à penser à autre chose qu'au meurtre Hogan. Il mettait un temps fou à fermer l'œil, il dormait mal, il se réveillait tôt et épuisé. Il n'avait plus d'appétit et il avait maigri. Et, depuis la perquisition chez Styebek, quelques jours plus tôt, il souffrait de brûlures d'estomac.

Son ulcère s'était réveillé.

Ce matin, avant de quitter sa maison vide, il avait bu un quart de litre de lait, en espérant que ça suffirait.

Il n'avait pas le temps de s'occuper de sa santé en ce moment.

Il tenait à résoudre cette affaire avant de raccrocher. Pas question de boucler sa carrière avec un échec. Il ne se sentait pas capable de finir ses jours avec l'idée qu'il avait laissé filer le salaud qui avait tué Bernice.

Il ne pouvait pas, et il ne voulait pas.

Il ne s'arrêterait pas tant qu'il n'aurait pas trouvé le coupable.

Il tourna les pages de son calepin et entreprit de relire ses notes, une fois de plus.

Durant les derniers jours, il avait cru plusieurs fois toucher au but. Mais, depuis qu'il avait interrogé Styebek à la caserne, depuis cette fouille inutile de sa maison, de ses voitures, de ses dossiers, il avait l'impression de piétiner.

Il sentait d'instinct que Styebek mentait. Qu'il était lié au meurtre de Bernice Hogan et à la disparition de Jolene Peller.

Encore fallait-il le prouver.

Tout en continuant à tourner les pages de son calepin, il se souvint qu'il fallait garder l'esprit ouvert. Il s'était peut-être un peu trop focalisé sur Styebek, ce qui l'empêchait d'aborder l'affaire sous d'autres angles.

Par exemple, sous l'angle du mystérieux camion.

Il revit donc tout ce qui concernait le camion. Les filles de Niagara

avaient vu « un type inquiétant dans un gros camion ». Le téléphone de Jolene Peller avait été retrouvé dans un relais autoroutier de Chicago. Les autres appels reçus par Styebek, chez lui, provenaient de cabines téléphoniques. Il y avait sûrement un lien entre tous ces éléments.

La sonnerie de son téléphone portable secoua la tranquillité du matin et le fit sursauter. Le numéro était masqué. Il répondit en un seul mot.

— Brent.

— Inspecteur Michael Brent, de la police d'Etat de New York ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Valerie Olson, FBI, programme d'appréhension des crimes violents, Quantico.

— Le ViCAP ?

— Oui, monsieur. Je pense avoir trouvé un lien solide entre l'affaire Bernice Hogan et un autre homicide.

— Un autre homicide ? Où ça ?

— Au Kansas.

— Pourriez-vous me dire en quoi consiste ce lien ?

— Je ne peux pas. Comme vous le savez, nous devons respecter les secrets d'enquête. Mais prenez de quoi écrire et je vous donnerai les coordonnées de l'inspecteur du Kansas. Leur homicide est plus récent que le vôtre. Vous devez absolument lui parler.

Brent ouvrit son calepin à une page vierge, enclencha son stylo, nota la date et l'heure.

— J'ai de quoi écrire, je vous écoute.

* * *

A Wichita, Candace Rose était sous la douche quand son mari vint tambouriner à la porte de la salle de bains.

— Candy ! Téléphone ! Police de l'Etat de New York. Je crois que c'est à propos du ViCAP.

Il fallut à Rose moins de trente secondes pour se sécher, enfiler un peignoir, et décrocher le téléphone dans sa chambre. Au bout d'un bref échange, les deux inspecteurs convinrent que leurs deux affaires présentaient de troublantes similarités.

Quarante minutes plus tard, Rose se trouvait à son bureau de la section des homicides et de nouveau au téléphone avec Brent. Séparés par la moitié d'un continent, ils comparaient point par point leurs deux meurtres. Et plus ils avançaient dans cette comparaison, plus il leur apparaissait comme une évidence que Bernice Hogan et l'inconnue du Kansas avaient été tuées par la même personne.

Les deux victimes avaient entre vingt et trente ans. On les avait

découvertes en extérieur, dans un paysage boisé, non loin d'une ville. Les scènes de crime, bien que cachées, étaient aisément accessibles. Les deux meurtres évoquaient un rituel.

— Il tient à ce qu'on retrouve les corps, dit Rose.

Elle autorisa Brent à accéder à ses fichiers de photos, et il fit de même. Chacun de son côté, ils purent reconnaître la signature gravée sur le front des victimes, à la racine des cheveux : COUPABLE.

— Le dernier fichier est celui de l'élément qui devrait nous permettre d'identifier notre victime, expliqua Rose en ouvrant la photographie du médaillon.

— Je connais ce médaillon, déclara Brent. Il appartient à une femme qui était l'amie de Bernice Hogan. Des témoins les ont vues ensemble le soir de la mort de Bernice.

— Oui, je vois ça sur votre dossier. Jolene Peller. Elle a disparu, c'est ça ?

— Sa mère a déclaré sa disparition quelques jours après le meurtre Hogan. Peller était censée se rendre en Floride, où elle venait de trouver du travail, mais elle n'est jamais arrivée à destination.

— Et elle est mère célibataire d'un petit garçon de trois ans. Celui dont la photo se trouve dans le médaillon.

— C'est exact.

— Le médaillon que tenait mon cadavre est identique à celui que la mère de Jolene vous a décrit. De plus, l'âge, le poids et la taille de notre inconnue pourraient correspondre à la description de Jolene Peller. Nous travaillons en ce moment à une empreinte dentaire.

— Nous possédons le dossier dentaire et les empreintes de Peller. Je vous les envoie cet après-midi pour que vous les compariez à ce que vous avez. Dès que j'aurai fait la paperasse nécessaire.

— Très bien, je serai là pour les réceptionner.

* * *

Mais dans l'après-midi, quand Brent envoya à Wichita les empreintes et le dossier dentaire de Jolene Peller, Rose fut accaparée par un grave accident de la route.

Celui d'une fourgonnette transportant douze pom-pom girls qui se rendaient à Wichita pour une compétition. Un des pneus de la fourgonnette avait éclaté et elle avait heurté de plein fouet un camion poubelle qui arrivait en face. Elle avait pris feu. Six lycéennes coincées à l'intérieur étaient mortes dans l'accident.

Les autres avaient été éjectées.

La nouvelle mit tout le Kansas en état de choc. Confirmer l'identité des passagers morts devint une priorité absolue.

Rose annonça à Brent qu'elle délaissait momentanément

l'identification de sa victime.

Brent prit quelques minutes pour réfléchir au problème que lui posait ce délai, puis il rassembla ses dossiers et appela sa partenaire, Roxanne Esko.

* * *

— Je ne sais pas si tu fais bien, Mike, murmura Esko tandis qu'ils roulaient vers l'appartement de Mary Peller, dans Schiller Park. Tu es sûr que c'est une bonne idée ? Tu ne penses pas qu'on devrait attendre ?

— Il faut la prévenir. Ça risque de s'ébruiter. Il ne faudrait pas qu'elle apprenne la nouvelle par les médias.

Ils se garèrent et allèrent frapper à la porte de Mary Peller.

Brent avait pris les photos agrandies transmises par la section des homicides de Wichita. Celles du médaillon que la victime serrait dans son poing.

Il avait l'intention de les montrer à Mary Peller.

Ensuite, il allait la détruire en lui annonçant qu'on avait retrouvé sa fille dans un petit bois de Wichita, au Kansas.

Jack Gannon rapportait d'Alberta un peu plus que le petit bagage qu'il y avait emporté.

Il y avait déterré des facettes inquiétantes de la vie de Karl Styebek.

Styebek était le descendant d'une lignée incestueuse, et son père avait peut-être assassiné sa famille. Ces nouvelles informations faisaient froid dans le dos.

Devait-il affronter Styebek maintenant, ou continuer à fouiller son passé ?

Il réfléchissait à cette question, tout en roulant de l'aéroport à son appartement.

Il était tôt dans la soirée, le trafic était fluide. Il avait mangé et dormi pendant le vol, et il arriva chez lui plein d'énergie. Il vérifia ses messages, les derniers articles du *Sentinel* et du *News*. Il n'y avait rien de neuf à propos de l'affaire Hogan. Il tenta de joindre Adell Clark, mais elle était toujours absente, en déplacement pour une enquête.

D'accord, son voyage au Canada avait été fructueux et il tenait quelque chose.

Mais que devait-il en faire ?

Il se sentait frustré.

De plus, ce qu'il avait découvert concernait Deke, le père de Karl Styebek, mais, sur Karl lui-même, il ne savait pas grand-chose de plus. Il fit le point. Karl était marié avec une certaine Alice, employée de banque. Ils avaient un fils, Taylor. Styebek entraînait l'équipe de base-ball, donnait de son temps à des associations caritatives, fréquentait l'église. Il était un héros de la petite ville de Buffalo, mais il avait grandi au Texas, où son père était agent pénitentiaire. Douze ans plus tôt, Karl était entré dans les forces de police d'Ascension Park.

Mais, entre son enfance au Texas et son entrée dans la police, il y avait un blanc. Gannon n'avait rien trouvé. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir cherché.

On aurait dit que Styebek s'était arrangé pour brouiller les traces de son passé.

Le téléphone de Gannon sonna à ce moment. Le cadran affichait « Numéro privé ».

— Allô ?

— Je m'adresse bien à Jack Gannon, le journaliste ?

La voix était celle d'un homme, mais il ne la reconnut pas.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Je préfère rester anonyme. J'appelle pour vous donner une information. Je vis à Ascension Park et j'ai suivi avec intérêt vos articles sur Styebek et sur le meurtre de cette étudiante.

— Oui ?

— Styebek habite dans ma rue. L'autre jour, je sortais mon chien, quand j'ai remarqué des voitures de police banalisées garées devant chez lui. J'en ai compté six. Les types n'étaient pas en uniforme, mais c'étaient des flics et ils ne cessaient d'aller et venir. J'ai eu l'impression qu'ils cherchaient quelque chose.

— Vous leur avez demandé ce qu'ils venaient faire chez Styebek ?

— Personne n'a accepté de me répondre. Il n'y avait rien dans les journaux à ce sujet, et ça m'a foutu en rogne. Je croyais pourtant qu'on vivait en démocratie. C'est pour ça que j'ai pensé à vous. Parce que vous avez écrit un article sur Styebek.

— Merci.

— Vous pourriez peut-être en parler dans un prochain article ?

— Je ne travaille plus pour le *Sentinel*.

— Comment ? Mais je croyais...

— Merci de votre appel.

Gannon attrapa sa veste et ses clés.

Alors, comme ça, les flics avaient finalement réclamé un mandat de perquisition pour la maison de Styebek ? Apparemment, les choses s'accéléraient ; il ne pouvait plus laisser en sommeil ce qu'il savait.

Tandis qu'il roulait vers Ascension Park, il réfléchissait à la manière dont il allait abattre ses cartes. Comme il n'avait aucun espoir d'amadouer Styebek, le plus simple était sans doute de tout lui balancer à la figure, en espérant que ces révélations le feraient sortir de ses gonds et le pousseraient à parler.

Mais ce n'était pas gagné pour autant.

Il appuya sur la sonnette de l'entrée. Un petit garçon ouvrit la porte.

— Bonjour, je suis Jack Gannon. Est-ce que je pourrais parler à ton papa ?

Le visage du petit garçon se crispa légèrement, tandis qu'ils se reconnaissaient mutuellement pour s'être déjà aperçus au stade. L'enfant garda les yeux sur lui et, la main sur la porte, comme pour l'empêcher d'entrer, appela :

— Maman !

— Qui est-ce, Taylor ? fit la voix d'Alice Styebek depuis l'intérieur de la maison.

— Maman, il faut que tu viennes.

Il y eut un bruit de pas, puis Alice apparut, en s'essuyant les mains avec un torchon, le menton droit, dans une subtile attitude de défiance.

— Oui ?

— Est-ce que je pourrais parler à Karl, s'il vous plaît ?

Gannon eut l'étrange impression qu'elle se faisait intérieurement violence, comme si elle savait qu'elle aurait dû dire non, mais qu'elle souhaitait que Gannon, l'ennemi, rencontre son mari.

Taylor lui lança un regard surpris quand elle parla enfin :

— Il est dans le jardin derrière la maison. Vous pouvez faire le tour.

Gannon se demanda si elle l'envoyait délibérément au casse-pipe, ou s'il se jouait ici un drame qui lui échappait.

En faisant le tour de la maison, il entendit des coups sourds.

Karl Styebek fendait du bois avec une hache à long manche.

De la sueur gouttait de son visage et trempait son cou. Il avait des auréoles sous les bras.

— Inspecteur Styebek ? cria Gannon pour se faire entendre par-dessus les coups sourds de la hache.

Styebek s'arrêta et dévisagea Gannon.

— Qu'est-ce que vous venez foutre chez moi ?

— Je voulais vous parler de votre père, Deke. Je reviens de Brooks, en Alberta, et je suis au courant.

— Au courant de quoi ?

— De tout, monsieur.

— Vous ne savez rien, foutre rien !

— Je sais beaucoup de choses, au contraire. Je sais qui était Deke, et je sais aussi que certains l'ont soupçonné d'être l'auteur de la tuerie de Brooks.

Les articulations de Karl blanchirent quand ses doigts se crispèrent sur le manche de la hache qu'il pointa vers la rue.

— Foutez le camp, Gannon !

— Dites-moi, Karl, est-ce que c'est de famille ?

Le visage de Styebek se crispa de fureur et il marcha sur Gannon.

— Sortez de chez moi, ou je vais chercher mon flingue.

Gannon demeura immobile suffisamment longtemps pour faire comprendre à Styebek qu'il ne le craignait pas. Quand il se détournait enfin, il surprit Alice, qui les observait depuis la fenêtre de la cuisine. Il eut l'impression que ce n'était pas lui qu'elle surveillait, mais son mari.

Rentré chez lui, Gannon tenta en vain de dormir.

Il ne faisait que tourner et se retourner dans son lit.

Il avait commis l'erreur d'abattre trop tôt son jeu. Quel crétin, mais quel crétin ! Du coup, sa confrontation avec Styebek ne lui avait rien appris.

Son téléphone sonna à ce moment.

— Monsieur Gannon ?

— Oui.

La femme à l'autre bout du fil était en pleurs.

— C'est Mary Peller.

— Mary ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ils ont trouvé Jolene !

— Ils l'ont trouvée ?

— Elle est morte ! Ma fille est morte !

Un calme et un silence écrasant régnaient sur Schiller Park et sur l'immeuble minable où vivait la mère de Jolene Peller.

Gannon leva les yeux vers le bâtiment. Une faible lumière éclairait la fenêtre de Mary, comme un drapeau d'espoir flottant une dernière fois avant la tombée de la nuit.

La phrase de Mary Peller — « Ma fille est morte ! » — résonnait encore à ses oreilles.

Elle lui avait demandé de venir, et il était parti tout de suite.

Il entra dans le bâtiment, se répétant qu'il détestait ce genre de démarche. En tant que journaliste, il avait plus d'une fois rendu visite à des gens en deuil. Et cela lui arrachait le cœur.

Quand il se présenta devant la porte, des verrous cliquetèrent.

La mère de Jolene Peller ouvrit et se laissa tomber dans ses bras en sanglotant.

Elle sentait l'alcool. Il aperçut une bouteille de Jack Daniel's ouverte sur la table basse.

— Je suis vraiment désolée, Mary.

Elle s'écarta de lui et le fit entrer en désignant le canapé.

— Merci d'être venu. Daisy vient de préparer du café.

— Daisy ?

Il ne voyait personne dans l'appartement.

— Ma voisine du dessous. Elle est restée avec moi depuis le passage des deux inspecteurs. Je viens juste de la renvoyer chez elle parce que vous arriviez.

— Et Cody ?

— Il dort.

Mary avait bu, mais elle n'était pas soûle.

— Je suis désolée. Je ne suis pas une hôtesse très convenable. Il va falloir vous servir vous-même votre café. Tout est là.

Il se servit une tasse, puis la rejoignit sur le canapé. Le visage de Jolene leur souriait depuis les photos qui jonchaient la table. Mary ramassa sa bouteille et son verre pour les déposer sur un bout de canapé.

— C'est dur, monsieur Gannon, vous savez...

— Prenez votre temps. Et appelez-moi Jack, je vous en prie.

— Les policiers m'ont demandé de ne parler à personne. Ils disent que ça pourrait gêner leur enquête, si cette information transpirait.

Gannon fit l'effort de retenir la multitude de questions qui lui brûlaient les lèvres.

— Mais je me fiche de leurs consignes, parce que je vous fais confiance, ajouta-t-elle.

— Je comprends.

— Vous êtes le premier à vous être intéressé à elle. Quand je suis venue vous voir au journal, vous m'avez accordé du temps. J'ai su tout de suite que vous étiez quelqu'un de bien. Je tiens à vous dire ce que j'ai appris des deux inspecteurs qui mènent l'enquête sur le meurtre de Bernice Hogan.

Gannon acquiesça.

— C'est l'homme, Brent, qui a parlé presque tout le temps. Il a été très gentil. Il a commencé par me dire qu'ils avaient quelque chose à me montrer et que je devais me préparer au pire.

Mary se couvrit le visage à deux mains, inspira, puis soupira.

— Ils m'ont annoncé que le corps d'une femme correspondant à la description de Jolene avait été retrouvé. « Correspondant à sa description ? j'ai dit. Vous en êtes certains ? Montrez-moi une photo. »

Gannon jeta un coup d'œil du côté de la table basse.

— Mais ils n'avaient pas de photos de la victime à me montrer et ils m'ont dit que le corps était en mauvais état.

Mary retint son souffle.

— Excusez-moi, reprit-elle en prenant son verre d'une main tremblante pour boire une gorgée. Alors, ils ont dit qu'ils avaient envoyé les empreintes de Jolene et le dossier dentaire que je leur avais fourni quand j'ai signalé sa disparition.

— Et ç'a permis d'identifier formellement Jolene ?

— Pas encore. Ils ont dit... ils ont dit que c'était en cours, c'est comme ça qu'ils ont dit. Ils ont dit qu'ils étaient tout de même venus m'en parler pour que je ne l'apprenne pas par les journaux.

— Mary, tant que l'identité n'a pas été confirmée, il reste une chance pour que...

Mary secoua la tête.

— Et ensuite ils m'ont montré ça.

Elle tendit le bras pour attraper un dossier contenant des photos en couleur d'un médaillon en gros plan. Les photos étaient datées, le médaillon étiqueté en tant que pièce à conviction.

— Vous voyez l'inscription ? Vous reconnaissez Cody ? C'est moi qui ai offert ce médaillon à Jolene. Un cadeau pour...

Elle prit une longue inspiration.

— Pour la féliciter parce qu'elle avait redressé la barre. Jolene

l'adorait et le portait tout le temps. Tout le temps.

— La police vous a laissé cette photo ?

Mary acquiesça.

— Ils m'ont demandé de confirmer que ce médaillon était bien celui de Jolene.

L'angoisse se peignit sur son visage.

— Où l'ont-ils trouvé ? demanda Gannon.

— Dans la main de Jo. Vous comprenez, elle se raccrochait à Cody. Jamais elle n'aurait abandonné. Pour lui.

Elle poussa un gémissement.

— Monsieur Gannon, j'ai besoin de la voir pour y croire, vous comprenez... Je ne cesse de prier pour que ce soit une erreur. Mais c'est comme dans ce cauchemar où Jo avait perdu son médaillon...

— Où ont-ils découvert le corps ?

— Au Kansas.

— Au Kansas ?

— A Wichita. Ce sont des petits garçons qui jouaient dans les bois qui l'ont trouvé.

— Est-ce que la police vous a dit autre chose ?

— Ils sont convaincus que le meurtrier de Jo est aussi celui de Bernice Hogan.

Plus tard dans la matinée, à Manhattan, des directeurs de rédaction se rassemblaient au quinzième étage d'une tour, dans une salle de conférences des locaux de la World Press Alliance.

Ils entrèrent dans un brouhaha de conversations mêlant l'actualité toute récente et les derniers ragots. Le brouhaha mourut lentement quand ils s'installèrent autour de la table vernie.

Ils déposèrent leurs tasses de café, leurs blocs-notes, des exemplaires du *New York Times* et du *Wall Street Journal* : ils étaient prêts à entamer la première réunion de la journée concernant les dépêches nationales. Il y en aurait d'autres plus tard dans la journée, et même dans la nuit. Dans une agence de presse, les dépêches tombaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Signalez votre présence, lança Carter O'Neill, qui présidait la réunion.

Il s'adressait aux directeurs des bureaux locaux, qui participaient *via* le système d'audioconférence. Les correspondants dispersés dans tout le pays répondirent en déclinant leurs noms, puis O'Neill fit l'appel des gens présents autour de la table, à qui il avait déjà distribué une liste des dépêches les plus importantes.

Comme d'habitude, O'Neill commença par les sujets concernant New York.

— Nous couvrons en ce moment les meurtres de deux jeunes officiers de patrouille de la police de New York, le scandale des fraudes à l'investissement de Wall Street, et les nouveaux contrats internet de la Ligue nationale de football. Des questions ?

— C'est Nan, de Miami. Le directeur de Wall Street serait impliqué dans la fraude à l'investissement. Il a de la famille dans le sud de la Floride.

— Nan, c'est Gord. On suit les charges retenues contre lui, dit le directeur du bureau de New York. Mais on pourrait avoir besoin d'aide. Le bruit court qu'il envisage d'utiliser le jet de sa société pour se rendre à Boca Raton, et de là aux îles Caïmans.

— D'autres questions ? poursuivit O'Neill. Non ? Très bien. La parole aux bureaux locaux. Martin, de Washington, tu commences.

— Nous avons un nouveau témoignage à propos du scandale du Lobby Gate.

— Espérons que ce sera du concret, cette fois, lâcha O'Neill. Vince, à Chicago, c'est à toi.

— On est sur le procès des deux anciens militaires qui ont braqué la voiture blindée.

— Oui, c'est bien, ça intéresse les lecteurs, assura O'Neill. Des questions ?

— Votre équipe fait du bon boulot avec ça, Vince, déclara Beland Stone, le directeur de publication.

— Merci.

— Houston, c'est à vous, reprit O'Neill.

— La raffinerie brûle toujours, mais le feu ne s'est pas propagé.

— On chiffre les dégâts à combien, Wes ? demanda O'Neill.

— Ils viennent d'être réévalués. Onze.

— Hector, de Los Angeles ?

— La bande qui a tiré dans une cour d'école.

— Ils avaient quel âge, les gamins ?

— Huit et neuf. On a un bon article de suivi en préparation.

— Brad, à Wichita ?

— On est sur l'accident des pom-pom girls. C'est un drame, ici. Et on a aussi un truc avec un homicide.

— Un homicide ? demanda O'Neill.

— Le corps d'une femme retrouvé dans les bois. Pour l'instant, il n'est pas identifié.

Melody Lyon quitta du regard son exemplaire des dépêches et ôta ses lunettes.

— Brad, c'est Melody. Pourquoi mettre cet homicide en avant ? Vous avez quoi, exactement ?

— La police de Wichita ne dit rien. On a entendu des rumeurs selon lesquelles il s'agirait d'un meurtre rituel, lié à un autre meurtre, dans un autre Etat.

— Brad ? On se rappelle pour en parler en privé, tout de suite après la réunion.

Moins de quinze minutes plus tard, Lyon se trouvait derrière son bureau, en train de taper sur les touches de son clavier. Elle cherchait un e-mail qu'elle avait reçu un peu plus tôt.

— Je l'ai, murmura-t-elle pour elle-même quand elle le trouva. C'est ça.

Elle appela Brad Roth, le directeur de leur bureau du Kansas. Tandis que ça sonnait à l'autre bout, O'Neill entra. Lyon lui fit signe de refermer la porte derrière lui.

Il s'exécuta, puis s'installa dans un fauteuil.

Lyon mit le haut-parleur du téléphone et régla le volume.

— Salut, Melody, dit Roth.

Ils étaient cinq au bureau de Wichita. Roth, deux journalistes salariés, un pigiste et un photographe.

— Salut, Brad, qu'est-ce que tu peux me dire au sujet de cet homicide ?

— Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai dit tout à l'heure. La police a fermé les vannes. On ne sait rien.

— Et à l'*Eagle*, ils ne savent rien non plus ? demanda O'Neill.

— Rien. Je suis en train de le lire. La police essaye d'identifier un cadavre inconnu découvert par des gamins qui jouaient dans les bois, près d'un nouveau chantier. C'est tout ce qu'ils savent.

— D'accord, et pour les rumeurs ? insista Lyon.

— La scène de crime était particulièrement moche. Les gamins qui ont trouvé le corps sont en ce moment pris en charge par des pys. On a aussi entendu dire que les flics ont rassemblé une unité opérationnelle, parce que l'affaire serait liée à un autre homicide.

— Où ça ?

— On ne sait pas. Dans l'est, peut-être.

— Suivez ça de près, ça pourrait être intéressant. Et tenez-moi au courant.

Lyon raccrocha et fit signe à O'Neill d'approcher pour lire l'e-mail qui s'affichait à l'écran.

— Regarde, c'est un e-mail que j'ai reçu ce matin de Jack Gannon.

Melody,

J'espère que vous trouverez le temps de me parler. J'ai une information concernant le meurtre de l'élève infirmière de Buffalo, ainsi qu'un tuyau provenant d'une source sûre : ce meurtre serait lié à un autre meurtre, dans un autre Etat. Je ne vous en dis pas plus, vous comprendrez aisément pourquoi,
Jack Gannon.

O'Neill siffla entre ses dents.

— Je pense que c'est du meurtre de Wichita qu'il parle, dit Lyon. Et je pense aussi qu'il a une longueur d'avance sur tout le monde.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

Lyon joignit le bout de ses doigts puis les appuya à ses lèvres.

— J'ai besoin de réfléchir.

— Si tu envisages d'engager Gannon, tu ferais mieux de bien réfléchir.

Elle acquiesça en silence.

O'Neill avait raison de l'inciter à la prudence, mais son instinct lui disait que Gannon détenait des informations inédites sur une affaire d'envergure nationale.

L'A320 venait de quitter la piste. Le corps écrasé par la pression du décollage, Jack Gannon regardait le sol du tarmac qui s'éloignait.

Destination : Wichita, Kansas.

Il consulta sa montre. Cela faisait à peine trois heures qu'il avait quitté l'appartement de Mary Peller. Tout en contemplant par le hublot la ville de Buffalo, qui se brouillait, il pria pour que les bons tuyaux continuent à venir à lui, et aussi pour trouver un moyen de publier son article.

Avant d'embarquer, il avait envoyé un message aux rédacteurs de *Vanity Fair*, d'*Esquire* et de *Penthouse*, pour leur proposer son sujet.

Même s'il savait que ça n'intéresserait pas des magazines à gros tirage.

Et tant qu'il y était, il avait de nouveau relancé Melody Lyon, de la WPA.

Il détourna la tête du hublot. Il avait du pain sur la planche. Dans quelques heures, il se trouverait à l'endroit où l'on avait découvert le corps de la deuxième victime. Il comptait dénoncer les liens entre les deux meurtres et l'inspecteur Karl Stybeck.

L'avion changea de cap et s'inclina. Gannon eut la nausée. Il manquait de sommeil, il était chargé d'adrénaline, il souffrait d'une overdose de café.

Mais pas question de se reposer. Il allait se mettre au boulot.

Il attendit tout de même que la carlingue se redresse pour allumer son ordinateur et profita du délai pour songer à sa sœur, Cora, qui se trouvait quelque part sur le territoire américain, au-dessous de lui. Puis il s'efforça de ne plus penser à elle. Ce n'était pas le moment.

Le visage de Jolene Peller apparut sur son écran.

Puis les photos de son médaillon.

Comment avait-elle échoué au Kansas ?

Qu'est-ce que la police avait bien pu trouver sur la scène de crime pour conclure que le meurtrier de Bernice à Buffalo, et celui de Jolene à Wichita, ne faisaient qu'un ?

Jolene connaissait Bernice. Les deux connaissaient Stybeck.

Stybeck coupable, c'était vraiment du lourd. Un héros de la

police, un inspecteur assassinant des femmes.

Si Styebek était le tueur, comment avait-il emmené Jolene au Kansas ? Est-ce qu'il l'avait suivie là-bas ? Avait-il pris l'avion pour s'y rendre ?

Et s'il n'était pas le tueur, de quelle manière était-il impliqué ?

A l'aéroport d'O'Hare, Gannon s'assoupit dans l'aire d'embarquement avec son billet qui dépassait de sa poche. Il aurait raté sa correspondance pour Wichita sans un employé qui vint le secouer.

— Monsieur Gannon, c'est le dernier appel pour votre vol.

Dans l'avion pour Wichita, il acheta un sandwich sous Cellophane et se remit à travailler, en relisant ce qu'il savait du passé de Styebek.

Est-ce que l'histoire familiale de Styebek avait un rapport avec les meurtres d'aujourd'hui ?

Comme ils entamaient la descente pour l'aéroport de Wichita, il relut les articles en ligne du *Wichita Eagle*. Ils étaient très bons, bien écrits, mais pas de photo ni de plan. Heureusement, il avait réclamé au journal des scanners de l'article de la dernière édition papier, qu'on lui avait aussitôt transmis ; et là, il y avait un morceau de carte situant la scène de crime et quelques photos.

Ils étaient vraiment parfaits, à l'*Eagle*.

A l'agence de location de voitures, on ne put lui fournir immédiatement un véhicule à cause d'une importante conférence industrielle en ville. Il profita de l'attente pour se procurer un burger et un café, et aussi pour étudier la carte de Wichita et celle de l'*Eagle*. Il vérifia encore la dernière édition en ligne de l'*Eagle* et put constater qu'ils ne savaient rien de plus, ce qui signifiait qu'il tenait toujours son scoop.

Il roula directement vers Clear Ridge Crossing, en espérant que la police avait évacué la scène de crime et qu'il pourrait y accéder.

En arrivant, il fut surpris par l'ampleur du nouveau lotissement.

C'était, à perte de vue, des maisons en construction. Partout, dans toutes les directions, il voyait du matériel et des camions qui entraient et sortaient du site. Il roula jusqu'à une crête qui, d'après sa carte, donnait accès à l'entrée de la zone où l'on avait découvert le corps. Il ne distingua rien, dans l'étendue poussiéreuse, qui aurait pu trahir l'existence d'une scène de crime, pas même un chemin pénétrant la forêt dense qui bordait le chantier.

Il décida donc d'aller demander son chemin au chantier. Dans les bureaux en préfabriqué, il trouva des hommes en jean et chemise, portant des casques de sécurité et transportant de grands rouleaux blancs — les plans, sûrement. Ils ne se firent pas prier pour le renseigner.

— Ce n'est pas loin, dit l'un d'eux.

Il avait une barbe poivre et sel, le prénom « Burt » était inscrit sur son casque.

— Vous voyez ce bosquet un peu plus haut que les autres ?

Il désigna l'endroit en pointant son rouleau, et Gannon repéra un alignement d'arbres qui se détachait.

— Oui. Où, plus précisément ?

— Là où les arbres les plus élevés forment une sorte de tipi.

— Oh ! d'accord, je vois.

— C'est là-bas.

— Merci.

— Les gars m'ont dit que la police avait tout nettoyé.

— C'est très bien. Merci encore.

Il fit faire demi-tour à sa Toyota.

Sûr de lui cette fois, il repartit en cahotant sur le terrain accidenté, avec à l'esprit cette effrayante vérité : il était probablement en train de suivre le trajet du tueur.

En arrivant en lisière de la forêt, il ne trouva pas de voiture de patrouille. Pas un véhicule. Pas un uniforme. Pas âme qui vive.

Il jeta un dernier regard du côté des nuages de poussière qui s'élevaient au-dessus de la zone en construction, puis entra dans le bois.

Les oiseaux chantaient quand il traversa la masse sombre et épaisse de buissons et d'arbres. De temps en temps, il trouvait un morceau de ruban de plastique jaune de scène de crime, qui rappelait qu'une violence perverse s'était déchaînée dans cet endroit si paisible.

Il eut un peu de mal à se frayer un chemin parmi les branchages qui accrochaient son pantalon et sa chemise, comme pour le supplier de ne pas aller plus loin.

Mais il poursuivit sa progression.

En atteignant le site, il soupira de soulagement. Les flics avaient totalement vidé les lieux.

Le grand arbre devant lui était marqué d'une peinture vert fluo. On y avait tracé des croix entourées de cercles qui formaient un triangle.

Seigneur... Il l'avait accrochée à l'arbre ?

A la base du tronc, on avait remué de petites portions de terrain soigneusement délimitées, comme pour la tombe de Bernice Hogan.

Jolene était-elle arrivée vivante jusqu'ici ? Savait-elle qu'elle allait mourir ?

Une vague de tristesse le submergea. Il était là, devant la deuxième scène de crime, à des milliers de kilomètres de la première, sur un autre fuseau horaire. Il se recueillit quelques instants en silence avant de sortir son calepin. Il nota les détails et fit un croquis.

Il venait de prendre son appareil photo, quand il entendit claquer des portières de voitures, puis des voix d'hommes et de femmes.

On venait. Tant pis. Il décida d'attendre, n'ayant aucune raison de se cacher.

Il ne tarda pas à voir apparaître les inspecteurs Michael Brent et Roxanne Esko, accompagnés des inspecteurs de la criminelle de Wichita, Candace Rose et Lou Cheswick, qu'il reconnut pour les avoir vus sur les photographies publiées par l'*Eagle*.

— Gannon ? s'exclama Brent. Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Vous connaissez ce type ? demanda Cheswick.

— C'est un journaliste de Buffalo, expliqua Brent.

— Jack Gannon, dit Gannon en tendant sa main.

Mais personne ne la prit.

Cheswick se renfrogna. Etaient-ce Brent et Esko qui avaient appelé ce Gannon ? Certains flics à l'égo démesuré n'hésitaient pas à filer des tuyaux aux journalistes pour avoir de beaux articles et accélérer leur carrière.

— Et, comme par hasard, il a décidé de venir de Buffalo jusqu'ici ? demanda-t-il. Je me demande qui a bien pu lui donner cette idée.

— Pas nous, assura Brent.

Il se tourna vers Gannon.

— Qui vous a renseignés ?

— Je ne donne jamais mes sources, répondit posément Gannon.

— J'aimerais que vous quittiez notre scène de crime, déclara Cheswick.

— A moins que vous ne la fassiez garder par des policiers invisibles, cette scène de crime a été abandonnée, fit remarquer Gannon.

— Foutez le camp ! répondit Cheswick.

— On est accueillants, au Kansas, ironisa Gannon. Je vais partir, mais j'aimerais d'abord poser quelques questions.

— Vous êtes sourd ou quoi, connard ? lança Cheswick en plantant ses mains sur ses hanches, geste qui écarta les pans de sa veste et révéla son badge et la crosse de l'arme qu'il portait en harnais à l'épaule.

— Calme-toi, Lou, dit Rose.

Puis elle se tourna vers Gannon.

— Allez-y, dit-elle. Posez vos questions.

— Avez-vous un suspect ?

— Pas de commentaire à ce stade de l'enquête, répondit-elle.

— Quel est le lien entre ce meurtre et celui de Bernice Hogan à Buffalo ?

— Pas de commentaire.

— Pouvez-vous me confirmer l'identité de la personne découverte sur ce site ?

— Pas de commentaire.

— C'est comme ça que vous avez l'intention de la jouer ?

— Partez, à présent, dit Cheswick.

Gannon referma son calepin, regarda les inspecteurs dans les yeux et secoua la tête.

— On dirait que vous tenez à ce qu'on ne sache rien de votre enquête. Vous ne seriez pas plutôt en train d'essayer de protéger un collègue ?

— Comment osez-vous, espèce d'abruti ! s'exclama Brent en faisant un pas vers Gannon.

— Mike ! protesta Esko en l'arrêtant.

Gannon les salua d'un signe de tête et se mit en marche.

— Si j'étais le tueur, lança-t-il en s'éloignant, je vous serais rudement reconnaissant de ne rien laisser filtrer dans les journaux. Comme ça, je pourrais continuer ma petite affaire sans être dérangé.

— Attendez, dit Rose.

Les autres lui lancèrent des regards mauvais tandis que Gannon se tournait lentement vers elle.

— Nous aurons confirmation de l'identité un peu plus tard dans la journée. Nous donnerons une conférence de presse cet après-midi, au City Building, 455, North Main.

— Merci.

— Gannon ?

— Oui ?

— Bienvenue à Wichita.

— Ce sera bref, annonça le lieutenant Gil Clawson, commandant en chef de la section des homicides de la police de Wichita.

Il avait pris place autour de la table, dans la salle de réunion du quatrième étage, où journalistes et photographes s'étaient rassemblés pour la conférence de presse donnée en début de soirée.

Jack Gannon se tenait un peu à l'écart du groupe. Il prit des notes quand Clawson présenta les autres policiers assis à la table.

Clawson résuma ensuite l'affaire : on avait découvert le corps d'une inconnue près du lotissement de Clear Ridge Crossing.

— Les empreintes et le dossier dentaire de la victime nous ont permis de l'identifier. Il s'agit de Carrie May Fulton, vingt-deux ans, originaire de Hartford, dans le Connecticut.

Quoi ?

Gannon en resta abasourdi.

Il regarda du côté de Brent, Esko, Cheswick et Rose, qui se tenaient debout, en retrait. Il s'attendait à ce qu'ils interviennent pour corriger l'erreur.

Mais ils ne bronchèrent pas.

Il n'y avait donc pas d'erreur.

Un policier en civil apporta un tableau d'affichage présentant un portrait agrandi de Carrie Fulton. Elle ne ressemblait pas du tout à Jolene.

Ce n'est pas Jolene Peller ? Et le médaillon ? Et si ce n'est pas Jolene, que font ici Brent et Esko ? Je n'y comprends plus rien.

Gannon avait perdu le fil, et tenta de saisir au passage ce que Clawson racontait.

— Nous allons vous distribuer un document contenant les informations dont nous disposons.

Des amis de Fulton avaient signalé sa disparition près de deux semaines plus tôt, aux abords d'un centre commercial de Settlers Valley, au nord-est de Hartford, expliqua Clawson.

— Nous avons l'intention de lancer un appel à témoins. Nous recherchons des gens qui auraient eu un contact avec Carrie Fulton juste avant sa disparition. A présent, nous pouvons répondre aux

questions. Oui, Scott, de l'*Eagle*, allez-y.

— Lieutenant, nous avons entendu dire qu'il s'agissait d'un meurtre ritualisé lié à un autre meurtre en dehors de cet Etat. Pouvez-vous le confirmer ?

— Je laisse mon collègue des fédéraux répondre à cette question.

— La victime étant originaire d'un Etat différent de celui dans lequel on l'a découverte, le FBI participe à l'enquête, ainsi que toutes les forces de l'ordre, c'est la procédure habituelle. Pour cette affaire, nous collaborons avec la police de Hartford et du Connecticut, ainsi qu'avec notre antenne locale à Hartford.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Le meurtre de Fulton est-il lié à un autre meurtre ?

— Nous ne pouvons l'affirmer pour le moment, mais nous n'excluons pas cette possibilité, répondit Clawson.

Puis il se tourna vers un journaliste de télévision.

— Tom, oui...

— Pourquoi avez-vous formé une unité opérationnelle ?

— Nous n'avons pas formé une unité opérationnelle, dit Clawson en jetant un regard en coin à ses collègues. Le FBI collabore avec la police d'Etat et avec celle du comté, comme c'est la routine dans ce genre d'affaires.

— Pouvez-vous nous dire quelle est la cause de la mort ? reprit le même journaliste.

— Ce n'est pas encore confirmé à l'heure qu'il est.

— Des suspects ?

— Il est encore trop tôt pour le dire. Nous collaborons étroitement avec les autorités du Connecticut pour enquêter sur les faits et gestes de Carrie Fulton avant sa disparition.

— Avez-vous trouvé une arme ?

— Non.

— Avez-vous une idée de l'arme qui a été utilisée ?

— Nous avons une idée, oui.

— Pouvez-vous développer ?

— Non.

— Avez-vous un profil ADN ou tout autre indice matériel ? demanda un journaliste de la WPA.

— Nous ne pouvons répondre.

— Des théories concernant la manière dont la victime serait arrivée à Wichita ? Elle y a de la famille, des amis ?

— Ce sont des éléments que nous tentons de déterminer.

— Qui a découvert le corps ?

— Un groupe de jeunes garçons. Ils sont encore plutôt secoués et nous ne divulguons pas leurs noms. Je crois que l'*Eagle* a déjà mentionné ce détail.

Gannon aurait eu besoin de poser une question, mais il ne voulait pas trahir ce qu'il savait devant ses confrères, et ne souhaitait pas que l'un d'eux s'interroge sur la présence d'un journaliste de Buffalo. Il se montra donc discret. Il caressait secrètement l'espoir d'approcher Candace Rose après la conférence. De tous les inspecteurs concernés par cette affaire, elle avait été la seule à se montrer correcte avec lui.

— Craignez-vous que l'assassin de Fulton ne frappe de nouveau ? demanda un journaliste radio.

— Un assassin en liberté est toujours susceptible de frapper de nouveau, rétorqua Clawson. Très bien... Avant de clore cette conférence de presse, nous vous chargeons de lancer un appel à témoins. Toute personne possédant un renseignement susceptible de nous intéresser est priée d'appeler le centre Crime Stoppers, ou de nous envoyer un e-mail ou même une simple lettre. Les adresses pour nous contacter se trouvent sur le document que nous vous avons distribué.

— Avez-vous déjà reçu des témoignages ? demanda un journaliste.

— Quelques-uns, oui, répondit Clawson. Nous vérifions en ce moment les pistes. C'est terminé pour aujourd'hui. Vous serez convoqués pour une prochaine conférence quand nous aurons des informations complémentaires. Merci.

Tandis qu'on se dispersait, Gannon repéra Rose, qui quittait la pièce.

Il la rattrapa dans le couloir, au moment où elle bifurquait et s'apprêtait à passer un appel depuis son téléphone portable.

— Inspecteur Rose, je vous prie de m'excuser...

Elle referma son téléphone et se tourna vers lui en le fixant d'un air neutre.

Gannon vérifia d'un coup d'œil que personne n'approchait.

— Vous n'avez pas parlé du médaillon, dit-il.

— Le médaillon ?

— Que faisait le médaillon de Jolene Peller dans la main de Carrie Fulton ?

Rose ne répondit pas.

— Je n'ai pas non plus entendu mentionner un camion, Chicago ou une coopération avec la police de Buffalo.

— Que voulez-vous, exactement ?

Il lui tendit une page de son calepin.

— Tout ce que je vous demande, c'est une carte, pour rester en contact avec vous. Quelquefois, ça peut être utile d'échanger des informations.

Rose contempla la feuille pliée que lui offrait Gannon. Elle hésita quelques secondes avant de la prendre.

— Auriez-vous une carte, inspecteur ?

Elle lui donna sa carte.

— Vous comptez quitter bientôt le Kansas ? demanda-t-elle.

— Demain matin.

— Je vous souhaite bon voyage.

* * *

Cette nuit-là, Gannon s'installa sur son lit avec son portable sur le ventre.

Il se mit au travail, tout en luttant contre le sommeil et en tentant d'oublier l'odeur de tabac froid qui imprégnait la pièce, la télévision qui hurlait dans la chambre du dessous, le grincement rythmique d'un matelas dans celle d'à côté.

Il frappa au mur, mais le grincement ne cessa pas et fut bientôt accompagné de gémissements.

Il avait dû se contenter d'un motel minable dans la banlieue de Wichita. La plupart des lettres de l'enseigne au néon avaient grillé, mais elles avaient dû former autrefois le mot « PARADIS ». Gannon soupira. Il n'avait déboursé que vingt-deux dollars mais, sa nuit, il la passait en enfer.

Il se remit au travail, en se concentrant sur Carrie Fulton et Jolene Peller, qui le fixaient depuis son écran. Puis il relut les quelques brefs articles du *Hartford Courant* qu'il avait achetés en ligne.

Il était épuisé par le manque de sommeil, le décalage horaire, le stress.

Il finit par éteindre son ordinateur.

La boisson énergétique et le café qu'il avait ingurgités perdaient la bataille contre l'épuisement. Il fut soudain submergé par un profond sentiment de défaite.

L'affaire concernait maintenant trois femmes, au moins trois Etats différents — cinq, si l'on comptait l'Illinois et le Texas. De nombreuses forces de police étaient impliquées. Un autre pays, le Canada, était peut-être concerné, si l'on prenait en compte l'histoire familiale de Styebek.

Que faire avec tout ça ?

Tandis que le sommeil le gagnait peu à peu, il tenta de se raccrocher au seul point lumineux qui éclairait un peu ce sombre tableau.

Le tragique rebondissement de la dernière affaire laissait au moins à Mary Peller un faible espoir de retrouver sa fille.

Si la victime de Wichita était Carrie Fulton, c'est que Jolene était peut-être en vie.

Il s'endormit avec une question en tête : où était Jolene Peller ?

Plus Jolene reprenait conscience et plus elle se souvenait des raisons qui nourrissaient sa peur. Elle ouvrit enfin les yeux. Sur les ténèbres, une fois de plus.

Son cœur battait contre sa cage thoracique comme un animal pris au piège. Allongée sur le sol, elle se débattit contre ses liens, tout en tentant de se souvenir.

Cela faisait combien de temps ?

Elle l'ignorait...

Elle était toujours dans le camion. Elle entendait le ronronnement du moteur. Ils roulaient de nouveau... Vers où ?

Où l'emmenait-il ?

Sa peur augmenta d'un cran, avec le sentiment confus qu'il était arrivé quelque chose de terrible... Mais quoi ?

Carrie ?

Qu'est-ce qui s'était passé ? Un souvenir la transperça. Un cri résonna dans son crâne.

— Carrie !

Elle avait hurlé. Comme un appel dans les ténèbres. Dans le silence.

Un appel qui ne s'adressait à personne.

Elle se recroquevilla.

La lumière...

La porte s'était ouverte sur une lumière maussade... Comme une ambiance de coucher de soleil... La porte s'était ouverte et elle avait vu une silhouette sombre se détacher sur le crépuscule... Elle avait vu ses bottes, ses gants... La pique à bestiaux...

« Noooooon ! »

Carrie avait hurlé.

Il s'était dirigé vers Carrie, qui s'était réfugiée dans un coin. Il avait marché vers elle, tranquillement, il l'avait giflée, puis il l'avait hissée sur son épaule en poussant un grognement, comme si elle n'était qu'un vulgaire paquet.

« Jolene, aide-moi, je t'en supplie, aide-moi ! »

Jolene s'était levée en trébuchant... Elle s'était jetée sur lui, elle

avait tenté de lui donner un coup de tête... Il s'était détourné, en râlant de mécontentement quand Carrie s'était agrippée à lui, puis à Jolene, attrapant son médaillon, tirant jusqu'à rompre la chaîne.

« Ne le laisse pas m'emmener ! Aide-moi ! »

Il avait frappé Carrie avec la pique à bestiaux, pour l'assommer.

Puis il avait frappé Jolene, que la douleur avait envoyée à terre. Sa tête avait heurté le sol de bois, elle avait sombré dans les ténèbres.

A présent, des larmes roulaient sur ses joues.

Elle avait compris.

Elle comprenait tout.

Elle était seule et la mort l'attendait. D'autres souvenirs l'assaillirent. Elle avait été réveillée par les hurlements de Carrie, puis il y avait eu quelques minutes de silence et des coups sourds et réguliers, comme si une force furieuse cognait la terre.

Et ensuite, de nouveau, le silence. Un silence affreux. Elle avait pensé qu'il venait de tuer Carrie.

Elle se mit à sangloter sur son matelas puant.

Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? Elle ne pouvait plus supporter cette souffrance. Elle ne voulait plus. Tout ça n'était pas réel. Ça n'arrivait que dans les films, les livres, les cauchemars.

Réveille-toi !

Mais elle était réveillée. Ce qui lui arrivait était bien réel.

Mais pourquoi devait-elle subir cet enfer ?

Elle se révolta intérieurement.

Elle devait trouver un moyen de rentrer chez elle. Un moyen de s'enfuir. Un moyen de rassembler ses forces. Un moyen de tenir le coup.

Cody.

Elle chercha son médaillon à tâtons, mais ne le trouva pas.

Son cri déchirant emplit les ténèbres.

Carrie avait emporté son médaillon.

Arrête !

Cesse de te lamenter. Carrie n'est pas morte seule. Elle est morte en tenant Cody.

Cody...

Elle devait se battre pour Cody.

Elle serra les poings et sentit les clés de Carrie. Et la minuscule lampe torche. Comme si Carrie lui avait légué de précieux outils pour qu'elle puisse s'enfuir.

Jolene rassembla toute son énergie pour réfléchir, se souvenir de son plan. Elle mobilisa son courage et sa colère. Pas question de laisser gagner ce taré. Elle se battrait jusqu'au bout.

Pour sa vie.

Jolene se leva.

Elle passa ses mains tremblantes le long des parois, palpant du bout des doigts, jusqu'à sentir un clou qui dépassait de cinq centimètres environ. Il se trouvait à peu près à hauteur de ses yeux. Parfait. Elle éleva les bras et entreprit de scier le Scotch qui lui liait les poignets. Encore et encore. Tout en reniflant et en transpirant. Sans s'arrêter.

Chaque millimètre de Scotch entamé représentait une victoire.

Ses bras lui faisaient atrocement mal, mais elle continua tout de même. Elle refusait d'abandonner. Le Scotch devenait de plus en plus lâche. Enfin, il céda. Elle avait les mains libres.

Elle se massa les poignets, puis les bras, avec un rire nerveux. Elle n'avait plus mal. Elle se sentait soudain remplie d'une force et d'une détermination toutes neuves.

Elle alluma la lampe miniature et remit le Scotch en place. En collant ses poignets l'un à l'autre, elle pouvait donner le change.

— C'est parfait, murmura-t-elle.

Elle promena ensuite le minuscule faisceau de lumière sur la porte pour examiner les gonds. Trois gonds de fer et, pour chacun, trois vis cruciformes plates. Elle prit les clés de Carrie et sélectionna celle qui avait l'extrémité la plus large et qui s'adapta parfaitement au mince pas de vis.

Elle mit toutes ses forces pour faire tourner la vis dans le sens des aiguilles d'une montre. Rien ne bougea. Elle essaya encore. Jusqu'à en avoir le pouce et l'index engourdis.

Elle attendit un peu, prit quelques profondes inspirations, puis essaya une autre vis.

Même résultat.

Elle poussa un gémissement de frustration, puis se souvint d'un truc qu'elle avait vu faire dans une émission de bricolage. Elle ôta sa chaussure et se mit à taper sur le gond et les têtes de vis.

Puis elle tenta de faire levier sur la partie supérieure du gond.

Malheureusement, elle ne pouvait exercer qu'une faible pression avec sa petite clé, et rien ne bougea.

Mais elle ne s'arrêta pas pour autant.

Elle remit sa chaussure pour donner, cette fois, des coups de pied sur le gond.

Puis, de nouveau, elle glissa le bout de sa clé dans la tête de vis et tenta de forcer pour la faire tourner, en jurant et en suppliant, jusqu'à ce qu'elle entende un petit grincement.

— Elle a bougé !

Elle souffla quelques secondes, puis se remit à la tâche, avec une détermination infatigable. Elle parvint à imprimer un demi-tour à la vis, puis un autre, un autre, un autre. Et, enfin, elle put l'enlever.

— Oui !

Plus que huit vis !

Un soubresaut du camion la fit chanceler. Le chauffeur venait de rétrograder. Ils ralentissaient.

A l'autre bout du pays, seul dans son bureau, Karl Stybebeck insérait un DVD dans son ordinateur.

Le DVD montrant Bernice. Celui qu'il aurait dû brûler dans le bidon à ordures, mais qu'il avait retiré au dernier moment, poussé par un feu intérieur bien plus ardent que celui qu'il avait allumé dans le bidon.

Il l'avait caché sous une tuile du toit du garage voisin, pour que Brent et ses hommes ne le trouvent pas pendant la perquisition.

Il avait confié son ordinateur à Brent et à Esko, mais il s'en était racheté un. Pour visionner encore une fois les derniers instants de Bernice Hogan.

Il avait trop besoin de la revoir.

Bernice avait été sa préférée, et il brûlait du désir de contempler son visage, même si c'était de la folie.

Détruis tout de suite ce DVD.

Tandis que le DVD chargeait, ses pulsions se livraient bataille.

Ce journaliste, Gannon, s'approchait beaucoup trop de la vérité. De plus, Orly l'avait menacé d'envoyer à Gannon une copie de l'enregistrement. Il fallait s'occuper d'eux. D'urgence.

Mais il pouvait tout de même profiter d'un dernier instant de plaisir avec Bernice pendant qu'Alice était sortie. Il n'avait pas pu assouvir ses pulsions avec des filles depuis le début de l'enquête. Il était frustré, sous pression, fou de désir.

Surtout quand il pensait à Bernice.

Des images floues de Bernice apparurent sur l'écran de l'ordinateur. Son visage, bien que terrifié, déclencha en Karl une explosion de plaisir. L'entendre, la voir, même à l'agonie...

« Monsieur Stybebeck, je vous en prie, je vous en supplie... Oh ! Seigneur, non... Karl, je vous en prie... Non ! »

Il eut une bouffée d'angoisse à l'idée que cet enregistrement l'accablait. Si la police mettait la main dessus, il était foutu.

Orly avait forcé Bernice à l'appeler Karl, pour le compromettre. Il devait arrêter ce dingue avant de tout perdre.

Un bruit sourd le fit sursauter.

— Qu'est-ce que tu fais, Karl ?

Alice était là, sur le seuil de la porte, près du sachet de courses qu'elle venait de lâcher.

— C'est la femme assassinée ! murmura-t-elle d'une voix blanche en contemplant fixement l'écran. C'est Bernice Hogan ! Karl, qu'est-ce que tu fais ?

Karl éjecta le DVD et le glissa dans sa poche. Puis il se leva et alla vers Alice.

— C'est pour l'enquête, dit-il.

— Quoi ? Non... Je ne comprends pas ce que tu faisais, je ne comprends pas...

— Alice... Je te dis que c'est en rapport avec l'enquête.

— Non, Karl, non, je ne comprends pas. D'abord, on a reçu des coups de fil bizarres, ensuite il y a eu ce journaliste et cet horrible article...

— Alice...

— Puis tu as parlé avec ce drôle de type qui est venu frapper à notre porte, l'autre soir. Je ne te l'ai pas dit, mais je t'observais depuis la fenêtre. Karl, tu avais sorti ton arme !

— Alice, calme-toi !

— Ensuite, c'est la police qui est venue perquisitionner notre maison, et moi, je t'ai vu brûler des trucs dans le fond du jardin en pleine nuit. Et maintenant, ça...

— Alice, je t'ai dit que je collaborais à l'enquête. Certains de mes informateurs m'ont accusé, ils cherchent à m'impliquer. Ils ont raconté n'importe quoi à Gannon.

Elle le fixa longuement, durement, se tourna vers l'écran qui affichait quelques secondes plus tôt une femme terrifiée, puis son regard revint vers lui, et elle le dévisagea d'un air exploré.

— Dis-moi la vérité, Karl, je t'en supplie.

Il ne répondit pas.

— J'ai entendu ce journaliste te demander si c'était « de famille » ? De quoi parlait-il, Karl ?

— Il a écouté trop de mensonges, Alice.

— Arrête, Karl ! Réponds-moi. Est-ce que tu es impliqué ?

— Oui.

Alice se couvrit la bouche pour étouffer un cri.

— Oui, répéta-t-il en posant ses mains sur les épaules de sa femme. Bernice Hogan était une de mes indics. Je suis sorti ce soir-là pour lui parler d'une affaire. Des gens compromis dans cette affaire cherchent à me faire plonger. Je n'ai pas tué Bernice.

Alice prit quelques secondes pour digérer l'information.

— Est-ce qu'on est en danger ? demanda-t-elle. Tu veux que je mette Taylor à l'abri chez ma sœur, à Rochester ?

— Ce n'est pas nécessaire, non. Laisse-moi régler ça. Je vais nous sortir de là, d'accord ?

Alice acquiesça, puis se pencha pour ramasser ses courses.
Avec difficulté, parce que ses mains tremblaient.

Un sifflement de freins résonna à travers les calmes collines boisées.

Dans un nuage de poussière, un dix-huit-roues stoppa devant un bâtiment en piteux état, au bord de l'Interstate 84, à l'est de Portland, près de The Dalles et du fleuve Columbia. Aux confins de la piste de l'Oregon.

Des bottes en peau de serpent émergèrent du camion.

Celles du chauffeur.

Les pierres crissèrent sous les semelles du chauffeur quand il traversa le parking et passa devant les pick-up qui y étaient garés. Il jeta un coup d'œil à l'enseigne décatie suspendue au-dessus de l'entrée :

« Wolf Tooth Food & Beer ».

Avant d'entrer, il vida ses narines et cracha.

A l'intérieur, l'endroit ressemblait à un tombeau du désir. Une épicerie lugubre proposait du lait, du pain, des cigarettes et de vieux magazines. Un peu plus loin, l'épicerie se transformait en un bar sombre et miteux.

Installés autour des tables en Formica, sur des chaises de bois moches et vieilles, des hommes mal rasés, portant des chemises de coton à motifs écossais tendues sur leurs estomacs proéminents, se lançaient des plaisanteries entre deux gorgées de bière. Ils suivaient vaguement le match de base-ball qui passait sur l'écran muet perché sur une haute étagère, près de la carte des bières. Un air de country pleurnichait depuis un haut-parleur grésillant.

Le chauffeur choisit une table pour deux, dans un coin, et consulta le menu plastifié. Il patienta cinq bonnes minutes avant que le barman se décide à venir prendre sa commande.

— Qu'est-ce que ce sera, pour vous ?

— Steak et œufs, avec des haricots et une salade de choux. Et du pain de mie grillé.

— Et à boire ?

— Coca et café.

— C'est tout ?

— Je prendrai aussi un burger avec des frites et une bouteille d'eau. A emporter.

— Entendu. J'ai vu arriver votre camion. Vous venez d'où, mon gars ?

Le barman se trouva face à deux minuscules répliques de lui-même quand les lunettes noires du chauffeur se tournèrent vers lui. Le chauffeur ne souriait pas. Un silence glacial s'installa entre eux.

— En quoi ça vous regarde ? demanda enfin le chauffeur.

— C'était juste pour me montrer amical.

— J'ai encore un long chemin à faire, j'ai pas le temps de copiner.

— Je vous apporte votre commande.

Le chauffeur profita de l'attente pour aller jusqu'à la cabine téléphonique du bar. Il y entra, referma la porte, inséra une série de pièces, composa un numéro.

Plus tard, quand le chauffeur eut fini de manger, le barman lui apporta la note et un sac graisseux contenant sa commande à emporter. Tout en vérifiant la note, le chauffeur se cura les dents. Puis il plongea la main dans la poche de son pantalon pour en sortir son argent, tout en reluquant froidement la femme qui s'était invitée à sa table — ainsi que sa volumineuse poitrine, qui tendait le tissu de son T-shirt bleu marine et les mots « Soyons fous » qui y étaient inscrits.

— Tu as une minute, beau gosse ? demanda la femme.

Elle était bien roulée et devait avoir dans les trente ans. Peut-être moins, à en juger par son visage, qui avait dû être joli avant que quelque chose ne se brise dans sa vie. Elle avait un papillon tatoué dans le cou et portait une pierre à la narine. Elle laissa tomber un grand sac à ses pieds.

— Une minute pour quoi ? demanda-t-il.

Elle se pencha en avant.

— Je veux me tirer de cette ville. Circuler. Si tu me fais faire un petit bout de chemin, tu ne regretteras pas d'avoir perdu un peu de temps avec moi.

Pendant qu'il cherchait sans un mot dans son épaisse liasse de billets, les yeux de la femme s'attardèrent sur les mots tatoués sur son avant-bras musclé : « The Power and the Glory ». Ce type-là paraissait dur comme de la pierre.

Il laissa deux billets de dix flambant neufs sur la table.

— Tu dis que je ne regretterai pas, c'est ça ?

— Je vais te faire exploser le cerveau et le reste, mon pote.

— Pour de bon ?

— Mmm...

— Tu vis ici ?

— Ah, non ! Je suis arrivée ce matin. Je suis de passage. Comme toi.

— Tu as une pièce d'identité pour le prouver ?

— Quoi ? Tu es flic ?

— Non.

— Alors, si t'es pas flic, j'ai pas à te montrer mes papiers d'identité, protesta la femme.

— Tu as l'air rudement culottée, je me méfie. Je veux savoir qui j'invite dans mon camion.

Elle fronça les sourcils.

— Merde, alors, murmura-t-elle.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit une pièce d'identité officielle qu'elle lui tendit. Il la prit et l'étudia soigneusement. Elle était récente. La fille avait vingt-quatre ans et venait de Joplin, dans le Missouri.

— Leeandra Lake, lut-il tout haut, comme pour lui-même.

— On m'appelle Lee.

Elle lui reprit la carte d'un geste vif.

— Alors, je peux monter dans ton camion ou pas ?

— Je vais loin.

— C'est quoi, loin ? Aussi loin que Seattle ou San Francisco ?

— Si loin que tu pourrais bien ne pas retrouver ton chemin pour revenir. Tu es sûre que tu veux suivre ma route ?

Le sourire de la fille se refléta dans les lunettes noires de l'homme.

— Tu me donnes le frisson, beau gosse. Emmène-moi avec toi.

Il la contempla fixement, sans lui rendre son sourire.

— Tu sais ce que tu es, Lee ?

Il la dévisagea un peu trop longuement et fixement. Le sourire de la fille se figea. Une légère rougeur envahit son visage.

— Qu'est-ce que je suis ? demanda-t-elle enfin.

— Mon invitée.

Il faisait presque nuit quand ils traversèrent le parking de gravier en direction du camion. Il lui ouvrit la porte de la cabine, côté passager.

— « Swift Sword » ? lâcha-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi. Allez, grimpe.

Elle s'exécuta. Il claqua la portière puis fit le tour pour grimper de son côté. Au passage, il ouvrit la porte adjacente de la remorque, puis la porte du caisson.

Il se figea.

Quelque chose lui paraissait bizarre. Différent.

— Hé ! appela Lee, tout en le regardant dans le rétroviseur extérieur. Qu'est-ce que tu fous, beau gosse ? On y va ?

Il posa le sac de nourriture à l'intérieur du caisson, sur le sol sombre et puant, puis referma les deux portes et alla s'installer derrière le volant.

Il démarra, enclencha une vitesse. Le camion se mit en branle.

— Je ne t'ai même pas demandé ton nom, dit Lee tout en balayant la cabine du regard.

— Aucune importance. Ce qui est important, c'est que tu assumes ce que tu es.

— Je suis ton invitée, oui, c'est d'accord, répondit Lee, le regard fixé vers le ciel coloré qui surplombait les cascades du Columbia. C'est ce que tu m'as dit, non ?

— Je parle pas de ça. Je parle du fait que tu es une sale putain.

Elle se tourna vers lui et surprit son visage déformé par la haine.

— Arrête ce camion, dit-elle. Je veux descendre.

Il accéléra en passant une vitesse.

— Dis-le, que tu es une putain. Dis : « Oui, Karl, je suis une sale putain. »

Elle se jeta frénétiquement sur sa portière, qu'elle tenta d'ouvrir en vain.

— Arrête ton camion, connard !

— Dis que tu es une sale pute et que le jour du Jugement dernier est arrivé pour toi.

Tandis qu'elle se débattait avec la porte, il allongea le bras sous son siège pour en sortir la pique à bestiaux. Dans la nuit déserte de l'Oregon, personne n'entendit les cris de Lee.

A des milliers de kilomètres de là, dans sa banlieue de Buffalo, Karl Stybeck était allongé dans son lit, auprès de sa femme. Il ouvrit les yeux sur les chiffres fluorescents de son réveil digital. Il était un peu plus de 1 heure du matin.

Alice remua imperceptiblement quand le téléphone sans fil placé sur la table de nuit sonna de nouveau. Karl le prit, tout en se levant.

— C'est moi, dit la voix d'Orly.

— Attends, murmura Stybeck.

Il alla jusque dans le salon.

— J'en ai plus que marre de tout porter tout seul, Karl. Quand accepteras-tu ta part du fardeau ?

— Jamais. Je ne suis pas comme toi. Ni comme elle. Ni comme lui. Tu ferais bien de te rendre, Orly.

— Nous sommes du même sang. Tu n'es pas meilleur que nous. Tu es comme nous.

— Pourquoi t'acharnes-tu à me détruire ?

— J'essaye au contraire de t'aider à corriger tes erreurs pendant qu'il est encore temps.

— C'est toi, Orly, qui es dans l'erreur.

— Je ne suis pas dans l'erreur ! J'accomplis la mission qui nous est destinée. Belva est mourante. Assume tes responsabilités. Nous devons débarrasser cette Terre des putains et des fornicateurs. Tu es devenu un fornicateur, Karl. J'ai essayé de t'aider, à Buffalo et, maintenant, ce que je viens d'accomplir à Wichita devrait te montrer la voie à suivre.

— A Wichita ? Qu'est-ce que tu as fait, à Wichita ?

— J'ai vu la Gloire, Karl ! Ecoute...

Des grésillements sifflèrent dans l'appareil, comme si Karl lui faisait écouter un enregistrement.

— « ... Monsieur Stybeck, je vous en prie... Oh ! Seigneur... Laissez-moi partir... Karl, je jure que je ne dirai rien à personne... Rien sur Bernice Hogan... Rien à propos de ce que vous lui avez fait à Buffalo et... Nooon ! Je vous en priiiiiie ! Mon Dieu ! »

Puis ce fut le silence. L'enregistrement était terminé.

— Orly, tu dois te rendre à la police, murmura Karl.

— J'accomplis mon devoir. Et je n'ai pas terminé.

— Je vais venir te chercher, Orly. Et je vais te faire plonger, je le jure.

— Je ne pense pas, Karl, parce que tu plongerais avec moi. Tes putes leur diraient ce que tu fais. Celle que j'ai jugée m'a tout raconté avant de mourir, et je m'arrangerai pour que la police récupère mes enregistrements. Peut-être même que j'en confierai un double à ce journaliste qui t'a si bien deviné.

— Tu as forcé ces femmes à faire de fausses déclarations, je n'ai rien à voir avec les meurtres.

— Je te tiens, Karl. Je vais t'obliger à poursuivre l'œuvre de Deke. Avant de mourir, Belva a besoin de savoir dans quel camp tu es. Tu le lui dois. Tu le dois à Deke. Tu me le dois, à moi. Nous avons des choses à faire ensemble.

— Deke était malade. Tu es malade. Nous sommes tous malades. Nous portons le poids d'une malédiction. Tu as besoin d'aide.

— J'ai vu la Gloire, Karl, et je n'arrêterai pas tant que tu n'auras pas fait ce qui doit être fait. Il est temps que tu rentres à la maison, mon frère. Plus que temps.

Orly raccrocha.

Styebeck alluma son ordinateur. Orly avait parlé de Wichita. Qu'avait-il donc fait à Wichita ?

Moins d'une minute plus tard, le visage de Carrie May Fulton, originaire de Hartford, dans le Connecticut, le fixait depuis l'édition en ligne du journal local de Wichita. Au-dessus de sa photo, ce titre :

*UNE FEMME VICTIME D'UN MEURTRE RITUEL. LA POLICE
PENSE À UN MEURTRIER EN SÉRIE.*

— Seigneur..., lâcha Styebeck.

Son souffle s'accélérait à mesure qu'il lisait. Il nageait en plein cauchemar. Il était poursuivi par la malédiction familiale.

Mais il en avait assez, à présent. Il allait mettre fin à tout ça.

Il contempla les photos encadrées où il souriait auprès de Taylor et d'Alice.

Il se leva pour aller décrocher un grand tableau représentant un coucher de soleil. Derrière le tableau, il avait coincé une épaisse enveloppe contenant de vieux dossiers.

Le moment était venu.

Il s'habilla, puis alla chercher dans le garage le sac qu'il avait préparé un peu plus tôt. Il prit ensuite une pelle et déterra une boîte enveloppée de plastique. Il y avait caché de l'argent et un téléphone jetable.

Il demeura quelques minutes dans le noir, le regard tourné vers sa

maison.

Il contempla la bicyclette de Taylor et les plantes dont Alice prenait tellement soin. A travers la fenêtre de la cuisine, il distinguait la faible lumière dispensée par les veilleuses. Il songea aux matchs de Taylor notés sur le calendrier accroché au réfrigérateur, et se désola à l'idée qu'il n'y assisterait sans doute pas.

Puis il leva les yeux vers la fenêtre de la chambre qu'il partageait avec Alice.

Il avait eu beaucoup de chance de rencontrer une femme comme elle.

Il ne la méritait pas.

Il était le fils d'un monstre, le fils de Deke Styebek.

En tant qu'homme et en tant que fils, il se méprisait. Mais, en tant que flic, il se savait compétent. Suffisamment pour disparaître et se déplacer sans laisser de trace.

En s'enfonçant dans la nuit, il se prépara à la bataille qui l'opposerait bientôt à son frère et songea à l'autre bataille de sa vie, celle qu'il avait autrefois menée contre son père, au Texas...

* * *

Karl s'était demandé ce que Deke comptait faire de cette chaise électrique.

Mais il n'en avait parlé à personne.

Le temps s'était écoulé. Deke avait continué à fabriquer sa chaise et Belva l'avait aidé en confectionnant des liens rembourrés. Un beau jour, Deke était arrivé avec un gros générateur Diesel provenant d'un surplus militaire.

Il avait installé le générateur dans la grange, puis il avait branché une boîte de commutation entre le générateur et la chaise.

Puis le grand jour était venu : celui où ils devaient tester la chaise avec le vieil épouvantail récupéré dans un champ par Orly.

Ils avaient aidé Deke à transformer l'épouvantail en un condamné convenable, en lui enfilant de vieux vêtements et en renforçant ses bras et ses jambes avec des tuyaux de poêle. Un seau en métal rouillé lui servait de tête. Orly avait dégoté un pinceau et un pot de peinture rouge. Il s'était amusé à écrire « COUPABLE » sur le seau.

Deke avait ensuite attaché le « condamné » à la chaise. Il avait branché le générateur, qui s'était mis en marche avec un bruit assourdissant. Enfin, il avait abaissé le levier de la boîte de commutation. Le générateur avait accéléré en grondant, l'épouvantail avait été agité de soubresauts, comme un être vivant, puis il avait explosé en un nuage d'éclairs et d'étincelles, crachant le seau, vomissant le torse en un tas de viscères puants et fumants.

Deke Styebek avait souri.

Belva aussi.

Pendant que les restes de l'épouvantail refroidissaient, Deke avait ordonné à Karl et à Orly de les emporter dans les bois. Orly, qui vouait à son père un véritable culte, s'était enthousiasmé pour toute l'affaire, mais Karl était resté perplexe. Il s'était une nouvelle fois demandé ce que son père avait en tête, et en quoi l'exécution d'un épouvantail avait un rapport avec la mystérieuse vision dont lui avait parlé sa mère.

C'était la période où les filles faisaient un drôle d'effet à Karl, surtout les plus jeunes, qui lui inspiraient des fantasmes, lesquels se transformaient peu à peu en pulsions qu'il avait de plus en plus de mal à maîtriser.

Karl ne comprenait pas pourquoi ses désirs choquaient les garçons de son âge. Quand il leur en avait parlé, ils avaient paru horrifiés. Même le mécano qui travaillait à la pompe à essence de Hank Jebson s'en était offusqué. Et, pourtant, tous ceux-là ne se gênaient pas pour reluquer des photos de femmes nues dans des magazines cochons.

Karl avait donc compris qu'il valait mieux ne pas parler de son attirance pour les gamines prépubères.

Il savait garder un secret.

Après la mise à mort de l'épouvantail, il y avait eu une période plus calme. Des mois s'étaient écoulés, puis Karl avait été réveillé une nuit par ce qu'il avait identifié comme un cri étouffé. Depuis la fenêtre de sa chambre, il avait aperçu des silhouettes dans la pénombre de la grange.

Il était descendu, il avait marché pieds nus jusqu'à la grange, dans la nuit, accompagné par le chant des criquets. Il avait collé son visage à une fente entre les planches pour regarder ce qui se passait à l'intérieur.

Ce qu'il avait vu lui avait donné la chair de poule.

Il avait eu tout à coup la bouche sèche.

Une femme était assise sur la chaise.

Ses bras, ses jambes et son torse étaient entravés par des liens. Elle avait les yeux agrandis de peur et gémissait comme une bête apeurée. La mère de Karl s'était accroupie devant elle et lui parlait avec la voix douce qu'elle prenait pour réconforter ses enfants quand ils étaient malades.

— Ça va aller, vous verrez.

La femme portait une robe bleue et moulante qui laissait voir ses épaules nues et faisait pigeonner ses seins. Elle transpirait et elle avait des haut-le-cœur. Elle portait de grosses boucles d'oreilles, ses lèvres étaient peintes de rouge vif. Elle avait les pieds nus et sa robe fendue sur le côté dévoilait l'une de ses cuisses et la courbe de sa hanche.

Ce spectacle avait donné à Karl une érection.

— Ne vous en faites pas, avait insisté la mère de Karl. Tout ira bien, il sait ce qu'il fait. Chhhhut...

Hypnotisé, à la fois effrayé et excité, Karl avait continué à regarder.

Et, tout à coup, une main puissante lui avait broyé la nuque, tandis que

la voix de Deke Stybeck tonnait dans le noir.

— Qu'est-ce que tu fais ici à te tripoter, mon garçon ?

Karl bafouillait tellement qu'il n'avait pas pu répondre.

Deke l'avait ramené à la maison d'un pas vif et militaire. Le pas décidé avec lequel il accompagnait les condamnés à la chaise, avait songé Karl. Puis il avait utilisé de vieilles menottes pour attacher Karl à son lit et aussi Orly, qui dormait. Enfin, il s'était penché pour murmurer à l'oreille de Karl.

— Dors maintenant. Et ensuite tu ne diras rien à personne, tu as compris ?

— Oui...

— Tu as fait un cauchemar, compris ?

— Oui...

Karl n'avait jamais osé parler de ce qu'il avait vu cette nuit-là, mais cela l'avait beaucoup tracassé. Les jours s'étaient écoulés. Il avait du mal à manger et à dormir. Comme sa mère insistait pour savoir ce qui n'allait pas, il s'était confié à elle.

Elle l'avait écouté en silence, puis elle avait soupiré et l'avait entraîné sous le porche d'où ils pouvaient voir Orly, qui travaillait avec son père dans un champ. Elle s'était installée sur une large chaise à bascule et avait tapoté l'espace vide auprès d'elle.

Karl était venu s'asseoir.

— Je pense que tu es assez grand pour entendre ça, avait-elle déclaré en regardant au loin, du côté du champ. Mais promets-moi que tu ne diras pas à ton père que je t'ai mis dans le secret.

Karl avait acquiescé.

— Ce soir-là, ton père est arrivé avec une femme.

Karl avait attendu la suite sans rien dire.

— Une jeune femme venue de Fort Worth, une femme qui vivait dans le péché. Une femme de la rue, de celles que la Bible appelle « catins ». Elle faisait des choses affreuses. Elle avait besoin d'aide.

— Mais elle avait peur.

— Au début, oui, elle avait peur. Mais ton père l'a aidée en lui donnant ce dont elle avait besoin. Elle a compris ensuite que ça devait être fait.

— Qu'est-ce qui devait être fait ?

— Il devait lui faire peur.

— Mais pourquoi ?

— Il l'a assise dans cette chaise pour qu'elle comprenne que c'était là qu'elle finirait si elle continuait comme ça. Pour lui montrer ce qui lui arriverait si elle ne changeait pas. Pour l'effrayer et l'inciter à rectifier sa vie avant qu'il ne soit trop tard.

— Mais elle va bien ?

— Oh ! oui, elle va très bien, grâce à Dieu. Ton père l'a remise sur le droit chemin. Elle ne péchera plus.

— Et ça, ça fait partie de sa vision ?

— Oui, Karl. Et, un jour, Orly et toi, vous poursuivrez son œuvre.

Karl s'était d'abord senti immensément soulagé.

Mais ça n'avait pas duré.

Quelque part au fond de lui, il ne pouvait s'empêcher de penser que sa mère ne lui avait pas tout dit. La terreur qu'il avait lue sur le visage de la femme, la manière dont elle était attachée, le bruit du générateur qui avait démarré dans la nuit. Tout cela ne cessait de l'obséder.

Il avait eu l'impression, cette nuit-là, que quelque chose était englouti dans les ténèbres.

Il avait dû se tromper, pour le générateur. Ce n'était pas possible. Il avait fait un cauchemar.

Et, pourtant, cette femme avait continué à le hanter. Puis, un beau jour, il avait pris conscience qu'il ne savait rien du passé de son père, de son enfance — excepté qu'il était le fils d'un pasteur et de sa femme.

Rien d'autre.

Mais il y avait sûrement autre chose à savoir. Aussi, un jour, alors que Deke, Belva et Orly étaient partis en ville en lui laissant les corvées de la ferme, il avait décidé de mener son enquête. Dans l'armoire de la chambre de ses parents, sur l'étagère du haut, son père conservait un coffre dans lequel il enfermait les papiers importants et des trucs dans le genre.

Le coffre était verrouillé, mais ses parents cachaient la clé dans la cuisine, et Karl savait où.

Autrefois, il n'aurait jamais eu l'idée de fouiller mais, à présent, c'était différent. Quelque chose ne tournait pas rond chez son père, chez sa mère, et peut-être même chez lui.

Et ça lui faisait peur.

Il trouverait peut-être des réponses dans l'histoire de sa famille. Il ne pouvait interroger personne, ils n'avaient ni parents ni amis. Il espérait en apprendre un peu plus en lisant les papiers de son père.

Le coffre était lourd, bourré d'enveloppes et de documents.

Il avait trouvé les titres de propriété, les impôts, les factures de la fourgonnette et du tracteur, un testament, quelques documents médicaux, les certificats de travail de ses deux parents.

Une fois le coffre vide, en grattant le fond, il s'était rendu compte que ça sonnait creux. Le coffre contenait un compartiment caché. Karl avait manœuvré la base avec délicatesse et elle s'était ouverte en grinçant sur une grande enveloppe contenant des papiers jaunis par le temps.

Il s'agissait d'articles de journaux parlant du massacre d'une famille dans l'Alberta, au Canada. Qui était cette famille Rudd ? On mentionnait un unique survivant, un petit garçon. Il trouva également un bulletin paroissial qui souhaitait la bienvenue à un pasteur et à sa femme qui rentraient au Texas avec leur fils, Deke Stybeck, après un séjour au Canada. Puis de vieilles lettres de la police montée du Canada. Qu'est-ce

que tout cela signifiait ?

Ç'avait l'air important, en tout cas.

Karl avait battu des paupières.

Incapable de donner tout de suite un sens à ce qu'il trouvait dans les enveloppes, il avait pris le risque de les garder pour avoir le temps de lire les documents et de prendre des notes.

Il avait remis le coffre en place.

Les papiers, il les avait mis dans un sac, puis il avait pris une pelle et avait filé dans un bosquet, entre deux champs, pour les enterrer près de l'endroit où Orly et lui avaient déjà enseveli les restes de l'épouvantail.

Il s'était approché de la tombe de l'épouvantail et avait regardé autour de lui, à la recherche d'une bonne cachette pour les papiers.

Son attention avait été attirée par un petit objet sur lequel jouait un rayon de soleil.

Il s'était penché.

C'était une boucle d'oreille. Une boucle semblable à celles que portait la femme en robe bleue.

Karl avait reculé.

Sous ses pieds, la terre était noire.

Fraîchement remuée.

En revenant de Wichita, Gannon trouva dans sa boîte aux lettres un message provenant du bureau du procureur général du Texas. Il en prit connaissance dans l'ascenseur.

« Dossier 15894 STYE.

» Cher monsieur,

» Nous avons pris en compte votre requête concernant des informations complémentaires au sujet de Deke Styebek, employé en tant que gardien pénitentiaire jusqu'en 1964, date à laquelle il... »

La lettre expliquait que Deke Styebek avait été renvoyé après « une altercation avec un détenu, suite à une provocation de ce dernier ». Elle ne donnait pas de détails et mentionnait que la plupart des informations réclamées par Gannon demeuraient « inaccessibles au public ».

Chou blanc. Et merde !

Ses autres pistes n'avaient pas donné grand-chose non plus. La rédaction de son article n'avancait pas, et le temps jouait contre lui. Tôt ou tard, un de ses confrères allait trouver le filon et publier un article sur le sujet — sur *son* sujet.

Il lança la lettre sur la table de sa cuisine, puis se prépara un sandwich au jambon et au fromage. Tout en mangeant, il tenta de déterminer ce qu'il allait faire maintenant. Il avait besoin d'en savoir plus sur la vie de Karl Styebek pour repérer les éléments qui le liaient aux meurtres. Tout semblait indiquer que Styebek était impliqué, mais de quelle manière ?

Tout le mystère était là.

Il fit l'inventaire des liens de Styebek avec Buffalo, Chicago, le Texas, l'Alberta, le Kansas, le Connecticut.

Des morceaux épars.

Il n'avait que des bribes d'informations qui tourbillonnaient dans une tornade d'inconnues. Il soupira, en se demandant pourquoi il se donnait tant de mal. Sérieusement, pour qui écrivait-il ?

Personne n'était intéressé par sa proposition d'article.

Il se demanda une fois de plus s'il n'aurait pas intérêt à tout laisser tomber pour enseigner l'anglais en Ethiopie.

Non, décidément. Ça ne faisait pas partie de ses projets.

Après avoir terminé son sandwich, il se prépara du café, alluma son ordinateur, se mit au travail. Examiner les dernières pistes, les plus fraîches — c'était là qu'on trouvait les meilleures idées.

Le médaillon de Jolene.

Comment ce médaillon était-il arrivé dans la main de Carrie Fulton, une femme de Hartford ? Gannon relut les articles en ligne du *Hartford Courant*, puis ceux des journaux du Kansas.

Carrie May Fulton avait été vue pour la dernière fois près du centre commercial Settlers Valley, au nord-est de Hartford. Les articles la présentaient comme une jeune femme à problèmes. Il rechercha, toujours sur le Web, des plans du centre commercial et des alentours, et, tandis que les pages se chargeaient, il se demanda si Carrie connaissait Jolene.

Le centre commercial Settlers Valley se trouvait en bordure d'autoroute, face à un relais autoroutier. Le téléphone de Jolene Peller avait été utilisé pour appeler Styebek depuis un relais autoroutier de Chicago. Et Gannon aurait juré avoir aperçu un camion avec le mot *sword* sur la portière, au dépôt de marchandises de Chicago.

A Wichita, près de la scène de crime, des camions allaient et venaient toute la journée pour livrer le chantier, lui-même situé non loin de l'autoroute du Kansas. A Buffalo, les filles qui arpentaient Niagara Street avaient signalé la présence d'un camion conduit par un drôle de type.

Quel était le rapport entre Karl Styebek et ce camion ?

Est-ce que tout cela avait un lien avec le passé de Styebek ? Un rapport avec son père, Deke, ou avec leur histoire familiale perturbée ?

Ça faisait un peu théorie du chaos mais, après tout, pourquoi pas...

Et pourquoi était-il si difficile de trouver des éléments concernant le passé récent de Styebek ?

Gannon étala ses notes et ses documents sur la table de la cuisine. Puis, page par page, il passa en revue tout ce qu'il avait obtenu ou réclamé : mandats, filiation de Styebek, recensements de population, listes d'électeurs, actes de naissance, de décès, permis de conduire, listes de condamnés pour crimes sexuels, actes de propriété, actes de mariage, etc.

Rien de tout cela ne l'aidait à se faire une idée de la vie de Karl Styebek avant son entrée dans la police.

A une époque où tout était informatisé et où des milliers d'informations étaient à la disposition de qui voulait bien se donner la peine de chercher, il était réellement incompréhensible qu'on ne trouve rien sur Styebek. Même les sociétés en ligne spécialisées dans la recherche de documents — moyennant paiement — n'avaient rien

dégoté.

Gannon ne pouvait s'empêcher de penser que Styebek avait pris soin d'effacer les traces de son passé.

Il devait continuer à chercher.

Ses yeux tombèrent sur sa requête au *Huntsville Item*. Il avait réclamé des renseignements concernant l'agent pénitentiaire Deke Styebek sur une période s'étalant de 1960 à 1967.

Quoi ? Et pas de nécrologie ? Ils auraient dû lui fournir une nécrologie.

Gannon vérifia ce qu'il avait transcrit de sa conversation avec Yancy Smith, l'historien amateur du comté d'Angelina.

« ... Deke faisait partie de l'équipe d'exécution de The Walls et il paraît qu'il était devenu difficile à vivre, les derniers temps, avant sa mort... »

« Avant sa mort. » Donc il était mort. Il devait y avoir sa nécrologie quelque part.

Comment avait-il pu laisser passer ça ? *Rien n'est parfait, en ce bas monde*, songea-t-il tout en appelant le service des archives du *Huntsville Item* pour réclamer tous les articles concernant Deke Styebek, nécrologie comprise.

— Je reviens vers vous dans une heure environ, monsieur Gannon, promet la bibliothécaire.

Tout en attendant, il but son café et contempla les visages de Bernice Hogan, de Carrie Fulton et de Jolene Peller, qui semblaient le fixer depuis les dossiers.

Et, soudain, sa sœur apparut parmi elles.

* * *

Cora sourit. Elle a une voix cristalline. Elle le guide à travers les rayonnages de la bibliothèque et cherche pour lui des livres d'aventures.

« Un jour, tu seras un grand journaliste, Jackie. Les gens liront tes articles. Et tu veux savoir pourquoi tu vas réussir ? Parce que tu es courageux et intelligent. Je le vois dans tes yeux. Tu ne lâches pas. Tu n'abandonnes jamais. »

Le bruit d'une porte qui claque, à vous faire exploser le cœur.

Il court jusqu'à son lit, fourre sa tête sous l'oreiller pour ne pas entendre Cora et sa mère, qui se disputent, à propos de l'heure à laquelle elle rentre, des garçons, de la drogue, de tout.

Pourquoi est-ce qu'ils n'arrêtent jamais ?

Cora, je t'en supplie !

Au cimetière, dans le silence, tandis que les convoyeurs descendent les cercueils de ses parents dans la fosse, il se souvient de ce que sa mère lui a dit avant de monter en voiture ce jour-là.

« Elle a peut-être des enfants, Jack. Nous avons le droit de connaître nos petits-enfants. »

Cora.

Je le vois dans tes yeux. Tu ne lâches pas. Tu n'abandonnes jamais.

* * *

L'ordinateur de Gannon émit un son annonçant l'arrivée d'un e-mail. Ça venait du *Huntsville Item*. L'e-mail contenait la nécrologie de Deke Styebek, accompagnée d'un commentaire.

Monsieur Gannon, cette nécrologie n'a été publiée qu'une fois et tous les membres de la famille n'y sont pas mentionnés — comme cela pouvait arriver autrefois. N'hésitez pas à me contacter pour d'autres renseignements.

Nell Fernandez, service des archives, Huntsville Item.

La notice nécrologique du père de Karl Styebek était jointe en pièce attachée. Gannon l'imprima pour la lire.

Styebek, Deke.

Deke Styebek est décédé le 17 avril 1968, à l'âge de 44 ans. Il était le fils unique du pasteur Gabriel Styebek et de sa femme, Adolpha, originaire de Shade River. En 1952, il avait épousé Belva Denker et s'était installé avec elle à Huntsville, Texas, où il fut agent pénitentiaire jusqu'en 1964, puis à Pine Mill, à partir de 1965, où il travailla comme concierge à l'école publique du district de Pine Mill. Sa femme, Belva, et ses deux fils vous informent qu'une cérémonie privée s'est tenue le 20 avril. Deke repose au cimetière de Pine Mill.

Gannon lut une première fois. Puis une seconde en soulignant « ses deux fils ».

Voilà.

La brèche qu'il cherchait.

Karl Styebek avait un frère.

Jolene Peller demeura immobile.

La mort était proche. Elle le sentait confusément.

Elle tenta de se souvenir, de sonder les brumes de son cerveau encore endormi, mais n'y trouva que des images décousues.

Elle se concentra pour y mettre de l'ordre.

La porte s'était ouverte.

Il lui avait laissé à manger, quelque chose de chaud. Et aussi à boire. Elle avait dévoré et vidé la bouteille d'eau. Puis elle s'était endormie, mais elle n'aurait pas su dire pendant combien de temps.

Une voix se mit à hurler dans son crâne.

La mort est là. Tout près de toi.

Tu es son otage. Il a tué Carrie. Et probablement Bernice avant elle. Il va te tuer. Il faut que tu sortes de là. Tu as un plan. Tes mains sont libres, souviens-toi. N'oublie pas, tu dois détacher les gonds.

Elle sursauta quand la porte s'ouvrit. Dehors, il faisait nuit. Elle aperçut des étoiles, des ombres. La silhouette de l'homme se détachait sur le ciel sombre. Il souleva quelque chose en poussant un grognement, comme s'il faisait un effort. Des bottes avancèrent sur l'infect sol de bois. Il y eut un bruit de Scotch.

Puis plusieurs minutes de silence.

Les criquets.

L'air frais.

La porte ouverte semblait appeler Jolene vers la liberté, et elle songea que c'était le moment de fuir.

Puis son cerveau enregistra une nouvelle donnée.

La masse sombre, c'était une autre femme.

Il était à côté d'elle, en train de ligoter l'autre avec du Scotch.

Et ça signifiait...

Ça signifiait que son tour était venu.

Elle feignit de dormir.

Son visage fut soudain écrasé par une énorme et puissante main qui semblait vouloir le mesurer. Elle garda les yeux fermés et gémit à cause de la lumière qu'il braquait sur elle. Est-ce qu'il était en train de l'inspecter ?

Après quelques secondes, il éteignit la lumière.

Elle entendit ses bottes résonner sur le plancher. Il sauta du camion avec un grognement.

La porte se referma.

Puis, de nouveau, ce fut le ronronnement familier du moteur, les grincements des freins, celui de la boîte de vitesses.

Ils étaient repartis.

* * *

Jolene était tout à fait réveillée, à présent, et elle luttait pour ne pas paniquer.

Calme-toi. Réfléchis. Respire.

Ils roulaient vite.

Elle devait en profiter pour faire avancer son projet. Elle s'approcha de la femme allongée près d'elle et posa une main sur son front.

— Tu es réveillée ? Fais un signe de tête, si tu m'entends.

Elle sentit que la femme remuait la tête.

— Je m'appelle Jolene. Je suis ton amie. J'ai les mains libres. Je vais t'aider. Ça risque de faire mal, mais je vais t'enlever le Scotch que tu as sur la bouche.

Il fallut plusieurs minutes à Jolene pour débarrasser la femme de son bâillon. Elle sanglotait et poussait de temps en temps un petit cri de douleur. Pour lui éviter de trop souffrir, Jolene laissa quelques morceaux qui adhéraient à ses cheveux.

— Du calme, du calme, lui dit-elle quand elle eut terminé. Comment tu t'appelles ?

— Lee. Lee Lake. Seigneur... C'est un malade ! Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Calme-toi. Calme-toi et écoute-moi. On va s'enfuir. J'ai un plan. Est-ce que tu es blessée ? Tu te sens suffisamment forte pour m'aider ?

— Je crois que je peux t'aider, oui. Mon Dieu... Tout ce que je voulais, c'était faire du stop. C'est vraiment trop bête...

— Ecoute, Lee. Je vais devoir te débarrasser aussi des liens qui entravent tes mains et tes jambes. Ça ne va pas être facile, parce qu'il a mis un paquet de Scotch. Est-ce que tu aurais quelque chose dans tes poches ? Quelque chose de coupant ?

— J'ai une lime à ongles en métal dans ma poche arrière droite.

La femme remua et Jolene prit la lime. De nouveau, quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles elle se servit de la lime pour scier les liens de Lee.

— Très bien. Ecoute-moi, Lee. J'ai une petite lampe de poche, mais les piles sont presque à plat, alors je l'économise. Il nous a enfermées

dans un caisson, avec une porte qui ouvre dans le camion, mais qui donne sur un autre ouvrant sur l'extérieur. J'ai déjà commencé à défaire les gonds. Il faut démonter la porte de notre caisson.

— Mais, ensuite, on sera toujours enfermées dans le camion...

— Je sais. J'ai un plan. Il faut juste que tu m'aides pour la première porte, en tenant la lampe. On doit se dépêcher. Il faut la démonter maintenant, pendant que le camion roule.

Jolene alluma la petite lampe et balaya le visage de Lee de son faisceau de lumière, tout en se demandant si son expression terrorisée était le reflet de la sienne.

— Jolene, il y a des lettres sur ton front. C'est écrit « COUPABLE ». C'est lui qui t'a fait ça ?

— Oui, c'est lui.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on doit faire vite.

Elle travaillait déjà à desceller la porte. Un gond céda.

— Grâce à Dieu, cette lime à ongles est plus efficace que la clé. On y est presque.

Jolene serra les dents et poursuivit ses efforts en dépit de la douleur qui lui vrillait les doigts, les poignets et les bras. Elle ne réfléchissait plus, elle refusait de penser, refusait de se formuler l'atroce vérité, dans une inutile tentative de se convaincre que tout cela n'était qu'un long cauchemar.

Mais elle ne rêvait pas. Elles luttèrent en ce moment pour leur vie.

L'adrénaline se déversa en elle quand elle ôta le dernier gond.

Mais sa joie fut de courte durée.

Le battant était aussi lourd qu'une dalle de granite et ne bougea pas. Jolene s'attaqua donc aux gonds, qu'elle tenta d'écarter de la paroi, pour les arracher, mais ils ne bougèrent que de quelques millimètres.

Lee essaya à son tour, avec le même résultat.

Jolene tenta de nouveau de tirer sur les gonds, cette fois en cherchant une prise, trois doigts accrochés aux nœuds du bois. Elle tirait de toutes ses forces quand le camion roula sur une ornière et tressauta. La porte bougea.

Jolene eut à peine le temps de retirer ses doigts.

— Continue, Lee. On y va ensemble. Les ornières de la route vont nous aider !

Jolene se chargea des deux gonds d'en haut, Lee de celui du bas, et les deux femmes attendirent que le camion soit de nouveau secoué pour tirer à elles de toutes leurs forces. Cette fois, l'épais battant s'écarta de quelques centimètres.

— Laisse-moi faire !

Jolene tirait maintenant à deux mains, l'épaule calée dans

l'interstice entre la cloison et la porte, pour mieux forcer. Un bruit sourd résonna quand le battant s'écrasa au sol. Le murmure de la liberté emplit leur prison d'espoir. Il semblait couler avec le faisceau de la lampe qui éclairait maintenant l'ouverture donnant sur l'extérieur.

Les deux femmes poussèrent des cris de joie en se jetant dans les bras l'une de l'autre.

Puis Jolene se tourna vers l'autre porte, celle qui donnait sur l'extérieur.

— Nous n'aurons qu'une seule chance et il faudra faire vite. Ecoute-moi bien.

Michael Brent frotta ses yeux rougis.

Il était seul dans une salle de la caserne de Clarence, à attendre la prochaine réunion, qui n'allait pas tarder à commencer.

Il avait passé de longues heures à revoir les détails des deux meurtres, à réfléchir sur la disparition de Jolene Peller et sur le moyen de coincer Karl Styebek. Il avait examiné les faits, les pièces à conviction, tout ce qu'ils savaient, encore et encore, jusqu'à l'écœurement.

Depuis qu'il était rentré du Kansas, il était persuadé qu'ils avaient raté quelque chose. Les images des cadavres de Bernice Hogan et de Carrie Fulton l'obsédaient et le remplissaient de rage.

Styebek était la clé de tout, ça ne faisait aucun doute.

Mais Robert Kincaid, le « M. Sans-Faute » du bureau du procureur, n'était pas satisfait. Il leur réclamait une preuve « irréfutable ». Et ils allaient la faire apparaître comment, cette preuve ? Par magie ?

Et, en plus de Kincaid, ils avaient Jack Gannon sur le dos.

Il s'est même pointé au Kansas. Au Kansas, putain... Sur la scène de crime. Et avant nous.

Gannon commençait à les emmerder sérieusement, et Brent aurait bien voulu savoir qui le renseignait si bien.

Ce Gannon ne lâchait jamais prise. Et il était bon. Très bon.

Ils avaient eu de la chance que rien ne filtre dans la presse au sujet des liens entre le meurtre du Kansas et celui de Buffalo. Ils devaient absolument garder le silence là-dessus pour monter leur dossier contre Styebek — dossier qui, pour Brent, était suffisamment percutant depuis un moment, mais ce n'était pas l'avis de Kincaid.

Ils avaient intérêt à trouver autre chose, et vite, parce que cette affaire était une Cocotte-Minute dont le couvercle mal fermé commençait à tressauter.

— Allons-y.

Brent mit ses idées de côté quand le lieutenant Hennesy, le capitaine, le sergent, Roxanne Esko et deux autres enquêteurs, le rejoignirent autour de la table. Hennesy entra des codes dans le téléphone et enclencha l'appel.

— Bonjour, tout le monde, dit-il dans le micro. Nous pouvons démarrer l'audioconférence.

Pendant que les enquêteurs du Kansas, de l'Illinois, de New York et du Connecticut se présentaient, Esko se pencha pour parler à l'oreille de Brent.

— Mike, je sais que tu es furieux. Calme-toi, d'accord ?

Au même moment, quelqu'un tapa doucement sur l'épaule d'Esko et un agent déposa devant elle une grande enveloppe. Le dossier militaire de Styebek venait d'arriver. Esko, qui l'attendait, sourit en remerciant, puis elle mit l'enveloppe de côté dans l'intention de l'étudier plus tard, tandis que Hennesy poursuivait.

— Très bien, tout le monde est là, dit-il en parlant d'une voix forte. Nous avons pas mal de choses à discuter. Je vais demander à Roxanne de résumer rapidement l'affaire, afin que tout le monde ait le temps de s'exprimer ensuite.

— Bonjour, tout le monde, lança Esko. Je suppose que vous avez tous reçu les documents que nous avons envoyés avant cette réunion. Certains des éléments trouvés sur les deux scènes de crime permettent d'affirmer que Bernice Hogan et Carrie May Fulton ont été assassinées par la même personne — ou par les mêmes personnes. Nous avons également de bonnes raisons de penser que la disparition de Jolene Peller a un lien avec ces meurtres. Peller n'a pas encore été retrouvée. Un dossier la concernant a été transmis au Centre national d'information sur le crime.

Esko fit ensuite remarquer que les deux victimes avaient été retrouvées vingt-quatre heures environ après leur décès, toutes deux en extérieur, la première dans un parc, la seconde sur le site d'un chantier, près de l'autoroute du Kansas.

— Par ailleurs, un billet de car acheté par Jolene Peller a été trouvé près de la scène de crime de Buffalo. Le médaillon de Jolene Peller était dans la main du cadavre de Carrie Fulton, la victime du Kansas.

Il n'y eut pas de question, et elle poursuivit.

— Pour les deux victimes, la mort est survenue à la suite d'une importante hémorragie. Dans le cas de Bernice Hogan, les blessures ont été provoquées par une lame dentelée mesurant seize à vingt centimètres, tandis que, pour Carrie Fulton, il s'agissait d'une pique de métal, probablement d'une pique à bestiaux. Et, dans les deux cas, les coups portés ont été multiples et plus nombreux que nécessaires pour donner la mort.

— ADN, traces de sperme ou autre ? demanda un inspecteur.

— Non. Par ailleurs, rien n'indique une agression sexuelle.

Esko expliqua ensuite pourquoi ils pensaient à un meurtre rituel. Ils avaient affaire à un tueur organisé qui tenait à ce que l'on sache ce

qu'il faisait et se croyait probablement investi d'une mission.

— D'autres preuves matérielles sur les scènes de crime ? demanda un autre.

— J'en ai déjà mentionné deux, à savoir le billet de bus et le médaillon. Nous avons aussi des traces de pneus qui correspondent à un gros camion. Tout cela est détaillé dans les documents que nous vous avons transmis. Un message, que nous ne divulguons par pour l'instant, a été retrouvé sur les deux cadavres.

— Et votre suspect ? Styebek ?

Esko jeta un regard en coin du côté de Brent. Sa mâchoire tressaillit et il prit la parole.

— Inspecteur Brent, dit-il. Je dirige l'enquête pour l'affaire Hogan. Walt Stanton, de la police de Hartford, possède un élément nouveau qui a été communiqué au bureau du procureur, ici, à Buffalo...

— C'est de mon bureau que tu parles, Mike ? coupa Robert Kincaid.

— Oui, Bob. Vous avez reçu ça hier après-midi. Prends le relais, Walt.

Ils entendirent Kincaid maugréer.

— Merci, Mike, dit Stanton. Nous avons retracé un appel provenant de Hartford, vers une maison située dans la banlieue de Buffalo. Plus précisément, on a utilisé une cabine publique du relais autoroutier Rolling Dog, près du centre commercial de Settlers Valley, dernier endroit où Carrie Fulton a été aperçue, à peu près à l'heure de ce coup de fil.

— Et quel était le numéro appelé depuis cette cabine ? insista Brent.

— Celui du domicile de Karl Styebek.

— Vous pourriez me fournir des précisions à ce sujet ? demanda Kincaid.

— Vous les avez déjà, répondit sèchement Brent. On les a envoyés par e-mail. On a même reçu l'accusé de réception, Bob.

— D'accord. Désolé, je viens de le trouver. Je l'ai sous les yeux.

Un moment s'écoula dans le silence. Kincaid lisait le document.

— Je pense que cela établit clairement que Styebek est lié à ces meurtres, déclara Brent.

— Mais, Mike, comme je vous l'ai déjà fait remarquer lors de notre dernier entretien téléphonique, Styebek a coopéré, il vous a spontanément donné accès à ses documents privés. Il va m'en falloir beaucoup plus si vous voulez que je puisse faire mon boulot.

— Beaucoup plus ? cria Brent dans le micro. Styebek connaissait ces femmes ! Nous avons des témoins ! Nous avons la voiture louée par Styebek ce soir-là, le médaillon, les appels passés vers sa putain de maison ! Nous avons attendu trop longtemps et nous avons laissé

passer plusieurs occasions à cause de vous, Bob !

— Mike, calme-toi, ordonna le lieutenant.

— Non. Je ne vais pas me calmer. On a déjà deux scènes de crime. Il faudra combien de meurtres, avant que Kincaid se décide à réagir ? Bob, vous ne réservez tout de même pas un traitement de faveur à Styebek ? Ou bien est-ce qu'on ferait pression sur vous, par hasard ?

— Dites donc ! s'exclama Kincaid.

— J'ai cru comprendre que vous étiez copain avec Nathan Fowler, le directeur du *Sentinel*, dont la femme est très bien placée dans la hiérarchie du bureau du procureur. On dit aussi que vous partagez des aspirations politiques avec Nathan, et que vous menez l'association caritative pour laquelle Styebek intervient bénévolement. Ça pourrait être considéré comme un conflit d'intérêts.

— Brent, je vous prie de retirer ce que vous venez de dire ! rétorqua Kincaid.

— Alors c'est parce qu'il est flic. Pour faire plonger un flic pour meurtre, il faut être sûr de son coup, c'est ça, Bob ? Faire un sans-faute ? Pendant ce temps, nous, les types en uniforme, on laisse Styebek peinar.

Le silence tendu qui s'ensuivit fut brisé par une voix de femme.

— Monsieur Kincaid, ici Sheila Carruthers, du bureau du procureur, dans le Connecticut. Après avoir lu le dossier de cette affaire, il me semble que vous avez de quoi l'inculper pour rétention d'information. Ça suffirait peut-être à le déstabiliser et à le faire craquer.

— Tout le monde a fait son travail, Bob, lança Brent. Quand allez-vous vous décider à faire le vôtre ?

— Mike ! s'exclama Hennesy.

— Non, protesta Brent. Je ne vais pas me taire. Esko et moi, on s'est déplacés jusqu'à Chicago et à Wichita, on travaille avec le Connecticut, on rassemble des éléments, pièce par pièce. Je crois qu'il est temps que « M. Sans-Faute » se mouille un peu, lui aussi.

— Robert, fit la voix du capitaine, qui s'adressait à Kincaid. Avons-nous assez pour une inculpation, oui ou non ?

Kincaid laissa échapper un long soupir.

— Avec le dernier élément que je viens de recevoir, oui, je peux l'inculper pour rétention d'informations.

— Très bien, dit le capitaine. Allons-y, alors. On le cueille. Mais, Mike et tous les autres, ce n'est pas encore gagné. L'enquête continue.

Gannon se démenait depuis vingt-quatre heures, mais il n'avait pas réussi à retrouver la trace du frère de Styebek.

C'était d'autant plus difficile qu'il n'avait pas son prénom. Il commençait à se décourager.

Le plus étrange, c'était que Belva, la mère, était elle aussi impossible à localiser.

Qu'est-ce que c'était que cette famille ? Ils ne conduisaient pas, ils ne possédaient pas de téléphone, ils n'utilisaient pas de carte bancaire, ils ne votaient pas ?

Il avait eu un espoir en apprenant qu'ils avaient acquis une propriété au Texas à la fin des années cinquante. Mais la propriété avait été vendue. Aucune trace récente de Belva Styebek ou d'un autre Styebek au Texas.

Est-ce que c'était une famille de fantômes ?

Ses appels n'avaient rien donné, pas plus à Huntsville qu'à Pine Mill. Personne ne se souvenait des Styebek.

« Vous êtes certain de vous adresser au bon endroit ? Tout cela remonte à bien longtemps », lui avait fait remarquer un employé.

Cela remontait à bien longtemps, en effet, et Gannon se sentait terriblement las.

Ses yeux commençaient à se fermer, mais il les rouvrit en entendant le signal sonore annonçant un nouvel article de l'édition Web du *New York Times*.

Pour suivre de près ses concurrents, il s'était inscrit à plusieurs services d'alerte, en entrant les mots-clés des affaires Hogan, Peller et Fulton.

Le *Times* produisait un article d'investigation solide, émanant d'un correspondant de Wichita, à propos de l'affaire Carrie Fulton. D'après l'accroche, des sources policières confirmaient que le meurtre de Fulton était lié à d'autres meurtres rituels, ainsi qu'à des disparitions de femmes, dans divers Etats.

Merde... Est-ce que le *Times* était en train de le coiffer au poteau ? Gannon déglutit et se mit à lire.

Bon... L'article ne mentionnait pas Buffalo, ni Bernice Hogan,

Jolene Peller ou Karl Styebek, pas plus que l'Alberta ni le Texas.

Mais le *Times* donnait quand même à l'affaire une envergure nationale. Ils n'en étaient pas à faire le lien avec Styebek, et ils étaient encore loin d'en savoir autant que lui. Ils ne l'avaient pas rattrapé. Mais il sentait tout de même leur souffle sur sa nuque.

Il était sur le point de perdre son article. Il se passa la main sur le visage, et sa barbe mal rasée le piqua. Il devait faire quelque chose.

Mais quoi ?

Il envisageait de prendre un avion pour se rendre au Texas, quand il se souvint d'avoir négligé Yancy Smith, l'historien local de Shade River, qui l'avait si bien renseigné sur Deke Styebek. Yancy connaissait peut-être à Huntsville quelqu'un qui en savait plus que lui.

Il composa le numéro de Smith, et ce fut une femme qui répondit.

— Je suis désolée, dit-elle. Yancy ne peut pas vous parler. Il est à l'hôpital où il se remet des suites d'une intervention chirurgicale. Je suis Marla, sa fille. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

Gannon expliqua sa démarche et Marla lui proposa de consulter pour lui le carnet d'adresses de son père.

— Il travaille en collaboration avec plusieurs personnes à Huntsville, notamment avec un groupe de généalogistes qui vivent ici depuis longtemps et qui connaissent absolument tout le monde.

Marla Smith lui communiqua trois noms, avec numéros de téléphone et adresses. Il la remercia, se prépara du café, puis reprit son téléphone.

Il savoura lentement son café, avec un regain d'espoir. Son premier appel, pour Lester Dunphy, demeura sans réponse. Au second, pour J.T. Pruitt, il n'obtint qu'un répondeur. Restait Glady Howell.

— Allô ?

— Je suis bien chez M. Howell ?

— Oui.

— Je me présente, Jack Gannon, j'appelle de Buffalo. Je suis un journaliste free-lance et je mène des recherches généalogiques sur la famille Styebek qui a vécu dans la région.

— Sur qui ?

— La famille Styebek. Ça ne vous dit rien ?

— Ah, oui, la famille Styebek... J'ai entendu parler d'eux, bien sûr, mais je n'aurai pas grand-chose à vous apprendre. Ils ne fréquentaient personne. Essayez chez Pearl York, elle est là depuis plus longtemps que moi. Vous voulez son numéro ?

Gannon composa le numéro de Pearl York.

— Allô ?

Ce fut une voix d'homme qui répondit et Gannon récita sa leçon tandis que, de l'autre côté, quelque chose grésillait, comme de la friture dans une poêle.

— M'man, appela l'homme.

Puis il ajouta, d'une voix étouffée, comme s'il avait posé la main sur le récepteur :

— Un type de Buffalo.

— Oui, allô ?

Gannon dut de nouveau expliquer, cette fois à Pearl York, que la famille Styebek l'intéressait.

— Oh ! Seigneur, oui... Deke et Belva, je crois qu'ils s'appelaient. Je ne me souviens pas très bien d'eux. Vous devriez plutôt demander à Lester Dunphy, c'est l'un des meilleurs pour la zone où ils habitaient.

— Entendu, merci.

Il raccrocha et rajusta son casque quand ça décrocha chez Lester.

— Lester Dunphy ?

— Oui.

Une fois de plus, Gannon raconta son histoire.

— Oui, bien sûr, je me souviens des Styebek. Quelle horrible famille...

— Pourquoi ?

— Excusez-moi, vous m'avez bien dit que vous étiez journaliste ?

— Oui, free-lance. Je fais des recherches sur la famille Styebek. J'ai cru comprendre qu'elle a eu une histoire tragique.

— Je vois. Oui, c'est vrai. Personne n'a jamais su ce qui se passait vraiment dans cette famille. Deke faisait partie de l'équipe d'exécution de The Walls. Il paraît qu'il adorait son boulot. Et même qu'il le faisait avec un certain zèle.

— Ah...

— On dit aussi que Deke avait été adopté par un révérend, dans le comté d'Angelina. Mais je ne sais rien à ce sujet. Ce que je sais, moi, c'est que quand Deke a été renvoyé de la prison pour avoir frappé un condamné, il a craqué. Il a dégringolé petit à petit et il a fait vivre l'enfer à sa famille.

— Il s'était mis à boire ?

— Pas vraiment, je ne crois pas que le problème soit venu de là. On raconte — mais ce ne sont que des racontars, attention — que Deke avait fabriqué une chaise électrique qu'il avait installée dans sa grange. Une réplique exacte d'Old Sparky, la chaise de The Walls.

— Quoi ? Mais à quoi lui aurait-elle servi ?

— Personne ne le sait. Ils étaient très secrets, dans cette famille. Après la mort de Deke, Karl, le plus âgé des deux garçons, a quitté la région. Il est parti dans le Nord, je crois qu'il a fait un bref passage dans l'armée. Puis son frère, Orly...

— Attendez, son frère s'appelle Orly ?

— Orion, en fait, comme la constellation, mais on l'appelait Orly. C'était un petit gars très silencieux. Un peu trop. Il avait un truc qui

tournait pas rond.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Il était violent ?

— Non, pas que je sache, répondit Dunphy. Mais il y a un an environ, je ne sais plus exactement combien de temps, il a été interné dans un hôpital psychiatrique.

— Un hôpital psychiatrique ? Où ça ?

Dunphy demeura silencieux quelques instants, comme ces gens qui, craignant d'en avoir trop dit, espèrent que le silence va effacer leurs paroles.

— Je l'ignore, lâcha-t-il enfin. Et puis, vous savez, les gens disent parfois n'importe quoi.

— Il est toujours interné ?

— Je ne sais pas.

— Et Belva Styebek ?

— Elle a dû rentrer dans une maison de retraite. En tout cas, elle a quitté la région. Les Styebek ont disparu et personne n'a plus jamais entendu parler d'eux. Désolé, c'est vraiment tout ce que je sais. Mais je peux me renseigner, si vous voulez.

— Oui, je veux bien. Vous pouvez me rappeler ou m'envoyer un e-mail, si vous avez du nouveau. C'est important et urgent, monsieur Dunphy.

Il lui donna ses coordonnées.

— Je vais voir ce que je peux faire, promit Dunphy.

Gannon raccrocha avec la sensation que Dunphy en savait plus que ce qu'il avait bien voulu dire.

Il se remit à consulter les papiers éparés sur la table de la cuisine, en tentant de donner un sens à ce qu'il venait d'apprendre sur la famille Styebek.

Moins de trente minutes plus tard, il reçut un e-mail de Lester Dunphy.

Monsieur Gannon,

J'ai parlé de vos recherches à Julie Pruitt, l'une de mes amies. Elle aurait quelque chose à vous apprendre au sujet d'Orion Styebek, à condition que cela reste confidentiel. Vous pouvez la joindre au 409-555-1212,
Les.

Depuis son bureau de la World Press Alliance de Manhattan, Melody Lyon regardait les hélicoptères atterrir et décoller de l'héliport de la 30^e Rue Ouest, près de l'Hudson.

Plus loin, elle apercevait New Jersey et les avions à l'approche de Newark.

Lyon était sous pression à cause du poste à pourvoir dans l'équipe d'investigation. Ils avaient pris beaucoup de retard dans l'attribution de ce poste. S'ils continuaient à hésiter, on risquait de leur retirer le budget. Mais elle était très prise par les réunions, écrasée de responsabilités, et il ne lui restait plus beaucoup de temps pour réfléchir au dilemme que lui posait Jack Gannon.

Cela faisait déjà quelques jours que Carrie May Fulton avait été identifiée comme la victime du meurtre de Wichita. Les enquêteurs du Kansas n'excluaient pas la possibilité que la mort de Fulton soit liée à un autre homicide, mais ils refusaient d'en dire plus.

Lyon sentait qu'il y avait là matière à un bon article. Et les concurrents de la WPA le sentaient aussi.

Lyon avait demandé à leur antenne de Wichita et de Hartford de considérer l'affaire Fulton comme une priorité et de talonner leurs contacts de la police.

Mais personne ne parlait. Rien de nouveau n'avait filtré ces derniers jours.

Et personne encore n'avait mentionné la possibilité d'un lien entre l'affaire de Wichita et celle de Buffalo.

Un peu plus tôt dans la matinée, Lyon avait appelé Ted Kollock, le directeur de leur antenne de Buffalo.

— Non, Melody, pas un mot ici à propos du Kansas. Et rien de nouveau non plus sur Karl Stybeck, ni dans le *Sentinel* ni dans le *News*.

— Qu'est-ce que tu as entendu, à propos de Stybeck ?

— Pas grand-chose. Il paraît qu'il fait profil bas et qu'il s'apprête à poursuivre le *Sentinel*.

— Et l'enquête sur le meurtre de l'élève infirmière, elle en est où ?

— Rien de neuf du côté de l'affaire Hogan ou de la disparition de

Jolene Peller, l'amie de Bernice. De temps en temps, un petit rappel dans les pages intérieures ou dans les brèves de la section Metro.

— A part ça, et ça reste entre nous, aurais-tu entendu des potins à propos du renvoi de Jack Gannon ?

— Non, rien du tout.

— Est-ce que tu as eu vent du fait qu'il se droguerait ou qu'il picolerait ?

— Non, rien de tel. Tout ce que je sais, c'est que c'est un sacré journaliste, qui n'a pas volé sa nomination au Pulitzer. Pourquoi ?

— Par curiosité. Merci, Teddy. Continue à chercher. Il va sortir un gros truc de cette histoire. Je le sens.

Mais tout ça ne réglait pas le problème Gannon.

Pour commencer, il lui avait demandé de l'embaucher juste après avoir été viré du *Sentinel*. Puis il l'avait contactée pour lui signaler qu'il avait des informations sûres à propos de l'affaire Hogan ; ensuite, il y avait eu cet e-mail sibyllin au sujet des ramifications de l'affaire Hogan, e-mail qui était arrivé avant même que les journaux ne parlent du meurtre de Wichita.

Depuis, elle n'avait pas eu de nouvelles du sulfureux journaliste. Elle était tentée de l'appeler. Il avait peut-être de quoi publier un article de choc à propos des meurtres. D'un autre côté, il était possible aussi qu'il fasse fausse route.

Le téléphone de Lyon sonna. Celui qui la reliait à Beland Stone, le patron de la WPA. Son patron.

— Lyon.

— Vous auriez cinq minutes pour me retrouver dans mon bureau, avec Carter ?

— Oui.

Beland Stone était un homme impressionnant et respecté. Une institution à lui tout seul.

Avant d'obtenir le poste le plus élevé à la WPA, il avait dirigé le bureau de Washington. Il avait couvert cinq campagnes présidentielles et gagné deux Pulitzer pour avoir dénoncé des scandales internationaux concernant l'Afrique. Il avait également écrit deux livres sur la mondialisation et la pauvreté, lesquels avaient été des best-sellers.

Dur et bourru, mais brillant — voilà comment on pouvait définir Stone.

Quand Lyon entra dans l'imposant bureau de Stone, Carter O'Neill y était déjà installé.

Stone se tenait debout devant la baie vitrée ; il scrutait l'Empire State Building, tout en triturant un élastique.

— Voilà des semaines que vous auriez dû pourvoir ce poste dans l'équipe d'investigation, dit-il en se détournant de la baie vitrée. Et

Carter me dit que c'est vous qui ne cessez de reculer l'échéance ?

Lyon jeta un regard en coin du côté d'O'Neill.

— Ne vous en prenez pas à lui, Mel. Je l'ai croisé dans les couloirs et je lui ai demandé où c'en était. Pourquoi ce délai, bon sang ?

— Parce que je m'intéresse à la candidature de Jack Gannon, un journaliste du *Buffalo Sentinel*...

— Ex-journaliste du *Buffalo Sentinel*, précisa Stone.

— Nous avons failli l'engager quand il était nommé pour le Pulitzer et...

— Je connais parfaitement le profil de Gannon. Il a fait une grosse bourde et il s'est fait virer du *Sentinel*, merde ! C'est un boulet, votre Gannon.

— C'est Nate Fowler qui dirige ce journal.

— Je sais. Fowler est un arnaqueur et je ne l'ai jamais apprécié. Quand il travaillait au bureau de Washington, il m'a proposé d'acheter avec lui des biens en multipropriété.

— Je pense que Gannon est sur le point de publier un article de choc, reprit Lyon.

— Il vous a donné des éléments ?

— Non. Pas vraiment. Mais il m'en a dit assez pour que je puisse en conclure qu'il est déjà bien avancé dans son enquête, et que ce serait une erreur de le négliger.

— Eh bien, Mel, ne le négligez pas. La World Press Alliance a une réputation d'excellence. C'est notre devoir de soutenir et d'encourager les meilleurs. Si vous voulez risquer votre peau avec Jack Gannon, cessez de tergiverser. Foncez. Vous savez que je respecte les gens qui ont le courage de leurs opinions. Si vous avez raison, on fera venir Gannon avec nous, on publiera son article et tout le monde rendra hommage à votre flair. Mais, vu le climat qui règne en ce moment dans la presse écrite, si vous vous trompez, Mel, vous paierez le prix fort. Le conseil d'administration réclamera votre tête.

— Je le sais.

— Vous avez trois jours pour me donner le nom du journaliste qui va compléter notre équipe d'investigation.

Dans certains coins reculés de la Sierra Nevada, dans le nord-est de la Californie, le passage d'un semi-remorque peut parfaitement passer inaperçu.

Par exemple, la région entre Yosemite et la vallée de la Désolation, là où des routes goudronnées se faufilent à travers des forêts à flanc de montagne. Sur ces routes empruntées par des camions forestiers ou des véhicules à plate-forme transportant de lourds équipements, un camion n'attirerait pas même un regard.

Et c'est pourquoi le vrombissement du camion bleu qui avançait lentement en crachant une fumée noire ne fut remarqué de personne.

Le camion progressait lentement, mais sûrement.

Le chauffeur savait où il allait.

Il se rendait dans une propriété privée. Une propriété privée à l'abandon et qui n'intéressait personne. Surtout dans ce coin désert où l'on fréquentait à peine son voisin et où les pancartes « PROPRIÉTÉ PRIVÉE », « DÉFENSE D'ENTRER », étaient les seuls signes de civilisation.

Les rugissements et les sifflements du moteur effrayèrent les oiseaux, quand le camion s'arrêta avant de manœuvrer lentement pour bifurquer à gauche, dans la forêt, sur une route en terre.

L'entrée aurait été invisible à quelqu'un qui ne la connaissait pas. Cachée par la végétation, elle était seulement marquée par une petite pancarte délavée qui avertissait :

« PRIVÉ — DÉFENSE D'ENTRER »

Mais le chauffeur n'était pas tout à fait un étranger. Il avait bien repéré les lieux, ainsi que les routes qui y donnaient accès : 140, 120, 4, 88 et 50.

Il connaissait aussi l'histoire de cette propriété.

Il s'agissait d'une ancienne mine d'or qui avait maintes fois changé de main au cours des années, jusqu'à être rachetée une dizaine d'années plus tôt par un avocat de Chicago, lequel projetait d'y faire bâtir sa maison de campagne.

Projet qui était mort avec l'avocat.

Depuis, oublié par les héritiers, le terrain était totalement à

l'abandon.

Avant de mourir, l'avocat avait eu le temps de faire élargir la route d'accès. Elle circulait à travers l'épaisse forêt, en suivant un tracé en forme de fer à cheval sur environ cinq cents mètres. Un véhicule lourd pouvait l'emprunter, à condition de rouler doucement.

Le camion avançait maintenant sur cette route en terre, sous les hauts séquoias et les pins. La douce odeur des arbres emplissait l'air. De magnifiques puits de lumière éclairaient le sous-bois.

Les grincements et les sifflements de la boîte de vitesses et des freins résonnaient à travers les arbres.

Au bout de quelques minutes, le camion s'arrêta dans un pré bordé de haies de pins.

Le chauffeur enclencha le frein à main et arrêta le moteur.

Il descendit de la cabine et s'étira.

Puis il soulagea longuement sa vessie, tout en savourant la beauté du paysage.

Il était temps pour lui de se mettre à l'œuvre.

Il fit quelques pas dans la forêt. Il savait que personne ne l'observait et se sentait totalement libre — sentiment délicieux qu'il ne manqua pas de savourer. Il prit tout son temps pour chercher l'endroit qui lui convenait, pas trop loin du pré. Puis, après l'avoir trouvé, il revint vers le camion, ouvrit la remorque et commença par en sortir une boîte contenant les outils et les cordes dont il allait avoir besoin pour accomplir son œuvre.

Il alla déposer les outils et les cordes à l'endroit qu'il venait de repérer dans la forêt, toujours en prenant son temps, puis il revint de nouveau vers le camion en chantonnant. Le temps était idéal. Il allait pleinement profiter de la cérémonie. Ses clés tintèrent quand il les éleva vers la porte du caisson dans lequel il enfermait les condamnées.

Il commença à déverrouiller le cadenas, puis hésita.

On aurait dit que ç'avait remué, à l'intérieur.

Il battit des paupières et réfléchit. Par mesure de prudence, il alla chercher sa pique à bestiaux dans la cabine.

Mieux vaut être prudent, se dit-il en finissant d'ouvrir la porte, tout en poussant un grognement et en se baissant pour manœuvrer la poignée basse.

Bizarre...

En ouvrant le battant, il eut conscience que la porte venait trop vite — comme si on la poussait de l'autre côté. Ensuite, l'ordre émanant de son cerveau et le pressant de réagir fut pris de vitesse par la violence de ce qui sortit du camion.

Des cris gutturaux, une avalanche de coups de poing, des ongles et des pieds sur son visage, sa gorge, sa poitrine.

Il tomba à la renverse.

Elles sont sorties du caisson.

La pique à bestiaux lui échappa, sa tête heurta le sol. Une lumière blanche explosa devant ses yeux, les femmes hurlèrent.

Il vit que l'une d'elles s'enfuyait.

Il se releva d'un bond et se jeta sur celle qui était tombée près de lui. Ses doigts se refermèrent sur du tissu, un jean, une boucle de ceinture, une jambe agitée de soubresauts, un pied qui cherchait à l'atteindre. Il saisit une cuisse, un mollet, une cheville.

Il agrippa un pied.

— Jolene ! Aide-moi ! Il me tient !

Il tordit le pied, juste assez pour empêcher la femme de bouger, tout en scrutant les alentours du regard, cherchant l'autre femme, la fugitive.

Inutile.

Il tira vers lui sa captive qui hurlait, avec l'intention de l'assommer, de l'attacher, puis de se lancer à la poursuite de l'autre et...

Quelque chose le heurta violemment à l'arrière du crâne et ses pensées explosèrent en une myriade d'étoiles.

Jolene Peller se pencha sur le chauffeur.

Ses mains tremblaient, crispées sur la grosse pierre qui lui avait servi à frapper. Elle n'avait plus qu'une seule idée à l'esprit.

Cours !

Lee se remit à genoux en titubant, puis envoya un coup de pied dans la tempe de l'homme.

— Tue-le, Jolene ! Ecrase-lui la tête !

— Je crois qu'il est mort ! répondit Jolene en lâchant sa pierre pour prendre la main de Lee. Viens ! On ne sait pas s'il a des complices dans le coin ! Bouge-toi !

Encore sous le choc, étourdies par l'adrénaline, elles se mirent à courir, en psalmodiant le numéro d'immatriculation du semi-remorque, sans cesser de courir. Elles l'avaient ? Non ! Tant pis ! Pas question de retourner en arrière.

Jolene jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Oh, non ! Le conducteur était vivant !

Il s'était redressé en titubant et se lançait à leur poursuite.

— Plus vite ! s'écria Jolene en tirant Lee par la main. Par ici !

Elles abandonnèrent la route en terre pour s'enfoncer dans la forêt, en dévalant la pente qu'elles trouvèrent droit devant elles. Les buissons et les branches leur fouettaient le visage, tentaient de retenir leurs mains, leurs vêtements.

Puisant au plus profond d'elles-mêmes, elles cherchaient sans cesse à aller plus vite. Plus vite. En bas, elles traversèrent un torrent. L'eau glacée leur coupa le souffle, le froid fouetta leurs pieds et le bas de leurs jambes. Elles se jetèrent en avant, se rattrapèrent à des branches mortes, disparurent dans l'entrelacement de la végétation de la forêt, de l'autre côté.

Elles couraient pour sauver leur peau.

Elles n'osaient pas s'arrêter.

Il était peut-être sur leurs talons, il avait peut-être des complices, un fusil.

Elles se sentaient à sa merci.

Leur seule chance de lui échapper était de continuer à courir.

Progresser sur ce terrain sauvage et difficile, avec les rochers qui affleuraient, les creux et les bosses, leur réclamait beaucoup d'efforts. Leurs muscles étaient douloureux, elles avaient la peau écorchée et en sang, les poumons en feu. Leurs corps épuisés réclamaient le repos. Et pourtant, essoufflées, haletantes, elles coururent sans s'arrêter pendant près d'une demi-heure.

Elles grimpaient la colline de l'autre côté du torrent, quand Lee poussa un cri.

— Jo... Stop...

Elle se laissa tomber.

— Ma cheville !

Elle s'était pris le pied dans une faille du terrain.

— Seigneur, ce que ça fait mal...

Jolene s'agenouilla et l'aida à dégager son pied. Il était écorché, on voyait l'os de la cheville.

— Ça fait mal ! J'ai mal !

Jolene déchira un bout de son chemisier, tout en scrutant les bois pour s'assurer que leur poursuivant n'était pas en vue. Elle parvint à faire un grossier bandage de compression autour de la cheville de Lee, mais Lee ne pouvait plus marcher, encore moins courir.

— On va s'arrêter un peu. Viens.

Elle installa Lee derrière un épais buisson et elles scrutèrent le paysage avec angoisse, tout en reprenant leur souffle. Jolene désigna du menton le sommet de la pente, à cinquante mètres environ au-dessus d'elles.

— Ecoute. J'entends couler de l'eau de l'autre côté. Je vais grimper là-haut pour tenter de voir ce qu'il y a. Avec un peu de chance, je trouverai un petit village ou des habitations. Peut-être même une ville au loin, dans la vallée.

Lee acquiesça, le souffle court, en massant sa jambe blessée.

Jolene grimpa sur la hauteur qui donnait en effet sur une vallée traversée par un torrent. Elle cherchait un signe de vie, quand elle vit briller le reflet d'un rayon de soleil projeté par un miroir.

En fait de miroir, il s'agissait du rétroviseur extérieur d'une voiture blanche garée au bord du torrent.

Mais le conducteur n'était pas en vue.

Sans doute s'était-il éloigné pour pêcher. Ou pour marcher.

Peu importait. Cette voiture était leur seul espoir. Une chance de survie à quelques centaines de mètres en contrebas.

Jolene revint vers Lee.

— Il y a un genre de voiture tout-terrain en bas. Je vais descendre. Tu restes ici, Lee. Ne fais pas un bruit, ne bouge pas. Je reviendrai te chercher quoi qu'il arrive, d'accord ?

Lee acquiesça, des larmes plein les yeux.

— Fais vite, supplia-t-elle. Il n'est sûrement pas loin. Fais vite, je t'en prie...

Jolene grimpa de nouveau, puis dévala la colline aussi vite que possible, en zigzaguant entre les rochers et les crevasses du terrain. Pendant toute la descente, elle surveilla les alentours, guettant leur poursuivant.

La voiture était verrouillée. Elle paraissait neuve.

Jolene cria pour appeler à l'aide par-dessus le bruit du torrent qui dévalait.

Soudain, elle se figea.

Qu'est-ce que c'était ?

Elle avait cru entendre quelque chose. Un grand corbeau noir passa au-dessus d'elle en croassant, comme pour l'avertir d'un danger. Son pouls s'accéléra.

Que faire ?

Elle eut soudain l'idée de laisser un mot.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et repéra un peu plus loin un sac vide de nourriture à emporter et une bouteille de bière. Des gens avaient mangé ici en abandonnant leurs déchets. L'endroit était donc un lieu de passage.

Le cerveau de Jolene se mit à fonctionner à plein régime.

Elle avait une idée — une idée saugrenue, mais une idée tout de même. Elle cassa la bouteille, se coupa le doigt avec un tesson. Puis se servant d'une brindille sèche et pointue comme de la pointe d'un stylo, elle la plongea dans la bulle de sang qui se formait sur son doigt et écrivit un appel à l'aide sur le sac en papier.

Elle s'efforça de calmer sa respiration et contempla sa main. Son cerveau hurlait : *A l'aide !*

Quand elle eut terminé, elle revint vers la voiture et trouva un gros rocher qui lui servit à briser la vitre côté conducteur. Le verre éclata à l'intérieur. Le signal d'alarme se mit à hurler, les lumières clignotèrent.

Elle déposa son message sur le siège, face au volant, puis remonta la colline en courant pour rejoindre Lee.

Tandis qu'elle grimpait, avec sa main qui gouttait le sang, le bruit de l'alarme continuait à résonner dans la vallée. Elle pria pour que le propriétaire de la voiture l'entende. De leur poste d'observation, Lee et elle le verraient arriver. Puis soudain elle songea que cette alarme risquait d'aider le chauffeur du camion à les localiser.

Elle fut soudain atterrée à l'idée qu'elle venait de commettre une erreur. Elle n'aurait pas dû casser la vitre sans réfléchir.

A présent, elle songeait qu'elle aurait pu chercher la clé de la voiture sous une pierre. Peut-être l'homme avait-il laissé son téléphone portable dans la boîte à gants. Elle avait sans doute gâché

leur unique chance de trouver de l'aide. Elle se sentit perdue et refoula ses larmes.

Elle atteignait le haut de la pente et se dirigea vers l'endroit où elle avait laissé Lee. L'alarme continuait à emplir la vallée.

Lee n'était plus là.

Que s'était-il passé ? Lee ne pouvait pas marcher !

— Lee !

C'était bien là, pourtant. Elle reconnaissait le buisson ! C'était bien là qu'elle l'avait cachée.

— Lee !

Elle regarda autour d'elle, tétanisée. Aucun signe de Lee. Et, soudain, un faible cri résonna.

Elle repéra le chauffeur qui portait Lee sur son épaule, juste au moment où ils disparaissaient sous les arbres.

Elle se mit à courir pour les rattraper.

— J’attendais votre appel, répondit Julie Pruitt quand Gannon se présenta. Vous faites des recherches sur la famille Stybeck ?

— Oui. Il y a eu récemment deux meurtres dans l’Etat de New York et dans celui de la Nouvelle-Angleterre. Un des membres de la famille Stybeck est peut-être impliqué. Acceptez-vous de m’aider ?

— Je vais essayer. Cette famille est décidément maudite.

— C’est Orly qui m’intéresse. Vous savez quelque chose à son sujet ?

— Oui, mais ce que je vais vous dire doit rester confidentiel.

— Bien entendu.

— Orly a été hospitalisé dans l’établissement où travaille ma fille.

— Et où se trouve cet établissement ?

Pruitt hésita, comme si elle s’inquiétait soudain d’en dire trop.

— Je sais déjà qu’Orly a été interné, insista Gannon. C’est à cela que vous faites allusion ?

Pruitt demeura silencieuse.

— Julie, je vous en prie, c’est important !

— Je ne me sens pas autorisée à vous en dire plus, répondit-elle. Je vais appeler ma fille, c’est elle qui décidera. Je vous recontacte.

Il touchait au but, il le sentait. Mais il fallait encore patienter.

Il raccrocha en soupirant, puis alla se poster devant la fenêtre de son salon, en contemplant les toits du voisinage, comme s’il espérait y lire des réponses à ses questions.

Un peu plus tôt, ce matin, le *Chicago Tribune*, relayant le *New York Times*, avait annoncé que le FBI cherchait à établir un lien entre un relais autoroutier de Chicago et le meurtre de Carrie May Fulton.

D’autres journalistes étaient sur la bonne piste et n’allaient pas tarder à le rattraper. C’était une question de temps avant que l’un d’eux ne finisse par recoller les morceaux.

Son téléphone sonna. C’était Pruitt qui rappelait.

— Ma fille a été interpellée par le fait que vous mentionnez deux meurtres. Elle s’appelle Crystal Palmer. Elle est en ce moment en service au centre psychiatrique de Ranger River. C’est tout près de Houston. Elle s’occupe des admissions. Je vais vous donner sa ligne

directe.

— Merci.

Gannon nota le numéro et appela.

— Crystal Palmer.

— Jack Gannon à l'appareil. Je suis journaliste indépendant.

— Oui, monsieur Gannon, répondit Crystal d'une voix autoritaire et convenue.

Gannon comprit tout de suite qu'elle se protégeait derrière son armure de bureaucrate.

— J'espère que vous pourrez m'aider, en sachant que tout cela restera entre nous. Je m'intéresse à Orion Styebek.

— Je suis désolée, la déontologie m'interdit de discuter, ou même de confirmer, des informations au sujet des patients, monsieur Gannon.

— Je comprends mais, comme vous l'a expliqué votre mère, mon intérêt est motivé par deux drames récents et particulièrement atroces. Vous ne pouvez pas y rester insensible.

— Je viens de vous le dire, il m'est interdit de parler des patients. Je tenais simplement à ce que vous le sachiez. Je vous souhaite une bonne journée, monsieur Gannon.

— Attendez, je vous en prie. Je vais vous dire tout ce que je sais et vous jugerez.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter.

— Mais c'est très important. Il est important que vous soyez au courant.

Elle soupira.

— Soyez bref, je vous en prie.

— Merci. Et je vous demanderai, moi aussi, de garder cela pour vous.

Il commença par la découverte du corps de Bernice Hogan et par le lien avec Karl Styebek, en ne lui dissimulant rien, pas même son renvoi du journal. Puis il lui parla du passé perturbé de Deke Styebek au Canada, et conclut avec les raisons qui le poussaient à s'intéresser à Orly.

— Avez-vous accès au Web ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais vous indiquer quelques liens que je voudrais que vous consultiez.

— Monsieur Gannon, vraiment, je ne pense pas que...

— Je vous en prie, coupa-t-il. C'est important et ce ne sera pas long. Regardez-les tout de suite.

Elle accepta de consulter sur-le-champ les pages qu'il lui indiquait. Il n'oublia rien : le meurtre de Bernice Hogan, Karl Styebek, Jolene Peller, le mystérieux camion recherché par la police, le meurtre de

Carrie May Fulton au Kansas, les articles du *Chicago Tribune* et du *New York Times*.

Il eut l'impression que la respiration de Palmer s'accélérait à mesure qu'elle progressait dans sa lecture.

— A présent, je vous ai tout dit. Vous en savez plus que moi sur Orly Styebek, parce que vous avez son dossier. Je veux que vous compreniez que deux femmes sont mortes, et qu'une troisième, une mère célibataire, a disparu. Tout cela est lié à Karl Styebek. Tout ce que je vous demande, ce sont des informations au sujet de son frère, Orly, que je n'arrive pas à retrouver. Bien sûr, je comprends que vous ayez des réticences à m'aider. Et si vous ne le faites pas, quand vous raccrocherez, vous vous direz que vous avez respecté votre code de déontologie. Mais si on annonce dans quelques jours la découverte d'un autre corps de femme, vous n'aurez plus qu'à vous consoler en vous répétant que vous étiez en droit de protéger les droits de votre patient. Vous aurez toute votre vie pour vous en convaincre. Et quand vous serez hantée par les images des familles en deuil devant les tombes, vous vous efforcerez de les chasser en vous disant que vous n'avez fait que votre devoir.

— Monsieur Gannon...

— Tout ce que je vous demande, madame Palmer, c'est un bref résumé du cas Orly Styebek, et aussi l'endroit où je pourrais le trouver.

La main de Gannon se crispa sur le téléphone.

— Je vous le répète une dernière fois, madame Palmer : deux femmes sont mortes et une troisième a disparu. J'ai moi-même perdu mon travail pour avoir protégé mes sources, aussi j'ai longuement réfléchi à la question de savoir qui il faut protéger et quand. Il n'est pas toujours judicieux de se plier aveuglément aux règles de la bureaucratie. Je vous supplie de m'aider. Si vous n'êtes pas convaincue, relisez les articles, regardez les photos et les visages de ces femmes dont les corps pourrissent maintenant sous terre.

Il y eut un long silence.

— Monsieur Gannon, je vais vous donner un autre numéro. Appelez-moi dans deux minutes.

Quand elle répondit sur son autre ligne, Crystal Palmer avait abandonné le ton froid et officiel.

Elle paraissait même émue.

— Je vais vous dire ce que je sais, même si je risque ma place, dit-elle d'un ton ferme.

— Je vous comprends.

— Mais je préfère tout de même que personne ne sache comment vous avez obtenu ces informations. D'accord ?

— D'accord.

Gannon entendit un cliquetis de clavier d'ordinateur.

— Il y a environ onze mois, Orion est venu consulter en se plaignant d'hallucinations en rapport avec son histoire familiale, une sorte de réaction de deuil prolongé à la mort de son père, lequel était décédé quelques années après avoir perdu son emploi de gardien de prison, à Huntsville, où il escortait les prisonniers jusqu'à la chaise électrique. Orion était également perturbé parce que sa mère venait de mourir. Il s'est fait interner volontairement. Nous l'avons mis sous traitement, mais il est parti au bout de trois semaines.

— Est-ce qu'il vous a parlé de son frère, Karl ?

— Il ne voyait plus Karl depuis la mort de leur père. Et cette séparation était pour lui et pour sa mère une source d'angoisse.

— Est-ce qu'Orion s'est montré violent durant son séjour chez vous ?

— Pas physiquement, non, mais il a plusieurs fois agressé verbalement le personnel, surtout les femmes. Cela arrive, nous savons gérer.

— Que disait-il, exactement ?

Le clavier cliqueta de nouveau.

— Il traitait les médecins de fornicateurs. Avec les infirmières, il était encore plus virulent. Elles étaient de sales putains, coupables de péchés pour lesquels elles seraient un jour jugées. Ecoutez, j'ai une réunion, je dois y aller. Je ne peux pas vous en dire plus.

Gannon prit des notes.

— Une dernière question. Je voudrais savoir si vous avez noté la

profession d'Orion. Je me disais qu'il était peut-être gardien de prison ou flic.

— Orion Styebek est chauffeur routier. Il a monté sa société qui s'appelle... Attendez...

De nouveau, un bruit de touches de clavier.

— Swift Sword.

Gannon se figea.

— Jésus Christ, murmura-t-il tout bas.

— Monsieur Gannon ?

— Auriez-vous une adresse à me communiquer ?

— Oui, il habite près de Lufkin, au Texas, au nord de Houston.

Attendez...

Gannon nota l'adresse d'Orion Styebek, puis remercia Palmer.

Après avoir raccroché, il enfouit son visage dans ses mains.

A présent, il comprenait tout.

La dernière pièce du puzzle s'était mise en place. Tout collait parfaitement. Si Styebek était lié aux meurtres, c'était à travers son frère, Orly, le chauffeur routier du Texas.

C'était ça. Ça ne pouvait être que ça.

Karl protégeait son frère, ou bien il était son complice.

Gannon savait maintenant qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre au Texas pour retrouver Orly.

Et vite, avant de se faire coiffer au poteau.

Dans l'après-midi, les rues autour de la maison de Styebek furent bouclées par une unité opérationnelle composée d'hommes de la police d'Ascension Park, de la police d'Etat, du comté d'Erie et du FBI.

La circulation du quartier fut déviée.

Les maisons situées dans le périmètre ainsi délimité furent discrètement évacuées.

Un périmètre plus restreint fut ensuite investi par les hommes du SWAT, l'unité du FBI spécialisée dans les interventions armées. Des tireurs d'élite du FBI se postèrent pour couvrir les issues de la maison de Styebek. D'autres membres du SWAT, vêtus de tenues de combat noires, encerclèrent en silence la maison.

Un calme étrange tomba sur la propriété.

Depuis sa camionnette, le commandant du SWAT, Ben DeVoss, observait la mise en place de ses hommes au moyen de jumelles.

Il se tourna vers les deux inspecteurs de la police d'Etat, Michael Brent et Roxanne Esko, qui détenaient le mandat contre Styebek. Tout ce déploiement était justifié par le fait qu'ils s'apprêtaient à interpellier un flic, donc un homme armé.

DeVoss passa quelques appels radio pour vérifier que tout était prêt.

C'était le cas. Il fit signe à l'agent Daly, le négociateur.

— Tu peux appeler, Kern.

Daly composa le numéro de Styebek et une femme répondit au bout de trois sonneries. Daly lui demanda qui elle était. Elle se présenta comme la femme de Styebek, Alice.

— Ici, l'agent spécial Kern Daly du FBI. Nous avons un mandat d'arrêt contre Karl Styebek...

— Un mandat d'arrêt... ?

Un silence chargé d'angoisse s'installa.

— Mais pour quel motif ? demanda enfin Alice.

— Le motif sera communiqué à M. Styebek. Pour l'instant, nous demandons à votre mari de se présenter sur le perron, les mains en l'air, les paumes vers nous, et de descendre sur la pelouse.

Il y eut de nouveau un temps de silence, plus long, puis ils

entendirent Alice renifler.

— Il n'est pas là, répondit-elle enfin.

Ils disent tous ça, songea Daly. Il adressa un signe à la voiture de patrouille la plus proche, qui fit entendre sa sirène trois fois, puis répéta sa demande.

— C'est sûrement une erreur, protesta Alice. De plus, je vous dis qu'il n'est pas là. C'est de la folie !

La voix d'Alice tremblait.

— J'ignore où il se trouve. Je vous en prie, partez, vous me faites peur. Partez.

— Combien êtes-vous dans la maison, madame ?

— Je suis seule. Mon fils est à l'école. Laissez-nous tranquilles ! sanglota-t-elle. Je dois retrouver mon mari.

— Respirez calmement, madame, dit Daly. Pourriez-vous sortir par la porte principale, les mains en l'air, les paumes vers nous ? Nous devons fouiller la maison.

Il fallut quelques minutes à Alice pour reprendre ses esprits, puis elle accepta de coopérer.

Des hommes du FBI l'emmenèrent à l'écart, dans une camionnette, tandis que l'équipe du SWAT fouillait méthodiquement la maison, pièce par pièce.

Alice avait l'air complètement déboussolée. Elle confia en tremblant tout ce qu'elle savait à Brent, à Esko et aux membres du FBI qui se trouvaient dans la camionnette.

— Je n'y comprends rien. Karl est parti la nuit dernière. Ou celle d'avant, je ne sais plus. Seigneur...

Elle gémit.

— Il ne m'a rien dit. Je ne sais pas où il est allé ni pourquoi il est parti. Il était sous pression, ces derniers temps. Tout a commencé avec cet horrible article qui l'accusait de meurtre !

Elle s'essuya les yeux du revers de la main.

— Il a pourtant essayé de vous aider. De collaborer à l'enquête.

Esko échangea avec Brent un regard interrogateur, tandis qu'Alice poursuivait.

— J'ai si peur... Il faut le retrouver. Tout ce qu'il m'a laissé, c'est un message.

Elle tira de sa poche une feuille pliée et quadrillée, arrachée vraisemblablement d'un cahier. Le mot était écrit à la main.

« Je suis désolé, je n'ai pas le choix. Je t'expliquerai tout à mon retour.

Je t'aime, Karl. »

La radio grésilla puis le chef de l'équipe qui avait inspecté la maison fit son compte rendu.

— Personne dans la maison, le jardin ou le garage, dit-il.

Alice scruta les visages sévères qui la fixaient.
— De quoi accuse-t-on mon mari ? murmura-t-elle.

* * *

Karl Stybeck leur avait filé entre les doigts.

Brent et Esko roulaient vers la caserne de Clarence. Esko conduisait en jetant de temps en temps un regard en coin du côté de Brent. Elle sentait sa colère qui emplissait l'habitable. Il n'ouvrait pas la bouche. Les grincements, les cliquetis et les sursauts de la voiture semblaient se moquer d'eux. Ils venaient de subir un échec cuisant.

Brent ruminait. Il allait devoir annoncer à la mère de Bernice et à celle de Jolene que l'inspecteur Stybeck, la clé de leur enquête, s'était envolé. Il faudrait aussi prévenir Candace Rose, et les inspecteurs de Hartford. Il en frémissait de honte.

Après avoir interrogé Alice Stybeck pendant deux heures, vérifié les comptes en banque du couple, leurs cartes de crédit, leurs appels téléphoniques et les dossiers de leur ordinateur, Brent était convaincu que la pauvre femme ne savait rien de plus qu'eux.

Stybeck avait disparu sans laisser de trace.

Brent dut se retenir pour ne pas envoyer son poing à travers le pare-brise.

— Mike..., murmura Esko. On va le retrouver. On va lancer un avis de recherche et le FBI va le mettre sur la liste des criminels les plus recherchés. On va le retrouver.

Brent ne répondit pas. Esko secoua la tête.

— C'est la faute de Kincaid, Mike. Il n'a cessé de nous freiner.

— Non, Rox. C'est ma faute. J'aurais dû insister.

Brent contempla la ville qui défilait par la vitre de sa portière.

— C'est ma faute. J'ai merdé.

Ils venaient tout juste de regagner leur bureau, quand le lieutenant Hennesy les rejoignit.

— Tout ça, c'est à cause des conneries du bureau du procureur, Mike, dit-il. Le capitaine passe en ce moment un savon au supérieur de Kincaid.

Brent ôta sa veste et la plaça sur le dossier d'une chaise.

— Il faut que tu rappelles Walt Stanton, à Hartford, reprit Hennesy.

— Ils sont déjà au courant, là-bas ?

— Je ne sais pas. Stanton a laissé un message, il veut te parler, d'urgence.

Après le départ de Hennesy, Brent échangea un regard avec Esko, laquelle haussa les épaules et ouvrit l'enveloppe contenant le dossier militaire de Stybeck. Elle n'avait pas encore eu le temps de s'en

occuper, l'arrestation de Styebek les ayant totalement mobilisés.

Brent alluma son ordinateur, puis appela Stanton, dans le Connecticut, en s'attendant à une grosse déception à l'autre bout du fil. Tandis que ça sonnait, il jeta un coup d'œil à Esko, qui étudiait le document avec un intérêt croissant.

— Section des homicides de Hartford, Stanton.

— Walt, c'est Mike Brent. Je suppose que vous savez déjà que Styebek a pris la fuite.

— Ouais. Justement, nous avons peut-être ici quelque chose qui pourrait vous aider.

— On aurait bien besoin d'aide, ça, oui... Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous ai envoyé un dossier que nos gars de l'identification viennent tout juste de boucler. Vous l'avez reçu ?

— Une seconde.

Brent mit ses lunettes, puis il ouvrit sa boîte e-mail et y trouva en effet un e-mail de Stanton, ainsi qu'un dossier en pièce attachée, qu'il s'empessa d'ouvrir. Il s'agissait d'un diaporama de photos prises par une caméra de surveillance.

— Je l'ai. Ce sont des photos.

— C'est ça. Elles viennent du relais autoroutier où Carrie Fulton a été vue pour la dernière fois. Ils conservent leurs enregistrements, là-bas. Nous avons consulté leurs archives et cherché des clichés correspondant à l'heure et à la date du coup de fil passé chez Karl Styebek, à Buffalo.

— Oui...

Brent reprit courage. Il jeta de nouveau un coup d'œil à Esko, qui semblait décidément absorbée par le dossier qu'elle consultait.

— Vous voyez le type qui donne un coup de fil depuis le téléphone public ? demanda Stanton.

Il s'agissait d'un homme grand et bien bâti. Il portait un jean, une chemise à carreaux, des bottes de cow-boy en peau de serpent.

— Oui, je le vois, grommela Brent.

— On le voit aussi quand il regagne son camion et donne un coup d'œil à l'intérieur de la remorque en ouvrant une petite porte de côté.

— Oui, je vois.

— Nos gars ont fait du superboulot avec l'agrandissement. Vous voyez le nom sur la porte ?

— Swift Sword.

— C'est ça. On a aussi l'immatriculation. Et ce camion, il est enregistré au nom de...

Le dossier militaire de Styebek atterrit sur le bureau de Brent.

— C'est son frère ! s'exclama Esko. Karl a un frère. Orion Styebek. Il est chauffeur routier. Je ne sais pas comment on a pu laisser passer ça !

Esko se mit à arpenter le bureau, les mains sur les hanches.

— Tout est là, dans le dossier militaire. Dans le dossier d'Ascension Park, Orion n'est pas mentionné et le numéro de Sécurité sociale de Stybeck est discrètement trafiqué. Stybeck protège son frère.

— Allô ? fit la voix de Stanton. Mike, tu es toujours là ?

— Oui, je t'écoute, Walt, continue.

— Le camion est enregistré au nom d'une société appartenant à Orion Stybeck. A Lufkin, Texas.

Après avoir fait ses bagages, Gannon prit un taxi pour se rendre à l'aéroport.

Au comptoir, il réclama un billet pour le prochain vol pour Houston.

— Je dois m'y rendre d'urgence.

— Certainement, monsieur, répondit l'employé en se penchant sur son clavier pour taper fébrilement. Je vais vous trouver quelque chose. Le téléphone de Gannon sonna. C'était Adell Clark.

— Jack, où es-tu ?

— A l'aéroport. Je croyais que tu étais en déplacement, Adell.

— Je viens de rentrer. Il se passe des choses. Des choses énormes.

— Je sais, répondit Gannon. Tu as quoi ?

— Ils ont trouvé une autre victime. Une femme de race blanche.

— Une autre ? Où ça ?

— En Californie. Dans un endroit isolé de la Sierra Nevada. J'ai des amis au bureau de San Francisco. Cette fois, ils ont tout de suite fait le rapprochement avec les autres meurtres, en passant par ViCAP. Ils ont appelé Wichita. Homicide récent, même mode opératoire. C'est un randonneur qui l'a trouvée.

— Ils ont identifié la victime ? C'est Jolene ?

— Je ne sais pas encore. Mais ce n'est pas tout. Ils ont voulu arrêter Stybeck, mais ils l'ont perdu.

— Perdu ?

— Il a filé. Ils ont envoyé le SWAT chez lui. Ils avaient un mandat.

— Il a été inculpé ?

— Oui, pour rétention d'informations dans les affaires Hogan et Fulton. Mais, quand ils sont arrivés chez lui, il n'était plus là. Sa femme dit qu'il a quitté le domicile il y a plus de vingt-quatre heures.

— Pour aller où ?

— Personne ne le sait. Le FBI va le mettre sur la liste des criminels les plus recherchés.

— Je parierais qu'il se dirige vers le Texas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as, de ton côté ?

— Stybeck est originaire du Texas, tu te souviens ? Il a de la

famille, là-bas.

— De la famille ?

— Un frère. C'est au Texas que je trouverai mes réponses. J'ai l'intention de m'y rendre, le plus tôt possible.

— Pardon, monsieur, coupa l'employé. Je peux vous avoir une place dans un avion pour Chicago, avec juste le temps d'attraper une correspondance pour Houston. Ils embarquent maintenant, vous n'avez plus le temps d'enregistrer vos bagages.

— J'ai entendu, Jack, dit Adell. Vas-y et appelle-moi si tu as besoin d'aide.

— Merci, répondit Gannon en raccrochant.

Il rangea son téléphone et s'adressa à l'employé.

— Je prends ce vol. Je n'ai qu'un bagage à main.

— Entendu. L'embarquement se termine dans quinze minutes.

L'employé appela l'équipage pour prévenir de l'arrivée d'un passager de dernière minute, puis il fournit à Gannon une carte d'embarquement, sortit de derrière son comptoir, et se faufila dans la queue pour lui faire passer le contrôle en priorité.

A une vingtaine de kilomètres de là, sur une route secondaire au sud d'Oklahoma City, au Tony's Home-Style Diner, une serveuse prénommée Polly Lang réchauffait du café pour le client solitaire qui se penchait en ce moment sur une carte.

Il avait commandé des frites, un steak, un Coca, un café.

Il n'était pas rasé, il portait une casquette maculée de peinture, il avait l'air défait — le genre de type auquel il vaut mieux ne pas se frotter.

Mais Polly était la plus jeune serveuse de l'établissement, et aussi la plus sociable. Elle aimait bien flirter et se donnait toujours un mal fou pour obtenir un sourire et un bon pourboire — surtout avec les étrangers. A dix-sept ans, Polly se croyait invincible.

— Est-ce que je peux vous apporter autre chose ? dit-elle en ramassant l'assiette vide. Nous avons des tartes maison. Elles sont vraiment délicieuses. A se damner.

Karl Stybeck leva les yeux vers elle et la dévisagea.

Elle était jeune. Elle avait une belle peau, de jolies dents blanches, les cheveux ramassés en queue-de-cheval. Elle portait de grands anneaux d'oreilles. Elle avait aussi de grands yeux innocents terriblement émouvants. Karl se laissa aller à l'ébauche d'un sourire.

— J'adore les tartes, dit-il.

— Moi aussi.

— Qu'est-ce que vous avez, comme tartes ?

— Noix de pécan et pêche.

— Je crois que je vais craquer pour une part de tarte aux noix de pécan.

— Je vous l'apporte tout de suite.

Stybeck la regarda disparaître dans la cuisine, tout en essayant de refouler le désir honteux qui l'envahissait.

Il n'était pas comme Deke. Ni comme Orly. Lui, il s'efforçait de lutter contre sa propre bassesse.

Chaque jour de sa vie, il avait porté le fardeau de son secret : d'où il venait, ce que sa famille avait fait.

Il s'était donné tant de mal pour se bâtir une nouvelle vie avec

Alice et Taylor...

Une vie normale.

Il était prêt à tout pour protéger cette vie.

Il se tourna vers la vitrine et ses pensées dérivèrent lentement vers les plaines du Texas et ces événements qui avaient changé sa vie à jamais.

* * *

Après avoir pris connaissance des documents dissimulés dans le compartiment secret du coffre, après avoir réfléchi à cette boucle d'oreille trouvée dans les bois, à cette femme terrifiée sur la chaise électrique, Karl avait décidé d'affronter son père, un soir, dans la grange.

Deke était en train de bricoler le gros générateur, dans un cliquetis de métal.

— Quelque chose ne tourne pas rond, dans cette famille, avait dit Karl. Il tenait à la main la boucle et les papiers.

Le cliquetis s'était arrêté. Deke l'avait regardé.

— J'ai lu les papiers que tu avais cachés dans le coffre et j'ai trouvé une boucle d'oreille dans les bois. Je sais tout. Tu dois arrêter ça.

Deke s'était levé. Sa grande ombre menaçante avait enveloppé Karl, qui, de saisissement, en avait lâché les papiers et la boucle.

D'un geste vif, Deke avait saisi Karl par le devant de sa chemise. Puis il l'avait soulevé pour l'installer sur la chaise dont il avait bouclé les sangles et les harnais.

— Non, papa, non !

La grosse main rêche de Deke l'avait giflé.

— A qui en as-tu parlé ?

— A personne !

— Tu as volé mes papiers. Voler est un péché !

— Je suis désolé.

— Tu sais ce que je faisais aux pêcheurs de The Walls.

— Oui...

— Non, tu ne sais pas, avait gémi Deke en se prenant la tête à deux mains, comme s'il souffrait. Tu ne sais rien. Ta mère et Orly non plus ne savent pas. Personne ne sait. Seigneur, mais pourquoi a-t-il fallu que tu fouilles dans mes affaires, pourquoi ? Pourquoi ?

Deke fixait les ténèbres, comme si quelque chose de terrifiant l'y attendait.

— Tu n'as aucune idée de ce que je suis contraint de faire à cause de ce que nous sommes.

— Je suis désolé...

— Nous sommes les descendants maudits de Clydell Rudd ! hurla Deke en postillonnant vers le plafond. Je suis un bâtard incestueux. Un monstre.

Je me suis menti toute ma vie en me répétant que je n'étais pas responsable. J'ai tenté de me délivrer du mal, mais je n'ai pas pu. Je n'ai pas pu, tu entends ? Je ne peux pas défaire ce qui a été fait par mon père. Son poison coule dans mes veines.

Deke avait ramassé les papiers et la boucle d'oreille, puis il était sorti du champ de vision de Karl, en se dirigeant vers le boîtier de commande de la chaise électrique.

Là, il s'était arrêté.

Puis, au bout de quelques minutes, il avait quitté la grange. Il n'avait pas tardé à revenir. Karl avait entendu un coup de feu, et le corps de son père heurter le sol à l'autre bout de la grange.

Après les funérailles de son père, les souvenirs de Karl se perdaient dans le brouillard.

Belva et Orly avaient voulu savoir ce qui s'était passé, mais Karl leur avait seulement dit que son père l'avait attrapé pour l'attacher sur la chaise et s'était mis à invectiver le ciel à propos de son renvoi.

Dès qu'il avait pu, Karl Styebek avait quitté le Texas. Il n'était jamais revenu et n'avait pas repris contact avec sa famille. Il avait disparu au service militaire et, après en avoir terminé avec l'armée, chaque fois qu'il remplissait des papiers officiels, il s'arrangeait pour tricher sur un des chiffres de son numéro de Sécurité sociale, afin d'empêcher qu'on remonte aux dossiers de l'ancien Karl. Il voulait enterrer son passé et il avait réussi pendant quelques années.

Il avait cru que le suicide de Deke avait mis fin à la malédiction familiale.

Mais il s'était trompé. Il l'avait compris en recevant la lettre de sa mère, près d'un an plus tôt.

* * *

Styebek repoussa la carte qu'il était en train d'étudier et fixa la lettre.

Elle lui avait été adressée à Ascension Park. Elle contenait des photocopies des articles parus dans les journaux au moment de son héroïque sauvetage, une description des activités de l'association pour laquelle il travaillait — celle qui s'occupait de réinsérer des prostituées, des fugueurs, des femmes maltraitées, des drogués.

« Nous t'avons enfin retrouvé, Karl. Je suis malade et sur le point de mourir. Quand Orion m'a fait lire ces articles, j'en ai eu le cœur brisé. Je ne me remettrai jamais du mal que tu m'as fait en tournant le dos à ta famille, à moi, à ton frère, à la mémoire de ton père. Et j'apprends maintenant que tu aides des créatures de mauvaise vie, que tu nourris le mal que ton père a combattu jusqu'à sa mort.

» Tu es la honte de notre famille !

» Tu as laissé Orly assumer seul la tâche héritée de ton père.

» Tu es un fornicateur qui a besoin d'être lavé dans l'eau sainte du jugement divin.

» Karl, je suis ta mère et je t'ordonne de revenir vers nous afin que nous puissions te montrer le chemin de la lumière, tant qu'il en est encore temps.

» Si tu me désobéis, Orly retournera contre toi l'épée du jugement.

» Je prie pour ton âme et pour que vienne le jour où je pourrai de nouveau t'appeler « mon fils »,

» Belva. »

Styebeck continuait de regarder fixement la lettre.

Orly était habité par le mal.

Il se sentit brusquement épuisé par le fardeau qu'il portait depuis trop longtemps.

Il ôta sa casquette, passa la main dans ses cheveux humides de sueur, remit sa casquette, et observa l'autoroute au-dehors. Orly l'avait impliqué avec ses enregistrements truqués et il ne pouvait pas le dénoncer. Il ne lui restait donc plus qu'une chose à faire.

Une chose qu'il n'avait que trop différée.

Il étudia de nouveau la carte. Il pouvait être sur place aujourd'hui.

La serveuse revint et posa une boîte blanche sur la table, avec l'addition.

— Je vous ai mis une part de tarte de côté. Aux frais de la maison, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Styebeck hocha la tête en guise de réponse, laissa un billet de dix dollars et deux pièces, ramassa sa carte. En sortant, il dut faire un pas de côté pour laisser passer deux agents de la patrouille de la route.

Il l'avait échappé belle.

Il alla tout au bout du parking, près de la petite aire de pique-nique. Sa voiture était garée de l'autre côté des toilettes, sous un arbre feuillu. On ne pouvait pas la voir depuis l'établissement.

Il n'y avait personne aux alentours.

La voiture, une vieille Ford Taurus, était en bon état et roulait bien. Elle était immatriculée dans l'Ohio. Il se l'était procurée grâce à l'un de ses indics — une sorte de location au noir et en liquide.

Il jeta sa carte et ses papiers sur le siège du passager. Puis il alla ouvrir le coffre. Son sac était là, sous une couverture. Il vérifia : un fusil d'assaut Mark 4, un revolver Remington 870, les balles et les chargeurs.

Parfait.

Prêt à partir, il caressa le Glock 22 qu'il portait dans un étui, attaché à sa cheville, puis les chargeurs, quatre dans le coffre. Et un dans chacune des poches avant de son jean.

Il se figea.

Il n'en avait plus qu'un.

Il enfonça un peu plus sa main dans la poche vide, mais rien.

Il avait perdu un chargeur de quinze balles. Probablement quand il était passé aux toilettes.

Merde...

Il jeta un coup d'œil en arrière, du côté du restaurant. Que faire ?
Retourner pour aller chercher son chargeur, ou bien partir ?

Il serait bien retourné, sans ces deux flics qui venaient d'entrer.

D'un autre côté, le magasin du chargeur portait ses empreintes et risquait de le compromettre.

Il balaya le parking du regard. Il hésitait.

Pars. Ne traîne pas dans le coin.

Il s'installa derrière le volant et démarra, s'attendant à chaque seconde à voir apparaître dans son rétroviseur un gyrophare de police.

Après l'atterrissage de son avion à Chicago, Gannon avait quarante-cinq minutes pour embarquer dans celui qui devait l'emmener à Houston.

Tout en se hâtant de traverser l'aérogare d'O'Hare, il vérifia ses messages téléphoniques.

Rien.

Aucun des rédacteurs en chef à qui il avait proposé le sujet de son article n'avait cherché à le joindre. Il pourrait peut-être le vendre à un magazine du Texas. Mais il n'était pas en mesure de négocier pour l'instant.

Il avait autre chose à faire.

Il arriva devant la salle d'embarquement avec une demi-heure d'avance. Il alluma donc son ordinateur et paya pour se connecter à internet, afin d'effectuer une réservation en ligne pour une voiture à l'aéroport intercontinental George-Bush.

Il jeta un coup d'œil à ses dossiers pour vérifier le trajet entre l'aéroport d'arrivée et l'adresse d'Orion Styebek, près de Lufkin. Si Karl Styebek était en fuite, la police le chercherait d'abord chez son frère.

Forcément...

Gannon étudia attentivement la carte et les routes qu'il allait emprunter. Il en avait pour trois heures par la 59, direction nord, à partir de Houston.

Il s'intéressa ensuite à l'ancienne propriété des Styebek — on ne savait jamais. La ferme où Karl et Orion avaient grandi se trouvait sur Dead Tree Road. D'après ce que Gannon savait, plus personne ne l'habitait depuis longtemps, mais il envisageait de s'y rendre tout de même, au moins pour s'imprégner de l'ambiance et se faire une idée de l'endroit. Ça lui serait utile pour étoffer un article de suivi.

« Les passagers à destination de... »

Gannon éteignait son ordinateur et se préparait à embarquer, quand son téléphone sonna. L'appel venait de New York.

— Gannon.

— Bonjour, Jack. C'est Melody Lyon.

— Bonjour, Melody.

— Vous avez le temps de parler ?

— Je suis sur le point de monter dans un avion.

Lyon ne mit que deux secondes à comprendre de quoi il retournait.

— Vous êtes en déplacement pour votre enquête sur le passé de Styebek ?

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— Je ne vais pas donner mes tuyaux à votre agence de presse, Melody. Je suis sûr que vous comprendrez.

— Je vais être franche avec vous, Jack. J'ai un poste à plein temps à pourvoir et c'est vous que je veux.

Gannon se sentit soudain remonté.

— Malheureusement, je ne vous le cache pas, ajouta Lyon, les choses ne sont pas simples. A cause de vos récents déboires, il y a ici des gens qui ne veulent pas entendre parler de vous.

— Je comprends.

Pour gagner du temps, Gannon alla se placer en queue de la file d'embarquement.

— Je suis seule à défendre votre candidature, reprit Lyon. Parce que je suis persuadée que Nate Fowler vous a joué un sale tour, et aussi parce que j'ai compris que vous teniez du solide, à propos de l'affaire Styebek.

— Merci. Et tout ça me mène où, concrètement ?

— Laissez-moi vous proposer quelque chose.

— Je vais devoir éteindre mon téléphone dans deux minutes, Melody.

— La WPA est très intéressée par l'affaire Styebek. Et d'après ce que j'ai pu glaner, c'est aussi le cas de l'Associated Press, du *New York Times* et du *Chicago Tribune*. Il y aurait maintenant trois victimes — une à Buffalo, une à Wichita, une en Californie. Nous venons d'apprendre que la police a tenté d'arrêter l'inspecteur Styebek, qui sera bientôt sur la liste des criminels les plus recherchés par le FBI. Je pense que tout ça ne va pas tarder à éclater, mais je ne sais pas encore quand, ni quel sera le prochain développement.

— Que voulez-vous de moi ?

— Jack, je crois que vous avez quelques longueurs d'avance sur tout le monde, mais vos confrères sont sur le point de vous rattraper.

La file avançait. Gannon prépara sa carte d'embarquement et sa pièce d'identité.

— Qu'est-ce que vous me proposez ?

— Dites à la WPA tout ce que vous savez.

— Pardon ?

— Si vos informations sont bonnes, je vous donne ma parole que

vous serez publié chez nous, en tant qu'indépendant, et ça renforcera ma position pour défendre votre candidature.

— Et si je me trompe, Melody, que se passera-t-il ?

— C'est fini. Et la WPA engage quelqu'un d'autre.

Il ne restait plus que dix personnes devant Gannon. Il s'écarta de la file et baissa la voix.

— Je vais à Lufkin, Texas, au domicile d'Orion Stybeck, chauffeur routier indépendant possédant une société au nom de Swift Sword Trucking. Orion est le frère de Karl. Je crois qu'il est responsable des meurtres et que Karl s'apprête à le rejoindre.

Lyon prenait des notes.

— Merci, dit-elle. Veuillez à rester joignable par téléphone dès que vous aurez atterri. Nos correspondants de Houston et de Dallas vous contacteront.

Près de trois heures plus tard, l'avion de Gannon atterrissait au Texas.

« Mesdames et messieurs, bienvenue à Houston. Au nom de notre commandant de bord... »

Le steward égrena les informations d'usage pendant qu'ils roulaient vers leur porte de destination. Dès que l'avion s'arrêta, la cabine résonna du cliquetis des ceintures de sécurité. Les passagers se levèrent de leurs fauteuils, rassemblèrent leurs affaires, et commencèrent à sortir lentement, à la queue leu leu.

Gannon quittait la passerelle qui les reliait au terminal, quand son attention fut attirée par la rangée de téléviseurs qui diffusaient CNN, Fox et CBS.

Il en resta bouche bée.

Il s'agissait d'un flash d'informations concernant Lufkin, au Texas. Sur les écrans, on voyait défiler des images aériennes d'un terrain boisé, parsemé de bâtiments en ruine, de voitures, de camions et de remorques éventrés.

Sous les images, un bandeau annonçait :

« Selon un communiqué de la World Press Alliance basé sur des sources non confirmées, le FBI ainsi que les autorités du Texas et les autorités locales se sont rendus à la propriété d'un chauffeur routier soupçonné des trois meurtres rituels de New York, du Kansas et de Californie. Le FBI a engagé une chasse à l'homme et recherche également un inspecteur de Buffalo qui a pris la fuite et serait, lui aussi, impliqué... »

C'était son article. On le lui avait piqué.

Trop tard.

C'était foutu.

Tu n'as plus qu'à trouver un autre boulot.

Il se laissa tomber sur une banquette, les yeux rivés aux écrans.

Réfléchis.

Ne lâche pas. Il y a peut-être encore quelque chose à sauver.

Il se leva et se dépêcha de rejoindre le comptoir de location de voitures, en se récitant son plan, comme une prière. *Prends une voiture.*

Va à Lufkin. Contactez les correspondants de la WPA. Son étui d'ordinateur rebondissait contre lui, lui rappelant qu'il détenait toujours des informations exclusives à propos des Rudd du Canada.

Dans la navette qui l'emmenait sur le parking des voitures de location, il vérifia ses messages sur son ordinateur et son téléphone.

Rien.

Il faisait chaud et humide. Aussi, quand il s'installa derrière le volant de la Ford Focus qu'on lui avait attribuée, il mit aussitôt la clim. Il régla ensuite ses rétroviseurs et son siège, puis entra les coordonnées de Lufkin dans le GPS, en remerciant le ciel que l'aéroport se trouve au nord de la ville — ce qui lui évitait de la traverser.

Par précaution, il étudia tout de même sa carte. Il se trouvait au nord de The Loop et de Beltway 8, et il cherchait la 59. Il quitta l'aéroport et ne mit que quelques minutes à trouver la bonne direction, vers le nord, sur l'une des routes les plus fréquentées du comté.

Il alluma la radio pour écouter les informations, mais n'apprit rien de neuf. Il approchait de Livingston quand son téléphone sonna. Il bifurqua sur la rampe d'accès la plus proche et s'arrêta sur le bas-côté pour décrocher.

— Gannon.

— Jack Gannon, de Buffalo ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Wes Coleman, de la World Press Alliance, Houston. New York m'a demandé de vous appeler. Où êtes-vous ?

— Sur la 59, je roule vers Lufkin. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis à Lufkin, devant la maison de Styebek, avec un photographe. Ça fait des heures qu'on attend. La police ne dit pas un mot. Ils ont bouclé le périmètre et ils fouillent la propriété. On a l'impression que ça cache un gros truc. Mais il ne se passe rien.

La voix de Coleman laissait filtrer son impatience.

— Jack, est-ce que vous auriez des infos à nous communiquer ?

— J'ai des infos exclusives sur le passé du meurtrier. Est-ce que je pourrais vous parler en arrivant ?

— Pourquoi pas tout de suite ?

Gannon hésita et contempla le trafic qui défilait.

— Quelque chose qu'on pourrait utiliser tout de suite, Jack ?

Gannon avait travaillé trop dur pour cette affaire. Il ne voulait plus rien lâcher.

— Non, répondit-il. Rien.

— Bon. Quand vous arriverez à Lufkin, demandez où se trouve la propriété encerclée par la police et, ensuite, le poste de commandement de l'opération. On vous rejoindra là.

Gannon raccrocha et entra de nouvelles coordonnées dans son GPS.

Il avait décidé de faire un détour.

Au lieu de se rendre directement à Lufkin, il allait passer par l'ancienne ferme des Styebek, près de Huntsville. Là-bas, quelqu'un aurait peut-être des choses à lui apprendre à propos de cette famille. Mais le GPS refusa Dead Tree Road, l'adresse qu'on lui avait communiquée.

En revanche, l'appareil accepta de le guider vers Pine Mill, à quelques kilomètres au nord de Huntsville. Très bien, il allait donc aller à Pine Mill, où il demanderait son chemin à quelqu'un du coin, comme au bon vieux temps.

A Livingston, il prit la 190, direction ouest, qui coupait à travers de vastes tronçons de la forêt dense de l'est du Texas pendant près d'une heure, avant d'atteindre la banlieue nord-est de Huntsville et de Pine Mill.

En arrivant à Pine Mill, il trouva une vieille église, une école calfeutrée par des planches et quelques constructions de l'autre côté de la route. Pas âme qui vive. Puis il repéra une station d'essence un peu plus loin.

Parfait.

Quand il sortit de sa voiture de location, la température flirtait avec les trente-deux degrés. Le seuil craqua quand il entra dans la boutique. Le carillon de la porte tinta ; le chien allongé sur le sol fit l'effort de hausser les sourcils. Une vieille femme installée sur une chaise à bascule, derrière le comptoir, lui adressa un sourire aussi énergique que le haussement de sourcil du chien. Les grandes baies vitrées de l'épicerie étaient ouvertes. Des volets vénitiens de bois, auxquels il manquait quelques lattes, protégeaient du soleil tout en laissant passer une faible brise. Gannon prit une bouteille de Coca dans le congélateur et se servit du décapsuleur attaché au couvercle pour ôter la capsule.

— Combien je vous dois ?

— Un dollar, jeune homme. D'où vous venez ?

— De Buffalo, dans l'Etat de New York.

Gannon paya et but une longue gorgée. Le chien bâilla, puis jappa, la femme le rabroua.

— C'est une longue route, juste pour boire un peu de Coca, fit-elle remarquer.

— En effet, répondit Gannon en appuyant la bouteille fraîche contre son front. Vous pourriez m'aider à trouver mon chemin ?

— Oui, si je connais.

— Je cherche la vieille ferme des Styebek, sur Dead Tree Road.

— Vous ne trouverez Dead Tree Road sur aucune carte.

Maintenant, ça s'appelle Farm Road 299. Roulez vers l'ouest sur deux kilomètres environ, jusqu'au fleuve. Ne le traversez pas, mais prenez à droite, sur Stevens Lane. Encore deux kilomètres, vous trouverez la 299, et là, tout droit. Ce sera le premier chemin sur votre droite.

— Merci.

Gannon posa sa bouteille pour prendre des notes.

— Qu'est-ce que vous cherchez, là-bas ?

— Je suis journaliste.

— Journaliste ?

— Oui. Je m'intéresse à l'histoire de cette propriété et à celle des Styebek. Vous vous souvenez d'eux ?

— J'ai passé ma vie ici et je peux vous dire que les Styebek ne fréquentaient pas grand monde. Deke, le père, était gardien à The Walls, mais il a perdu son travail un peu après l'assassinat de Kennedy. Ses fils sont partis. Je crois que Karl s'est installé dans le nord et qu'Orly a choisi Nacogdoches, ou un coin du côté de Lufkin.

— Et leur mère ?

— Belva ? Je ne sais pas. J'ai entendu dire qu'elle était entrée dans une maison de retraite.

— Et la propriété ?

— A l'abandon. Personne n'en a jamais rien fait. Il y a quelques années, Orly est revenu par ici, pour s'en occuper, ou la louer, ou quelque chose comme ça, du moins c'est ce que j'ai entendu dire. Personne n'y vit, en tout cas. Et les gens d'ici n'y vont jamais. Autrefois, on l'appelait Vengeance Road.

— Et pourquoi ça ?

— On raconte qu'un banquier sans cœur s'y était installé après l'avoir prise à un fermier qui l'avait hypothéquée. Le fermier s'est vengé. Il a mis le feu une nuit, pendant que le banquier et sa famille dormaient.

— C'est affreux.

Après avoir noté l'anecdote, Gannon observa l'épicerie. Il ne vit ni radio ni télévision. Il avait besoin de savoir si d'autres journalistes étaient venus avant lui.

— Une dernière question : une personne qui voudrait se rendre à la ferme Styebek serait obligée de passer par ici, n'est-ce pas ?

— Oui, si elle venait de Huntsville, mais je n'ai pas eu de visite. Maintenant, si quelqu'un s'y est rendu en venant du sud, de Dallas, Midway ou Cobb Creek, ou même de l'ouest, en passant par College Park, là, non, je n'ai pas pu le voir.

— Merci de votre aide.

Gannon éleva sa bouteille vide en guise de salut, puis la reposa sur le comptoir. La vieille femme opina.

Sur le perron, Gannon vérifia son téléphone et constata avec

surprise que le signal était étonnamment bon. Mais toujours pas de messages. Il regarda autour de lui. Tout était étrangement calme. En grimpant dans sa voiture, il se demanda s'il n'était pas en train de rater des événements importants à Lufkin.

A deux kilomètres de la station-service, il bifurqua sur Steven Lane et rejoignit bientôt Farm Road 299, connue aussi sous le nom de Vengeance Road. Il secoua la tête en y songeant.

Pas étonnant que les gens du coin n'en aient pas voulu.

Il avançait maintenant sur un long chemin de gravier qui coupait à travers la forêt pendant près de deux kilomètres avant d'aboutir à une pancarte « A VENDRE » battue par le temps. Le numéro de téléphone était effacé. Clouée à un arbre, une autre pancarte avertissait : « DEFense d'entrer », en lettres majuscules tracées à la main qui se fondaient dans le bois gris.

Aucune porte ni barrière pour protéger la propriété.

L'entrée n'était pas une allée, mais plutôt un chemin herbeux et déjà presque invisible. L'herbe était écrasée, comme si un véhicule était passé là récemment.

Gannon jura.

Est-ce qu'un confrère était venu pour lui piquer aussi cette partie de son article ?

Il ne vit personne, en tout cas. Après s'être garé sur le côté, sous un arbre, il s'engagea sur le chemin. L'herbe haute et les buissons battaient son jean. Le chant des oiseaux et une brise douce, naturellement rafraîchie par la canopée des arbres, emplissaient l'air.

Comme le chemin s'incurvait devant lui, un morceau de construction émergea au loin et il distingua une maison en ruine. Un peu plus loin, il y avait une grange presque avalée par la végétation, qui se frayait un chemin à travers les planches décaties des vieux murs.

Le soleil brillait.

Un camion disparaissait derrière un buisson, mais Gannon put apercevoir l'inscription sur la porte du conducteur :

« Swift Sword Trucking ».

Son poulx s'accéléra.

La porte de la remorque était ouverte.

Instinctivement, il s'accroupit pour approcher le camion par le côté, en longeant la remorque et un buisson qui le dissimulait. Il était déjà tout proche de la porte.

Du calme...

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

C'était sombre et ça puait.

Il retint sa respiration, trouva un marchepied, grimpa.

Au bout de quelques secondes, une fois ses yeux accoutumés à

l'obscurité, il put distinguer des matelas souillés, des seaux remplis d'excréments, des emballages de nourriture puants, du Scotch usagé roulé en boule.

Une matière d'une couleur brun rouge tachait le sol et les murs.

Du sang ?

Un cri le fit sursauter.

Il s'adossa aux parois de la remorque. On aurait dit une femme qui appelait à l'aide. Ça venait de la maison.

Non. De la grange !

Il se passait quelque chose dans cette grange.

Il décida d'aller voir.

Il descendit prudemment du camion et rampa au-dessous, en direction du bois, puis il évalua le périmètre de la propriété et l'épaisse forêt qui lui permettrait de s'approcher de la grange sans se faire repérer.

Il prit une longue inspiration et courut sous les arbres, traversant la forêt aussi vite qu'il put, à travers les branchages. Au bout de quelques minutes, il atteignit la grange. Essoufflé, en sueur, il s'appuya quelques instants au mur, le temps de se calmer.

Il se tournait vers la fenêtre, quand son téléphone sonna dans sa poche.

Il avait oublié de l'éteindre !

Il le prit dans son poing pour étouffer la sonnerie qui résonnait affreusement dans le silence, puis il se précipita dans la forêt pour reprendre.

— Jack, c'est Adell. Tu es au Texas ?

— Adell ! Ecoute-moi !

— Ils n'ont rien trouvé à Lufk...

— Adell, je sais. Appelle tout de suite le FBI.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je l'ai trouvé. Je suis au Texas, au nord-est de Huntsville. Note. Au nord-est de Huntsville, Farm Road 299, dans l'ancienne ferme Stybeck.

— Tu es en sécurité ?

— Ecoute-moi. Envoie tout de suite des hommes...

Le téléphone de Gannon s'envola de sa main, tandis que l'arrière de sa tête explosait, l'envoyant dans les ténèbres.

— Jack ? Jack...

Une botte en peau de serpent écrasa le téléphone.

Gannon ne pouvait pas bouger.

Et, quand il tenta d'ouvrir les yeux, il ne vit rien.

Une douleur pulsait à l'arrière de son crâne. Quelque chose de rigide enserrait ses poignets, ses avant-bras, sa tête, son torse, ses jambes, ses chevilles.

Où était-il ? L'air était brûlant, vicié, étouffant...

Que m'est-il arrivé ? Rentré chez moi... Pris un avion pour le Texas... Loupé mon article sur Lufkin... L'ancienne ferme Styebek... Le camion Swift Sword... Un cri...

Il prit soudain conscience d'être attaché sur une chaise de bois à haut dossier.

Il ouvrit les paupières, mais sa vision resta voilée, comme s'il regardait sous l'eau. Des rais de lumière, semblables à des lances, passaient dans les interstices entre les planches de bois des murs.

Il se trouvait dans la grange d'où étaient venus les cris.

Une grande silhouette se dressait devant lui, se découpant dans la pénombre. Sa vision s'ajusta en premier sur des bottes en peau de serpent, puis il distingua un jean et une chemise de cow-boy kaki, enveloppant un torse musculeux et des bras puissants.

Son sang se figea.

Cet homme était Orly Styebek. Le frère de Karl.

Quelque chose fouetta l'air et une main vint claquer contre sa mâchoire.

— Je vais te poser des questions et tu as intérêt à me répondre la vérité.

L'homme avait une voix profonde.

Il tenait à la main le portefeuille de Gannon.

— Tu es le journaliste de Buffalo.

— Oui.

L'homme cracha par terre.

— Comment as-tu trouvé cet endroit ?

— J'ai fait des recherches sur la famille Styebek. Détachez-moi. Je partirai sans faire d'histoires. Je suis désolé d'avoir pénétré sans autorisation dans...

La main cogna de nouveau. Plus fort. Des feux d'artifice éclatèrent dans le crâne de Gannon et il eut un goût de sang dans la bouche.

— A qui tu parlais, au téléphone ?

— A une amie de Buffalo.

— Qui ça ?

— Elle s'appelle Adell. C'est une amie, rien de plus.

L'homme agita des clés sous son nez.

— Où est-ce que tu as garé ta voiture de location ?

— Plus loin, sur la route, devant la pancarte.

L'homme sortit sans un mot de la grange en faisant tinter les clés, laissant Gannon seul. Seul ? Non, il n'était pas seul. Il y avait une femme à quelques mètres de lui. Comme lui, elle était attachée à une chaise de bois qui ressemblait à la sienne. Elle avait le visage creusé et tuméfié, les yeux agrandis de terreur.

Il la reconnut.

— Jolene Peller ?

Elle laissa échapper un faible cri.

— Oui.

Gannon balaya du regard l'espace qui les entourait : un grenier, un vieux véhicule rouillé, des stalles pour le bétail, un établi couvert d'outils rouillés, une bâche recouvrant des objets volumineux.

Puis il remarqua les câbles électriques neufs qui allaient de la chaise de Jolene à une boîte métallique munie d'un levier. D'autres fils reliaient la boîte à sa propre chaise et aussi à ce qui ressemblait à un gros générateur industriel alimenté par plusieurs bidons d'essence.

Il comprit brusquement.

Ils étaient attachés à des chaises électriques. De celles qu'on utilisait pour les condamnés à mort. Il se souvint qu'on racontait que Deke Stybeck avait construit une chaise électrique, après son renvoi de l'administration pénitentiaire. Il comprenait tout, à présent. Il se débattit en vain pour se libérer de ses liens.

— Il va nous tuer, dit Jolene.

A ce moment-là, Gannon vit les lettres sur son front.

— Il a écrit « COUPABLE » sur votre front, murmura-t-il.

Elle laissa échapper un petit cri plaintif, puis se reprit.

— C'est comme ça qu'il marque les gens qu'il s'apprête à exécuter, répondit-elle. Vous aussi, vous êtes marqué.

— Nous devons sortir d'ici.

La chaise de Gannon était plus vieille que celle de Jolene, le bois était vermoulu. Il continua à se débattre, tenta de se pencher en avant, de se lever. S'il parvenait à marcher jusqu'à un mur, il réussirait sûrement à briser cette chaise en la cognant.

Mais elle était lourde.

Il rassembla toutes ses forces et, après plusieurs tentatives

échouées, il parvint à se mettre debout. Mais, avec le poids de la chaise, ses liens entamaient douloureusement sa peau. Il dut se rasseoir. De plus, la chaise étant reliée à des câbles, il n'était pas certain d'avoir assez de longueur pour atteindre le mur.

C'était sans espoir.

La lumière entra dans la grange.

Orly Styebek était revenu. Il marcha sur Gannon et le frappa de nouveau.

— Toi et la pute, vous avez été jugés !

Au même instant, le bruit d'un fusil qu'on arme se fit entendre à l'autre bout de la grange, du côté de la porte.

— C'est fini, Orly.

Un homme sortit doucement de la lumière et avança vers eux.

— Karl ?

Orly Styebek ébaucha un sourire, puis s'essuya la bouche du revers de la main.

— Karl, c'est vraiment toi ?

— Laisse-les partir. Je parlerai à Belva.

Orly fixa longuement et durement son frère, comme s'il était submergé par les souvenirs, puis il se secoua.

— Tu ne peux plus parler à Belva, à présent, Karl. Rien ne peut réparer ce que tu nous as fait.

— Tu dois savoir ce qu'était Deke. Ce que nous sommes. Nous devons mettre fin à tout ça.

— La ferme !

— Nous sommes maudits, Orly.

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu nous as abandonnés. Tu as fui, tu t'es caché. Et pourquoi ? Pour aider des putes comme elle ! Pour défaire ce que Deke avait fait ! Pour détruire ce qu'il avait bâti au prix de tant d'efforts !

— Laisse-moi parler à Belva. Tout est fini, à présent. C'est fini.

— Non ! On peut poursuivre ensemble, Karl. Tu dois cesser de forniquer et on pourra reprendre la noble tâche de notre père. Et Belva sera si heureuse...

— Laisse-moi lui parler.

Orly déglutit. Il venait manifestement d'abandonner ses espoirs, de prendre sa décision.

— Très bien, Karl.

Il avança jusqu'à la bâche et la tira.

— Tu as fait un long chemin, tu peux parler aux deux.

Jolene poussa un cri.

Orly venait de découvrir deux cercueils dont on avait ôté les couvercles de bois pour les remplacer par d'autres, en plastique. Des restes humains se devinaient.

— Belva est morte l'année dernière, après t'avoir écrit. D'abord, c'est papa qui est parti. Ensuite, tu nous as abandonnés. Puis ç'a été son tour à elle. Je suis resté seul. Ça m'a fait si mal que je me suis fait hospitaliser à Ranger, pour ne pas craquer. Mais tu sais ce qui est arrivé, Karl ? Belva m'a appelé. Elle est venue me voir dans ma chambre, elle m'a dit d'aller la chercher, de la sortir de la terre. Alors, j'y suis allé. Et j'ai pris Deke, aussi. Je les ai ramenés à la maison et je les ai écoutés. Ils m'ont dit de t'empêcher de faire ce que tu faisais et de te convaincre de m'aider à poursuivre.

— Tu as besoin d'aide, Orly.

Karl se tourna vers son frère, qui avait bougé le levier et appuyait sur un bouton du générateur, lequel se mit en route.

— Orly, non !

— J'ai vu la Gloire, Karl.

Un coup de fusil éclata et la balle atteignit Orly à l'épaule avant qu'il ne pousse totalement le levier pour établir le contact. En tombant, il resta agrippé aux câbles et tira dessus. Le générateur s'éteignit, des étincelles jaillirent de la boîte, les herbes sèches qui jonchaient le sol de la grange prirent feu à plusieurs endroits, et notamment près des chaises.

Jolene poussa un cri.

Karl s'avança vers sa chaise, tandis que le feu se répandait.

Orly était en sang, mais il parvint à s'arracher du sol et tenta de rebrancher les fils. Cela ne servit à rien, car l'un d'eux avait dû être endommagé. Le feu prenait de plus en plus d'ampleur, les flammes grandissaient, avalant l'oxygène de la grange et l'emplissant d'une fumée noire.

La température grimpa.

La chaleur devint insoutenable, au point de brûler la peau.

Toussant et hoquetant, Gannon tenta de prévenir Karl, qui s'occupait de libérer Jolene. Trop tard... Orly avait attrapé une pelle et l'abattit de toutes ses forces sur la tête de son frère, lequel s'effondra. Orly rampa vers lui et tendit le bras pour lui prendre son fusil, mais il n'en eut pas le temps. Il perdit connaissance.

Jolene se mit à hurler.

Le feu se propageait.

Gannon se débattit pour se libérer de ses liens.

Puis il perdit lui aussi connaissance.

Les sirènes des voitures de patrouille qui s'arrêtaient devant la grange couvrirent les hurlements de Jolene Peller.

L'adjoint du shérif Tim Crewson, accompagné d'Eddy Huck, deux gars costauds et anciens joueurs de football américain, sortirent aussitôt de leurs véhicules pour se précipiter dans la grange. Guidés par les cris de Jolene, ils trouvèrent les deux chaises et les tirèrent à l'extérieur, loin de l'enfer.

— Je crois qu'il reste des gens là-dedans, Eddy !

Crewson et Huck se tournaient vers la grange quand les bidons d'essence explosèrent. Plus moyen d'entrer. La grange n'existait plus. Les pompiers et des ambulances arrivaient déjà. Huck et Crewson les avaient appelés par radio quand ils avaient aperçu la fumée, en arrivant.

L'équipe médicale s'occupa de Jolene et de Gannon, puis les transporta à l'hôpital Memorial de Huntsville. Les signes vitaux étaient bons. Ils souffraient de quelques traumatismes et d'une intoxication par la fumée, mais pas de brûlures.

Quelques heures plus tard, le FBI ainsi que les autorités locales et la police d'Etat étaient sur place. Des camionnettes munies d'antennes envahirent le terrain désolé de l'ancienne ferme Stybeck.

Des hélicoptères et de petits avions survolèrent la zone.

La propriété fut entourée d'un cordon jaune, et les journalistes diffusèrent en direct des images sur internet et à la télévision.

Deux corps furent retirés des restes fumants de la grange. Leur identité n'était pas encore confirmée, mais la police annonça tout de même qu'il s'agissait probablement de Karl et Orion Stybeck.

En revanche, ils ne s'expliquaient pas la présence des deux squelettes trouvés sur le site. Il fallut, pour les éclairer, les dépositions de Gannon et de Jolene Peller, recueillies par un agent du FBI à l'hôpital.

Une fois leurs dépositions enregistrées, Gannon et Jolene furent autorisés par le personnel à parler un moment seul à seule dans la chambre de Jolene.

— Merci, lui dit-elle depuis son lit, quand la porte se referma.

Merci de m'avoir retrouvée.

— C'est votre mère qu'il faut remercier. C'est elle qui est venue me demander de l'aide.

— Oui, répondit Jolene en souriant. Elle vient de m'appeler et elle m'a tout raconté. Cody aussi m'a parlé. Je pensais ne plus jamais les entendre.

Sa voix se brisa d'émotion et elle enfouit son visage dans ses mains, le temps de se reprendre.

Puis elle lui raconta que la société qui l'avait embauchée en Floride avait proposé de payer ses dépenses et son vol de retour vers Buffalo, où elle resterait quelque temps en convalescence avant de s'installer à Orlando.

— Monsieur Gannon ?

Une infirmière entra pour annoncer à Gannon qu'il avait un appel, et l'invita à venir décrocher dans son bureau.

— Jack ! s'exclama Adell. Enfin ! Ça fait un moment que j'essaye de te joindre à l'hôpital, mais ça n'a pas été facile ! Tu vas bien ?

— Je vais bien.

— J'ai appelé la police après ton coup de fil. Ils m'ont dirigée vers le shérif.

— Ton intervention a sauvé la vie de Jolene et aussi la mienne. Merci.

— Tu veux que je vienne au Texas et que je t'accompagne pour le retour ?

— Non. Je devrais rentrer demain. Ou après-demain.

Peu de temps après Adell, ce fut Melody Lyon qui appela Gannon.

— Vous étiez en effet très près de la vérité, Jack.

— Trop près, apparemment.

— Je crois que je vais trouver le moyen de vous embaucher, si vous êtes intéressé.

— Il se trouve que je suis disponible.

— Parfait, mais nous avons d'abord quelques détails à régler.

Gannon accorda l'exclusivité de son article à la World Press Alliance. Il s'entretint avec le journaliste de New York responsable de la rubrique. Il lui confia ses notes et obtint la signature de l'article, ainsi que l'assurance qu'on lui laisserait les articles de suivi, à écrire sous le titre : « *MARQUÉ DU SCEAU DE LA MORT* », articles qui seraient diffusés dans tout le pays et dans le monde entier.

En fouillant la propriété des Styebek, les enquêteurs découvrirent les restes de dix victimes.

A Buffalo, Alice Styebek fit publier une déclaration selon laquelle son mari, Karl, avait donné sa vie pour arrêter son assassin de frère.

« Et il a réussi, concluait-elle. Je sais que mon mari avait de graves problèmes, mais j'espère que les gens se souviendront surtout qu'il a

été un homme intègre, un bon père, et un bon mari. »

Après avoir bouclé le dossier, Michael Brent demanda à prendre sa retraite, puis il envoya un e-mail à Jack Gannon.

Je dois reconnaître que vous êtes un sacré journaliste. Continuer à chercher la vérité quoi qu'il arrive, c'est le meilleur moyen de ne pas se tromper.

P.-S. : J'ai appris par un ami du FBI que votre ancien directeur de rédaction, Nate Fowler, allait être inculpé. Je crois que ç'a un rapport avec des magouilles immobilières. J'ai pensé que ça vous intéresserait de le savoir.

* * *

Gannon régla ses affaires courantes à Buffalo, puis il se prépara à partir. Avant de quitter la ville de son enfance, il rendit visite à Adell Clark, pour la remercier et lui dire adieu. Puis il s'arrêta chez Mary Peller.

Jolene vint lui ouvrir. Cody s'agrippait à ses jambes, comme s'il craignait qu'elle ne disparaisse de nouveau. Physiquement, Jolene paraissait remise, et l'on voyait à peine ses ecchymoses, mais Gannon ne put s'empêcher de songer aux cicatrices invisibles qu'elle garderait pour toujours.

— Je passais voir comment vous alliez, dit-il.

L'appartement était rempli de cartons. Ils se préparaient à déménager en Floride.

— Je vais bien, répondit Jolene en souriant. Je règle les problèmes quand ils se présentent. Et vous ?

Il haussa les épaules.

— Pareil.

Il remarqua qu'elle portait son médaillon, celui qu'il avait vu sur les photos de scène de crime de Wichita.

— C'est votre médaillon ? demanda-t-il.

Jolene l'ouvrit et lui montra l'intérieur, avec la photo de Cody.

— Candace Rose, l'inspectrice du Kansas, s'est arrangée avec le FBI pour qu'il me soit rendu, expliqua Jolene.

— Monsieur Gannon !

Mary Peller se montra dans le couloir et se précipita vers lui pour le serrer dans ses bras.

— Vous êtes mon héros, Jack Gannon, dit-elle. Vous savez, le premier jour, quand je vous ai rencontré dans la salle de rédaction, j'ai tout de suite compris que vous étiez différent. Je l'ai vu dans vos yeux. Je me suis dit : si quelqu'un peut m'aider, c'est bien lui. Encore mille fois merci !

Gannon partit, le cœur réchauffé par le spectacle de cette petite famille réunie.

Il remonta dans sa Pontiac Vibe et se dirigea vers le centre-ville, à

l'ouest de la rue principale. Puis il se gara derrière une petite maison à la peinture défraîchie. Il frappa et entendit remuer à l'intérieur. En attendant qu'on vienne ouvrir, il admira les fleurs du jardin.

La mère adoptive de Bernice Hogan, Catherine Field, lui ouvrit la porte. Quand elle le reconnut, la surprise se peignit sur son visage.

— Bonjour, Catherine.

— J'ai suivi l'affaire aux infos, dit-elle. Je ne m'attendais pas à vous revoir.

Gannon lui tendit une enveloppe. Elle regarda à l'intérieur et y trouva un chèque de plusieurs centaines de dollars. Elle posa sur Gannon un regard interrogateur.

— Bernice ne doit pas être oubliée, déclara-t-il. Je me disais que peut-être vous pourriez utiliser ce chèque pour créer une petite bourse à sa mémoire, à l'école d'infirmières.

Les yeux de Catherine brillèrent.

— Et, pour vous, j'ai apporté ça.

Gannon se pencha pour saisir un pot dans lequel était planté un arbuste.

— C'est un orme. Pour planter dans votre jardin, ajouta-t-il en désignant du menton la végétation du jardin. Ou bien près de la tombe de Bernice. Considérez-le comme un symbole d'espoir.

Elle le contempla fixement pendant quelques secondes, puis elle se couvrit le visage de sa main ridée.

— Merci, murmura-t-elle.

* * *

Quelques jours plus tard, à Cheektowaga, dans le quartier de Cleveland Hill, où il avait grandi, Gannon finissait de charger ses cartons dans sa Pontiac, lorsque son téléphone sonna.

— Jack, c'est Ward Wallace, du *Sentinel*.

— Félicitations pour ta promotion au poste de directeur, Ward. Je suppose que personne ne pleure le départ de Nate.

— Personne, en effet. J'appelle pour t'offrir un boulot au *Sentinel*, avec une augmentation. Et aussi pour te dire que nous allons publier un article en première page te présentant nos excuses.

— Ward, j'apprécie beaucoup l'intention, mais...

— Je sais. Je sais que tu as déjà accepté une offre à la WPA. J'ai parlé avec Melody. J'ai été impressionné par leur générosité, par le fait qu'ils ont pris en charge toutes tes dépenses depuis le début de l'affaire Stybeck, et qu'ils t'ont payé gros pour une série d'articles en exclusivité, avec un bonus. Mais nous avons besoin ici de quelqu'un comme toi, alors j'ai voulu tenter le coup.

— Ce n'est pas une question d'argent, Ward, tu le sais, mais je ne

peux pas accepter.

— Ce journal t'a toujours pris bien plus qu'il ne te donnait. Je comprends.

Peu de temps après le coup de fil de Wallace, Gannon déposait enfin un dernier carton sur le siège du passager. Avant de démarrer, il l'ouvrit et fouilla pour en sortir un objet.

Ses parents, sa sœur et une version plus jeune de lui-même lui souriaient depuis une vieille photographie encadrée.

Les fantômes de sa vie.

Il contempla longuement Cora.

« Un jour, tu seras un grand journaliste, Jackie. Les gens liront tes articles. Et tu veux savoir pourquoi tu vas réussir ? Parce que tu es courageux et intelligent. Je le vois dans tes yeux. Tu ne lâches pas. Tu n'abandonnes jamais. »

Reverrait-il un jour Cora ?

N'y pense pas maintenant, songea-t-il en lâchant la photographie sur le siège du passager.

Il démarra. Cora ne s'était pas trompée. Il avait réussi. Il allait travailler en plein cœur de Manhattan, dans une grande agence de presse.

Il allait vivre au rythme du monde.

Son rêve s'était réalisé.

— Mais, bon sang, Cora, j'ai payé le prix fort, murmura-t-il en jetant un regard en coin du côté de la photo encadrée.

Déjà, Buffalo se brouillait dans son rétroviseur.

Note de l'auteur

Ce roman s'appuie sur des faits réels. Le massacre de la famille Stybeck est librement adapté de deux tragédies qui remontent à un demi-siècle. Je me suis également inspiré de mon expérience de journaliste, notamment d'une interview menée auprès d'un assassin. On m'a autrefois expliqué pas à pas le déroulement d'une exécution capitale. J'ai pris des libertés avec la géographie, les juridictions de police, les procédures et d'autres aspects de ce roman. J'espère que ce mélange de fiction et de réalité n'aura pas entamé votre plaisir.

Remerciements

Tout d'abord, un grand merci à vous, Amy Moore Benson.

Et mes plus vifs remerciements aux services de police de l'Etat de New York.

Merci également à Valerie Gray, Dianne Moggy, Catherine Burke, à l'équipe éditoriale et aux services de marketing et de relations publiques de MIRA Books. Comme toujours, je suis infiniment reconnaissant à Wendy Dudley. Je remercie mes amis du monde de la presse pour leur aide et leur soutien ; en particulier Sheldon Alberts, directeur du bureau de Washington du *Canwest News*, Glen Miller, de la section Metro, Juliet Williams, de l'antenne d'Associated Press à Sacramento, Californie, Bruce DeSilva et Vinnee Tong, de l'antenne Associated Press de New York. Je remercie également Lou Clancy, Eric Dawson, Jamie Portman, Mike Gillespie, mes confrères d'hier et d'aujourd'hui du *Calgary Herald*, de l'*Ottawa Citizen*, du *Canwest News*, des agences Canadian Press et Reuters, du *Toronto Star*, du *Globe and Mail*, et tant d'autres qui se reconnaîtront.

Merci à Ginnie Roeglin, Tod Jones, David Fuller, Steve Fisher, Lorelle Gilpin, Sue Knowles, David Wright, et à tous ceux de *The C.C.* Ma reconnaissance à Pennie Clark Ianniciello, Shana Rawers, Wendi Wambolt, Melissa McMeekin.

Des remerciements tout particuliers à Laura et Michael.

Et, bien sûr, je n'oublie pas ceux qui se chargent de la vente de mes livres et qui les mettent entre vos mains. Ce qui m'amène à parler de vous, lecteurs, pour qui j'écris.

Et merci à vous, lecteurs. Merci du temps que vous passez avec moi, car sans vous mes romans resteraient des histoires oubliées. J'espère que vous avez apprécié ce roman et qu'il vous a donné envie de lire les précédents et les suivants. J'accueille toujours avec plaisir vos commentaires. N'hésitez pas à vous manifester sur mon site www.rickmofina.com, à vous inscrire à ma *newsletter*, à me laisser un message.

TITRE ORIGINAL : VENGEANCE ROAD

Traduction française : BARBARA VERSINI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2009, Rick Mofina.

© 2015, Harlequin.

© CHRISTIE GOODWIN/ARCANGEL IMAGES

DP.COM

Publié par MIRA®

ISBN 978-2-2803-5060-0

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



RICK MOFINA

Passé ton chemin

Un meurtre barbare. Une disparition angoissante. Un policier au-dessus de tout soupçon. Et un journaliste lancé dans une quête effrénée de la vérité...

Quand le corps d'une prostituée est retrouvé à moitié enterré dans le bois d'Ellicott Creek, non loin de Buffalo, Jack Gannon devine aussitôt que cette affaire pourrait donner à sa carrière de journaliste le sérieux coup de pouce dont elle a besoin : s'il parvient à obtenir des informations exclusives, peut-être pourra-t-il décrocher le poste dont il rêve dans un grand quotidien new-yorkais ? Son intérêt pour le meurtre d'Ellicott Creek grandit encore lorsqu'il apprend qu'une des amies de la victime, une ancienne prostituée, vient de disparaître sans laisser de traces. Dès lors, Jack en est sûr : les deux affaires sont liées. Et le tueur va de nouveau frapper.

Très vite, son enquête s'oriente vers Karl Stybeck, un inspecteur respecté et apprécié de tous, mais qui semble avoir des liens avec les deux victimes. Persuadé que les policiers se refuseront à mettre en cause un des leurs, Jack décide alors de tout faire pour révéler au grand jour les secrets sombres et inavouables de cet homme apparemment au-dessus de tout soupçon. Sans se douter qu'il va ainsi mettre en jeu bien plus que sa carrière, et entamer une terrifiante descente aux enfers...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Rick Mofina écrit depuis l'enfance. A quinze ans, il vend sa première nouvelle à un magazine du New Jersey. Encore étudiant, il fait ses armes au Toronto Star. Durant trente ans, sa carrière de journaliste le conduit aux quatre coins du globe — Caraïbes, Afrique, Moyen-Orient. Il couvre aussi de nombreuses affaires criminelles aux Etats-Unis.